REVUE

DE PARIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis11839brux

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME PREMIER.

JANVIER 1839.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1839

LETTRES

SUR MUNICH.

I.

La Cathédrale d'Ulm. — Adam Kraft.

Ulm.

Me voilà en route pour Munich. Cette nuit, j'ai traversé le Danube, et ce matin, en descendant les prolongements extrêmes des collines que couvre la forêt Noire, j'ai aperçu la ville d'Ulm. C'est la dernière place du royaume de Wurtemberg; le Danube baigne ses pieds, et dès qu'on a repassé le fleuve, on est en Bavière.

Ulm a été autrefois une grande cité, elle a joué un rôle assez important dans les guerres civiles de l'Allemagne; son nom rappelle un des plus fameux faits d'armes de l'empire et la gloire du plus infortuné des lieutenants de Napoléon. Cependant, lorsqu'on entre dans ses murs, on n'y voit rien qui parle de l'ancienne splendeur; de vieilles maisons de briques sont lourdement alignées dans des rues larges et désertes. Le plâtre qui sert d'écorce à ces masses fragiles s'en va tous les jours, et, après les avoir préservées, ne semble plus fait que pour les salir.

Mais dans cette ville se trouve une des productions les plus remarquables de l'art du moyen âge; au milieu de ces toits plats et carrés, la cathédrale élève ses flancs énormes et sa tour

gigantesque. Je m'empressai de l'aller visiter ; quand je fus arrivé à ses pieds, j'éprouvai un profond étonnement : elle était de briques comme les maisons qui rampaient autour d'elle. Mais la brique qui m'avait paru chétive dans les habitations ordinaires, me produisit un effet tout contraire dans cet édifice immense ; elle me faisait sentir plus vivement la puissance des hommes qui l'avaient achevé. Si l'art, en façonnant d'énormes entassements de roches, érige des monuments qui imitent ceux de la nature, c'est déjà une chose surprenante ; mais qu'il soit assez puissant pour transformer la boue que nous foulons aux pieds en un colosse d'élégance et de majesté, n'est-ce pas une merveille surnaturelle ? Je pensais à vous, mes amis ; vous avez posé votre tente aux pieds des montagnes. Vous vous êtes mis à l'abri sous leurs dômes comme ces Romains qui, pendant l'invasion des barbares, se réfugiaient sous les portiques des temples, seules demeures que le fer des Germains ne put renverser ; comme eux, épouvantés, vous vous êtes enfuis sur le sein de Dieu ; vous avez été chercher dans la nature ce bonheur obscur et ces grandes images qu'une société incertaine et troublée était désormais impuissante à vous donner. Mais tandis que, du beau rivage où vous êtes assis, vous admirez, de l'autre côté du lac, ces magnifiques sommets qui semblent défier la puissance humaine, songez qu'il fut un temps où les hommes, aujourd'hui condamnés à l'oisiveté par le doute, pouvaient avec le sable que le flot rejette à la rive ériger des constructions rivales de vos cimes éblouissantes.

Cependant, la brique ne se prête pas facilement aux ornements dont aucune architecture ne saurait se passer, et qui occupe surtout une place si importante dans les conceptions de l'architecture gothique. Vous avez visité l'Italie ; vous le savez, le Colisée, l'une des plus puissantes constructions humaines, est en briques ; dans un tel monument, il n'était pas besoin de prodiguer les détails ; la masse suffisait à la majesté. Mais les artistes du moyen âge ne procédaient pas comme ceux de l'antiquité ; si démesurées que fussent les proportions de leurs œuvres, ils en brodaient le vaste champ avec un soin minutieux. C'était surtout sur le frontispice de leurs cathédrales qu'ils accumulaient ces caprices de la forme et de la ligne qui étaient la marque caractéristique de leur génie : aussi, l'architecte de la

cathédrale d'Um a-t-il eu besoin de mettre un portail de pierre à son église de briques.

Pour donner à sa façade toute la richesse possible, sans faire un contraste désagréable avec le reste du bâtiment, l'artiste l'a sillonnée de la tête aux pieds de filets d'une élégance parfaite. L'œil a peine à les suivre jusqu'à la cime, et la hardiesse de ces lignes infinies semble ajouter encore à l'élévation de l'édifice. Du reste, une seule tour compose tout le portail; et bien qu'elle soit restée aux deux tiers de l'exhaussement projeté, elle produit un effet très-imposant. A sa base est pratiquée une sorte de porche, sous lequel la grande porte s'ouvre, au milieu d'une foule de bas-reliefs gothiques, de la forme la plus naïve et la plus curieuse. A l'intérieur, on rencontre d'abord un vaste portique, qui supporte le jeu de l'orgue, et qui est comme un second voile jeté devant la majesté de ce lieu; mais, dès qu'on s'avance sous les colonnes de ce grand morceau, on aperçoit, dans le cadre heureux qu'elles forment, un des plus magnifiques vaisseaux que l'art catholique ait dessinés.

Trois nefs partagent toute sa largeur; celle du milieu est soutenue sur des piliers gigantesques, au-dessus desquels sont encore percées de hautes ogives. La lumière se répand par là avec une telle profusion, dans les régions élevées de la voûte, qu'elle en agrandit encore l'éloignement, et qu'il semble que ce sont les nuées elles-mêmes qui servent de toit à ce temple. Les deux nefs latérales étaient trop vastes pour pouvoir se passer d'appuis; elles sont supportées dans le milieu, par des colonnes dont je n'ai jamais vu les pareilles. Celles-ci aussi hautes que les piliers de la nef principale, sont, auprès d'eux, d'une légèreté qui enchante le regard; dans leur robuste encolure, elles sont sveltes comme des palmiers. Toute la magie de l'édifice est dans ce contraste qui se continue et se reproduit à chaque pas. Autour de ces piliers si démesurément grands s'épanouissent des ornements exquis, dont la forme ne se répète jamais; du long de leur fût sortent, çà et là, des têtes et des fleurs qui se penchent avec un indéfinissable mouvement de grâce; puis, perdu au milieu d'un espace sans limite, vous apercevez un baptistère délicieux, dont les sculptures sont de ce goût plein de sentiment qui marque, dans tous les pays, la transition de l'art gothique à l'art de la renaissance. Ainsi ce

monument, dont la masse est colossale, et dont l'enveloppe est même lourde à force d'être puissante, fourmille de détails d'une légèreté inouïe, qui semblent vouloir lui faire pardonner sa majesté.

La chaire est unique en son genre. Celles qu'on voit ordinairement sont couvertes d'un chapeau de bois dans lequel l'art n'a rien à faire; les plus belles, qui sont celles de la Flandre, sont sculptées avec beaucoup d'imagination, mais avec un goût équivoque. Elles représentent pour la plupart un coin de l'Éden, où, au milieu des formes naissantes de la nature visible et du monde invisible, la parole de Dieu descend sur la tête du premier homme à travers les premiers feuillages. Mais ces ingénieux travaux ne sont jamais en rapport avec les antiques édifices qu'ils ornent; on y voit toujours passer, parmi les branches, ces grands pans de draperie qui les écrasent sous un luxe fâcheux, et qui trahissent aussitôt la fausse richesse du XVIIe siècle. La chaire d'Ulm est au contraire du même âge et du même style que le reste de l'édifice, elle est surmontée d'un bonnet gothique, dont la pointe mesure toute l'élévation de l'église, et va se perdre dans le plafond, comme une flamme qui remonte au ciel. Cette immense aiguille est du travail le plus précieux; le principale motif de sa décoration est un petit escalier qui tourne dans un berceau de treilles, et qui va en se rétrécissant à mesure qu'il s'élève. S'il était possible d'arriver par un endroit quelconque à cet escalier isolé, un enfant ne pourrait tenir sur sa marche la plus basse, qui est pourtant la moins étroite. A quoi sert donc cet escalier? L'architecte n'a-t-il eu aucune intention en le suspendant au-dessus de la tête du prédicateur? N'a-t-il pas voulu frayer ce chemin, tout couvert de fleurs, aux messagers de la pensée de Dieu? N'est-ce pas la place qu'il avait réservée, dans son église, aux petits pieds des anges qui descendaient, à la parole du prêtre, et qui planaient de là sur la foule?

Avant de passer la grille du chœur, à l'angle gauche, on trouve le même motif reproduit d'une manière plus riche et plus complète encore; ce morceau mérite une grande attention: il représente un tabernacle. Deux petites rampes conduisant à une niche destinée à recevoir l'hostie, voilà le sujet de ce monument. Mais comment vous dire de quelle manière il a été

traité? comment exprimer l'effet des ornements qui l'accompagnent, et qui s'élancent comme une étincelante fusée, depuis la base jusqu'au sommet de ce gigantesque édifice? Ce bijou architectural n'est pas l'œuvre de l'artiste qui a bâti l'église; il est attribué à Adam Kraft. Qu'est-ce que cet Adam Kraft? m'allez-vous demander. Adam Kraft est un nom qu'on ne trouve dans aucune biographie française, mais qu'on lit en Allemagne sur des bas-reliefs admirables. Celui qui portait ce nom, inconnu chez nous, glorieux de l'autre côté du Rhin, était un modeste artiste qui prenait le titre de *maçon et tailleur de pierre*, qui naquit on ne sait en quelle année, qui orna Nuremberg de chefs-d'œuvre à la fin du XVe siècle, et que les patriciens de sa ville laissèrent mourir dans la misère, à l'hôpital de Schwabach, au commencement du XVIe. C'était un grand sculpteur, le plus grand sculpteur de l'Allemagne, aussi grand sculpteur qu'Albrecht Duerer était grand peintre, ayant moulé sur la pierre, comme celui-ci a tracé sur la toile, l'idéal le plus élevé du génie vigoureux de la vieille Allemagne.

L'œuvre principale de ce maçon, est le fameux tabernacle de Saint-Laurent; je vous en conterai les merveilles si je vais jamais à Nuremberg. Aujourd'hui je ne vous parlerai que du tabernacle d'Ulm qui suffit pour donner la plus haute idée d'Adam Kraft. L'architecture en est d'une coquetterie sans égale, toute à jour, d'un dessin si flexible et d'une broderie si abondante, que l'on comprend en effet qu'elle soit plutôt l'œuvre d'un sculpteur que celle d'un architecte. Il fallait avoir le goût le plus pur pour proportionner cette haute spirale de marbre, que mille dentelures enveloppent, avec la base étroite sur laquelle elle repose. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, ce sont les petites statuettes auxquelles les trèfles et les aiguilles ont fait place çà et là, et qui sont comme les frêles habitants de cette demeure légère. La suite n'en est point interrompue depuis la plus haute pointe des aiguilles jusqu'à la dernière marche des deux rampes qui les supportent. Leurs délicates proportions empêchent le regard de suivre jusqu'en haut cette population pieuse. Du reste, dans les figures qui étaient sous mes yeux, je trouvais assez de sujets d'admiration et d'étude.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces statuettes, c'est leur expression. Elles sont si profondément empreintes de christia-

nisme, qu'elles vous communiquent inévitablement la foi qu'elles respirent; elles vous font songer à Dieu, avant de vous laisser penser à l'art. Voilà, ce me semble, le comble de l'art lui-même ! Si vous analysez ensuite la forme, vous y découvrez la trace du travail le plus sérieux, le plus élégant, le plus patient. Les petites têtes de ces petits corps sont d'un modelé scrupuleux. Holbein, qui est l'héritier et le continuateur de toute la génération à laquelle appartient Adam Kraft, n'a pas une touche plus fine et plus rigoureusement réelle. Pour les draperies, elles conservent encore quelque peu de la maigreur de l'école gothique; vous avouerai-je que j'aime leur sobriété naïve qui convient si parfaitement à la religieuse austérité des figures?

Que dirai-je donc de la distribution de ces statues? Celles qui sont rangées entre les colonnes des deux rampes latérales du tabernacle sont disposées avec un art surprenant. Tout le long de la rampe, des moines lisent avec recueillement les livres où sont renfermées les traditions de l'Église; aux angles de la rampe, comme en une place plus importante, les évêques sont debout dans une attitude méditative; ils ont déjà la science des moines et délibèrent plus avant dans leur âme. Puis la main de la rampe qui court au-dessus de toutes ces têtes est formée de saints couchés, et de pauvres fidèles qui, au bout de la journée, se sont endormis sur la foi de la divine parole. Le sommeil de la justice, qui a clos leurs paupières, donne à leurs corps une tranquillité bienheureuse; quelques-uns tiennent encore dans la main le bâton avec lequel ils ont fait le long pèlerinage de la vie et qui repose auprès d'eux, à la porte du sacré tabernacle. Ainsi, dans un court espace, sans effort et sous les formes les plus simples, cet artiste a représenté la hiérarchie chrétienne, et la terre et le ciel tout ensemble. Ce n'est guère que dans le XVe siècle que l'art a su éveiller les plus grandes sensations sans le secours d'une pompe exagérée. Au XVIe, le paganisme était déjà descendu dans les âmes les plus religieuses; il y avait du Jupiter-Tonnant dans les imaginations les plus calmes. Ce que la pensée avait gagné en éclat, elle l'avait perdu en sentiment; la ligne avait pris plus de mouvement, mais elle avait moins de caractère; il y avait plus de beauté véritable, mais moins de cette vie qui rayonne des profondeurs de l'âme humaine. Ceci est important à remarquer et fécond en conséquen-

ces. J'aurai, je pense, l'occasion d'y revenir souvent. J'entre dans un pays où le xve siècle est le plus grand des siècles ; c'est celui-là qui a inspiré ce qui se fait aujourd'hui de plus curieux en Allemagne.

Voici d'autres chefs-d'œuvre du même temps. Le chœur qui, comme dans les basiliques, n'a que la largeur de la nef principale, est éclairé par quelques rares et grandes ogives ouvertes au fond de l'abside. Le dessin des vitraux qui les ornent est dans un parfait accord avec le reste du lieu; les figures en sont encadrées dans des ornements architecturaux d'une richesse inouïe. La lumière s'empreint, en traversant ces verres, des plus chaudes couleurs ; cette espèce de jour sombre et ardent à la fois, tombe sur des stalles dont il fait admirablement valoir les belles moires brunes et les sculptures merveilleuses.

Le bois cède au ciseau plus aisément que la pierre; et cette facilité extrême de l'exécution est peut-être cause du dédain que les grands artistes ont témoigné pour une matière qui ne résiste point assez pour échauffer leur génie, ni pour perpétuer son empreinte. Cependant je vais vous nommer un artiste plus inconnu encore qu'Adam Kraft, mais non moins inspiré que lui, qui a confié à ce bois si fragile les formes les plus pures et les plus suaves. Celui-ci s'appelle George Surlen ; tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'il était né à Ulm, qu'il a commencé à sculpter les stalles de la cathédrale, en 1460, qu'il a terminé en 1467 son travail signé de son nom et daté de sa main ; qu'il s'y est représenté lui-même ; qu'il y a donné aussi le portrait de sa femme, et qu'ils devaient former ensemble un des plus beaux couples de la chrétienté. Sa tête, pleine de noblesse et de pensée, avait cette forme aquiline qui est le signe général des plus belles races orientales, et qui, en Europe, marque ordinairement les hommes appelés à commander aux autres par leur talent ou par leur caractère. Sa femme montrait aussi cette fierté d'organisation qui la rapprochait de lui ; mais elle avait en outre, dans le dessin délicat et un peu allongé de sa physionomie et dans l'élégance de toutes ses proportions, une grâce particulière dont il m'a semblé retrouver la trace dans les œuvres de son mari. Avec sa jeune et belle femme dont il reproduisait sans cesse les traits, avec le sentiment de l'art qui

l'animait, cet ouvrier fut-il heureux? Je le pense, puisqu'il est resté inconnu. La mémoire des hommes n'a d'écho que pour la douleur ; c'est ainsi qu'elle compose l'histoire avec le souvenir de tous les forfaits et de toutes les misères qui ont désolé la terre. Mais, pendant que les fureurs qu'elle enregistre éclataient dans les sociétés, combien y avait-il d'âmes qui, comme les vôtres, mes amis, cherchaient l'infini dans une voie plus calme et plus sûre. Pourquoi oublie-t-on toujours celles-ci et parle-t-on seulement de celles qui ne sont grandes qu'à condition de troubler et d'ensanglanter le monde?

J'avais vu à Anvers, des sculptures sur bois du plus haut intérêt; la plupart des églises de Belgique renferment, indépendamment de leurs belles chaires, des confessionnaux qui sont ornés de statues et de médaillons où la figure humaine est traitée d'une manière tout à fait grande et sévère. Mais je n'avais aucune idée de la perfection dont George Surlen m'a donné l'exemple. Du reste, le sujet de sa décoration sculpturale est pour le moins aussi original que l'exécution en est remarquable. Il a composé, pour orner les siéges du chapitre de la cathédrale, une biographie des hommes et des femmes illustres de l'antiquité ; il y a mêlé les gloires païennes à celles du christianisme avec une naïveté que je serais tenté de prendre au sérieux, et qui n'était pas seulement l'indice des approches de la renaissance, mais encore l'expression de cette suprématie que le catholicisme rêva d'étendre sur les époques antérieures comme sur les générations à venir.

Comme le chœur se divise naturellement en deux parties, l'artiste a fait deux parts de son œuvre. Tout le long des bancs qui couvrent la muraille droite, il a sculpté, sur un triple rang, des figures charmantes qui durent donner plus d'une distraction aux chanoines placés sous le feu de leurs regards. Devant les stalles, ce sont les bustes des sibylles avec des costumes différents; l'une porte le haut bonnet brabançon, l'autre, les tresses allemandes, une autre, le voile des juives, une autre encore, la coiffure italienne. Au dossier, ce sont des médaillons qui représentent les femmes de la Bible ; puis sur le dais qui couvre les stalles, à travers les arabesques et les découpures du bois, s'avancent à mi-corps les saintes et les martyres, portant leurs palmes et leurs couronnes, ravissantes beautés qui

eussent sans doute désarmé la cruauté des bourreaux, si la nature avait été pour elles aussi complaisante que l'art. Chacune de ces figures a une expression particulière : la grâce est le partage de toutes; mais il y en a quelques-unes dont le sourire a une pureté toute chrétienne, et dont les yeux laissent tomber une céleste rosée.

De l'autre côté du chœur, trois rangs de figures d'hommes sont distribués d'une manière analogue. Pour faire le pendant des sibylles, George Surlen y a sculpté d'abord, sur le premier plan, les philosophes païens. Il a commencé par Pythagore jouant de la guittare, pour faire allusion sans doute à ces mystiques concerts des nombres et des sphères sur lesquels ce sage avait fondé toute sa doctrine. Puis vient Socrate dont la physionomie n'est point ressemblante, son buste n'ayant pas encore été trouvé; puis Cicéron coiffé d'une toque et tenant la main dans sa longue barbe; puis Térence qui ressemble au Christ couronné du Guide; puis Quintilien, Sénèque, et les autres. C'est après tous les philosophes, près de la porte, que George Surlen s'est représenté lui-même; il a mis de même sa femme à l'extrémité du rang des sibylles. Dans son œuvre, le paganisme est comme la première marche de l'humanité; le judaïsme est la seconde, le christianisme est la plus élevée. Aussi a-t-il représenté les prophètes au dossier des stalles, et les apôtres planant sur le dais. Le côté des femmes est, sans contredit, préférable à celui des hommes par où l'artiste a commencé, et où il s'est, en quelque sorte, essayé. Néanmoins, je dois le dire, je n'ai jamais vu dans l'ordre de la sculpture moderne aucune pierre et aucun marbre qui soient plus doués d'immortalité que ces morceaux de bois; et j'oserai en comparer le charme, surtout pour ce qui est des femmes, à ce que l'antiquité nous a laissé, je ne dis pas de plus grand, mais de plus gracieux.

Après m'être donné à plaisir l'aspect de ce grand temple, j'avais hâte de monter sur sa haute tour. C'est en se glissant dans les maçonneries intérieures des édifices qu'on en comprend bien le plan et qu'on en surprend les secrets. D'ailleurs la vue qu'on a du haut des cathrédrales du moyen âge n'est pas une des moins belles parties de leur décoration. Du milieu des habitations bornées et des vulgaires perspectives des villes, elles semblent élever leur dos puissant pour procurer aux hommes

la liberté de planer sur de plus vastes espaces, et pour les faire jouir de la plénitude de la terre et du ciel ; c'était encore une image des ouvertures infinies que la religion donnait à l'âme humaine.

D'ordinaire, quand on voit un tableau, on regarde bien vite de quel nom il est signé. Mais on n'a pas l'habitude de faire le même honneur aux artistes qui érigent des monuments. La foule s'imagine, on le dirait, que les temples, qui couvrent le sol de leurs puissantes assises, n'ont coûté aucune peine et sont sortis tout seuls hors de terre. Ce n'est, en effet, qu'après une étude sérieuse des arts, que l'on peut commencer à apercevoir une individualité derrière ces masses imposantes. Pour moi, j'avais été heureux de trouver dans la sacristie, au-dessous du plan complet de la cathédrale inachevée le nom de l'architecte qui s'appelait Ensiger, et qui vivait au milieu du XIVe siècle. Puis, en montant les marches de la tour, je suivais avec religion sa pensée que je venais de voir tracée tout entière sur le papier. Il me semblait le voir, les pieds pris dans ses immenses entassements de briques, se dégager peu à peu de leur poids, donner un cours plus libre à son imagination, et se dédommager de l'inévitable lourdeur de la base par l'efflorescence du sommet croissante à chaque pas. A mesure que je m'élevais, je m'apercevais que le dessin architectonique était plus fin, plus capricieux et plus riche. L'aiguille par où l'artiste avait projeté d'achever sa tour, était un miracle de légèreté et de broderie. Quand je fus arrivé tout au haut et que j'eus découvert cette plaine infinie qui s'étendait de tous côtés, je compris comment, jeté dans un pays sans montagnes et sans carrières, il avait été obligé de se passer de la nature, et de créer lui-même, non-seulement les lignes, mais encore la matière de son monument. Je pus apprécier alors l'influence que les matériaux ont sur les constructions de l'homme en dépit de son génie.

Dans la monotonie du vaste panorama que j'avais sous les yeux, du haut de la tour, se détachaient quelques points intéressants. Vers le nord, on m'a montré, au penchant d'une colline, l'abbaye d'Elchingen, au pied de laquelle Michel Ney gagna une bataille et son duché. Le gardien de la tour m'a présenté un boulet français qu'on a conservé, là-haut, depuis le siége de la ville, comme si on s'honorait des présents de notre colère.

Au midi, on m'a désigné Mechilsberg, palais d'une sévère apparence, qui appartient au roi de Wurtemberg. A l'orient, à l'aide d'une lunette, j'ai distingué, dans la direction du lac de Constance, le cône du Hohenstaufen d'où est descendue toute une race d'empereurs. Autrefois, mes amis, quand je parcourais dans votre barque le lac des Quatre-Cantons, il me souvient que vous me fîtes voir, sur les rives du golfe de Kussnacht, le donjon qui avait vu naître les Habsbourg. Ne vous semble-t-il pas étrange que ces deux grandes familles, les plus puissantes qui aient gouverné l'Allemagne et le monde, soient parties du bord de vos lacs et du pied de vos montagnes? Leur ambition s'alluma où j'en ai vu s'éteindre de si vives. Animés par l'énergie qu'ils avaient puisée dans le sein virginal de cette sauvage nature, ces êtres forts allèrent déployer, à la face de Dieu, des desseins qui confondirent d'étonnement et d'épouvante les hommes nourris dans l'air épais et paresseux des villes.

J'ai lu, sur la plate-forme de cette tour inachevée, une inscription dans laquelle il est dit que, l'an 1492, l'empereur Maximilien a visité la cathédrale du haut jusques en bas, alors qu'elle était à peine arrivée au point d'élévation où elle est restée depuis. Maximilien, que Gœthe a si grandement peint dans son *Gœtz de Berlichingen,* ouvrit, en Allemagne, une ère nouvelle; c'est lui qui commença à donner quelque unité à l'Empire dont la féodalité avait peu à peu relâché tous les ressorts; c'est lui qui transmit à Charles-Quint les vastes plans de domination universelle, dont on a attribué toute la gloire à celui-ci. Comme son petit-fils, il passa sa vie dans de continuelles agitations et dans des voyages sans fin d'une extrémité à l'autre de ses vastes États, voyant tout de son œil, surveillant partout la justice, les arts et l'administration immense de ses peuples. Mais il arriva qu'après s'être tant remué pour agrandir son autorité, il mourut sans avoir pu jouir du titre pour lequel il avait tourmenté sa longue existence. Élu roi des Romains en 1471, il ne put jamais se frayer un chemin, pour aller chercher, en Italie, aux pieds du pape, le nom d'empereur que les représentants de la féodalité allemande lui contestèrent jusqu'à son dernier soupir. Admirez la faiblesse des plus grandes destinées et la vanité des plus héroïques efforts! Je veux vous en donner une autre preuve dans cette belle cathédrale que je viens de visiter.

Commencée vers le milieu du XIVe siècle, elle resta inachevée à la fin du XVe, et alors, du haut de ses rampes sculptées, Maximilien vint jeter un regard souverain sur les provinces de Souabe et de Franconie, où il avait, avec tant de soin, rétabli la domination suprême de l'Empire. En voyant ces plaines immenses et tranquilles se dérouler à ses pieds, il songea sans doute avec orgueil au rêve de ses jours, et se figura que, dans un prochain avenir, toute l'Allemagne, soumise à une seule loi et asservie à une seule pensée, courberait irrévocablement la tête devant la majesté impériale. Cependant, avant que de mourir, il entendit parler de Luther, dont la plume éloquente déchira d'un trait la chimère rajeunie du saint empire romain; et, malgré la toute-puissance de son successeur; cette cathédrale d'Ulm, que le catholicisme avait élevée à si grands frais, fut envahie et conquise par l'hérésie. Luther, qui a divisé l'Empire, règne aujourd'hui où Maximilien rêva de le voir réuni. A peine les portes du temple étaient-elles ouvertes que la réformation en prit la clef; elle les tient fermées. Le Dieu s'en est allé; pourquoi viendrait-on le chercher encore dans cette enceinte d'où il est sorti? Les pèlerins, qui vont comme moi à la découverte des débris de l'art, demandent seuls à la visiter; mais ce n'est pas pour adorer Dieu, c'est pour admirer le génie humain qu'ils se font ouvrir les portes de la vieille cathédrale. Un jour de la semaine, la foule vient, il est vrai, prier encore dans sa nef; mais elle ne s'agenouille plus devant le tabernacle désert; elle ne voit plus l'encens fumer sous les ogives de la voûte. Et qu'invoque-t-elle dans ses prières froides comme les dalles qui glacent ses pieds? Une idée sans forme, et une forme sans idée.

Dans votre heureuse retraite, vous avez trouvé cette modération de l'âme et de l'esprit qui sait perpétuer la religion au milieu de la ruine des cultes. Je peux vous faire part de mes tristes réflexions sans craindre d'altérer votre foi et votre repos. Vous vous êtes rendus maitres de votre vie, et vous en avez, par avance, confondu les flots avec ces sources profondes et inconnues de la nature, qui produit et reprend tout ce qui existe ici-bas. Moi je n'en ai pas encore fini avec les conditions ordinaires; j'ai quitté votre toit pour recommencer mes voyages. Vous avez voulu que je vous fisse part de mes découvertes, et vous

m'avez demandé de vous écrire ce que je penserais de cette ville de Munich, où travaille toute une nouvelle génération d'artistes, dont nous avons entendu dire tant de choses contradictoires. Ne pouvant partager votre retraite, je suis heureux que ma pensée du moins y trouve un constant écho. Mais si je vous avais fait entrer tout à coup à Munich, j'aurais craint de ne pouvoir vous en donner une idée exacte. En France, l'art n'a pas de racines vives dans le passé, et on peut sans préparation juger les œuvres de nos artistes. Mais il n'en est pas ainsi au delà du Rhin. L'Allemagne a un passé imposant qui la domine, et sans lequel on ne saurait l'expliquer. Chez nous, si l'on veut flatter nos passions, on parle de la France nouvelle, de la France régénérée. Outre-mer et outre-Rhin, quand on veut faire vibrer la fibre populaire, on parle au contraire de la vieille Allemagne et de la vieille Angleterre. Je me suis aperçu de cette énorme différence dès que j'ai eu mis le pied sur le sol germanique, et j'ai voulu vous rendre un compte fidèle de mes impressions. Voilà pourquoi, pour vous mener à Munich, je vous ai fait passer par le porche gothique de la cathédrale d'Ulm.

II.

Le Musée d'Augsbourg. — Albrecht Duerer.

Augsbourg.

Je vous prie de vous arrêter encore un jour ici avec moi. Ce n'est pas de la ville d'Augsbourg, curieuse sous tant de rapports, que je veux vous parler ; j'aurai plus tard, je pense, l'occasion de vous la décrire. Aujourd'hui je veux vous faire connaître un autre artiste de la vieille Allemagne, dont le nom est à la vérité plus répandu en Europe que tous ceux que je vous ai cités, mais dont les œuvres ne sont guère moins ignorées.

Il y a un musée à Augsbourg ; il n'est point aussi riche ni aussi varié qu'on pourrait l'attendre d'une ville qui a joué un si grand rôle dans l'histoire allemande, et qui conserve encore une physionomie très-originale. Mais, si petite que soit l'aile qu'il oc-

cupe dans l'ancien couvent de Sainte-Catherine, elle renferme un chef-d'œuvre qui vaut à lui seul bien des trésors, et en présence duquel j'ai pu, pour la première fois, concevoir une idée complète du génie d'Albrecht Duerer.

Nous n'avons à Paris qu'un ouvrage de ce maître; encore n'est-il point dans les galeries du musée. Vous souvient-il que nous l'allâmes voir ensemble dans l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais? C'est sous la nef qui retentit, au XVIe siècle, des furieuses prédications des moines ligueurs contre la réforme, que nous avons vu cette page peinte par l'ami et peut-être le complice des réformateurs allemands. C'était vous le savez, une des innombrables Passions qu'Albrecht Duerer a représentées; mais elle n'avait rien d'extraordinaire, ni dans les idées, ni dans le caractère des têtes, ni dans la couleur qui sont les qualités éminentes du peintre de Nuremberg. J'ai vu de médiocres ouvrages des plus grands artistes. Il n'y a peut-être que Raphaël qui ait échappé à la nécessité commune, et qui ait mis le signe du génie dans les œuvres les plus légères et les plus hâtives.

Habitué à entendre prononcer le nom d'Albrecht Duerer comme celui d'un rival du divin élève de Pérugin, et n'ayant rien trouvé dans le tableau de l'église de Saint-Gervais qui justifiât cette comparaison, je me souviens d'avoit été au cabinet des estampes de Paris, et d'y avoir demandé l'œuvre du maître allemand. Mais, dans les cinq ou six cahiers dont elle est composée, il me fut impossible de le juger. Voici ce que j'y rencontrai :

Je remarquai d'abord deux ou trois collections de gravures représentant les différentes scène de la Passion de Jésus-Christ. Ces collections n'étaient pas une simple répétition les unes des autres ; si elles avaient des points de ressemblance, elles différaient aussi beaucoup pour la manière de reproduire le même sujet. Le caractère en était quelquefois superbe, mais l'effet plus bizarre que vraiment grand. Il y avait, par exemple, une *Descente aux Limbes*, qui put servir de modèle à Rembrandt pour toutes ces fantasmagories étonnantes où la nuit joue un rôle si important. Ce qu'il y avait de plus surprenant dans ces images, c'est la puissance avec laquelle l'artiste y a rendu la douleur. Dans la tragédie, je ne connais pas de poëte, hormis Shakspeare, qui ait fait entendre aux oreilles humaines des sanglots

et des cris de désespoir, semblables à ceux qu'on croit ouïr en regardant pendant quelque temps ces gravures d'Albrecht Duerer. Je vous citerai, comme modèle du plus haut pathétique, une *Flagellation* où la misère du divin supplicié est rendue avec toute l'énergie d'une réalité sublime, et surtout une *Descente de croix*, où Madeleine, fougueuse dans son deuil comme elle l'a été dans ses désordres, tord ses bras au-dessus de sa tête, dans une angoisse que la parole ne saurait rendre. Il est vrai que, si on se souvient de la perfection des Italiens, cette vigueur paraît un peu trop sauvage et éloignée du véritable sentiment des mystères chrétiens.

On trouve aussi, dans ce que nous possédons de l'œuvre d'Albrecht Duerer, une vie de la Vierge. On dirait qu'en peignant cette nouvelle série de scènes, l'artiste s'est proposé de représenter l'idéal de la vie des femmes; et, tout pénétré du sentiment des mœurs allemandes, il a encadré ses sujets dans une suite d'intérieurs charmants où l'on respire toute la modestie et toute la sainteté des habitudes domestiques. Vient ensuite une quantité assez considérable de madones formant des sujets détachés. Les unes sont peintes au milieu des nuages et des étoiles, ayant les pieds posés sur le croissant céleste, et tenant dans les bras l'enfant divin couronné; celles-là sont d'une délicatesse, d'une finesse et d'une douceur qui n'ont rien à envier aux belles vierges italiennes. Il y en a d'autres qui sont représentées sur la terre, au milieu des occupations vulgaires; celles-ci ne sont pas belles : leur tête, couverte de ce voile lourd dont le vieux Cimabue enveloppait ses figures, n'offre aucun signe de beauté, et a, au contraire, une expression de mélancolie commune; l'enfant qu'elles tiennent n'a point de couronne; et, assez ordinairement, saint Joseph est non loin de là, courbé sur sa pioche ou sur son rabot. Dans la même année, en 1514, Albrecht Duerer a peint à la fois de ces belles vierges rayonnantes et de ces madones dont la maternité n'a rien que de triste. Je ne pense pas qu'il ait fait ces dernières laides sans raison. Il les a chargées de tout le poids des douleurs humaines.

C'est le même sentiment de douleur qui éclate dans la collection des gravures dont l'Apocalypse est le sujet. Malheureusement ces ouvrages, qui sont les essais de la gravure sur bois,

ne sont pas assez purs de contours pour qu'on puisse retrouver, à travers leur voile un peu nuageux, toute la splendeur de la pensée du maître. Jusque dans l'amour, Albrecht Duerer a porté la même expression de tristesse. Il y a, dans son œuvre, deux charmantes rencontres; mais il a mis plus de larmes que de sourire dans les yeux de ses amants, et, derrière eux, il a peint la Mort, qui compte les courtes heures de leur bonheur. Dans l'imagination d'Horace, cette antithèse prendrait un tour voluptueux; elle est sombre dans le dessin d'Albrecht Duerer.

Mais est-il rien de plus triste que ces fantaisies, sans exemple dans l'histoire de la peinture, qu'Albrech Duerer a créées tout exprès pour rendre les sentiments les plus profonds de son âme? Vous connaissez la figure robuste de *la Mélancolie*, qui, couronnée de fleurs et ployant dans l'ombre les ailes qui lui ont été données pour s'envoler vers la lumière, semble s'engraisser à plaisir d'amertume au milieu des instruments dispersés de la science humaine, et lit, d'un œil torve, au milieu des rares étoiles du ciel, le nom du mal dont elle se plaît sans cesse à irriter l'aigreur. Vous n'avez pu regarder sans frémir cette allégorie de *la Jalousie*, dont le bras est armé d'une vigueur surnaturelle. Vous avez admiré ce *Cavalier de la Mort*, qui, monté sur son intrépide cheval, marche, avec l'impassible sang-froid de la rage, au milieu des monstres qui menacent sa vie. Dès longtemps j'avais cru trouver dans ces gravures l'histoire de la vie d'Albrecht Duerer, et le secret de son génie. En effet, il nous a laissé lui-même le portrait de sa femme, qui a été reproduit ensuite sur le revers des médailles frappées en son honneur. C'était une femme puissante, tout à fait semblable au génie de la Mélancolie, et dont celui de la Jalousie rappelle également les traits. On pourrait donc, sans une grande témérité, supposer que ces deux allégories sont une transformation des orages dont, au dire des biographes, son ménage fut souvent troublé. Quand au *Cavalier de la Mort*, on a prétendu qu'il représentait le fameux Franz de Seckingen, ce rival du vieux Gœtz, qui mit au service du luthéranisme les dernières traditions de la chevalerie errante; mais il m'a toujours paru qu'on pouvait retrouver dans son profil terrible l'exagération de celui qu'Albrecht Duerer s'est quelquefois donné à lui-même, et surtout la trace de ces assauts intérieurs de la douleur et de

ces luttes ardentes d'une âme défiée par le sort, qui durent abréger la vie du grand artiste allemand.

Joignez à cela un portrait de Frédéric le Sage, dont la protection assura la liberté des réformateurs, un portrait de Philippe Mélanchton, le diacre de Luther, un portrait de Wilibald Pirkeymer, autre prédicateur de l'intimité du peintre, et dont on a souvent pris la figure ébouriffée pour celle de Luther lui-même; enfin, un portrait d'Érasme qui prépara la réformation et qui la servit sans oser la proclamer; vous aurez une idée à peu près complète des planches d'Albrecht Duerer, qui sont conservées au cabinet des estampes. Je ne vous parle pas des gravures qui représentent l'arc de triomphe de l'empereur Maximilien, le char de triomphe du même prince, et celui de Charles-Quint. Ces pièces ont la réputation d'être le chef-d'œuvre de la gravure sur bois; mais il est à peu près prouvé qu'elles ne sont pas de la main d'Albrecht, et il est au moins douteux qu'il en ait donné le dessin dans son entier.

Certes, voilà un grand nombre d'œuvres remarquables. Mais les traductions que la gravure nous en a données n'ont pas cette perfection qui est nécessaire pour produire l'effet du véritable génie. Gravées au temps d'Albrecht Duerer, quelques-unes par lui-même, elles portent un grand cachet de vigueur et d'originalité, mais elles n'ont pas ces milles variétés de teintes et de contour, que le burin sait imiter aujourd'hui, et qui font le mérite de la peinture. Je dirai même qu'elles peuvent donner une idée entièrement fausse de la couleur d'Albrecht Duerer, qui serait plus chargée et plus noire que celle de Rembrandt si on s'en rapportait à leur apparence, et qui est au contraire lumineuse, claire et fine à ravir.

N'ayant jamais connu Albrecht Duerer que comme un peintre sombre et violent, jugez quelle a dû être ma surprise lorsque, en entrant dans la seconde salle du musée d'Augsbourg, je me suis trouvé tout à coup devant un tableau où son génie m'apparaissait sous les formes les plus brillantes, les plus simples et les plus majestueuses à la fois. Je trouvais dans cette œuvre, avec toutes les qualités que je lui connaissais déjà, des qualités plus hautes, et outre l'artiste imprégné de la mélancolie allemande que j'avais admiré au cabinet des estampes, un autre artiste supérieur au premier, participant de tous les temps et s'élevant

par la puissance du calme à un idéal qui m'était encore inconnu.

Ce chef-d'œuvre représente un crucifiement. Le Christ élevé en croix occupe le milieu de la page ; le bon larron et le mauvais larron sont peints sur les volets. On a fait une maladresse extrême en encadrant ces volets séparément ; les admirables groupes qui se dessinent dans la partie inférieure de la composition, s'enchaînent dans la pensée du peintre par des liens étroits, et veulent être réunis. Les figures sont à peu près au tiers de la grandeur réelle.

Comme vous pensez bien, ce qui m'a frappé d'abord, c'est la couleur de cette peinture ; elle est d'une beauté et d'une fraîcheur admirables ; rien n'égale son éclat si ce n'est peut-être l'infinie et pourtant harmonieuse variété des tons. La partie supérieure est jetée dans l'ombre, comme si le ciel s'attristait de l'agonie de son dieu. La lumière brille au contraire sur les hommes assemblés au pied de la croix, qui sont régénérés par le sang de la victime ; ce parti pris a du reste fourni au peintre le moyen de placer, dans le haut de son œuvre, les puissances invisibles qui viennent assister à cette heure solennelle, et que le regard ne découvre qu'après coup, dans les ténèbres, pour ainsi dire, par l'effet d'une seconde vue. S'il me fallait essayer de caractériser d'une manière plus précise la couleur si belle et si extraordinaire d'Albrecht Duerer, je la comparerais à ce coloris de Van-Eyck et d'Hemling, dont l'harmonie dominante se compose des nuances diverses de la pourpre. Mais elle a moins d'uniformité et d'apprêt, plus de ressources, plus de vie, plus de chaleur ; elle rappelle les visites que le peintre a faites à Venise aux élèves de Jean-Bellin. La vieille école de Bruges, animée par les écoles d'Italie, voilà, en deux mots, le caractère de la couleur qu'Albrecht Duerer a répandue dans cette page.

La composition n'est pas moins merveilleuse ; l'intérêt y est distribué avec un art singulier. Dans la partie centrale, où le Christ émeut suffisamment le regard, le peintre n'a placé, au-dessous de la croix, que les Juifs, les persécuteurs, les indifférents, le chef qui donne les ordres du haut de son cheval, trois soldats qui jouent aux dés la tunique du juste ; mais dans les deux volets, sous les larrons qui n'attirent point autant l'attention, il a groupé les disciples et les saintes femmes éplorées,

pour que dans toutes les parties l'œil pût se reposer sur un sujet capable d'émouvoir.

Que de choses à dire sur le caractère des têtes et sur le sentiment qui résulte de l'ensemble de leurs expressions ? Il y a, sous le bon larron, un saint Jean plein d'une jeunesse noble et mélancolique dans laquelle on sent, avec toute la douceur des peintres italiens, une fierté qui leur était inconnue. A côté de lui, Madeleine lève les mains vers le Sauveur ; elle ne tord plus ses bras comme dans la gravure dont je vous parlais tout à l'heure ; mais l'élan extatique de sa douleur est sublime. On voit l'âme de tous les autres personnages à travers l'immobile transparence de leur masque. A côté des disciples animés par la foi, ou accablés par la douleur, il y a, au pied de la croix, des hommes qui pensent ; on lit sur leurs visages les différents augures que leur raison tire de cette grande scène ; et depuis la compassion philosophique jusqu'au scepticisme, on y voit une suite de sentiments qu'on ne trouve guère dans la peinture italienne. C'est l'indépendance de l'esprit germanique qui a produit cet admirable résultat ; et l'ami de Mélanchton s'y montre son disciple.

Le Christ est peint sous les formes que la tradition a consacrées ; la maigreur de son corps est peut-être exagérée, ainsi que je l'ai remarqué du reste dans toutes les œuvres d'Albrecht Duerer ; les anges qui planent sur la croix ont des chapes d'une couleur ardente qui se fond, par un effet magique, avec l'ombre général du ciel ; les lignes de leur groupe sont d'une élégance extrême. Les deux larrons sont deux études de la plus parfaite originalité. Cette connaissance du tempérament qu'on appelle physiologie, et dont on fait tant de cas aujourd'hui, y est exprimée d'une manière surprenante. Le bon larron est un gros homme sanguin, qui n'a rien de pervers au fond, mais qui, un jour, emporté par une humeur violente, a fait involontairement quelque mauvais coup. Aussi comprend-on que l'ange qui lui apparaît fait toute justice en venant secourir son âme.

Le mauvais larron est au contraire un homme lymphatique, délibérant son crime à la longue, et l'aiguisant dans les fureurs de ses insomnies ; celui-là s'est dépravé lui-même par l'usage de sa volonté et il n'obtiendra pas de pardon. Mais voici une

chose bien extraordinaire, qui serait détestable dans un peintre médiocre et qui est admirable dans Albrecht Duerer! Comment vous figurez-vous qu'il a représenté la damnation de cette âme méchante? Dans les nuages, dont la tête du larron est entourrée, volent ces insectes et ces monstres, symboles du vice et de la honte, qui reparaissent souvent dans les œuvres de ce maître. Puis, au milieu de leurs troupes imperceptibles, en regardant avec une grande attention, on découvre, cramponné dans les cheveux hérissés du larron, une chimère infernale; elle saisit l'âme qui sort de la bouche sous la forme d'un petit spectre humain et qui a encore le pied pris dans les lèvres. La finesse avec laquelle ces détails sont peints, et l'ombre dans laquelle ils sont jetés, leur donnent cet air de fantaisie et de mysticisme qui peut seul sauver leur étrangeté. Je me suis assuré que cette idée, qui est conforme au tour ordinaire de l'imagination d'Albrecht Duerer, ne lui appartient pas. A Vérone, dans la basilique de Saint-Zénon, on conserve avec soin des portes ciselées, ouvrage grossier, mais pourtant précieux de l'art du ve siècle. Dans les panneaux, où sont représentés les faits de l'histoire sainte, se trouvent plusieurs exorcismes, et, entre autres, celui d'une jeune fille, qui rend ainsi par la bouche un petit spectre humain dont le pied est engagé entre les deux lèvres. Albrecht Duerer a passé par Vérone en allant à Venise; curieux des vieilles choses, il aura vu les portes de bronze de Saint-Zénon, et, à cette œuvre informe, il aura emprunté une idée qui allait si admirablement à son esprit.

Je sais que je dois trouver à Munich plusieurs tableaux de cet artiste. Vienne, Nuremberg et Francfort en renferment aussi une grande quantité; mais je doute qu'il y en ait de plus complets et de plus saisissants que celui que je viens de vous décrire. Maintenant je comprends les éloges de Vasari qui, bien qu'il soit Italien à outrance, compare le génie d'Albrecht Duerer à tout ce que l'Italie a produit de plus grand. Je n'en finirais pas si je vous développais les idées que ce tableau m'a inspirées, et les perspectives nouvelles qu'il m'a ouvertes dans l'histoire de l'art. L'art italien et l'art allemand ont tous deux une source commune dans l'art gothique; tous deux tributaires de la pensée chrétienne, ils conservèrent des points nombreux de ressemblance, tant que le catholicisme régna sans contestation

dans le monde. Aussi est-on étonné de la fraternité qui existe entre les peintres allemands du xve siècle et les artistes italiens de la même époque. La renaissance offrit à l'art italien, avec les admirables modèles de la Grèce, des entraînements qui le menèrent promptement à la perfection, mais qui le détournèrent de son origine. L'art allemand, éloigné de la terre classique où l'antiquité refleurissait, fut plus fidèle à son passé, et conserva plus de caractère et plus de rudesse. Mais Albrecht Duerer essaya de rapprocher l'école natale de celles qui dominaient au delà des monts. Tandis que Luther séparait pour toujours la Germanie de Rome, l'artiste tendait, au contraire, à resserrer le lien de leur antique alliance. Il voulait réconcilier les Guelfes et les Gibelins, les protestants et les papistes. C'était l'idée d'un génie élevé et d'un grand courage. Mais cet effort qui lui fit produire de très-beaux ouvrages, et dans lequel il fut secondé, durant sa vie, par des artistes éminents, ne laissa pas de traces durables. Le moine de Wittemberg fut plus fort que le peintre de Nuremberg. Il est à remarquer que, lorsque l'Allemagne et l'Italie cessèrent de communiquer ensemble, l'une et l'autre virent leur art décroître rapidement. Dans ce divorce, l'Italie sembla perdre sa vigueur, et l'Allemagne sa grâce. Au xviie siècle, l'Italie est livrée aux affectations de l'Albane ; et, en même temps, paraît en Hollande une espèce d'art protestant, qui n'est que la caricature ou, ce qui est pis, la miniature fardée du vieil art allemand.

A côté du crucifiement d'Albrecht Duerer, sont placés deux grands tableaux d'Holbein qui pourraient fournir la matière d'une comparaison curieuse. Quoique né à Bâle, hors des frontières de l'Allemagne, Holbein est élève des mêmes maîtres et des mêmes traditions. Certes, il descend aussi en droite ligne des écoles de Cologne et de Bruges ; c'est d'elles qu'il tient cette touche scrupuleuse et cette exacte imitation de la réalité que personne n'a possédées peut-être autant que lui. Il peint les têtes avec une finesse et une naïveté charmantes ; il excelle à composer un costume élégant ; mais il manque d'expression et de caractère. Albrecht Duerer aussi donne à toutes ses peintures cet air de vérité qui est un des signes particuliers de l'école allemande ; sa nature est même quelquefois offensante, mais elle n'est jamais indécise et superficielle. L'artiste de Nuremberg

peint l'âme de la vérité ; celui de Bâle n'en représente que l'épiderme. Holbein est plus jeune qu'Albrecht Duerer de toute une génération ; par ses arrangements qui sont réguliers et par ses accessoires qui sont souvent classiques, il témoigne d'une époque plus avancée. Effectivement, il appartient tout à fait au XVIe siècle. Albrecht Duerer, au contraire, né en 1471, fut formé par le XVe. Vous voyez où j'en veux venir ; on a trop vanté le XVIe siècle aux dépens du XVe. Souvenez-vous que les artistes qui ont illustré le siècle de Léon X, Pérugin, Léonard, Michel-Ange et Raphaël lui-même, avaient reçu l'empreinte de leur génie et en avaient déjà donné les preuves, lorsque la première heure du XVIe siècle a sonné.

Je ne dois pas passer sous silence quelques tableaux d'un artiste de ce pays, Hans Burgkmayr. On a longtemps pensé qu'il avait été élève d'Albrecht Duerer; mais il paraît aujourd'hui prouvé qu'il ne fut que son contemporain et son ami. Il a gravé plusieurs planches qu'Albrecht avait dessinées, et notamment celles du char de triomphe de l'empereur Maximilien. Né à Ausgbourg en 1473, il y mourut, à ce qu'on croit, en 1539. Sa manière est tout allemande ; il rencontre quelquefois des têtes douées d'énergie ou de méditation , mais il ne sait pas se préserver de la dureté et de la sécheresse originelles.

Pour achever de vous donner une idée de ce musée, dans lequel j'ai éprouvé de si vives sensations, il me suffira de vous dire qu'il renferme une assez nombreuse collection de tableaux attribués à des maîtres qui, sans doute, les renieraient, s'il est vrai qu'ils y aient jamais touché. Je veux excepter toutefois quelques têtes de Giorgione, de Titien et de Tintoret, qui, avec les mauvaises fresques dont toutes les maisons sont couvertes, témoignent encore des relations qu'Augsbourg entretenait avec l'Italie, au temps de l'antique prospérité de son commerce.

Il ne me reste plus rien à vous dire aujourd'hui, sinon que je vais me hâter d'arriver à Munich. Je vous ai fait faire connaissance avec le plus grand peintre et avec le plus grand sculpteur que l'Allemagne ait produits. Tous deux, ils étaient de Nuremberg, où l'art allemand avait établi son foyer au XVe et au XVIe siècle. De nos jours, la Bavière a enveloppé la Fran-

conie dans ses frontières; mais on dirait qu'en mettant la main sur Nuremberg, Munich a senti se réveiller l'étincelle étouffée sous les ruines de la vieille ville impériale, et qu'elle l'a reçue dans son sein. Allons donc voir ce que le font les héritiers d'Albrecht Duerer et d'Adam Kraft.

III.

Aspect général de la ville de Munich.

Munich.

Au milieu des interminables plaines de la Bavière, s'élève, sur un petit mamelon, le village de Tachau. Du haut de cette éminence, par le temps le plus beau du monde, j'ai découvert, au midi, la chaîne des montagnes du Tyrol, noyées dans un lointain océan de lumière; j'ai salué ces Alpes glorieuses avec une ivresse de cœur dans laquelle votre souvenir était mêlé. Puis, tout à coup, en redescendant l'autre pente de la colline, j'ai aperçu, à l'extrémité d'une plaine non moins vaste que celles que je venais de parcourir, de grands plans de constructions et d'immenses parallélogrammes de bâtisses inachevées. C'était Munich, dont j'étais encore séparé par une distance de quatre lieues. Dans ce rapide instant, il m'a semblé voir un de ces profils de ville grecque, que les voyageurs des siècles passés ont quelquefois retrouvés au milieu des déserts de l'Orient. Avant que je fusse arrivé au bas de la rampe, le mirage avait disparu. Je me suis enfoncé sous une longue et tortueuse avenue, dont les grands arbres ont tout dérobé à mes regards; et ce n'est qu'au bout de deux heures que j'ai revu Munich, en y entrant.

Le premier aspect n'a point démenti l'idée que j'avais prise du haut de la colline de Tachau. Moi qui croyais arriver dans une ville allemande, je me trouve dans je ne sais quelle cité italienne, ressuscitée de l'antique et légèrement modifiée par le moyen âge. Les souvenirs de Pompeï et de Florence se mêlent, à chaque pas, dans ce pays où je m'attendais à retrouver ceux de Nuremberg. Je cherche des yeux l'horizon pour savoir si je suis vraiment au nord ou au midi des Alpes. Oh! si l'ombre

d'Albrecht Duerer descendait un soir sur Munich, quelle longue méditation elle ferait sur cette entière invasion du génie italien auquel le peintre de Nuremberg a le premier frayé le passage des monts!

Il est rare, lorsqu'on entre dans une ville, que le regard ne rencontre pas quelque fait caractéristique, qui vous dévoile tout d'un coup le génie secret du lieu. Je me souviens qu'en arrivant à Londres, ayant débarqué dans la Cité, je fus d'abord frappé du triste aspect de tous ces hommes noirs et silencieux qui s'écoulaient rapidement, et de ces petites habitations sombres et non moins taciturnes que la foule qui les coudoyait. Tous les habits étaient boutonnés, toutes les portes étaient closes; les maisons avaient l'air d'autant de boîtes dans lesquelles chacun avait fortement cadenassé son égoïsme. Tout d'un coup un vieillard frappe à la porte d'une de ces affreuses prisons. Qui l'ouvrit? Ce fut une charmante enfant dont les boucles blondes, dont les rubans bleus, dont la robe blanche, dont les lèvres roses et fraîches souriaient sur le seuil de la vie privée, et en révélaient le charme intérieur. Dans ce contraste était tout le mystère de la vie anglaise.

Eh bien! savez-vous ce que j'ai aperçu en entrant à Munich? Les rues m'ont offert d'abord une file régulière de jolies maisons bien blanches et bien propres, coupées et entourées de petits jardins. Mais déjà les fenêtres, au lieu d'être carrées, présentaient le plein cintre latin, et la porte, au lieu d'occuper le centre de la façade, était ouverte sous ces petites terrasses latérales qui rappellent les *villas* antiques. Dans la plus romaine de ces jeunes maisons, j'ai aperçu un sculpteur qui travaillait devant les fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée. Il venait de rajuster le bras d'une statue mutilée, et il passait, par-dessus sa soudure, une couche de plâtre frais. Les rayons de la lumière déclinante se jouaient dans les angles de sa rude figure, avec l'ombre de sa chevelure en désordre; et, en vérité, il me semblait voir un contemporain d'Albrecht Duerer, condamné à restaurer les statues de quelque jardin de Rome.

Cette impression s'est profondément gravée dans mon esprit; et tout ce que j'ai vu, depuis le peu de jours que je suis arrivé à Munich, ne l'a point effacée. Cependant, je vous l'avouerai, je suis revenu petit à petit du désappointement où me jetait

cette ville italienne, que j'avais trouvée à l'endroit où j'allais chercher une ville allemande. Alors j'ai pu admirer ce qu'il y avait de réellement imposant dans toutes les constructions, qui s'élèvent à la fois comme par enchantement sur ce sol un peu étonné de les voir. Je suis maintenant familiarisé avec elles. Le plan me semble vaste, l'aspect grandiose; et, sous la forme de l'imitation, j'ai bien souvent saisi une pensée vigoureuse et originale. Je vous ferai successivement part de mes découvertes; aujourd'hui, je me bornerai à vous donner une idée de l'ensemble. Je veux vous tracer la carte du pays, dans lequel nous pourrons ensuite nous promener à l'aise.

Munich est bâti en rase campagne, sur la rive gauche de l'Isar, petite rivière qui coule du midi au nord, et qui, sortie du pied des Alpes tyroliennes, va se jeter dans le Danube entre Ratisbonne et Passaw. Ce n'est pas une de ces eaux claires et tranquilles dans lesquelles les villes aiment à tremper leurs pieds; grossie par les continuels orages qui éclatent dans les montagnes, elle ravage les plaines qu'elle arrose. Aussi a-t-on eu soin de tenir ce torrent dangereux à distance de la ville, et d'enfermer dans de hautes digues le large lit dans lequel il se déplace sans cesse. Un canal conduit ses eaux sous la partie des remparts qui subsiste encore.

Le nom de Munich (en allemand Munchen), indique suffisamment qu'un couvent de moines s'élevait autrefois à la place de la ville. Il n'est question de celle-ci que dans les commencements du XIIe siècle. Ce furent un pont jeté sur l'Isar et un magasin de sel fondé à quelque distance qui lui donnèrent naissance. Munich, malgré son prodigieux accroissement, a conservé la figure que son origine lui avait imprimée. Une longue rue, qui va de l'orient à l'occident, dans la direction du pont de l'Isar, rencontre une autre rue qui descend du midi au nord. A leur point d'intersection se trouve la place Schrann, tout entourée de vieilles arcades, qui parlent encore du marché par où commença la prospérité de Munich.

Dans les premières années du XIVe siècle, le duc Louis, qui fut élu empereur d'Allemagne sous le nom de Louis IV *le Bavarois,* profita de sa haute fortune pour embellir la ville où son aïeul avait établi sa résidence; il donna à Munich la figure d'une petite circonférence, dont la place Schrann était le centre.

Un de ses successeurs, le duc Sigismond, qui vivait à la fin du xve siècle, fit construire la cathédrale, à l'ouest de la place Schranu. Il n'y dépensa pas grand temps, ni sans doute beaucoup d'argent. Cet édifice, improvisé en vingt ans, est tout en briques, depuis le portail jusqu'au chevet, et nu de la tête aux pieds. Il présente ainsi une masse informe, dont ses deux tourelles impuissantes augmentent encore la lourdeur. On dirait un hippopotame portant sur chacune de ses oreilles un gros Turc écrasé sous un épais turban. En voyant cet affreux édifice, je me suis sérieusement demandé si le pays qui l'a produit n'avait pas quelque originel et incorrigible défaut de goût. L'intérieur n'est pas plus pur. Ses trois nefs sont trop resserrées, et ses trente fenêtres soit d'une étroitesse que leur hauteur fait encore ressortir. Cependant on trouve dans ce vaisseau incorrect des vitraux curieux, quelques fières mines de chevaliers sculptées sur des tombes gothiques de marbre rouge, et, dans le chœur, un vaste monument funéraire en marbre noir, accompagné de grandes figures de bronze, qui fut élevé à la mémoire de l'empereur Louis IV par l'électeur Maximilien, l'un des plus illustres rejetons de sa race.

Pendant le xvie siècle, Munich s'agrandit pour recevoir des hôtes nouveaux que la politique de la maison de Bavière lui imposa. Le luthéranisme avait pris naissance dans le nord de l'Allemagne, chez ces Saxons qui, depuis Arminius et Witi-Kind, semblent chargés par Dieu de protester contre toutes les dominations absolues. Mais le midi de l'Allemagne, plus étroitement enchaîné à la fortune des empereurs, lutta, dès les commencements, contre l'invasion de l'esprit saxon; et s'engagea à maintenir les traditions religieuses qui garantissaient l'unité de l'Empire. Aussi les alliés de la maison d'Autriche accueillirent-ils avec le plus vif empressement les jésuites qui venaient offrir à la foi antique le secours de leur ferveur toute neuve et de leur puissante organisation. Guillaume Ier, duc de Bavière, se hâta de leur donner un établissement à Ingolstadt; Albert III, son fils, les appela à Munich; le fils de celui-ci, Guillaume II, leur éleva dans sa capitale une immense et magnifique demeure. Il la fit construire vers le couchant, derrière la cathédrale; mais, pour mieux témoigner de l'importance qu'il attachait à cette riche fondation, il bâtit son propre palais derrière celui

des jésuites, et lia l'un à l'autre, par une communication particulière. Quoique achevées avant la fin du XVIe siècle, ces constructions n'ont aucune des qualités supérieures qui distinguent les œuvres de cette grande époque; elles n'annoncent, par aucun côté, ce culte éminent des arts, qui, de nos jours, a attiré l'attention de l'Europe sur la capitale de la Bavière; il y a, au contraire, dans l'entassement confus de toutes les masses dont elles se composent, cette pesanteur indigène que je vous ai déjà signalée dans la cathédrale. L'église des jésuites, qui est sous l'invocation de saint Michel, mérite seule une exception; sa voûte unique est d'un jet assez audacieux; quant à la haute muraille qui lui sert de façade et qui est décorée des statues des grands princes du saint empire romain, elle est réellement plus étrange qu'élégante.

Ces constructions considérables forcèrent les remparts de Munich à s'écarter, et à enfler leur arc vers le couchant. Ce fut le fils de Guillaume II, l'électeur Maximilien, qui acheva de préciser leur courbe nouvelle, et qui ferma le cercle dans lequel la ville a été resserrée jusqu'au commencement de notre siècle. Ce prince, qui ouvrit avec éclat la guerre de trente ans et qui eut le bonheur, rare parmi ses contemporains, de lui survivre, recueillit les fruits de la politique de sa famille : il obtint de l'Autriche, qu'il défendit, la dignité électorale, et de la France, qu'il ménagea, l'agrandissement de ses États. Il fraya glorieusement à la Bavière le chemin des grandeurs auxquelles elle est parvenue depuis lors. Voulant donc se faire un palais digne de sa fortune et de l'avenir qu'il rêvait pour sa race, il l'éleva au nord de la ville, dans un emplacement où il ne fut gêné par aucun obstacle. Ce monument, qui fut regardé comme une des merveilles du XVIIe siècle, inaugura le culte des arts à Munich. Il est encore aujourd'hui la résidence des souverains de la Bavière; mais il s'est fait, selon les temps, bien des changements dans son sein et hors de lui.

Jusqu'à cette époque, c'est toujours la place Schrann qui a été le centre de Munich. La population s'est assise autour de ce marché, d'abord à l'étroit, de manière à ne pas dépasser le rayon de la cathédrale; puis elle s'est élancée plus avant, et elle a atteint jusqu'aux constructions des princes du XVIe et du XVIIe siècle; elle s'est ainsi éparpillée dans quatre direc-

tions : à l'orient, vers l'Isar, sur la route de l'Autriche ; au midi, vers le village de Sendling, sur le chemin du Tyrol ; au couchant, à l'entour du collége des jésuites et du palais de Guillaume II ; au nord, du côté de la résidence de Maximilien. Telle était la capitale des ducs de Bavière ; en portant son palais au nord, Maximilien prépara, à son insu, les projets qui ont été exécutés de notre temps. Aujourd'hui la capitale des rois de Bavière a deux centres ; la place Schrann est encore l'axe de l'ancienne ville ; mais par le palais du vieil électeur passe l'axe d'une ville nouvelle. Vous savez de la première tout ce qu'on en peut dire ; c'est de la seconde que je vous parlerai désormais.

La révolution, qui a renversé un trône en France, en a élevé un en Bavière ; en 1805, le duc Maximilien-Joseph reçut avec le titre de roi l'alliance française. Alors s'ouvrit pour Munich l'époque de ses plus hautes splendeurs. Des constructions nombreuses commencèrent à sortir de terre avec cette grandeur suprême, et investirent bien vite le palais des souverains, qui était resté si longtemps isolé à l'extrémité de la ville. Devant sa façade occidentale, à l'endroit qu'encombraient encore, il y a quelques années, les débris des fortifications de la guerre de trente ans, se rencontrent aujourd'hui la rue de Brienne et la rue Louis, qui n'ont rien à envier au luxe des plus grandes capitales. Dans le vaste carré déterminé par ces deux rues, s'étend le faubourg Maximilien. Ce faubourg, c'est une ville.

Cette ville a enveloppé au midi les remparts de Guillaume II, en laissant, à la place de leurs fossés, un magnifique boulevart qui imite la courbe de ceux de Paris ; au couchant, elle accompagne fort au loin la route d'Augsbourg ; au nord, elle enferme celle de Nuremberg entre deux haies de monuments admirables. L'ensemble de cette construction est plein de majesté ; chacune de ses rues tirées au cordeau, chacun de ses carrefours, chacun de ses angles a quelque curiosité à vous offrir. Dans la rue de Brienne s'élève un obélisque de bronze, à l'honneur des Bavarois qui sont morts dans les rangs de l'armée française, au milieu des neiges de la Russie ; puis, plus loin encore, la Glyptothèque, charmant temple grec qui renferme les fameux marbres d'Égine ; et, vis-à-vis la Glyptothèque, la basilique de Saint-Boniface, où l'art essaye de renouveler les

formes les plus antiques de la foi romaine. Dans la rue Louis on trouve la bibliothèque, l'institut des aveugles, l'université, le séminaire, édifices qui rappellent différentes époques de l'architecture italienne du moyen âge, et au milieu desquels l'église de Saint-Louis montre son portail ultramontain et ses clochers jumeaux. Dans l'espace que ces deux rues comprennent, on rencontre la Pinacothèque, l'une des plus précieuses galeries du monde ; le palais d'Eugène Beauharnais, qui renferme, avec de grands souvenirs, une collection précieuse; le palais du duc Max de Birckenfeld, orné par des mains vraiment inspirées. Toutes ces rues et tout ce luxe ne ressemblent à rien de ce qui se fait aujourd'hui dans le reste de l'Europe. On n'a jamais réuni sur un même lieu tant de régularité et tant de variété à la fois. Ici l'art est libre ; mais il n'emploie son indépendance que pour atteindre un but élevé. Toutes les grandes écoles qui ont illustré le génie humain sont représentées par des hommes et par des monuments; l'antiquité et le moyen âge, l'Italie et l'Allemagne, vivent ensemble dans une paix honorable. Puis, à côté d'un monument, on trouve un jardin, auprès d'un grand palais, une petite maison charmante. Tout s'entremêle; mais rien n'est exempt de soin et d'étude ; il y a un certain air architectural qui rassemble et fond les diversités; partout on trouve, sinon l'art lui-même, au moins son influence et sa trace. Et, enfin, ce dont j'enrage et je jouis à la fois, aucun des édifices dont je viens de vous parler n'est achevé. Non, la Glyptothèque elle-même, qui a été commencé la première, n'est point terminée; les niches extérieures attendent encore leurs statues. La basilique Saint-Boniface n'est pas encore couverte. La Pinacothèque n'a pas encore reçu le tiers de sa décoration. La bibliothèque n'a pas encore reçu ses livres. On n'a pas encore posé la corniche du séminaire et de l'université. On n'a pas encore recrépi les piliers de Saint-Louis. Bien plus, le croiriez-vous? le palais du roi qui a créé tous ces édifices n'a pas encore ses grandes salles de réception; rien de tout cela ne sera sans doute fini que dans dix ans. Eh bien! je me plais cependant à errer, tout le long du jour, à travers ces constructions inachevées; il y a partout tant d'ardeur, de hâte et de travail! Tous les arts sont occupés ensemble; avant que l'architecte n'ait posé le toit d'une église, le peintre peint déjà à fresque la muraille

et le sculpteur décore le péristyle de statues. Ne pensez pas pour cela que rien soit négligé ou traité accessoirement; ces artistes allemands arrivent à la besogne avec leurs idées toutes faites, avec leurs théories arrêtées et inébranlables; vous les appelez, ils sont prêts au combat. Vous leur donnez une église tout entière à peindre, depuis le haut jusqu'en bas; incontinent ils commencent à la porte, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont terminé la coupole du chœur. La science les a prémunis; elle ne les abandonne pas un instant; mais la jeunesse aussi les soutient et les presse de ses aiguillons. La jeunesse et la science, beaucoup de réflexion, beaucoup d'activité, des théories de toute espèce appliquées avec une égale supériorité, l'imitation du passé, le mouvement du présent, toutes les idées anciennes, leur air tout nouveau, voilà ce qui me ravit à Munich.

Mais je ne vous ai pas parlé du lieu le plus charmant de cette ville nouvelle dont la Résidence est le centre : au nord du palais, tout le long de la rue Louis, et bien au delà, s'étend un jardin anglais, rempli d'ombrages délicieux et de douces rêveries. Les eaux détournées de l'Isar y viennent d'assez loin par plusieurs canaux; elles coulent à plein bord au milieu des pelouses vertes, se divisent, se ralentissent, décrivent des courbes sous le clair-obscur des taillis, se rejoignent sous des ponts découverts, se précipitent sur des rochers, au pied d'une cabane, tournent le flanc d'une montagne, s'étendent encore dans la plaine, y forment un lac semé d'îles et de bateaux, et ne sortent de cet endroit enchanté qu'après s'être promenées, pendant plus d'une lieue, à travers les allées tortueuses dont elles entretiennent l'éternelle fraîcheur. Ce parc qui cotoye la ville est ouvert à tout le monde. A l'entrée est une petite statue de marbre d'un joli travail, sur le bouclier de laquelle est écrite une inscription qui invite à jouir sans souci de la nature, et dont le premier mot est *Harmlos*. *Harmlos* est devenu le nom de la statue; quand deux amis veulent se retrouver, ils se donnent rendez-vous au *Harmlos*. C'est un nom qu'on entend souvent prononcer à Munich. Je veux vous dire aussi celui de l'artiste qui a fait cette statue, parce que je vous parlerai souvent de son fils qui est un des plus grands artistes de l'Europe; l'auteur du *Harmlos* s'appelle Schwanthaler.

Quand j'ai passé tout le jour à visiter les monuments, les

peintures et les statues de la ville, le soir je viens me promener au jardin anglais. Les honnêtes familles que je coudoie ne font guère plus de bruit que le flot qui balance les marguerites des pelouses sur leurs tiges. Je dévide volontiers mes idées à travers les interminables détours des sentiers; j'évoque, sous leurs ombres propices, le fantôme de l'Allemagne. Mes yeux rendent compte à mon esprit de ce qu'ils ont vu dans la journée. Ah! plus souvent, plus souvent encore, je reporte ma pensée aux jours tranquilles de ma vie; je supprime la distance qui nous sépare, je crois vous voir glisser au détour de l'allée, amis heureux! Je me hâte, je vous rejoins, je vous parle; je retrempe au feu divin de vos âmes mon goût parfois déconcerté; je cherche avec vous, dans une communication silencieuse, la cause et le but de toutes les œuvres qui ont dévoré ma journée. Savez-vous, dites-moi, pourquoi Munich est une ville italienne? La ville ici n'existe point par elle-même; créée par le palais, c'est en lui que se peut trouver le secret de la forme qu'elle a prise. Je retournerai donc au palais demain; puis, le soir, j'en reviendrai causer avec vous. Nous nous retrouverons au Harmlos.

H. Fortoul.

POÉSIE.

(Ces quelques pièces de vers inédites de M. Sainte-Beuve sont d'une date un peu postérieure à ses *Pensées d'août*, et pourraient former un petit appendice à ce recueil, si on le réimprimait.)

SONNETS.

DE BALLAIGUES A ORBE, JURA. — 14 OCTOBRE.

Sur ce large versant, au dernier ciel d'automne,
Les arbres étagés mêlent à mes regards
Les couleurs du déclin dans leurs mille hasards,
Chacun différemment effeuillant sa couronne.

L'un, pâle et jaunissant, amplement s'abandonne;
L'autre, au bois nu, mais vert, semble au matin de mars;
D'autres, près de mourir, dorent leurs fronts épars
D'un rouge glorieux dont tout ce deuil s'étonne.

Les sapins cependant, les mélèzes, les pins,
D'un vert sombre, et groupés par places aux gradins,
Regardent fixement ces défaillants ombrages,

Ces pâleurs, ces rougeurs, avant de se quitter...

Et semblent des vieillards, qui, sachant les orages
Et voyant tout finir, sont tristes de rester.

LE 2 JUIN. — DE BALLAIGUES A JOUGNE AU RETOUR.

J'ai revu ces grands bois dans leur feuille nouvelle,
J'ai monté le versant fraîchement tapissé.
A ces fronts rajeunis chaque vert nuancé
Peignait diversement la teinte universelle.

Près du fixe sapin à verdure éternelle
Le peuplier mouvant, le tremble balancé,
Et le frêne nerveux, tout d'un jet élancé,
De feuille tendre encor comme la fraxinelle.

Le mélèze lui-même, au fond du groupe noir,
Avait changé de robe et de frange flottante;
Autant qu'un clair cytise, il annonçait l'espoir.

O mon âme, disais-je, ayons fidèle attente!
Ainsi dans le fond sûr de l'amitié constante,
Ce qui passe et revient est plus tendre à revoir.

Lorsque j'arrivai à Lausanne pour y commencer un cours, MM. les étudiants de la société dite de *Zofingue* m'adressèrent un chant de bon accueil et d'hospitalité; j'y répondis la veille du 1er janvier par la pièce suivante où il est fait allusion, vers la fin, à la perte récente d'un jeune et bien regrettable poëte, qui aurait fait honneur au pays.

Pour répondre à vos vers, à vos chants, mes amis,
Je voulais, plus rassis de ma prose, et remis,
Attendre au moins les hirondelles;

Je voulais, mais voilà, de mon cœur excité,
Que le chant imprévu de lui-même a chanté
Et vers vous a trouvé des ailes.

Il a chanté, croyant dès l'hiver au printemps,
Tant la neige à vos monts, à vos pics éclatants
Rit en fraîcheurs souvent écloses;
Tant chaque beau couchant, renouvelant ses jeux,
A tout ce blanc troupeau des hauts taureaux neigeux
Va semant étoiles et roses.

Même aux plus sombres jours, et quand tout se confond,
Quand le lac, les cieux noirs et les monts bleus nous font
Leurs triples lignes plus serrées,
Il est de prompts éclairs partis du divin seuil,
Et pour l'esprit conforme à ce grand cadre en deuil
Il est des heures éclairées.

Tout ce que d'ici l'œil embrasse et va saisir,
Miroir du chaste rêve, horizon du désir,
Autel à vos âmes sereines;
Là bas aussi Montreux, si tiède aux plus souffrants,
Et fidèle à son nom ce doux nid de Clarens,
Où l'hiver même a ses haleines;

Oui, tout!... j'en comprends tout, je les aime ces lieux;
J'en recueille en mon cœur l'écho religieux
S'animant à vos voix chéries,
A vos mâles accords d'Helvétie et de ciel!
Car vous gardez en vous, fils de Tell, de Davel (1),
Le culte uni des deux patries.

Oh! gardez-le toujours, gardez vos unions;
Tenez l'œil au seul point où nous nous appuyons

(1) Le major Davel, patriote et religieux, exécuté pour avoir tenté d'affranchir le canton de Vaud de la domination bernoise, vers les commencements du XVIIIe siècle.

Si nous ne voulons que tout tombe.
La mortelle patrie a besoin, pour durer,
D'entrer par sa racine, et par son front d'entrer
En celle que promet la tombe.

Fils au cœur chaste et fort, gardez tous vos saints nœuds,
Ce culte du passé, fécond en jeunes vœux,
Cet amour du lac qui modère,
Cet amour des grands monts qui vous porte, au pied sûr,
Dès le printemps léger, dans la nue et l'azur
D'où vous chantez la belle terre.

Et si quelqu'un de vous, poëte au large espoir,
Hardi, l'éclair au front, insoucieux de choir,
S'il tombe, hélas! au précipice,
Gardez dans votre cœur, au chantre disparu,
Plus sûr que l'autre marbre auquel on avait cru,
Un tableau qui veille et grandisse.

A ceux, aux nobles voix qu'encor vous possédez,
A ceux dont vous chantez les chants émus, gardez
Amour constant et sans disgrâce;
Tous les piétés fidèles à mûrir;
Et même un souvenir, qui n'aille pas mourir,
A celui qui s'asseoit et passe.

31 décembre 1837.

SONNET.

TRADUIT D'UHLAND.

Deux jeunes filles, là, sur la colline, au soir,
Sous le soleil couchant deux tiges élancées,

Légères, le front nu, comme sœurs enlacées,
S'appuyaient l'une à l'autre, et venaient de s'asseoir.

L'une aux grands monts, au lac, éblouissant miroir,
Du bras droit faisait signe, et disait ses pensées;
L'autre, vers l'horizon aux splendeurs abaissées,
De sa main gauche au front se couvrait, pour mieux voir.

Et moi qui les voyais toutes deux... et chacune,
Un moment j'eus désir : « Oh! pourtant, près de l'une
Être assis! » me disais-je; et j'allais préférer.

Mais, regardant encor les deux sœurs sous le charme,
Mon désir se confond, tout mon cœur se désarme :
« Non, ce serait péché que de les séparer! »

A M.....

Oh! laissez-moi quand la verve affaiblie
Par les côteaux m'égare avec langueur,
Quand pourtant la mélancolie
Demande à s'épancher du cœur,

Oh! laissez-moi du poëte que j'aime
Bégayer le vague et doux son,
Glaner après lui ce qu'il sème,
Et de Collins, d'Uhland lui-même
Émietter quelque chanson.

Je vais, traduisant à ma guise
Un vers que je détourne un peu;
C'est trop ma douceur et mon jeu
Pour qu'autrement je le traduise.

C'est proprement sur mon chemin
Tenir quelque branche à la main
Que j'agite quand je respire.
C'est sous mes doigts faire crier,
C'est mâcher un brin de laurier,
Comme nos maîtres l'osaient dire.

Quel mal d'avoir entrelacé,
Même d'avoir un peu froissé
Deux fleurs dans la même couronne?
La fleur se brise dans l'essai;
L'arbre abondant me le pardonne.

Et puis j'y mêle un peu de moi,
Et ce peu répare ma faute.
Souvent je rends plus que je n'ôte
Par un nouvel et cher emploi.

Ainsi, quand, après des journées
D'étude et d'hiver confinées,
Je quitte, un matin de beau ciel,
Mon Port-Royal habituel;

Si devant mon cloître moins sombre,
Au bord extrême du préau,
M'avançant, je vois passer l'ombre,
Ombre ou blanc voile et fin chapeau
De jeune fille au renouveau
Courant au tournant du côteau,

Alors, pour peindre mon nuage,
M'appliquant tout à fait l'image
Du Brigand près du chemin creux,
Uhland, j'usurpe ton langage;
Et si je n'en rends le sauvage,
J'en sens, du moins, le douloureux.

LE BRIGAND.

IMITÉ D'UHLAND.

Un jour (en mai) de fête et de lumière,
Au front du grand bois éclairci,
Sortit le brigand; et voici
Qu'au chemin creux, sous la lisière,
Jeune fille passait sans rien voir en arrière.

« Oh ! passe ainsi ! quand ton panier de mai,
Au lieu de fraîches violettes,
Tiendrait joyaux, riches toilettes,
Quel sentier te serait fermé ? »
Pensait le dur brigand au front sombre allumé.

Et son regard aux fortes rêveries
Suit longtemps et va protéger
La jeune fille au pas léger
Qui déjà gagne les prairies
Et glisse blanche au loin, le long des métairies;

Tant qu'à la fin, une haie au détour
Couvrant la blancheur de la robe,
L'aimable forme se dérobe...
Pourtant le brigand, à son tour,
Rentre à pas lents au bois, sous ses sapins sans jour.

SONNETS.

IMITÉ DE STAGNELIUS (1).

I.

Come la rena quando'l turbo spira.
DANTE, *Inferno.*

En mars quand vient la bise, et qu'après le rayon,
Après des jours d'haleine attiédie et gagnante,
Sur la terre encor nue et partout germinante,
Comme en derniers adieux, s'abat le tourbillon;

Quand du lac aux côteaux, des côteaux au vallon
J'erre, le front au vent, sous sa rage sonnante,
Qu'aux pics la neige luit plus dure, rayonnante,
Oh! qui n'est ressaisi du démon d'Aquilon?

Que devient le bon ange? Où Béatrix est-elle?
Et toi, toi que j'aimais, apathique et cruelle!
Tout vous balaye en moi, tout vous chasse dans l'air.

Mon cœur joyeux se rouvre à ses âpres furies:
Aux crins des flots dressés, accourez, Valkiries!
La nature est sauvage, et le lac est de fer.

II.

Agli occhi miei ricominciò diletto.
DANTE, *Purgatorio.*

Mais la bise a passé. Revient la douce haleine,
Re vient l'éclat céleste au bleuâtre horizon.

(1) Poëte suédois, né en 1793, mort en 1823.

La violette rit dans son rare gazon;
La neige brille aux monts sans insulter la plaine.
Que d'aspects assemblés! Sur la hauteur prochaine
Ce massif de bois nu, dans sa sobre saison;
En bas le lac limpide, où nagent sans frisson
Les blancs sommets tout peints d'un bleu de porcelaine.

Pauvre orage de l'âme, où donc est ta rigueur?
Qu'as-tu fait de tes flots, orage de mon cœur?
Je sens à peine en moi les rumeurs expirantes.

J'aime ce que j'aimais; un souvenir pieux
Sur ces côteaux nouveaux me redit d'autres lieux,
Et je songe au passé le long des eaux courantes.

III.

..... Alle stelle!
DANTE.

Et je songe au passé, peut-être à l'avenir,
Peut-être au bonheur même en sa vague promesse,
Au bonheur que promet un reste de jeunesse,
Et qu'un cœur pardonné peut encore obtenir.

Pardonne-lui, Seigneur, et le daigne bénir;
Retiens sa force errante, ou force sa faiblesse,
Pour qu'en toute saison ton souffle égal ne laisse
Ni désir insensé, ni trop cher souvenir.

Qu'il se reprenne à vivre, en espoir de la vie;
Que, sans plus s'enchaîner, il trouve qui l'appuie,
Qui lui rapprenne à voir ce qu'il s'est trop voilé;

Pour que monte toujours, même dans la tourmente,
Même sous le soleil, dans la saison clémente,
Mon regard pur, fidèle au seul pôle étoilé!

SONNET.

A Philothée.

Pourquoi, dans l'amitié, vouloir donc que l'ami
Se moule à notre esprit, en épouse l'idée,
La tienne en tout pareille et sur tout point gardée,
Sans que rien la dépasse et se joue à demi?

Pourquoi, s'il doute encor, s'il est moins affermi
En tout ce qui n'est pas l'amitié décidée,
Pourquoi, sans vous asseoir, toujours plus loin guidée,
Le piquer dans son doute à l'endroit endormi?

J'en sais qui, dès avril, sur l'arbre encor sauvage,
Non pas indifférents, mais sans presser le gage,
En respirent la fleur d'un cœur déjà content.

Et cette fleur, un jour peut-être, non hâtée,
Comblera tous vos vœux, ô belle Philothée!
Comme un fruit mûr qui tombe au gazon qui l'attend.

A Madame...

Il est doux, vers le soir, au printemps qui commence,
Au printemps retardé qui se déclare enfin,
Les premiers jours de mai, dans cet air tout divin
Où se respire en fleur la première semence;

Il est doux, à pas lents, sous le couchant immense,
Devant ces pics rosés de neige et d'argent fin,
Devant ce lac qui luit comme un dos de dauphin,
Par ces tournants coteaux qui vont sans qu'on y pense;

Il est doux, Amitié, de marcher sans danger,
Tenant près de son cœur ton bras chaste et léger,
De se montrer chaque arbre et sa pointe première :

Le bois, sans feuille encor, mais d'un bourgeon doré
Jette l'ombre à nos pas sur le sol éclairé,
Et d'un réseau qui tremble y berce la lumière.

A la Muse.

Pauvre muse froissée, insultée, avilie,
Pauvre fille sans fard qu'en humble pèlerin
Devant eux j'envoyais pour chanter sans refrain,
Oh! reviens à mon cœur poser ton front qui plie.

Ils ne t'ont pas reçue, ô ma chère folie,
O! plus que jamais chère; apaise ton chagrin!
Ton parfum m'est plus doux par ce jour moins serein,
Et l'abeille aime encor ta fleur désembellie.

Un sourire immortel à la terre accorda
Hyacinthe, anémone et lys, et toutes celles
Qu'Homère fait pleuvoir aux pentes de l'Ida.

Même aux champs, sur la haie, il en est de bien belles;
Blanche-épine au passant rit dans ses fleurs nouvelles;
Mais la mieux odorante est l'obscur réséda.

PORT-ROYAL DES CHAMPS.

A M. Sainte-Beuve.

A Port-Royal désert je suis allé revoir
La place où, méditant la parole divine,
Nicole s'asseyait, où, tant de fois, le soir,
S'exhalèrent en pleurs les pensers de Racine.

Et ces grands souvenirs sur une humble ruine
M'ont fait prendre en mépris et notre vain savoir,
Et les sentiers trompeurs où notre esprit s'obstine,
Et pour nos pauvres vers l'orgueil de notre espoir.

Toi qui les a connus ces graves solitaires,
Qui sous l'herbe as cherché leurs traces toujours chères,
Tu sais ce que leur vie eût d'austères douceurs.

Ah ! dis-nous si ce monde aux volontés flottantes
Vaut leurs bois embaumés, leurs sources jaillissantes,
Et le bruit de nos pas le silence des leurs.

ANTOINE DE LATOUR.

Paris, 16 octobre.

RÉPONSE.

A M. Antoine de Latour.

Demande-moi plutôt, ô poëte sincère,
Dans ta comparaison de notre vanité
Avec la vertu simple et la fidélité
De ces cœurs qui cherchaient le seul bien nécessaire,

Demande-moi plutôt, en touchant ma misère,
Si j'aurai rien pris d'eux pour l'avoir raconté,

Si le signe fatal, en ce siècle vanté,
N'est pas autour des saints cette étude trop chère,

Le plus stérile emploi s'il n'est le plus fécond,
Le plus mortel au cœur s'il ne le change au fond :
Regarder dans la foi comme au plus vain mirage ;

Se prendre à la ruine, et toujours repasser,
Comme aux bords d'une Athène, à l'éternel rivage :
Toucher toujours l'autel sans jamais l'embrasser.

SAINTE-BEUVE.

LES GUISES.[1]

Jacques de Clèves fut le dernier comte d'Eu des princes de Clèves, comtes et ducs de Nevers. Ses deux sœurs se partagèrent son héritage : à Henriette, l'aînée, échut le duché de Nevers avec le comté de Rethel ; Catherine de Clèves devint comtesse d'Eu et souveraine de Château-Renault. Cette princesse qui, suivant Brantôme, était *belle comme l'une des trois Grâces de jadis*, épousa en premières noces Antoine de Croï, prince de Porcien, l'un des chefs du parti protestant. C'est lui qui, à la bataille de Dreux, sauva le vie au connétable de Montmorency, que des soldats furieux allaient égorger. Son mariage le fit comte d'Eu.

« Comme hérétique (dit un manuscrit) (2), la ville d'Eu le voyait d'un mauvais œil. Aussi, qnand il y vint le 6 mars 1565, il fut reçu très-froidement. Pendant son séjour, il ne fit point paraître son mécontentement ; mais, résolu à y revenir, il fit savoir aux habitants « qu'ils eussent à le recevoir d'une tout autre manière que la première fois. » Il fallut obéir, et on prépara pour le prince et la princesse deux dais magnifiques, l'un de damas, l'autre de satin, conformes à leurs couleurs. On fit travailler une coupe de vermeil pour la présenter au prince, et une montre suspendue à une chaîne d'or pour la princesse. »

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Vatout ce fragment d'une histoire du *château d'Eu*, qui doit paraître incessamment Cet ouvrage est destiné à faire suite à l'intéressante collection des *résidences royales*.

(2) Ce manuscrit nous a été communiqué à Eu, par M. Henry Charles, un des plus notables hâbitants de cette ville.

La mort inattendue du prince de Porcien rendit inutiles ces préparatifs. Saisi, en sortant des Tuileries, d'une fièvre chaude qui l'emporta à l'âge de vingt-six ans, il appela sa femme à son lit de mort. « Vous êtes jeune et belle, lui dit-il, j'approuve que vous soyez remariée ; je vous laisse le choix entre tous les partis du royaume ; je n'excepte qu'une seule personne, le duc de Guise ! C'est l'homme du monde que je hais le plus, et je vous demande en grâce que mon plus grand ennemi ne devienne pas l'héritier de ce que j'ai le plus aimé de tous mes biens. » C'était mal connaître le cœur des femmes. Catherine ne s'était pas montrée insensible aux hommages du duc de Guise, qui avait tout le charme de la jeunesse, de la valeur et de la beauté ; et une intrigue de cour vint décider l'union qu'avait redoutée le prince de Porcien.

Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, nous raconte bien dans ses mémoires, où elle ne s'est peinte *qu'en buste*, que le duc de Guise, au milieu des jeux de l'enfance, *ne savoit durer qu'il ne fît mal à quelqu'un, et vouloit toujours être le maître ;* mais elle n'avoue pas qu'à l'âge où les passions commencent à exercer leur empire, elle avait conçu un vif penchant pour ce jeune héros, et que, suivant l'usage de ces temps de galanterie et de superstition, ils avaient une promesse mutuelle de mariage, tracée de leur sang !... Telle est pourtant la vérité ; mais Charles IX avait d'autres vues : il entrait dans sa politique de donner la main de sa sœur à Henri, roi de Navarre. Aussi, voyant uqe Marguerite cherchait à abriter son amour sous des scrupules de religion : « Je prendrai, s'écria-t-il, ma sœur Margot par la main, et la mènerai épouser en plein prêche. » Sa colère alla jusqu'à donner à Latour-Gondy, le confident de ses vengeances, l'ordre de faire assassiner le duc de Guise dans une partie de chasse. Instruit de cette résolution, le duc consulta la duchesse, sa mère, qui lui répondit « qu'il ne pouvait éviter le coup dont il était menacé qu'en se remariant la nuit même. » — « Elle se chargea, dit Varillas, de lui trouver une femme. Elle manda la princesse de Porcien, qui ne jugea pas à propos de refuser le parti qui se présentait. Ainsi le mariage fut proposé, négocié, conclu, consommé, et la duchesse se trouva grosse ; et le tout arriva dans l'espace de quatre heures. Le roi, l'ayant appris à son réveil, révoqua l'ordre qu'il avait donné à

Latour-Gondy. » Ce brusque mariage fit passer, en 1570, le comté d'Eu dans la maison de Lorraine.

La maison de Lorraine est une de ces grandes familles historiques qui, sans avoir porté la couronne, se présentent aux regards de la postérité avec toute la puissance et toute la majesté d'une dynastie. Tige hardie, vigoureuse et féconde, qui s'éleva à la hauteur du trône, et le dépassa quelquefois, et qui, après avoir couvert de ses rameaux toutes les avenues de la grandeur et de la gloire, languit abandonnée sur la terre d'exil, ou ne revit le sol de la France que pour briller un moment dans des fêtes mythologiques, et disparaître enfin sans retour! Certes, il y a loin de ces premiers ducs de Guise qui, tour à tour l'effroi ou le soutien de la couronne, tenaient dans leurs mains les destinées de l'État, au dernier prince de leur race, mourant inconnu dans son hôtel. Mais quatre-vingts ans passés à gagner des batailles, à ourdir des conspirations, à remuer des trônes, épuisent le sang le plus généreux. Et d'ailleurs les temps et les rois avaient changé sur leur passage; la pusillanimité des Valois avait fait place à la fermeté de Henri IV; le cardinal de Richelieu avait osé proscrire le chef d'une maison qui était *demeurée un État dans l'État*, et Louis XIV ne permettait aux héritiers du nom de Guise que de commander dans des carrousels, ou de le suivre en volontaires à ses conquêtes.

Il est heureux peut être que le ciel ait épargné à la terre le nombre des hommes tels que les Guises. « Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, dit Montesquieu, il en coûte trop cher aux autres. » Cependant lorsque dans la grande galerie du château d'Eu, on contemple ces nobles figures; lorsque l'on voit ce vieux Claude de Lorraine, avec sa lourde cuirasse, sa longue épée teinte de sang à Marignan, et ses six glorieux fils pour cortége et pour appui; lorsqu'on voit ce François de Lorraine, rival de Charles-Quint et vainqueur des Anglais; ce cardinal, orateur éloquent, prince galant et magnifique, prêtre ambitieux et cruel; Marie Stuart, ange de douleur et de poésie, dont la tête charmante porta une couronne et tomba sous la hache du bourreau; ce *Balafré*, dont l'audace était une seconde royauté; Catherine de Monpensier, avec ses ciseaux et son poignard; Charles de Lorraine, l'élu de la Ligue; expiant dans l'exil sa royauté d'un jour; son fils, enfin, chevalier si aventureux, hé-

ros de la fable dans les tournois, héros de roman dans les fastes de la galanterie ; lorsque, entouré de tous les membres de cette noble et vaste famille, on se rappelle que, dans ce nombre, l'un a élevé ces anciennes murailles ; que plusieurs les ont habitées; que presque tous ont porté en même temps que le titre de ducs de Guise celui de comtes d'Eu ; que pour rendre la justice à leurs vassaux, ils allaient s'asseoir sous ces arbres séculaires qu'on aperçoit des fenêtres du château, on est saisi du désir d'interroger ces vieux témoins, de leur demander compte de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu ; et, suppléant à leur silence par la pensée, on repasse le rôle si dramatique des Guises, et on éprouve le besoin de rassembler les grandes pages de leur histoire, comme une auguste main a pris soin de réunir leurs images dans une même galerie.

René II, duc de Lorraine, celui qui, en 1477, gagna la célèbre bataille de Nancy contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait fait en 1506, un testament tout favorable à Antoine son fils aîné. Claude de Lorraine (1), frère d'Antoine, éleva de justes prétentions à la succession paternelle ; mais après de longs débats, le 27 octobre 1530, il transigea, et, sous la réserve du droit de souveraineté, d'hommage et de ressort au duc Antoine, comme duc de Lorraine et de Bar, il reçut en partage le comté de Guise (2), le comté d'Aumale, les baronnies de Joinville et d'Elbœuf, et vint s'établir en France.

Mais, quinze ans avant ce traité, les deux frères avaient, d'un commun accord, offert leur épée à François Ier et s'étaient trouvés à la bataille de Marignan. Là, digne compagnon de Bayard, Claude de Lorraine, à la tête des lansquenets, avait fait des prodiges de valeur, et reçu vingt-deux blessures. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il ne dut la vie qu'à la courageuse présence d'esprit de son écuyer qui le couvrit de son corps (3).

(1) Né en 1496.

(2) Ce comté fut érigé par François Ier en duché-pairie, en faveur de Claude de Lorraine, l'an 1528.

(3) De retour en Lorraine, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, il fit un pèlerinage à Saint-Nicolas, près de Nancy, avec les mêmes armes qu'il portait à Marignan, et fit mettre son effigie en pierre à genoux à droite du saint.

Ce prince était terrible dans les combats ; aucun obstacle n'arrêtait son audace : c'est ainsi qu'à Fontarabie, séparé par une rivière très-profonde du camp des Espagnols, il s'y précipita le premier pour la traverser. Effrayés de tant d'intrépidité, les Espagnols rentrèrent en désordre dans la ville, dont le duc de Guise ne tarda pas à s'emparer.

Un rival plus redoutable l'attendait devant Péronne; c'était Charles-Quint! La vaillance de Claude obligea l'Empereur à lever le siége : honneur héréditaire dans sa famille! Sa présence ne fut pas moins décisive à la bataille de Chenouville, livrée par le duc Antoine contre les luthériens allemands, prêts à faire une irruption en Lorraine : les deux princes furent merveilleusement secondés par le comte de Vaudemont, leur jeune frère (1). Avant la mêlée, ce prince voulut recevoir du duc de Guise l'accolade de chevalier, et pendant le combat, il se conduisit en héros. Il eut un de ses gantelets emporté avec son casque par les coups de pique et de hallebarde qu'il reçut. On craignit même qu'il ne perdît un œil : un lansquenet le voyant dans ce danger, lui mit promptement sa *secrette* (2) sur la tête ; et comme le comte voulait se servir de son épée pour combattre, après avoir mis sa lance en pièces, un capitaine polonais lui dit : « Prince, une épée n'est pas propre à combattre tant d'ennemis ; prenez ma pique. » Le comte la saisit, et fit un carnage affreux dans les rangs ennemis. La victoire demeura aux princes lorrains; les luthériens perdirent plus de douze mille hommes (3). Intrépide à la guerre, dans la paix ami des lettres

(1) Louis de Lorraine, septième fils de René II, duc de Lorraine, né en 1500; mort de la peste en 1528, sous les murs de Naples, dont il faisait le siége avec Lautrec.

(2) Espèce de casque.

(3) Dans cette guerre de religion, le fanatisme faisait conduire à la mort ceux qui osaient prêcher les dogmes de Luther. On lit dans la chronique en vers des antiquités de Metz, que deux luthériens :

« Qui preschoient et lisoient assez,
Puis se sont tout rebaptisés,
Ce qui leur fut en préjudice
Devant messieurs de la justice,
Sont été mis en prison;

et des arts, passionné pour la musique et pour la chasse, libéral envers les malheureux, magnifique à ce point d'avoir tous les jours sept tables ouvertes, Claude de Lorraine avait dans toute sa personne *un air qui sentait son grand prince*. Sa fortune, sa gloire, la nombreuse et belle famille dont il était entouré, la faveur dont il jouissait à la cour de France, tout devait contribuer à exalter son orgueil (1). Mais sa haute influence ne se bornait pas aux affaires politiques du royaume. Par un calcul dont la tradition ne fut point perdue pour ses enfants, il avait compris que dans des temps de schisme, il fallait avoir de l'ascendant sur les affaires de l'Église : aussi dominait-il à la cour de Rome, par l'habileté de son frère, le cardinal Jean de Lorraine (2), « prince fort lettré, si bien venu de François Ier que ce monarque ne lui refusait jamais rien. » Attaqué subitement, à Fontainebleau, d'une maladie mortelle, il se fit transporter dans son château de Joinville ; et là, après quelques jours de souffrance, il appela près de lui sa femme (1) et ses enfants : « Je ne sais, leur dit-il, si celui qui m'a donné le morceau pour mourir est grand ou petit ; mais quand il serait là présent, et que je saurais son nom, je ne le nommerais ni accuserais mie ; ains je prierais pour lui et lui ferais du bien, et lui pardonne ma mort d'aussi bon cœur que je prie mon Sauveur de me pardonner mes péchés. » Et il donna sa bénédiction à sa famille en pleurs, se jeta à bas de son lit quand on lui apporta le saint via-

Ont confessé leur intention ;
En après sont été noyés
Dans l'eau où il n'y avoit pas piés. »

(1) Claude de Lorraine était duc de Guise, pair et grand veneur de France, comte d'Aumale, marquis de Mayenne et d'Elbœuf, baron de Joinville, geuverneur de Champagne, de Brie et de Bourgogne.

(2) Jean, sixième fils de René II, évêque de Metz, cardinal, chargé d'affaires de France à Rome, né le 9 avril 1498, mort le 10 mai 1550.

(3) Marie-Antoinette de Bourbon, fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, née en 1494, morte à quatre-vingt-huit ans. Elle fit construire à Claude de Lorraine un mausolée en marbre, dans l'église du château de Joinville, avec cette inscription :

« A la mémoire éternelle de Claude de Lorraine, très-bon prince,

lique, communia à genoux (1), et expira à l'âge de cinquante-cinq ans.

Ses dernières paroles, son oraison funèbre, (2), certains bruits de cour, les épigrammes que la jalousie des courtisans faisait circuler contre les princes lorrains (3), les parfumeries d'Italie venues en France avec les Médicis ; enfin ce besoin populaire d'attribuer à des circonstances surnaturelles le trépas des hommes célèbres, firent soupçonner que Claude de Lorraine était mort empoisonné. Mais on ne trouve dans l'histoire aucune trace réelle de ce crime, et les Guises étaient assez puissants pour que le coupable, *grand ou petit*, qui aurait versé

ayant acquis le nom de *père de la patrie* par l'insigne victoire qu'il remporta sur les hérétiques à Saverne, ville d'Alsace ; qui mourut de mort précipitée, au grand deuil de tous. »

Elle-même, pour se préparer à la mort, avait fait placer son cercueil dans la galerie qui conduisait de ses appartements à la chapelle où elle allait entendre la messe tous les jours.

(1) Claude de Lorraine avait une fervente piété ; il assistait exactement aux cérémonies de l'Église, chantait lui-même les louanges du Seigneur dans les jours de fête, et, pour expier les erreurs de sa jeunesse, portait un bracelet armé de pointes de fer.

Philippe de Gueldre, sa mère, était d'une dévotion extrême. Retirée, après la mort de René II, dans le couvent des sœurs de Sainte-Claire de Pont-à-Mousson, elle y vécut dans la plus profonde humilité. Lorsqu'elle écrivait à ses supérieurs ecclésiastiques, elle finissait ses lettres par ces mots : *Votre pauvre fille et sujette, sœur Philippe*; d'autres fois, elle signait : *Sœur Philippe, petit ver de terre.* Elle portait les vêtements les plus grossiers, ne quittait jamais l'habit de l'ordre, et ne mangeait que les mets du réfectoire. Cette princesse avait été d'une grande beauté et d'une vertu exemplaire. A la cour elle portait dans ses armoiries une feuille de chardon avec cette devise : « *Ne mi toquès, il point.* »

(2) « Maladie, par un antéchrist et ministre de Satan, infligée, et telle par les médecins cogneue qu'estoit *engendrée de poison.* » (Très-excellent enterrement de Claude de Lorraine, duc de Guise; Paris, 1550.)

(3) « François premier predit ce point :
Que ceux de la maison de Guise
Mettroient leurs enfans en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise. »

le poison, eût été immédiatement recherché, saisi, livré au bourreau. Quoi qu'il en soit, à cette heure suprême où la pensée de l'homme se rapproche du ciel et semble une révélation, les mots mystérieux tombés de la bouche d'un père tel que Claude de Lorraine, dans le cœur d'un fils tel que François de Guise, durent avoir un long retentissement. Ses frères et lui, plus frappés du soupçon que du pardon renfermé dans ces paroles, y virent un avertissement de se tenir en garde contre la cour, et ne se souvinrent que trop du château de Joinville et des adieux paternels. Leur défiance devint de l'hostilité; leur union, une ligue; leur ambition, la guerre civile; leur grandeur, l'usurpation. Toutefois, hâtons-nous de le dire, François de Lorraine, fils de Claude, se contenta d'être le second du royaume; il domina la faiblesse de son maître, mais il respecta ses droits; ce fut Henri le Balafré qui, impatient du second rang, osa porter la main sur la couronne.

Henri II était sur le trône de France; le roi son père lui avait dit en mourant : « Craignez les Guises. » Mais, pour un monarque uniquement occupé de tournois et de galanterie, c'était une trop rude tâche que d'avoir à lutter contre l'ambition de six princes (1), tous dignes de soutenir la grandeur de leur nom. A leur tête le duc de Guise brillait du triple éclat de la jeunesse, de la gloire et de la beauté (2). Doué d'un génie audacieux, mais réfléchi, ambitieux, mais magnanime, grand capitaine, soldat infatigable, habile à se faire aimer du peuple et de l'armée, éloquent, généreux, aussi prompt à pardonner une injure qu'à récompenser une belle action, c'était un de ces hommes extraordinaires qui dominent leur siècle et l'entraînent avec eux. Comme auxiliaire du trône, il en fut tour à tour la

(1) Claude de Lorraine avait eu huit fils : Pierre et Philippe étaient morts en bas âge; six princes lui survécurent : François de Lorraine, duc de Guise, né en 1519; Charles de Lorraine, 1524; Claude, 1526; Louis, 1527; François, 1528; René, duc d'Elbœuf, 1530.

(2) Il n'était encore que duc d'Aumale, lorsqu'en 1547 il parut comme parrain d'armes de La Chataigneraie, dans le fameux duel que ce seigneur eut à soutenir contre Jarnac en présence de toute la cour. Tous les yeux étaient pour ce jeune prince, dont on admirait la bonne grâce et dont on semblait pressentir les hautes destinées.

terreur ou l'appui, et joua sous trois règnes ce rôle imposant et terrible; les débiles successeurs de François Ier s'effacèrent à côté de cette grande figure historique, et le sceptre des rois s'abaissa devant l'épée du héros.

« Henri II, prince foible d'esprit, dit Mézeray, étoit plus propre à être conduit qu'à gouverner. » Aussi trois factions se disputaient le pouvoir : celle du connétable Anne de Montmorency, homme d'un grand caractère, d'un courage intrépide, d'une austère vertu, mais d'une opiniâtreté inflexible, d'un orgueil sans mesure, d'un fanatisme quelquefois barbare; celle de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, que François Ier avait léguée à son fils comme un des joyaux de la couronne; enfin celle de Catherine de Médicis, qui, jeune, belle, et jalouse de la préférence accordée par le roi à une favorite douairière, voulait humilier sa rivale, et préludait par des intrigues de boudoir au drame funèbre quicouvrit la France de larmes et de sang. Ces factions ne troublaient pas encore le royaume, mais elles envahissaient toutes les faveurs. « Rien (dit un mémoire du temps) ne leur échappoit, non plus que les mouches aux hirondelles.»

Un quatrième parti se levait, plus redoutable, plus audacieux que les trois autres : c'était le parti des Guises. Habiles à se partager les rôles, ils avaient compris, à l'exemple de Claude de Lorraine, leur père, que dans un temps où la religion tenait une si grande place dans les affaires politiques, ils devaient s'assurer des appuis dans l'Église; aussi avaient-ils mis deux de leurs frères dans les ordres, Charles et Louis. Louis de Lorraine, cardinal de Guise, ne manquait pas d'esprit, mais les plaisirs de la table l'occupaient plus que les affaires religieuses; on l'avait surnommé (dit l'Estoile) « *le cardinal des bouteilles,* parce qu'il les aimoit fort et ne se mêloit guère que des affaires de cuisine. » On conçoit qu'avec cette réputation et ce caractère, son zèle pour l'Église n'était pas d'une grande ferveur, et si l'on peut lui reprocher quelques actes d'intolérance, il faut les attribuer moins à sa propre volonté qu'à l'ascendant que son frère, le cardinal de Lorraine, exerçait sur son esprit. Le cardinal de Guise avait pris pour emblème neuf zéros, avec cette devise : « Ceci n'est rien par lui-même, mais pour peu que vous y ajoutiez, ce sera une forte somme. » L'histoire n'a rien ajouté aux zéros.

Charles, cardinal de Lorraine, était appelé à un autre rôle. Mélange brillant de vertus et de vices, ce prince avait de l'esprit, de l'érudition, une grande ardeur pour les affaires de l'Église, de l'habileté à faire servir la religion aux soins de sa grandeur; il s'exprimait avec grâce et même avec éloquence; il était libéral, magnifique (1), homme de cour aimable et galant, mais prêtre ambitieux, implacable, avide de persécutions et prodigue du sang de tous ceux qui ne partageaient pas sa croyance ou qui le gênaient dans son orgueil. La religion fut dans ses mains ce que plus tard la politique fut aux mains du cardinal de Richelieu, un instrument de terreur et de vengeance.

Associé aux projets, aux dangers, à la fortune de son frère le duc de Guise, il se dévoua tout entier à sa cause et partagea sa toute-puissance. Il avait de bonne heure pressenti que Diane de Poitiers continuerait à être la source de toutes les grâces; aussi avait-il fait sa première étude du soin de lui plaire. La charge de *grand aumônier* vint bientôt révéler sa faveur. Pierre Castelan, évêque de Mâcon, était revêtu de cette charge; un singulier accès de flatterie servit de prétexte pour la lui ôter. Ce prélat, chargé de prononcer l'oraison funèbre de François Ier, avait imaginé de dire, « qu'il estimoit que l'âme de ce prince s'étoit envolée droit en paradis sans avoir besoin d'être purifiée par le feu du purgatoire. » Cette assertion fut dénoncée comme hérétique. L'université nomma une députation pour porter plainte au roi : Jean Mendoze, premier maître d'hôtel,

(1) « Très-libéral, dit Brantôme, puis-je l'appeler, puisqu'il n'eut son pareil de son temps. Ses dépenses, ses dons, ses gracieusetés en font foi, et surtout sa charité envers les pauvres. Il portoit ordinairement une grande gibecière, que son valet de chambre, qui lui manioit son argent des menus plaisirs, ne failloit d'emplir tous les matins de trois à quatre cents écus; et tant de pauvres qu'il rencontroit il mettoit la main à la gibecière. Ce fut de lui que dit un pauvre aveugle ainsi qu'il passoit dans Rome, jetant une grande poignée d'or : *O tu sei Cristo, o veramente il cardinale de Lorrena* : « Ou tu es le Christ, ou le cardinal de Lorraine. »

« Il n'étoit pas moins magnifique avec les dames : il n'y avoit guère de filles résidentes à la cour qui ne fussent attrapées par les largesses de monsieur le cardinal. »

avant d'introduire les docteurs, leur dit, avec un sourire railleur : « Si vous voulez vous en rapporter à moi qui ai mieux connu le feu roi qu'homme du monde, je puis vous assurer qu'il étoit d'humeur à ne pas s'arrêter longtemps dans le même lieu, et que s'il a été en purgatoire, il n'y aura guère demeuré et n'aura fait qu'y goûter le vin en passant, selon sa coutume. »

Cette plaisanterie déconcerta la gravité universitaire : les docteurs se retirèrent sans oser parler au roi ; mais le coup était porté : l'évêque de Mâcon fut dépouillé de sa charge, et Charles de Lorraine devint grand aumônier.

M. Vatout, après avoir tracé cette rapide histoire de la maison des Guises, s'arrête avec des détails sur la vie de François de Guise, le plus illustre représentant de cette grande famille. Nous extrayons de la biographie de François de Guise les pages qui la terminent.

La journée des barricades avait appris à Henri qu'il n'avait que le vain titre de roi, et que le duc de Guise ; surnommé alors *le roi de Paris,* serait bientôt le maître de la France entière. Il résolut donc de se défaire d'un rival aussi dangereux. Les états de Blois furent convoqués et ouverts le 16 octobre 1588 : c'est là que Henri III prépara les moyens de le faire périr. Après avoir publiquement communié avec le duc de Guise, il fit venir Crillon, et lui confia son projet. « Je n'aurais jamais, ajouta-t-il, pensé à un coup si hardi, si je n'avais été sûr du cœur et du bras de Crillon. — Ah ! sire, reprit Crillon, mon cœur est à vous ; mais je suis soldat et gentilhomme, je ne ferai pas l'office d'un bourreau. » Le roi se contenta de lui demander le secret, et trouva, sans peine, plus d'un autre instrument pour l'assassinat qu'il méditait. Il fait disposer, dans le château de Blois, de petites cellules comme pour y enfermer des capucins, donne l'ordre à ses quarante-cinq gentilshommes de se trouver à son lever ; puis il prend son bougeoir et s'en va coucher avec la reine. Réveillé à quatre heures du matin : Çà, mes bottines, ma robe et mon bougeoir, dit-il ; il descend à son cabinet ; il demande à du Halde, son valet de chambre, les clefs de ces petites cellules qu'il avait fait dresser pour des capucins ; il y enferme le sieur de Thermes, du Halde lui-même, et tous ses gentilshommes à mesure qu'il en trouvait. Lorsque les quarante-cinq qu'il avait mandés eurent été ainsi clos, il délivra ses pri-

sonniers, les rassembla dans son cabinet, et leur distribua des poignards en leur disant : « Il est temps de jouer le dernier acte » de la tragédie. Ce jour doit être le dernier de ma vie ou de » celle du duc de Guise. C'est moi, c'est votre maître légitime » qui vous donne, avec ces poignards, le pouvoir de vous en » servir pour le salut de ce royaume contre les traîtres et les » rebelles. » L'un d'entre eux, nommé Sariac, lui dit en son langage gascon : « Cap de Diou, sire, iou lou bous rendis mort. » Toutes les dispositions faites (il était huit heures du matin), le roi dit à M. de Revol, secrétaire d'État : « Allez dire à M. de » Guise qu'il vienne parler à moi en mon vieux cabinet. » Le sieur de Nambu, huissier de la chambre, lui ayant refusé le passage, il revient au cabinet avec un visage effrayé. « Mon Dieu, dit le roi, qu'avez-vous? qu'y a-t-il? que vous êtes pâle! vous me gâterez tout. Frottez vos joues, Revol, frottez vos joues, » et il donna, de son cabinet, l'ordre de laisser entrer Revol et le duc de Guise.

Malgré le mystère dont le complot avait été environné, on avait fait parvenir au duc de Guise plusieurs avis de se tenir sur ses gardes; mais le duc les dédaigna : « Il n'oserait, » répondait-il toujours. Le cardinal, son frère, qui se trouvait avec lui à Blois, le pressait de s'absenter des états. « Non, non, dit-il, les états cesseraient de me servir, s'ils voyaient en moi un sentiment de crainte. » Néanmoins, comme cet entretien avait laissé quelque vague inquiétude dans son esprit, il était allé se distraire auprès de Mme de Noirmoutiers. Il se rit aussi de ses alarmes, et ne la quitta que le lendemain à la pointe du jour. Le 23 décembre 1588, il ne fut éveillé qu'à huit heures du matin par son valet de chambre qui lui annonça que le roi était prêt à se rendre au conseil. « Il se lève, s'habille d'un habit de satin gris, et se rend dans la chambre du conseil. Peu après qu'il fut assis : J'ai froid, dit-il, le cœur me fait mal : que l'on fasse du feu, et que l'on me donne des raisins de Damas ou de la conserve de roses. — Ne s'y en étant pas trouvé, on lui apporte des prunes de Brignoles; c'est là-dessus que Sa Majesté lui fait dire, par Revol, que le roi le demande dans son vieux cabinet. Le duc entre, salue ceux qui sont dans la chambre et qui le suivent comme par respect; mais ainsi qu'il est à *deux pas près de la porte du vieux cabinet,* prend sa barbe avec la

main droite, et tourne le corps et la face à demi pour regarder : tout à coup les gentilshommes et les gardes le frappent à coups d'épées et de poignards. Le duc crie : « Hé ! mes amis ! hé ! mes » amis, miséricorde ! » et il tombe et ne peut proférer que ces mots : « Mon Dieu ! je suis mort ! ayez pitié de moi, pardonnez-» moi mes péchés. » Il fut couvert d'un manteau gris, et, au-dessus, mis une croix de paille; demeura deux heures en cette façon, fut visité par le roi (1); puis livré entre les mains du sieur Richelieu, grand prévost de France, lequel fit brûler le corps, et jeter les cendres dans la rivière. »

Sa mort fut mise au rang des calamités publiques. Sanglots, larmes, prières, tous les hommages de deuil furent prodigués à sa mémoire; à Paris, les prédicateurs en firent un martyr, et se déchaînèrent contre le roi. « On était contrait de faire le pleureur, de peur d'être assommé. » Le curé de Saint-Nicolas des Champs s'emporta jusqu'à demander si, parmi ses auditeurs, il ne se trouverait pas quelqu'un qui entreprît de venger la mort *du saint duc, sur le tyran.* Le peuple imita la fureur fanatique des prédicateurs. Tous les jours on portait au pied des autels l'effigie du *Balafré,* grande comme nature, toute sanglante et marquée des signes affreux de l'assassinat; tous les jours, on insultait, on brisait, on brûlait les images de Henri III.

Ainsi périt, par un crime d'État, un homme qui eût fait la gloire de la France, s'il eût consacré à la défense des droits du trône et des libertés publiques, les brillantes qualités dont le ciel s'était plu à le douer. On sait le mot attribué à la maréchale de Retz : « Ils ont si bonne mine, ces princes lorrains, qu'auprès d'eux les autres princes paraissent peuple. » Tel était surtout le charme attaché à la personne de Henri de Guise; il se mêlait tant de grâce et de douceur à son air de grandeur et de fierté, que sa présence inspirait l'amour plus encore que le respect. Prudent au conseil, il était intrépide dans les combats. Il avait l'esprit prompt et hardi. « Ce que je n'ai pas décidé en un quart d'heure, disait-il, je ne le déciderai de ma vie. » Cares-

(1) « S. M. donna un coup de pied par le visage à ce pauvre mort, et l'ayant un peu contemplé, dit tout haut : « Mon Dieu, qu'il est grand ! Il paroît encore plus grand mort que vivant. »

(*Journal de Henri III.*)

sant avec la multitude, audacieux envers la cour, dévoré d'ambition, avide de la fureur populaire, couvrant tous ses projets du prétexte spécieux du bien public et de l'amour de la religion, humilié de n'être pas le premier de l'État, ayant plus de hauteur que de magnanimité, trop séduit enfin par l'idée d'être le rival, ou plutôt le maître de son roi, il devint, de grand citoyen, un illustre factieux : il déplaça la gloire en la mettant hors du devoir.

VATOUT.

Critique littéraire.

Les Journaux chez les Romains.

Il y a deux manières de procéder pour être nouveau dans la critique historique : on peut, en s'appuyant de textes non recueillis jusque-là, reconstruire un ordre de faits méconnus ; ou bien, à l'aide de rapprochements judicieux et de déductions rigoureuses, soumettre à un examen sévère les affirmations précédentes, éliminer les erreurs et dégager enfin la vérité. Plusieurs maîtres ont de notre temps usé admirablement de ces méthodes différentes, et les noms de quelques illustres écrivains, et surtout d'un grand historien qui a su être en même temps un habile et savant critique, reviennent suffisamment à la mémoire pour qu'il ne soit pas besoin de les nommer. Ainsi, révision d'un système antérieur, ou affirmation basée sur des faits, voilà surtout le domaine de la critique historique. De là deux abus considérables qui en sont, pour les esprits ardents ou faux, la conséquence naturelle, je veux dire d'un côté la négation dédaigneuse de la plupart des travaux antérieurs et de leur valeur scientifique, de l'autre ambitieuse création de systèmes très-neufs à coup sûr, mais qui, je le crains bien, sont fort en danger de n'être pas pris longtemps au sérieux. A ces tendances fâcheuses qu'entretiennent et qu'encouragent la confusion littéraire et le triste mélange moral de ce temps-ci, il faut ajouter les influences germaniques de toute sorte dont ne nous préserve guère notre bon sens, pourtant proverbial. Ce peut-être la marque d'un esprit étroit et méticuleux, mais j'avoue en toute humilité qu'à mon avis la France ne sera jamais la patrie des *formules* et des *symboles*. J'aime les études philosophiques

autant et plus peut-être que la plupart des écrivains qui ont créé les *mythes* en histoire ; j'avouerai même que j'ai le faible de croire à l'ontologie. Mais Leibnitz n'implique pas plus Herder, que Descartes n'implique Vico. Il faut admirer sans nul doute les vues élevées qu'on rencontre dans le livre si bien traduit par M. Quinet, et quelques-unes des assertions hardies de la *Scienza Nuova* méritent la reconnaissance des historiens. Mais il y a loin de la justice que les esprits sérieux rendront toujours à Herder et à Vico, il y a loin de là à la prétention qu'ont quelques-uns de mettre la science française à la suite de la science allemande. On aura beau faire, de ce côté-ci du Rhin, nous aimerons toujours mieux Bossuet que le docteur Strauss, et Montesquieu que M. Niebuhr. Nous en savons même qui seraient assez téméraires pour ne pas rire de l'abbé Barthélemy quand on prononce le nom des frères Grimm, et pour oser croire que le recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions renferme des dissertations sur l'antiquité qu'eussent avouées la science d'Otfried Müller ou l'ingénieuse érudition de M. Bœttiger.

En France donc le *symbolisme* ne peut être qu'une manie transitoire et dangereuse. Il n'en est pas ainsi d'une autre méthode chaque jour plus fréquente, et à laquelle un écrivain supérieur, dont j'aime et je respecte plus que personne le talent et le caractère, a trop souvent prêté l'appui de sa poétique imagination. On choisit avec une habile érudition un fait frappant et souvent bizarre; on en anime le récit par un style ardent et vif; puis, de ce fait isolé, particulier, on tire une déduction générale, une *formule* selon un langage qu'il faut bien accepter, et on applique ensuite cette déduction, cette *formule* à l'époque tout entière où s'est passé ce fait. Un siècle se trouve ainsi jugé par un événement. Je dois le dire, cette méthode me paraît radicalement fausse ; elle annihile toute une partie de l'intelligence humaine, et l'analyse, étroitement enchaînée, disparaît sous les envahissements arbitraires de la synthèse. C'est ôter à l'histoire tout ce qu'il y a en elle de multiple, d'imprévu, de contingent, pour soumettre d'avance la liberté humaine à je ne sais quelles lois factices, créées pour chaque siècle et qui le plus souvent n'ont pas leur cause éternelle dans l'esprit humain.

Je vois un sérieux danger, j'en conviens, à la propagation de ce procédé, parce qu'il a été mis en œuvre avec une érudition vraie, un grand talent, et qu'il a séduit de graves esprits. A côté de ces méthodes élevées, mais fausses, il y en a, de notre temps, qui ne sont que ridicules. N'en citeriez-vous pas qui ont voulu entrer dans la science la dague au poing, à la manière du *Miles Gloriosus* de Plaute, ou de ces capitans et de ces matamores qui dressent leur rapière et retroussent leurs moustaches dans les pièces de Scudéry? Mais l'érudition et l'histoire sont peu habituées à ces façons militaires et impatientes, à ces allures martiales qui font sonner haut une armure vide. En France, d'ailleurs, nous n'aimons que les armes courtoises. — On en trouverait d'autres encore qui, accumulant les volumes, ont renouvelé la fécondité, le style et la réputation de Varillas ; pour ceux-là les textes ne sont rien et ils en font au besoin. L'histoire devient une exploitation et un pamphlet au profit d'une idée exclusive; elle perd sa vraie couleur, pour prendre je ne sais quelle teinte fausse et uniforme qui fait que les bourgeois du règne de Philippe-Auguste sont les mêmes hommes que les bourgeois de la Ligue et que les bourgeois de Louis XIV.

Voilà bien des reproches peut-être adressés à une époque essentiellement historique ; mais nous sommes moins loin de Rome et de son histoire qu'on ne pourrait l'imaginer d'abord, et nous nous trouvons même, par ces réflexions, amené à parler d'un livre qui est un précieux et trop rare exemple d'excellente critique historique et qui est peut-être le plus terrible coup porté jusqu'ici aux théories symboliques de M. Niebuhr et de son école sur les premiers temps de l'histoire romaine. Comme l'indique suffisamment son titre, l'ouvrage de M. Le Clerc sur les *Journaux* chez les Romains et sur les *Annales des Pontifes,* a deux parties essentiellement distinctes. La question de la réalité des traditions historiques relatives aux rois de Rome repose presque tout entière sur l'authenticité des Annales. Là est la vraie difficulté de ce problème qu'on a bien souvent agité depuis Périzonius et Beaufort jusqu'à Pouilly et Lévesque; les résultats obtenus par M. Le Clerc affermissent et constituent, sur une base désormais inébranlable; je ne dis pas les temps fabuleux de Rome, mais les institutions primitives de cette antique cité. La

seconde dissertation de M. Le Clerc touche à un point fort neuf et très-piquant d'histoire littéraire et politique ; elle établit incontestablement les origines romaines des *Journaux*, et montre ainsi, chez un peuple conquérant et civilisé, les premiers et timides germes de ce qui est devenu chez nous un puissant instrument social, de ce qu'il faut désormais accepter comme un de ces pouvoirs inconnus et nouveaux dont l'avenir seul revèlera l'étendue et la destinée. Nous allons essayer de suivre M. Le Clerc dans ses ingénieuses investigations qui, d'un côté, rétablissent sur des textes inattaquables et précis les commencements de la cité romaine, et qui, de l'autre, ouvrent un horizon tout nouveau dans l'histoire des lettres latines.

D'après un texte formel du *de Oratore* de Cicéron, on appelait *Annales* des tables blanchies, sur lesquelles le grand pontife, depuis l'origine de Rome, inscrivait les principaux événements et qu'il exposait dans sa maison. En Grèce, les Annales étaient inscrites sur la muraille même, et on trouve dans les ruines de Pompéi une longue façade destinée à cet usage. Au dire de Servius, les noms des magistrats étaient inscrits en tête; puis venaient les guerres, les triomphes, les fléaux, les éclipses, la dédicace des temples, le départ des colonies. Le merveilleux y avait aussi sa part : rivières ensanglantées, statues d'où sortaient des voix, apparitions surnaturelles, animaux doués de la parole, monstres bizarres, rien de tout cela n'était oublié par la superstition intéressée des pontifes, à laquelle Tite-Live a trop souvent emprunté ses récits fabuleux, et qui a presque toujours inspiré Ennius dans ses *Annales*, Virgile dans son *Énéide* et dans ses *Fastes*. Les pontifes toutefois ne recueillaient guère, dans ces temps de primitive aristocratie, que les faits relatifs à la gloire et aux vertus des patriciens. C'est pour cela que plus tard le vieux Caton, dans ses haines républicaines contre la théocratie, tint peu de cas des Annales sacerdotales, et dit en faisant allusion à la puérilité de quelques-uns des détails recueillis par les pontifes, « qu'on ne trouverait pas dans ses *Origines* combien de fois il y avait eu cherté de vivres. »

Ce dédain pour la source la plus authentique pourtant des origines de l'histoire romaine a été renouvelée de Caton par la critique moderne, qui a même été plus loin, et s'est remis à

l'incendie de Rome par les Gaulois du soin de détruire des textes qui contrariaient ses hypothèses et ses systèmes. C'est là une objection fort précieuse, et qui est presque aussi commode à M. Niebuhr et à son école que le fut plus tard à nos aïeux l'épée de Brennus. Faut-il donc croire avec Pouilly que les Annales des pontifes n'avaient pas été conservées pour les quatre premiers siècles de Rome? Faut-il retomber dès lors aux épopées de M. Niebuhr? M. Le Clerc prouve victorieusement le contraire. Cette hypothèse des chants populaires au début de la civilisation latine n'a même pas le mérite d'être neuve. Périzonius, dès 1685, et plus tard Bayle, au mot *Tanaquil* de son *Dictionnaire critique*, avaient déjà profité du texte fort peu explicite de Caton, qui parle de ces chansons où, à table, on célébrait aux sons de la flûte les grandes actions des héros. « Il n'était pas besoin, dit très-bien M. Le Clerc, d'anciens textes pour bâtir un système sur cette idée des traditions poétiques. L'Inde n'a pour histoire que des poëmes. Les Hébreux se transmettaient le passé dans leurs cantiques. La Grèce place Homère à la tête de ses historiens. Au siècle de Tacite, les Germains continuaient de chanter Hermann; plus tard l'épopée des *Niebelungen* a immortalisé Ermenrich et Siegfried. Les bardes racontaient à l'avenir les belles actions de la Gaule. Charlemagne avait fait recueillir les chants historiques des Francs, seules annales de son peuple. Celles du Nord se transmettaient dans les poésies des scaldes. En Espagne, en Écosse, on retrouve le même usage. » M. Le Clerc se demande ensuite si les Romains ont seuls échappé à cette loi commune qui fait se confondre dans les origines mêmes l'histoire et la poésie? Il ne nie pas les chants nationaux des Romains, et il cherche à savoir seulement jusqu'à quel point ces traditions se sont substituées à l'histoire vraie, et si les anciens historiens de Rome avaient été dupes eux-mêmes de ces fables? Un très-important passage de Sempronius Asellio, cité par Aulu-Gelle et omis par M. Niebuhr, et un court fragment de Polybe, retrouvé au Vatican par monsignor Mai, prouvent jusqu'à l'évidence qu'on savait faire à Rome la part du merveilleux. Les amours de Rhéa Sylvia et du dieu Mars, la disparition de Romulus au milieu des éclairs et de la foudre, les mystères de la nymphe Égérie, le caillou de Lucius Tarquin tranché par un rasoir selon le conseil de l'au-

gure Névius, l'apparition des dieux au lac Régille, toute cette mythologie enfin qui entoure le berceau de la cité éternelle, ne trouvaient guère chez les Romains de foi sérieuse, mais plutôt un certain respect national. On ne voulait pas nier ouvertement cette généalogie qui faisait remonter jusqu'aux dieux la noblesse latine, ces merveilles glorieuses qui étaient comme le programme fabuleux et anticipé de ce que le peuple romain devait réaliser un jour. Mais en quoi, je le demande, l'accueil fait à ces récits par les pontifes atténue-t-il la valeur historique de leurs Annales? Ces prêtres étaient très-excusables, dit avec raison M. Le Clerc, puisqu'ils adoptaient une tradition créée avant eux, puisqu'ils l'écrivaient sous la dictée du peuple. Ces souvenirs étaient même tellement enracinés qu'ils se sont conservés jusqu'à nous. Le savant écrivain a retrouvé en Italie les traditions de l'origine troyenne de Rome passées à l'état d'affirmation proverbiale et populaire, et il a entendu les paysans siciliens du petit bourg de Palomba s'appeler encore *discendenti di Troia*, tandis que leurs voisins, qui ne connaissaient pas à coup sûr la fameuse truie de l'*Énéide*, répondaient en se moquant : *onde sono tanti porci*. Tout le monde sait de plus que le *siamo sangue troiano* est un mot fort commun encore dans la Rome pontificale.

Je me laisse trop facilement prendre aux détails curieux et variés que M. Le Clerc a répandus avec un si grand charme et une si habile sobriété dans son excellent livre, et me voilà un peu loin des Annales des pontifes. Avant d'y revenir, j'avouerai que j'aurais été plus sévère encore que M. Le Clerc à l'égard des épopées de M. Niebuhr. Je trouve, il est vrai, dans ces pages qu'une critique si élevée et si sage caractérise, je trouve de graves reproches contre les hypothèses gratuites de l'obscur et savant écrivain allemand. M. Le Clerc fait fort bien remarquer que Quirium et Lucerum sont des cités purement germaniques, fondées de notre temps, et que M. Niebuhr n'a guère inventé que de merveilleux suppléments aux merveilles consacrées par les Annales pontificales. Mais j'oserai être plus indulgent envers M. de Schlegel, à qui ces récits épiques semblent peu compatibles avec l'âpreté première, les vertus austères et dures d'un peuple conquérant et inculte qui songeait plutôt à la victoire qu'aux lettres, et qui n'avait rien encore de cette passion pour

les beaux-arts et la culture, de cette grandeur intellectuelle dont l'éclat renouvellera le siècle de Périclès, et éclairera un jour le monde, en faisant la gloire de l'empire. Pourquoi Rome n'aurait-elle eu, ni dans la poésie lyrique, ni dans la tragédie, ni dans la comédie, cette originalité qu'on veut exclusivement lui réserver pour des épopées que rien n'atteste? C'est à la Grèce que Rome a dû le drame de Livius Andronicus, et, sans remonter aux Atellanes qui venaient d'Étrurie, c'est à la Grèce aussi qu'elle a dû les inspirations de Plaute. Que sont Nœvius et Ennius, sinon des poëtes qui cherchent à introduire, à leur manière, dans un idiome grossier, la perfection de la langue d'Homère et de Ménandre? Je ne m'imagine pas, en effet, que les cantiques des frères Arvales et des prêtres saliens, que les phrases rhythmiques des vers fescennins puissent constituer pour personne une véritable littérature. Comme l'a ingénieusement dit M. Patin, on ne trouvait alors que des hommes tout pratiques, dont la pensée se terminait à l'utile et au nécessaire, une langue grossière et rude, un mètre qui n'était pas un mètre, et qui avait besoin, pour le devenir, d'être refondu par Nœvius dans quelque moule de la Grèce. Je ne nie point qu'il n'y ait eu à Rome, comme semble l'indiquer le texte si souvent cité de Caton, des cantilènes populaires qui célébraient les hauts faits des héros; mais de ces chansons, dont pas une ne nous est parvenue, il y a loin à une véritable épopée. Si le Latium avait eu son Iliade, ou ses Niebelungen, comment le souvenir ne s'en serait-il pas perpétué chez les Romains? Quand plusieurs des romans du cycle carlovingien ou du cycle de la Table-Ronde ne seraient point arrivés jusqu'à nous, mille témoignages ne nous attesteraient-ils pas leur existence? Eh bien! comment, à Rome, aurait-on conservé ces traditions du temps des rois, qu'on veut faire fabuleuses, sans garder le moindre souvenir des poëmes consacrés à Romulus et à Numa? Et dans quelle langue auraient été écrites ces prétendues épopées? J'ignore si l'osque, l'étrusque, l'ombrien, et le sabin avaient des vers métriques, mais nous venons de voir que l'ancien idiome latin ne possédait pas cette forme nécessaire à toute poésie. Voilà donc M. Niebuhr réduit à l'hypothèse de poëmes en prose. Je ne me souviens pas que cet exemple ait été invoqué comme excuse par M. de Châteaubriand dans sa préface des *Martyrs*.

Quand on n'admet pas les poésies cycliques créées par ceux qui ne veulent pas absolument, dit M. Le Clerc, qu'on trouve quelque part l'histoire romaine, parce qu'ils aiment mieux l'inventer, se met-on dans la terrible nécessité de prendre à la lettre les miracles racontés par Denys d'Halicarnasse et Tite-Live? Nullement. Le vrai rôle de la critique éclairée est de chercher la part de l'histoire dans ces récits merveilleux, de dégager le fait primitif des exagérations successives et traditionnelles. Il est très-facile d'emprunter des objections à Pouilly sans tenir compte des réfutations de l'abbé Sallier et de Fréret, de reproduire la livre de Beaufort sans faire la part de la réponse de Hooke; il est très-commode de se souvenir des ingénieuses critiques de Lévesque et d'oublier les raisons alléguées par Larcher; mais en usant largement des observations tour à tour si doctes et si fines des savants français, M. Niebuhr n'est pas allé plus loin que ce bon abbé Barthélemy, dont la science fait un peu trop sourire aujourd'hui. J'engage les partisans de l'école allemande à relire les pages écrites par l'auteur d'*Anacharsis*, probablement pour la société de Mme de Choiseul, pages charmantes inspirées par un spirituel scepticisme sur les premiers temps de Rome. C'est là, si l'on veut, un madrigal satirique; mais je conviens humblement que je le préfère aux fameux poëmes créés par un érudit allemand dans sa solitude de Bonn. Je répéterai donc avec M. Le Clerc : conjectures pour conjectures, j'aime autant celles de Tite-Live. Mais revenons aux Annales.

Ce n'est pas d'hier qu'on les attaque, et il y a longtems que Gronovius a soutenu que ce n'était qu'une fiction, un masque sans cervelle, *meram sine cerebro larvam*. Mais la plus habituelle et la plus spécieuse objection, c'est l'incendie de Rome par les Gaulois. Et quelles sont ici, je vous prie, vos autorités? Le *pleraque interiere* de ce même Tite-Live, dont vous récusez d'ordinaire l'autorité, pour vous douteuse, mais dont vous vous hâtez d'accepter en ce moment l'affirmation téméraire. Prenez garde! à peine Tite-Live achève-t-il la description de l'incendie, qu'il ajoute qu'un sénatus-consulte enjoignit de purifier les lieux saints occupés par l'ennemi, et que pour cet acte expiatoire, les livres furent consultés par les duumvirs. Les textes sacrés n'avaient donc pas péri, puisqu'on les feuilletait le lende-

main du départ des Gaulois. Nous savons de plus que les Livres des magistrats, les *Libri Lintei* et les Mémoires des censeurs furent conservés. Pourquoi excepter seulement les Annales des Pontifes de ce salut universel? Ces recueils sacerdotaux étaient sans doute écrits dans la vieille langue hiératique du Latium, et nous savons que Tite-Live ne connaissait ni l'osque, ni l'étrusque. Cet historien verbeux et négligent, comme l'appelait avec trop de sévérité Caligula, ce rhéteur ingénieux, ainsi que le nomme M. Le Clerc, était trop heureux de trouver dans l'incendie de Rome un prétexte pour se soustraire aux recherches pénibles de l'historien. Je m'imagine donc que l'écrivain latin se repose sur la destruction des archives latines par les Gaulois, comme l'abbé Raynal ou Helvétius, au XVIIIe siècle, sur les *ténèbres sans nom* et la *stérile barbarie* du moyen âge. Les Annales n'avaient réellement péri, comme le dit le savant académicien, que pour ceux quine les consultaient pas. Au temps de Caton, les tables pontificales étaient devenues des recueils qui se conservèrent et dont Aulu-Gelle et Servius citent positivement différents livres. Le grammairien Diomède rapporte même que des scribes spéciaux étaient attachés aux pontifes pour la transcription des Annales. M. Le Clerc cite plusieurs textes curieux qui prouvent jusqu'à l'évidence que les plus anciennes de ces sources avaient été consultées par les écrivains latins. Je rappellerai seulement le passage décisif de la *République* de Cicéron où l'on voit consigné, d'après les pontifes, une éclipse de soleil de l'an 350, c'est-à-dire treize années avant l'incendie de Rome. Si quelque chose avait d'ailleurs, disparu, les Romains tenaient trop aux anciens monument de leur patrie pour ne pas en recueillir immédiatement les débris ou les souvenirs. Pourquoi, s'il n'en avait pas été ainsi, dès les premiers temps, Caton, dans ses *Origines*, aurait-il reproché aux Liguriens, comme une chose extraordinaire, de ne plus savoir d'où ils étaient venus, de n'avoir aucune tradition nationale? Le respect des Romains, pour leurs antiquités italiques, allait jusqu'à la crédulité scrupuleuse. Au dire de Varron, on avait salé à Lavinium la truie blanche que les Troyens rencontrèrent sur le rivage de Laurente, et Procope vit encore, ἄυτὸς θεασάμενος, le célèbre vaisseau d'Énée.

Quant aux principaux historiens de Rome, ils avaient dû,

pour la plupart, connaître les Annales. Denys d'Halicarnasse avait demeuré vingt-deux ans en Italie, et il faut plutôt rapporter ses puérilités aux vices de son talent d'historien et à son caractère de déclamateur grec, qu'aux sources qu'il avait consultées. Polybe dut sans doute à l'amitié des Scipions de précieuses communications. Mais, à partir de l'an 623, la table blanche des pontifes ne fut plus exposée dans l'Atrium, et Varron ainsi que Cicéron ne purent sans doute les examiner qu'à leur titre de sénateurs et d'augures. Quand l'histoire, recueillie par les prêtres, ne toucha plus qu'aux morts, le secret fut levé, et sous Vespasien, on créa au Capitole une espèce de musée où l'on recueillit et où l'on *restitua* les antiquités romaines. « Jusque-là l'histoire avait régné, dit M. Le Clerc, telle qu'elle avait été convenue entre les grandes familles, qui n'en laissaient voir que ce qui ne blessait point leur orgueil; telle qu'on la trouve dans les fragments de la plupart des annalistes, dans ceux de Varron, dans Cicéron même, qui en cela resta fidèle à son parti politique; telle que le pompéien Tite-Live l'embellit de sa narration pure et de sa riche éloquence. » Mais avec le temps l'histoire reconquit ses imprescriptibles droits et la publicité absolue des Annales ne contribua pas peu sans doute à ce nécessaire affranchissement de la science historique. Suétone, comme secrétaire d'Adrien, Quintilien, comme précepteur des petits neveux de Domitien, purent puiser mieux que personne à ces sources naguère secrètes. Les Annales paraissent avoir été très-connues du temps de ce dernier écrivain, et on y étudiait alors les vieilles formes de l'idiome latin et l'archéologie nationale, comme on cherchait dans Livius Andronicus les mètres antiques de la poésie républicaine. Quant à Plutarque, qui comprenait à peine le latin, il consulta surtout, au dire de M. Le Clerc, les courtisans et les mythographes.

Les résultats du travail si ingénieux et si savant de M. Le Clerc sur les *Annales des Pontifes*, sont donc d'une grande importance pour les premiers siècles de Rome. Ils établissent, à l'aide d'une critique ferme, nourrie et judicieuse, que les livres historiques des prêtres romains ne furent pas consumés par le feu des Gaulois. De là deux faits qu'il serait, je crois, difficile de contester, à savoir que ces sources authentiques avaient été connues des historiens, et qu'il y a dans l'époque romaine qui a

précédé la République, autre chose que des mythes et des symboles épiques. Faire la part des traditions merveilleuses dont un peuple aime à environner son enfance, mais aussi reconnaître habilement ce qui appartient à la réalité historique, voilà désormais la vraie tâche de celui qui voudra enseigner dans ses livres ou dans sa chaire le magnifique développement de la civilisation romaine et les conquêtes intellectuelles ou militaires du peuple-roi. Il est toujours dangereux de renverser par caprice quatre siècles de l'histoire d'un peuple, et d'affirmer du haut d'une science étendue, sans doute, mais confuse, que tout le monde s'était trompé jusque-là, que les écrivains latins eux-mêmes n'avaient rien compris à la question et que les rois de l'ancienne Rome, les guerriers et les grands hommes de leur temps étaient tout simplement les acteurs et les héros d'une immense épopée populaire. Je suis plus modeste ou plus crédule pour ma part, et j'ai la faiblesse de n'être pas ici plus sceptique que Montesquieu et souvent que le bon Rollin.

La science doit donc remercier vivement M. Le Clerc de l'éminent service qu'il vient de lui rendre, en lui fournissant de nouveaux et solides arguments contre les hypothèses allemandes. Outre l'intérêt que présente sa dissertation, comme étude neuve et curieuse d'histoire littéraire, comme examen d'une des questions les plus difficiles et les plus obscures de l'ancienne littérature latine, il y a là des résultats importants acquis désormais à la critique. La seconde partie du livre dont nous avons à rendre compte est consacrée aux *journaux* chez les Romains. Comme les *Annales* cessèrent d'être rédigées et exposées par les pontifes trois années après la prise de Numance, en 623, la publication, sinon journalière, au moins bien plus fréquente des *actes diurnaux*, vint vraisemblablement les remplacer dès cette époque.

Il existait déjà plusieurs histoires des journaux. Juncker, directeur de l'école d'Altembourg, tenta le premier cette voie, si je ne me trompe. Mais son livre n'est guère consacré qu'à l'examen de quelques gazettes savantes, publiées dans le courant du XVIIe siècle. Morhof, Struve, Voglerus et quelques autres savants, dont les livres sont fort peu curieux et très-difficiles à rencontrer, reprirent la tentative de Juncker, mais sans aucune espèce d'intérêt ni de mérite. *L'histoire des Journaux* de Camusat et

la *Critique des Journaux littéraires* de Bruys, ne sont guère meilleures. Il est impossible d'être à la fois moins instructif et plus ennuyeux. Camusat d'ailleurs ne fait commencer les journaux qu'en 1665, avec le *Journal des Savants* de Sallo. Les journalistes de Venise disent, il est vrai, que le recueil que Magliabecchi avait fait de dix tomes de gazettes à peu près écrites comme celles du XVIIIe siècle, bien que publiées au XVIe, fournissait une preuve authentique de l'ancienneté de cet usage. Mais on était loin encore des Romains. Le travail de M. Victor Le Clerc est donc entièrement neuf et n'a pas d'analogue; c'est à peine si quelques rares historiens de la littérature latine ont cité en passant les actes diurnaux; je trouve cependant, dans un court passage du livre d'Ottavio Ferrari sur la langue italienne, un rapprochement déjà ancien et assez curieux entre les journaux des Romains cités par Tacite et nos gazettes modernes (1). Ce n'est là toutefois qu'une indication vague et à peine à l'état d'aperçu. M. Le Clerc a suivi et complétement développé cette idée. Il a cherché si un peuple qui conquérait le monde, et dont les relations s'étendaient aussi loin, avait pu se passer de feuilles manuscrites pour faire connaître à ses généraux ses délibérations du forum, ses plébiscites et les réclamations de ses tribuns? Mais que contenaient ces journaux dont les écrivains de l'ancienne Rome font à chaque instant mention? A part la différence des mœurs, ils contenaient à peu près la même chose qu'aujourd'hui, parce que le cœur humain a gardé tous ses vices et toutes ses faiblesses.

La curiosité d'abord y trouvait sa pâture, et les nouvelles de toute sorte y abondaient. Une pluie de briques a eu lieu dans les environs de Rome; tel acteur a été sifflé. Je trouve la liste des personnages qui ont assisté à certaine cérémonie funèbre, à côté des détails sur la construction de l'amphithéâtre du Champ-de-Mars. Ici, c'est un vieillard nommé Hilarus qui vient dans le temple de Jupiter Capitolin, avec ses neuf enfants, ses vingt-huit petit-fils, ses vingt-neuf arrière-petits-fils et ses huit pe-

(1) Gazetta, veneta moneta, argentea, duorum assium, sed unde appellata sit nundum mihi comportum est; quo pretio cum olim nuncii rerum in toto orbe gestarum quæ Tacitus *diurna* vocat pararentur, ipsa diurna *Gazetta* vocitantur. (*Orig. ling. italic.*, pag. 253.)

tites-filles; là, c'est le dévouement du chien de Sabinus qui suit son maître dans la prison, aux gémonies et jusque dans le fleuve où l'on avait jeté son cadavre. Plus loin c'est la mort de Félix, cocher de la faction rouge du cirque; quand il fut mis sur le bûcher, un de ses partisans se jeta dans les flammes, et ceux de la coterie ennemie prétendirent qu'il avait été enivré par les parfums et la pompe funèbre. La charmante et légère correspondance du jeune chevalier Célius Rufus avec Cicéron, fournit à M. Le Clerc de nombreuses indications sur la partie anecdotique des journaux romains, sur les histoires de gladiateurs et les chroniques de théâtre. « La fausse nouvelle de la mort de Cicéron, qu'on disait assassiné en route, mensonge du genre de ceux dont les gazettes modernes ne se garantissent pas toujours; des récits exagérés de quelques échecs de César dans les Gaules; beaucoup de procès; Messala injustement absous, et son avocat, qui était son oncle, Hortensius, accueilli au théâtre par les murmures, les huées, les sifflets; les intrigues des comices; le divorce de Dolabella et les soins officieux de Célius pour lui faire épouser Tullie; Servius Ocella surpris en adultère, où? vous ne le saurez pas; *ubi hercule ego minime vellem;* plusieurs portraits où on laisse voir que Pompée manque d'esprit et César de probité; l'Italie envahie par César, et les premiers cris de guerre retentissant déjà dans les murs de Corfinium; »tels sont les bruits de la ville que le jeune chevalier racontait à Cicéron et qu'il empruntait souvent aux actes diurnaux.

Les grands mettaient à profit cette publicité, et on peut se convaincre que la *réclame* est une invention d'ancienne date. Sénèque dit textuellement qu'il ne fait pas annoncer ses aumônes : *beneficia in acta non mitto.* Livie et Agrippine inséraient dans les journaux le nom de ceux qui avaient eu l'honneur d'être reçus par elles. La publication des invitations princières est donc une vieille coutume que nos vieilles monarchies ont héritée du despotisme impérial. La tyrannie devait d'ailleurs profiter longtemps des journaux avant qu'ils devinssent l'arme la plus redoutable de nos libertés modernes. Dès le règne des triumvirs, comme les sicaires de Sylla avaient été forcés, par le questeur Caton, de restituer le prix de leurs meurtres, on publia que les actes ne conserveraient pas les noms des nouveaux assassins. César, à son tour, se servit des journaux pour ménager sa popu-

larité. Il y annonça que la royauté lui avait été offerte et qu'il l'avait refusée. Vinrent ensuite le contrôle et la *censure* des empereurs. Tibère faisait copier dans ces recueils ce qu'on avait dit contre lui, ou ce qu'il inventait à plaisir pour se ménager ainsi des prétextes d'odieuse vengeance; jaloux d'un architecte qui était, par sa merveilleuse industrie, parvenu à relever un portique près de s'écrouler, il ordonna de taire son nom dans les actes. Après la révolte d'Antonius en Germanie, Tibère fit exposer les têtes des conjurés dans le Forum, mais il ne permit pas non plus la publication de leurs noms. Quant à Commode, au dire de Lampride, il aimait l'ignoble publicité de sa vie, et il avait un grand plaisir à voir raconter dans les journaux ses cruautés effrénées, ses infamies, ses courses au Cirque, ses orgies dans les mauvais lieux. Voilà au moins une liberté que la presse d'aujourd'hui ne connaît plus. Sous Trajan, on commença à inscrire dans les actes les acclamations du sénat. Lampride rapporte les très-curieuses imprécations des patriciens après la mort de Commode. On dirait les cris confus d'une foule irritée. Le plus long morceau qui nous ait été conservé de ces journaux *parlementaires*, est celui qui a rapport à la réunion du sénat, lors de l'avénement d'Alexandre Sévère. Malédictions contre son prédécesseur, acclamations pour lui, réponse de l'empereur, c'est une vraie séance semblable à celles de nos chambres législatives. Les redoublements réguliers y abondent; plus tard les chrétiens, dit M. Le Clerc, imitèrent ces répétitions, comme cela est constaté aussi par leurs actes, dans l'exaltation des papes et l'ordination des évêques, dans les formules des litanies, dans les vœux et les anathèmes des consuls. Je n'en rappellerai qu'un exemple. Lors de l'installation du successeur de saint Augustin à l'évêché d'Hippone, on cria huit cent fois : *dignum est, justum est.*

Si, après avoir étudié les divers fragments qui nous sont parvenus des journaux romains, et que M. Le Clerc a recueillis à la suite de son livre, avec une scrupuleuse érudition, on arrive à s'interroger sur la forme même de ces journaux, sur leur mode ou leur fréquence de publication, les difficultés redoublent, et il faut s'en tenir aux conjectures. Y avait-il plusieurs journaux? étaient-ils quotidiens? le gouvernement seul les faisait-il rédiger, ou bien ce soin était-il laissé à des entreprises particu-

lières? Y avait-il des abonnés, ou bien la distribution était-elle officielle? En rapprochant le petit nombre de textes qui peuvent éclairer ces obscures questions, il n'est pas possible d'arriver à la certitude. On sait seulement que les journaux étaient lus avec avidité dans les provinces et aux armées. Cornificius les recevait en Afrique, et Cicéron à Laodicée. D'après un très-curieux passage de Pétrone, cité par M. Le Clerc, on peut conclure que les riches se faisaient lire les actes publics comme leurs nouvelles particulières, pendant la durée des repas.

Il n'y avait, je crois, qu'un seul journal (1), et encore n'était-il pas quotidien. Quant aux rédacteurs, ils sont expressément nommés dans le Code Théodosien, *diurnarii*. Cicéron reproche, dans une de ses lettres à son correspondant Rufus, de lui raconter des nouvelles futiles empruntées à la compilation de Chrestus. Ce Grec inconnu est donc le seul journaliste romain dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous. On aime à répéter ce nom obscur, le premier de cette foule si nombreuse depuis, mais qui, par son nombre même et sa confusion, ne réussira pas, sans doute, à faire oublier son antique prédécesseur. Le contrôle immédiat que les empereurs exerçaient sur la publication des actes diurnaux, me semble prouver que le journal romain était officiel et dépendait directement du pouvoir. Les abonnés ou ceux auxquels leurs fonctions ne donnaient pas droit à la distribution de la feuille des nouvelles, en faisaient sans doute prendre des copies. Quoi qu'il en soit et de quelque manière que se passassent les choses, il y a un fait important acquis dorénavant à l'histoire des lettres latines. Rome a eu ses journaux, et c'est bien à M. Le Clerc qu'il faut reporter tout l'honneur de cette précieuse découverte.

Au XVIe siècle, au milieu de la renaissance encore confuse des lettres et de l'ardeur inouïe avec laquelle on étudiait l'anti-

(1) Il ne faut pas confondre les actes diurnaux avec les actes de l'état civil connus depuis Servius Tullius, avec les actes du Forum consacrés au pouvoir populaire et aux tribunaux, avec les actes du sénat devenus publics depuis César, avec les actes des confréries, et enfin avec les actes privés de la maison des empereurs. M. Le Clerc distingue fort lucidement ces différents recueils, qui restreignaient nécessairement le cercle des vrais journaux.

quité, l'idée vint à un érudit, probablement à Vivès, de reconstruire à sa manière quelques actes diurnaux, avec des centons de Cicéron, de Tacite, de Suétone, des deux Pline et surtout des scholies anecdotiques d'Asconius Pedianus. Ces sortes de supercheries littéraires, souvent renouvelées depuis, étaient très-familières aux savants du XVIe siècle, qui aimaient à faire passer ainsi, sous le couvert de l'antiquité et d'une latinité agréable et fleurie, quelque élégie ou quelque épigramme qui sentît son Catulle et son Martial. Ces fragments de journaux supposés circulèrent longtemps en manuscrit, et Juste Lipse les cita dès 1581. Les archéologues et les historiens les ont tour à tour admis ou repoussés. Quelques traces d'une langue plus moderne que celle d'Ennius et de Caton, une plaisanterie peu probable sur le convoi de Marcia, engagent M. Le Clerc à ne pas admettre comme véridique cette mosaïque habile. C'est montrer un amour passionné de la vérité et une grande conscience de critique que de ne point accepter des textes, souvent regardés comme authentiques, et qui corroboreraient la thèse si neuve soutenue dans son livre. Rien d'ailleurs ne choque ni ne paraît improbable dans ces journaux supposés. Rixes de taverne, cabaretier assassiné par des gladiateurs ivres, boucher mis à l'amende pour vente de viande non inspectée, orages, incendie, pluie de pierres, faillite d'un riche banquier, arrestation et exécution d'un pirate, départ d'un gouverneur pour sa province, funérailles d'une vestale, jeux scéniques, mariage de la fille d'un préteur, tel est le sujet des actes diurnaux composés par Vivès. Il fallait le goût si sûr et le tact attique d'un maître comme M. Le Clerc pour si bien distinguer, dans ses morceaux admirablement rajustés, la main d'un moderne. J'avoue, pour ma part, que je n'y aurais pas vu malice et que j'aurais été dupe, en la compagnie, excellente d'ailleurs, du savant Juste Lipse.

La presse a pris dans nos sociétés modernes une telle puissance, qu'il était curieux d'en rechercher les moindres et les plus obscures origines. Le livre de M. Le Clerc, ce livre qui rappelle la meilleure manière de la critique et de l'érudition française, est donc venu fort à propos. On ne peut trop engager l'auteur, après le brillant succès qu'obtient son livre, à poursuivre dans le moyen âge les mêmes recherches, comme

nous savons qu'il en a eu la pensée. L'Académie des inscriptions a récemment désigné le savant doyen de la Faculté des lettres comme l'un des continuateurs de l'*Histoire littéraire des bénédictins*. Cette précieuse adjonction doit diminuer les regrets qu'excite la fâcheuse retraite du vénérable M. Daunou ; et elle est d'autant plus satisfaisante qu'elle ramènera naturellement les travaux de M. Le Clerc sur le moyen âge, et qu'elle lui permettra sans doute d'interroger les journaux de cette époque toujours étudiée et toujours obscure. Depuis les *Actes* des premiers chrétiens jusqu'à ces correspondances des savants du XVIe siècle, qu'ont renouvelés Guy-Patin, Saumaise et Vossius, correspondances qui étaient les vrais journaux d'alors, M. Victor Le Clerc a un vaste cadre à remplir. A en juger par son dernier ouvrage, personne n'est plus que lui capable d'y prodiguer une érudition immense et d'ingénieux et fins aperçus.

On est frappé surtout, dans la lecture de ce livre, par la vérité de l'érudition. Ce ne sont pas là des notes demandées à la hâte aux tables et aux index, et juxtaposées ensuite avec plus ou moins d'art ; ce n'est pas cette science factice et indigeste qui entasse au hasard les notes. L'inexpérience seule est prodigue, et la sobriété convient à l'érudition des maîtres. Une connaissance profonde, complète, judicieuse de l'antiquité perce à chaque page. Tout est logiquement et clairement disposé, tout se suit et s'enchaîne avec une habileté rare et ménagée. Une critique vive et nette, qui fait bon marché des choses douteuses, et qui est impitoyable pour les textes supposés comme pour les faux systèmes, se montre avec une sagacité pénétrante à tous les endroits du livre que nous venons d'examiner. Le nom de M. Le Clerc était déjà haut placé dans l'érudition ; un long et brillant enseignement à la Faculté des lettres de Paris, une traduction de Cicéron qui a sa place marquée dans notre littérature, divers travaux scientifiques moindres, parmi lesquels les amis des lettres antiques ont distingué deux ingénieuses supercheries littéraires dans le genre de celle de Vivès, avaient laissé trace dans le monde savant. Aujourd'hui la sévère élégance du style de ce livre, l'alliance heureuse et si rare du talent d'écrire avec une science profonde, les aperçus élevés et brillants doivent affermir et étendre la réputation de M. Le Clerc

comme écrivain. Ses amis savent et je dirai indiscrètement qu'il s'occupe depuis fort longtemps d'une histoire de la prose latine, vivement désirée de ceux qui prennent quelque intérêt à la science et à l'antiquité.

Des livres ainsi faits, ainsi élaborés par une persévérante érudition, consolent de la triste cohue littéraire de notre temps, qu'un très-habile critique caractérisait dernièrement dans un autre recueil avec toute la finesse de son talent. Tous les rôles sont confondus, dans notre littérature; le lecteur est devenu auteur, et le public a presque disparu. Les grands lyriques font d'absurdes drames ou de déplorables épopées. Tel romancier qui eût été ici Walter Scott ou Cooper, se plonge chaque jour en je ne sais quel cloaque de feuilleton; tel écrivain dramatique qui ne manquait ni de verve, ni de passion, s'abîme en des prodigalités inouïes de journalisme et d'imagination épuisée. Ici c'est l'idolâtrie païenne de la forme qui me rappelle involontairement les vers de Juvénal sur Messaline; là c'est l'outrecuidante théorie d'une décadence effrénée que peu de gens, je le crains, prendront dorénavant, et comme on le voudrait, pour une rénovation hardie; enfin le caractère même des lettres, aujourd'hui, n'est-ce pas la diffusion même, dans la langue, dans les idées, dans les talents? Ce peut être là une transition; je l'espère, je le désire, et nous pouvons être au seuil d'une renaissance vivement attendue. La prophétie des décadences ne me paraît point, d'ailleurs, de fort bon goût; mais, au moins, ne sera-t-il pas permis, au milieu de ce carrefour plutôt industriel que littéraire, où l'on se heurte, de songer que, pour ceux qui aiment la culture de l'esprit et les travaux d'intelligence, la science, et par conséquent l'étude, sont le plus sûr refuge de ce temps-ci?

LABITTE.

LETTRES

SUR MUNICH.

—

DESCRIPTION HISTORIQUE DE LA RÉSIDENCE.

—

IV.

L'Électeur Maximilien. — La Guerre de trente ans.

En descendant de la place Schrann à la rue Louis, on trouve, dans la rue Schwabing, l'ancienne façade du palais de l'électeur Maximilien. C'est une haute muraille grise qui porte la trace presque insaisissable de quelques fresques effacées; elle est percée de deux rangs de hautes fenêtres sans encadrements, dont la nudité ajoute encore à la sévérité de l'édifice. Elle a deux entrées principales; ses deux portails en marbre rouge affectent les formes énergiques du style dorique. Devant le pied des colonnes, et sur les volutes dont la corniche est relevée, dorment de grandes figures de bronze dont la couleur se marie admirablement avec les reflets fauves du marbre et avec les teintes sombres des murs; elles représentent des lions portant des armoiries, et des allégories de la Sagesse et de la Justice, du Courage et de la Modération. Mais, au milieu de l'édifice,

entre les deux portails, et plus haut que leurs grandes ouvertures, s'élève une vaste niche également en marbre rouge; dans cette niche est une statue en bronze de la Vierge, et, au dessous d'elle, une lampe brûle sans cesse comme devant un autel.

L'histoire de l'électeur Maximilien est écrite en vivants caractères sur cette austère façade, dont il avait lui-même tracé le plan. La Bavière est un pays catholique; mais ses princes ont presque toujours été plus catholiques qu'elle. Je vous ai déjà dit que Guillaume II avait bâti un palais aux jésuites, et le sien derrière le leur. Non content de cette œuvre pie, et de toutes les autres qu'il fit encore, ce prince abdiqua, et remit à son fils la couronne ducale, pour pouvoir s'adonner tout entier à la religion. Par penchant et par ambition, Maximilien fut le continuateur de son père.

Élevé à l'université d'Ingolstadt avec l'archiduc Ferdinand, à qui il devait plus tard donner et conserver l'empire, il fit, au sortir de ses études, un voyage à la cour d'Autriche, avec laquelle il noua dès lors d'étroites relations; puis il descendit en Italie. Il passa plusieurs années dans ce pays, où les merveilles s'accumulaient depuis des siècles, et qui produisait encore alors de grands artistes. Il ne se contenta point d'admirer leurs œuvres, il les étudia. Il se passionna surtout pour l'architecture, qui avait jeté tant d'éclat sur la dernière moitié du XVe siècle. Il y avait à peine quelques années que Paladio était mort; Fontana vivait encore. De retour dans sa patrie, Maximilien voulut les imiter; mais, plus religieux que ces derniers propagateurs de la renaissance, qui établirent définitivement le culte de l'art païen sur les ruines de l'art catholique, il pendit une madone de bronze entre les deux portes de son palais.

Maximilien n'était pas un dévot ordinaire; ce n'est point sans quelque raison qu'il reçut le surnom de Grand. Pendant les premières années de son pouvoir, qui furent aussi les premières du XVIIe siècle, il fut le personnage le plus important de l'Allemagne. Henri IV, qui cherchait à rendre à la maison d'Autriche le mal qu'elle avait fait à la France, détermina les protestants à s'unir contre elle. Maximilien fut nommé chef de la ligue que le catholicisme opposa à cette union. Néanmoins, son crédit était si universel, qu'en 1619, l'Empire ayant été vacant, les électeurs protestants le lui offrirent; il aima mieux l'assurer à

Ferdinand, son ami d'enfance. Sa générosité donna le signal de la guerre de trente ans. Ferdinand fut repoussé par la Bohême, qui déféra sa couronne à l'électeur-palatin Frédéric. Maximilien fut seul capable de l'arracher de la tête du malheureux électeur, qui, chassé de tous ses États à la fois, s'en alla chercher des vengeurs par toute l'Europe, jusqu'à ce qu'il eût trouvé Gustave-Adolphe, de l'autre côté de la Baltique. Vous avez lu, dans l'histore que Schiller a écrite, le récit de toutes ces guerres homériques. Mais laissez-moi vous donner encore quelques détails qui ont un rapport plus particulier à Maximilien et à Munich.

En échange de ses bons services, Maximilien reçut de Ferdinand la dignité électorale, qu'un arrêt de proscription avait enlevée au Palatin. Mais il semble que le bonheur qui l'avait suivi jusqu'alors l'abandonna aussitôt qu'il fut revêtu des dépouilles du fugitif. L'Autriche, assaillie par les puissances du Nord, qui s'ébranlaient et sortaient l'une après l'autre de leurs frontières, n'avait plus assez des Bavarois pour se défendre; elle cherchait vainement une armée dans son sein, lorsque Wallenstein lui offrit d'en lever une à ses propres frais. La téméraire fortune de ce soldat fut un grand sujet de douleur pour Maximilien, qui se ligua dès lors avec la France, afin de se débarrasser de ce rival de sa gloire et de son autorité. Richelieu, qui suivait les plans de Henri IV, et qu'on retrouve derrière toutes les dissensions qui désolèrent alors l'Allemagne, comprit aussitôt quel parti il pouvait tirer de cette jalousie pour ruiner secrètement l'Autriche, qu'il ne voulait pas encore attaquer de front. Il attacha à l'ambassadeur de Vienne, comme un personnage de peu d'importance, ce père Joseph, dont le froc a joué un rôle important dans toutes les intrigues de cette époque. L'éminence grise parut donc à Ratisbonne, où était l'Empereur, et elle joignit sa voix à celle de l'électeur de Bavière pour demander le renvoi de Wallenstein. La parole d'un capucin était pour Ferdinand un oracle de Dieu. Son propre confesseur écrivait de lui : « S'il arrivait qu'il rencontrât sur son chemin un ange et un religieux, le religieux aurait sa première révérence; l'ange n'aurait que la seconde. » Aussi le commandement fut-il enlevé à Wallenstein; et ce héros, qui avait pris dans les camps l'habitude de régner, s'en alla traîner dans ses châteaux de Bohême les fastueux lambeaux de sa royauté militaire.

Cependant Gustave-Adolphe avait franchi la Baltique, et, dès qu'il avait mis le pied sur le continent, l'Allemagne avait reconnu son maître. Les Bavarois, qui lui disputaient seuls le chemin du Midi, furent écrasés à Leipzig. Bientôt, loin de pouvoir sauver l'Empire, ils furent incapables de défendre leurs propres foyers. C'était pour Wallenstein que Gustave-Adolphe triomphait; l'Empereur fut obligé d'implorer la pitié de son général. Wallenstein mit les conditions les plus rigoureuses au service qu'on lui demandait; ce ne fut que lorsqu'on eut consenti à le faire dictateur qu'il reprit le commandement des forces impériales. Mais Gustave-Adolphe avançait toujours dans la Bavière; Maximilien, battu à Ingolstadt, demanda à son tour l'aide de Wallenstein : « La Bohême, répondit celui-ci, ne pouvait rester à découvert, et la meilleure manière de protéger l'Autriche était de laisser l'armée suédoise s'affaiblir devant les forteresses de la Bavière. » Au bout de quelques jours, le roi de Suède était entré à Munich, sans que personne eût osé lui en disputer les approches. C'est ainsi que le terrible duc de Friedland se vengeait.

Gustave-Adolphe ne s'attendait pas à trouver une aussi belle ville au milieu de ces tristes plaines de la Bavière; il dit que Munich ressemblait à une selle d'or posée sur en cheval maigre. Mais ce qui le frappa d'admiration, ce fut le palais de l'électeur. Quoiqu'on eût eu le temps de transporter à Werfen les trésors de Maximilien, il y avait encore dans sa demeure abandonnée assez de magnificence pour étonner un prince nourri dans l'austère simplicité d'une cour luthérienne. « Quel dommage, s'écria le roi, que je ne puisse emporter ce palais sur des roulettes! » Puis, un instant après, il demanda le nom de l'architecte à l'inspecteur qui lui montrait les appartements : « Il n'y en pas d'autre, répondit celui-ci, que l'électeur lui-même. — Je voudrais l'avoir aussi cet architecte, répliqua le roi, pour l'envoyer à Stockholm. — C'est de quoi il saura bien se garder, repartit l'inspecteur. » En attendant, le Palatin proscrit, aux dépens duquel Maximilien avait agrandi ses États et son rang, se promenait dans ce palais à la suite de Gustave-Adolphe, qui semblait lui en promettre la conquête.

Pour conjurer sa ruine, Maximilien alla en personne solliciter, au camp d'Égra, Wallenstein qui venait de le trahir, et

il se soumit à son autorité après la lui avoir arrachée. Dès ce jour il se tint au second rang, et disparut sous les deux gloires rivales du roi de Suède et du duc de Friedland, qui remplirent toutes les oreilles du bruit de leurs combats et de leurs morts tragiques. Cependant, toujours mêlé à leurs luttes, il sut, avec une habileté qui était alors sans exemple, se ménager des intelligences dans les deux partis qui déchiraient l'Empire et l'Europe; et lorsque, grâce au génie de Mazarin, de Turenne et de Condé, la France eut pris la haute main aux conférences de Munster, Maximilien, qui n'avait pas cessé d'être l'allié de l'Autriche, se trouva cependant être assez l'ami des Français pour conserver, par leur médiation, la dignité électorale et le haut Palatinat. Ainsi sa vie eut deux parts : il passa la première à vaincre; il employa la seconde à nouer les ruses les plus subtiles de la diplomatie. Je ne parle pas de sa vieillesse qu'il occupa de soins pieux pour expier les fureurs de sa jeunesse et les artifices de son âge mûr.

Tel fut l'architecte et le premier hôte du palais électoral de Bavière. Il n'avait cependant pas la prétention de s'attribuer publiquement l'honneur d'avoir bâti lui-même sa maison; il avait auprès de lui, et à ses gages, une espèce d'artiste qui prêtait son nom aux plans de son altesse. Cet artiste est connu à Munich sous le nom de *Candid;* il s'appelait réellement Pierre de Witte. Né à Bruges vers 1548, il savait également peindre et modeler en terre; il avait entrepris, pour se perfectionner, le voyage d'Italie, où il avait travaillé avec Vasari aux ordres du pape. Il avait ensuite été quelque temps au service du grand-duc de Toscane, pour lequel il avait dessiné des tapisseries. Pour se faire mieux venir des puissances ultramontaines, il avait italianisé son nom, et l'avait traduit par celui de Candito ou Candido, dont il signait ses ouvrages. Il est fort à présumer que c'est lors de son voyage en Italie que Maximilien se sera attaché le signor Candido; il lui fit peindre presque toutes les décorations de son palais. Quelques auteurs, trompés par la modestie de Maximilien, ont ajouté que c'était Candid qui avait dessiné les plans de la Résidence. Mais comment concilier cette opinion avec le mot qui fut prononcé en présence de Gustave-Adolphe et dont l'authenticité est complétement historique? D'ailleurs, le nom de cet artiste est attaché à l'escalier du palais, que sans

doute l'électeur lui abandonna comme un détail indigne de sa haute pensée. Pourquoi remarquerait-on qu'il a fait l'escalier, s'il avait fait le palais lui-même? Du reste, tout ceci est plein de ténèbres; et, je l'avouerai à notre honte, les biographes français ont confondu Pierre de Witte, Candido, qui travaillait à Munich au commencement du XVIIe siècle, avec Liévin de Witte, peintre de Gand, qui naquit dans les premières années du XVIe.

Si je voulais égayer cette correspondance, je vous dirais que le palais, bâti par les architectes Maximilien et Candid, se divise en plusieurs compartiments qu'on appelle le Kaiserhof, le Brunnenhof, le Capellenhof, le Grottenhof et le Kuchenhof. Mais que toutes ces désinences ne vous effraient pas; ces mots qui nous semblent si extraordinaires sont les plus naturels du monde dans la langue allemande; ils signifient la cour de l'Empereur, la cour de la fontaine, la cour de la chapelle, la cour de la grotte et la cour des cuisines.

La cour de la fontaine est remarquable par un bassin de bronze, orné de divinités mythologiques, dans lequel les statues des quatre fleuves principaux de l'ancienne Bavière jettent de l'eau, au pied d'une statue d'Othon de Wittelsbach, chef de la maison qui règne aujourd'hui à Munich. Ce monument est, dit-on, de Pierre Candid; au même artiste on attribue encore le tombeau de l'empereur Louis IV, élevé dans la cathédrale dont je vous ai déjà parlé, et le tableau du maître-autel de la même église. Il paraît que ce Pierre de Witte, à la fois architecte, sculpteur et peintre, tranchait du Michel-Ange à Munich. Si vous voulez savoir ce que je pense de son talent, je vous dirai qu'il me semble bien être le fils de sa patrie; c'est un Flamand qui a vu l'Italie sans pouvoir y oublier la Flandre.

Dans la cour de la grotte on trouve quelques restes assez curieux de ces rocailles et de ces coquillages qui ornaient les *villas* des seigneurs italiens à la fin du XVIe siècle. Lenôtre les transporta plus tard à Versailles; avant lui, Candid et Maximilien les imitèrent dans le *Grottenhof*. Mais c'est surtout dans le *Hof-Garten* (le jardin de la cour), que ces deux illustres collaborateurs avaient réalisé l'image de leur belle Italie. Ce jardin s'étend au nord, entre le palais et le jardin anglais. Là s'épanouissait autrefois tout le luxe d'une villa romaine; de vastes allées divisaient le plan en quatre grandes parties, qui elles-

mêmes se subdivisaient en élégantes plate-bandes ; elles étaient bordées de haies de buis et d'arbres nains ; des statues en airain doré brillaient parmi les fleurs et sous le feuillage. Des jets d'eaux lançaient leurs fusées de cristal vers le ciel. Au milieu s'élevait un temple à fontaine, sur la coupole duquel la statue en bronze de la Bavière admirait ces conquêtes italiennes enchaînées à ses pieds. Vers le levant, on avait creusé le bassin d'un étang; une chaussée, coupée par un pont, conduisait à une petite île où s'élevaient deux pavillons de verdure. Des cygnes nageaient dans l'étang, à l'ombre des orangers, des lauriers et des aloës, et sous l'abondante rosée que cent vingt-huit fontaines y répandaient sans cesse. Aujourd'hui, à la place de l'étang, il y a une grande caserne; à la place des plate-bandes, une forêt de châtaigniers. Mais lorsque les eaux et les lauriers ont disparu, l'Italie est encore restée maîtresse de cette terre où elle avait posé le pied.

Les modifications nombreuses qui ont été faites dans l'intérieur n'ont guère laissé de trace des distributions ordonnées par Maximilien. Une seule partie de l'édifice a conservé la destination que l'électeur lui avait assignée. Il est vrai qu'elle est petite ; mais elle renferme elle seule plus de trésors qu'il n'y en a dans le reste du palais et dans la ville entière. En 1607, Maximilien fonda, à la hauteur des tribunes de l'ancienne chapelle de la cour, un petit oratoire où il prodigua à Dieu et aux saints les bijoux dont se parent les femmes et les rois. C'est ce qu'on appelle ici la riche chapelle. Maître Candid a peint sur la porte une Madone fort agréablement laide. Les papes avaient couvert de marbre et d'or les murs de Saint-Pierre et de Sainte-Marie-Majeure; l'électeur voulut couvrir de diamants les murs de son oratoire.

Cette miniature de chapelle n'est éclairée que par deux croisées ; son plafond, qui est tout en lapis-lazuli, est percé d'une miniature de lanterne; le pavé est formé des marbres antiques les plus précieux; les murailles sont ornées de mosaïques en pierre dure de Florence, imitant les plus fines peintures. Mais on ne voit percer que quelques parties de cette précieuse décoration qui est toute cachée sous un amas d'incalculables richesses. Le grand autel du fond est tout en argent; à chacun de ses côtés, au-dessus de deux petits autels accessoires, s'élè-

vent de grands tableaux d'ébène dont les compartiments renferment des os de tous les saints de l'année, incrustés dans des pierreries de toutes les façons; c'est un calendrier de diamants. Puis, à droite et à gauche, sont des armoires, des buffets, des vitrines dans lesquels on montre des trésors de bijouterie et d'orfévrerie, évalués à plusieurs millions. Ce sont de petits autels en or et en pierreries, des crucifix en pierreries, des calices en pierreries, des reliquaires couverts de pierreries, des mitres brodées de pierreries, des ciselures faites avec des pierreries, des émaux garnis de pierreries, des rosaires en pierreries, des miniatures de cathédrales toujours en or et en pierreries. Ce n'est qu'un tissu dont l'or est la chaîne et dont la trame est faite avec des perles, avec des émeraudes, avec des diamants, avec des saphirs, avec des améthystes. On attribue quelques-unes de ces joailleries à Benvenuto Cellini; on montre aussi un petit tableau, peint sur émail, d'une finesse imperceptible, qui décorait, assure-t-on, l'autel intérieur de Marie Stuart. Tous ces objets sont des dons de la maison de Bavière. J'ai vu bien des larmes à soulager dans tout ce faste inutile. Que fait à Dieu l'attirail de votre pompe mondaine? Ne s'est-il pas préparé son immortelle parure de ses propres mains? L'abîme n'est-il pas son marche-pied? Son trône n'est-il pas au-dessus des nues? Ne s'enveloppe-t-il pas de la lumière comme d'un manteau éblouissant? N'a-t-il pas donné à garder à la Nuit son étincelante couronne d'étoiles? L'électeur Maximilien traitait Dieu comme les princes ses voisins; il pensait surprendre sa faveur par des présents, et il voulait se ménager son alliance pour le jour des partages éternels.

V.

L'Empereur Charles VII. — Son appartement.

Passons à un autre siècle, à un autre prince, à d'autres monuments. Descendons de la guerre de trente ans à une guerre moins héroïque, de l'électeur Maximilien à l'empereur Charles VII. A mesure que la maison d'Autriche s'affaisait sous les coups lents et sûrs de la politique française, la Bavière se détachait peu à peu de son alliance, comme si elle eût craint

d'être entraînée dans sa ruine, qui semblait inévitable et prochaine. La France, de son côté, avait tout intérêt à ménager cet État, par lequel elle pouvait frapper l'Autriche d'une manière prompte et facile. Ferdinand-Marie, fils de l'électeur Maximilien, maria sa fille au grand dauphin, le fils aîné de Louis XIV. Après lui, Maximilien-Emmanuel se rangea du parti de la France, dans la fameuse guerre de la succession d'Espagne: la France l'en récompensa en donnant l'empire d'Allemagne à son fils, l'électeur Charles-Albert, qui est connu dans l'histoire sous le nom de l'empereur Charles VII.

Ce prince avait épousé la fille de l'empereur Joseph Ier; bien qu'il eût renoncé aux droits que cette alliance lui donnait sur les États héréditaires d'Autriche, il voulut les faire valoir après la mort de l'empereur Charles VI, qui n'avait laissé que Marie-Thérèse pour lui succéder. On crut en France que le temps était venu d'écraser la maison d'Autriche en Allemagne, comme on l'avait chassée d'Espagne au commencement du siècle. Par malheur, le pouvoir était encore aux mains du cardinal Fleury, qui, par ses temporisations et ses parcimonies, coupait l'aile à toutes les idées hardies, à toutes les entreprises hasardeuses. Ses répugnances furent pourtant vaincues; et Charles-Albert entra en Bohême avec l'appui et le crédit de la France. Mais à peine avait-il été reconnu archiduc d'Autriche à Lintz, qu'il fut abandonné à sa fortune par le retour des méticulosités opiniâtres du cardinal. N'ayant plus assez de force pour marcher promptement sur Vienne et s'y faire reconnaître par un coup d'éclat décisif, il alla assiéger Prague, qu'il prit par escalade; ne pouvant mieux, il s'amusa à s'y faire couronner roi de Bohême. Le maréchal de Saxe lui ayant fait compliment sur sa royauté: « Oui, dit-il, je suis roi de Bohême comme vous êtes duc de Courlande. » L'événement prouva qu'il disait vrai. Marie-Thérèse, secondée par les Hongrois et par son génie, l'obligea bientôt à défendre ses propres États.

A cette époque, le maréchal de Saxe et le maréchal de Belle-Isle, qui était petit-fils de Fouquet, menaient les affaires de France en Allemagne. Le premier ne put rien faire de décisif dans les États autrichiens; mais le second réussit à la diète de Francfort, qui déféra la couronne impériale à son protégé. Cette suprême dignité ne fut pour Charles VII qu'une source de

malheurs. Chassé trois fois de Bavière, il n'y rentra, à la fin de l'année 1744, que pour y mourir quelques mois après. Si peu de temps qu'il ait séjourné à Munich, il s'y fit décorer un appartement magnifique, dont la richesse annoncerait plus de bonheur. Lorque Belle-Isle revint en France, après s'être immortalisé par la retraite de Prague, il y amena le comte de Saint-Germain, qui impatronisa à Paris l'illuminisme allemand; par compensation, Charles VII monta son palais de Munich dans le dernier goût de France. C'est ainsi que les nations font de continuels échanges.

Figurez-vous donc qu'au premier étage du palais de l'électeur Maximilien, on conserve avec soin le grand appartement de l'empereur Charles VII; il est tout rayonnant encore de ses pompes inouies, et ravissant de mauvais goût. Assurément Mme de Pompadour, qui commençait à régner vers ce temps-là, n'a jamais rêvé pour Louis XV un plus bel appartement; et Versailles ayant été dévasté par la révolution, je ne sache pas qu'il y ait nulle part, sur l'existence des princes du XVIIIe siècle, un renseignement plus complet et plus éclatant que celui-ci.

Une antichambre vous conduit dans une salle de réception, et celle-ci dans une salle d'audience. Les deux dernières sont ornées d'un baldaquin en velours cramoisi et d'un siége royal de la même étoffe. Les tapisseries sont des brocards magnifiques, dont le fond d'or est accablé de palmes et d'arabesques en velours rouge; les portières, du même, pendent du plafond jusqu'à terre. Si on les écarte, elles laissent voir, dans le panneau placé au-dessus des portes, des têtes d'empereurs romains, dont la sombre couleur vénitienne s'accorde admirablement avec la teinte ardente du reste de la décoration. Au plafond, les caissons du XVIe siècle ont disparu pour faire place à des filets errants et à des fleurs d'or entrelacées, qui sont comme le sceau de l'alliance de Charles VII et de Louis XV.

La grande salle d'audience a deux issues : à gauche, on entre dans la galerie verte, dessinée en forme de T; c'est une espèce de petit musée *rococo*, dont les chefs-d'œuvre sont une sibylle du Dominiquin, coiffée d'un turban, et quelques-unes de ces têtes de Carlo Dolce, que vous n'avez jamais pu souffrir et qui dépassa, au XVIIe siècle, l'afféterie du XVIIIe. Toutes ces théâtrales fadeurs sont encadrées dans des tentures de damas vert à si

grand ramage, dans des glaces à baguettes si chargées de fleurs, dans des consoles si parées de guirlandes et de griffes, et enfin, dans un lieu si bizarrement coupé, que je ne pense pas qu'on puisse rien voir dans ce genre de plus extravagant et de plus historique.

Mais je fus bien étonné, lorsqu'après avoir retraversé la salle d'audience, j'entrai dans la salle à coucher de l'Empereur. Derrière une balustrade qui imite de son mieux celle des rois de France, s'élève un lit plus somptueux que tous ceux dans lesquels Louis XIV lui-même a jamais couché. Les rideaux seuls, qui ont une réputation européenne, contiennent de l'or pour une valeur de huit cent mille florins, ce qui fait plus de dix-sept cent mille francs de notre monnaie; ils sont si épais qu'ils forment une véritable cloison d'or mat autour du lit qui est immense, et couvert de la même façon. Oh! la triste magnificence! Si elle pouvait inspirer un sentiment à l'hôte impérial qui dormait à son ombre, c'était sans doute la crainte de voir un clou se détacher de cette machine, et d'être enseveli sous le poids de ses pompeuses murailles. Les reliefs, hauts et serrés, de ce morne tissu, lui donnent l'aspect d'un grand bosselage architectural; mais il me serait difficile de vous dire quel dessin ils figurent. On n'y lit pas l'histoire de Vénus, comme sur la courtepointe que Dobel avait faite pour la jeune saison du grand roi. Ce qui est brodé sur ce lit, ce ne sont plus des mythologies transparentes, ni des fleurs, ni des palmes, ni des lignes qui rappellent en rien la nature; c'est le XVIIIe siècle, cette convention suprême, qui s'y est moulé lui-même en y traçant quelque chose d'incréé qui ressemble de loin à des faisceaux de sceptres. Les tentures et les portières, sans être aussi riches, reproduisent des ornements analogues; l'or y est plus abondant, et le dessin plus chargé que dans les autres pièces. Dans cette grande salle il y a de petits meubles de bois jaunissant, couverts d'incrustations roses, et encore tout parfumés d'ambre; la cheminée est ornée d'une magnifique pendule de Boule, qu'accompagnent deux grosses chimères en céladon d'un prix inestimable.

De la chambre à coucher on passe dans le cabinet des miroirs qui est la merveille du lieu. Les murs sont couverts de glaces de Venise, mais non pas de ces vastes morceaux de verre que notre époque prise à raison de leur énormité. Le XVIIIe siècle, à

qui il fallait de la place pour jeter toujours des ornements à pleines mains, ne s'en fût pas accommodé. Aussi a-t-il eu soin de ne laisser entrer ici que de petits miroirs à travers lesquels il a fait pousser, depuis le sol jusqu'au plafond, une forêt de tiges d'or qui s'épanouissent, dans toute leur longueur, en une multitude de girandoles. Sur chacune de ces mille consoles légères, une porcelaine se mire dans une glace; les vases de la Chine, tout barriolés de bleu et de vert, les charmantes figures de Saxe, qu'on croirait dorées par un beau soleil couchant, viennent là comme les fleurs de tous ces riches arbustes qui s'entrelacent sur les miroirs. Aux angles sont placés de grands candelabres d'or, et, çà et là, des siéges en satin blanc rayé de rouge. Au plafond est suspendu un lustre en ivoire, que Maximilien III a sculpté de ses électorales mains.

Ce boudoir conduit à un boudoir plus petit encore; dans celui-ci, des miniatures alternent sur les murs avec les miroirs et les tiges d'or. La touche mignarde et les légères couleurs de ces petites compositions, font l'effet le plus singulier au milieu de leur riche encadrement; on croirait assister à quelque ballet de Lamothe, et voir des bergères en rubans roses danser au milieu de l'éclat flamboyant des lustres et des toilettes. Dans le nombre de ces ouvrages, se trouve pourtant une aquarelle précieuse d'Albrecht Duerer, représentant saint Jérome. Où ce grand homme s'est-il égaré? Le plafond est orné d'un lustre en ivoire plus beau et plus travaillé que celui du cabinet précédent; il est l'œuvre du grand-électeur Maximilien Ier. Je ne sache que dans cet appartement on conserve rien du grand Candid. Je ne vous conduirai pas dans d'autres appartements où l'on voit l'histoire de Bavière mise par lui en tapisserie; je ne veux pas non plus vous faire descendre dans la chambre du trésor qui garde, au milieu de pierreries profanes, et à côté d'une statuette de saint George, tout or, agate, jaspe, rubis et émeraude, la couronne, le sceptre et le globe de ce malheureux empereur Charles VII. Voilà assez de richesses entassées et décrites; vous savez maintenant ce que le luxe des princes peut ôter au nécessaire des peuples; vous savez le passé du palais des souverains de la Bavière: vous avez vu l'Italie et la France y régner tour à tour en maîtresses. Il est temps de vous faire connaître ce que l'art a produit de nos jours pour cette demeure, et si l'esprit natio-

nal, enfin éveillé, n'a pas fait quelque réaction puissante et salutaire contre l'invasion du goût étranger.

VI.

Le roi Maximilien-Joseph. — Le théâtre.

Avant de décrire les transformations plus récentes que le palais de l'électeur Maximilien a subies, il faut que je vous parle d'un homme qui est la cause première de ce qui se fait aujourd'hui à Munich.

C'était un gentilhomme, comme il y en a tant en Allemagne, allié aux plus grandes familles, mais réduit à une assez mince fortune par suite de ces morcellements infinis qui font de l'histoire allemande un dédale inextricable. Il était issu de l'une des branches les plus éloignées de la maison de Bavière ; son frère aîné était duc de Deux-Ponts. Pour lui, il n'avait en naissant d'autre perspective que de devenir la souche d'une nouvelle branche qu'on aurait reléguée dans un petit apanage, et d'être le chef de la maison Bischweiler-Deux-Ponts-Birckenfeld. Mais, jeune encore, et ne voulant pas s'ensevelir dans la médiocrité de son sort, il vint prendre du service en France, et reçut de Louis XVI le commandement du régiment d'Alsace. La révolution ayant éclaté dans ces conjonctures, il quitta l'armée où il ne pouvait plus garder les serments qu'il avait faits au roi. Aidé par un soldat, qu'il revit plus tard général à Munich, il repassa le Rhin, et retomba, de l'autre côté du fleuve, dans l'obscurité d'où il avait espéré sortir. Mais son frère mourut en 1795 ; et le colonel français devint duc de Deux-Ponts. Mais Charles-Théodore, électeur palatin et duc de Bavière, mourut en 1799; et le duc de Deux-Ponts devint duc de Bavière. Mais Napoléon, qui aspirait à régner au delà du Rhin, non plus comme Richelieu, mais comme Charlemagne, déclara, en 1805, une guerre mortelle à l'Autriche ; et le duc de Bavière, étant entré dans son alliance, devint, la même année, roi de Bavière.

Ce n'était pas la première fois, depuis la guerre de trente ans, que la Bavière s'était rangée du parti de la France. Mais le

roi Maximilien-Joseph eût été homme à prendre l'initiative de cette politique intelligente, s'il n'en avait pas trouvé l'exemple dans sa maison. C'était un prince philosophe, ami des arts et des lettres, qui avait les yeux tournés vers l'avenir et qui a éclairé l'esprit de sa nation. Il était simple dans ses goûts; on dit que, se promenant seul au milieu des rues nouvelles qu'il faisait bâtir, s'il voyait un étranger, il l'accostait, et avec sa voix brusque et familière, lui demandait ce qu'il pensait de Munich. Il aimait vraiment le peuple qu'il s'est efforcé, pendant tout son règne, d'affranchir de la servitude des moines et des nobles; sa bonté a laissé des souvenirs qu'on se plaît à raconter.

Maximilien-Joseph pensait beaucoup plus à embellir sa capitale qu'à agrandir son palais. C'est lui qui avait tracé le plan primitif du faubourg qui est devenu une ville nouvelle; il lui avait donné la direction du couchant, comme s'il eût voulu orner la route qui conduisait chez ses nouveaux alliés et qui allait de son palais à celui des Tuileries. Pendant qu'il étendait ainsi l'enceinte de Munich, il faisait partager en deux étages la plus haute salle de la Résidence, prenait le plus élevé pour lui et donnait l'autre à la reine sa femme. Durant toute sa vie, il se contenta de ce modeste appartement où son lit et son secrétaire sont encore à leur place. Cependant il fit dans le palais deux changements notables qui vous donneront une idée de son esprit et de son administration.

Le catholicisme des Bavarois a toujours été violent. Au XVIIe siècle, l'électeur Maximilien imposa la conversion à tous ceux de ses sujets qui avaient embrassé la réforme. Lorsque les soldats de Gustave-Adolphe arrivèrent à Munich, ils y furent reçus comme les serviteurs de l'antechrist; et s'ils s'écartaient en petit nombre, ils étaient massacrés avec d'affreux raffinements de barbarie, par une population que les prédicateurs avaient exaltée. Ce ne fut qu'à la fin du XVIIIe siècle que les protestants bavarois purent enterrer leurs morts sans combats et sans scandale. Mais les vivants étaient moins favorisés, ils ne pouvaient avoir de culte public, et éprouvaient toutes les injustices que la force fait subir aux minorités opprimées. Maximilien-Joseph avait épousé une protestante, et sa tolérance naturelle le portait encore à protéger la religion de la reine; mais tout son

pouvoir échouait contre les préjugés d'un pays dont les jésuites avaient fait l'éducation; il demanda aux bourgeois de Munich de bâtir une chapelle pour les réformés ; les bourgeois n'y voulurent point consentir. Ce fut dans son propre palais que le roi donna asile aux protestants ; il y fit disposer une salle pour les exercices de leur culte, et un logement pour leur ministre. Il ne les oublia point dans la constitution qu'il donna à la Bavière, en 1818, et qui prévint l'esprit général du pays; il y stipula l'égalité des droits pour toutes les croyances religieuses.

A l'angle du sud-est du palais s'élevait autrefois un respectable couvent de moines, peut-être celui qui a donné son nom à la ville ; à en juger d'après le plan des constructions actuelles, je pense même que ce couvent communiquait avec l'intérieur du palais, auquel il donnait, de ce côté, un air de ressemblance avec l'Escurial. Maximilien-Joseph trouvait ces voisins incommodes; il fit démolir leur demeure. C'était la conséquence de la proscription qu'il avait lancée contre les ordres mendiants, contre les ermites, contre l'opulence du haut clergé et les superstitions du clergé inférieur. Mais savez-vous bien ce qu'il eut l'audace de faire construire sur les ruines de ce couvent? Un théâtre. Il faut vivre dans l'atmosphère dévote de Munich, pour comprendre quel scandale causa cette maison des folies humaines qui s'élevait à la place de la maison de Dieu. Le théâtre fut néanmoins achevé ; il était très-beau ; on y avait appelé d'excellents acteurs, on y monta toutes les nouveautés dramatiques et musicales du génie allemand qui était alors en sa pleine fécondité; mais personne n'y voulut venir, et la loge du roi était seule remplie tous les soirs. On fit plus, on prédit qu'il arriverait malheur à ce lieu d'impiété fondé sur une profanation. Et ce qu'il y a de plus violent, c'est que le malheur arriva. En 1823, le feu prit au théâtre. Tout Munich vint voir crouler l'officine de Satan et cria au miracle. Le roi, qui était accouru avec sa maison, criait au secours, mais personne ne répondait à sa voix ; on laissait s'accomplir l'œuvre de Dieu, et on aurait cru mériter le feu éternel si on avait jeté un seau d'eau sur celui du théâtre. Le roi lutta donc seul avec ses gens contre l'incendie ; l'hôtelier du Cerf-d'Or, dont il a fait la fortune, détermina sur le soir les étrangers de sa maison à aider le roi, et le lendemain le roi vint déjeuner avec eux à la table d'hôte. Mais le

théâtre était brûlé ; le roi le fit reconstruire plus vaste, plus beau, et tout semblable à un temple. En 1824, avant de mourir il eut le bonheur de le voir achevé. A l'heure où je vous écris, on commence à oser écouter l'*Oberon* de Weber, et le *Wallenstein* de Schiller, dans cette salle; quelques confesseurs ont eu le courage de dire que ce n'était que péché véniel.

Devant la haute colonnade du théâtre, sur la place qui porte le nom populaire de Max-Joseph, s'élève aujourd'hui la statue de ce prince. Les bourgeois de Munich en décidèrent l'érection en 1824, du vivant même du roi. Alors la Bavière n'avait pas encore de grand sculpteur ; elle eut recours à Christian Rauch, de Berlin, dont M. David a fait un buste admirable. La figure colossale du roi, en bronze florentin, repose sur un socle également en bronze, orné de reliefs ; trois grands degrés de granit forment la base du monument. Le roi est assis dans un fauteuil, et enveloppé du manteau royal; il n'était pas facile de triompher de sa corpulence, de sa figure, qui respire plus la franchise que la majesté, et encore moins peut-être du parti que l'artiste avait pris pour dissimuler les désavantages de son modèle. A mon sens, c'est surtout dans les reliefs que Rauch a montré son talent. Quatre lions de bronze forment les angles du socle, qui est encore coupé par des statues symboliques en haut relief. Les compositions qui occupent les espaces intermédiaires joignent, à beaucoup de naïveté, un dessin plein d'élégance ; elles représentent, sur la face du midi, la Prospérité nouvelle que la Bavière doit à la constitution de Maximilien-Joseph; sur la face du nord, à côté du Génie de l'humanité réconciliant le Catholicisme et le Protestantisme, les Arts commençant à renaître. Les figures de cette dernière partie sont historiques ; ce sont les portraits de l'architecte Léon de Klenze et du peintre Cornélius, les deux premiers Allemands qui aient enfin paré la terre natale de cet ornement des arts que Munich avait jusqu'alors demandé à des mains étrangères. Mais les noms et les œuvres de ces artistes se rattachent plus spécialement à l'influence de l'héritier de Maximilien-Joseph.

VII.

Le roi Louis. — Constructions récentes du palais.

Il n'y a pas de château qui n'ait son spectre ; et, comme vous pensez bien, ce n'est pas en Allemagne que cette règle souffrirait d'exception. Dans cette mystérieuse patrie des Elfes et des Walkyries, l'imagination a, de tous temps, peuplé l'espace de fantômes. Lorsque la foi naïve des premières époques s'est retirée d'eux, la poésie, cette dernière superstition des nations civilisées, a prolongé ici leur vaporeux empire. La philosophie, qui n'a eu nulle part un développement plus complet et plus profond, a aussi combattu pour eux à son insu. En rattachant au monde invisible de l'âme et de l'infini tous les phénomènes de la vie matérielle, elle a tourné les intelligences vers des réalités supérieures à celles que le regard peut atteindre. Si le spiritualisme n'est pas le dernier mot de l'humanité, il est du moins son plus glorieux effort ; et c'est le spiritualisme qui a produit les contes des fées.

Comme tous les châteaux du monde, et surtout d'Allemagne, la résidence royale de Munich a son fantôme. En montant l'escalier de l'Empereur, à l'entrée d'un vaste corridor blanc, le voilà qui se dresse devant vous, avec sa figure pâle, sa grande robe noire à paniers, et ses petites coiffes de blonde tombant sur sa chevelure poudrée. Ce fantôme s'appelait, de son vivant, Marie-Anne de Saxe. Fille de Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, elle avait épousé, en 1747, le fils et l'héritier de l'empereur Charles VII ; elle ne lui donna point d'enfants. Aussi, après la mort de son mari, la Bavière tomba dans les mains de l'électeur palatin Charles-Théodore, lequel la transmit, comme je vous ai dit, à la branche de Deux-Ponts. C'est sans doute pour expier la faute d'avoir laissé interrompre la ligne directe des électeurs bavarois, que cette malheureuse princesse a été condamnée à errer éternellement dans leur palais.

Je me figure que si, en effet, la pâle électrice a la faculté de

descendre tous les soirs du grand cadre dans lequel un peintre l'emprisonna au dernier siècle, elle ne doit pas être peu étonnée des changements qui sont survenus dans sa demeure. Tout fantôme qu'elle est, elle doit s'égarer elle-même dans cet assemblage de constructions que le roi Louis a ajoutées au palais de ses prédécesseurs, et dans la multitude chaque jour croissante des appartements qu'il y fait décorer. Au midi, au nord, à l'est, la résidence de l'électeur Maximilien est aujourd'hui enfermée dans un vaste développement d'ailes toutes neuves. La façade du couchant, qui a été seule conservée, est comprise elle-même dans le retour des grandes bâtisses qui couvrent les autres faces. Lorsque le roi eut résolu de se faire construire un palais, M. de Klenze lui conseilla de l'élever sur un terrain vierge, où l'on ne serait pas gêné par le respect des anciens édifices. Le roi répondit, comme Louis XIV avait fait à Versailles, qu'il ne voulait pas détacher son monument de celui de ses ancêtres. Ces paroles peignent l'esprit de ce prince.

Peut-être avez-vous vu la gravure du portrait que M. Stieler a fait du roi de Bavière. Sous le grand manteau d'hermine on sent une organisation nerveuse; la main frappe le sceptre d'un mouvement hardi; sur la tête, maigre et fière, on est tout étonné de trouver, en ce temps débonnaire, quelque chose qui rappelle l'audace de ces vieux chefs allemands qui précipitèrent le Nord sur l'empire romain. Le roi n'a point toujours une expression si haute; mais alors même qu'il ne pose point pour ses peintres, son visage mobile porte l'empreinte d'une nature passionnée. A quoi cette ardeur pouvait-elle se prendre? Elle s'est d'abord jetée sur les arts; mais les arts ne sont qu'une forme de la pensée humaine. Poussé par l'inquiétude de ses instincts, le roi s'est déclaré le protecteur zélé du mouvement qui, depuis trente ans, ramène l'Allemagne du midi vers les traditions politiques et religieuses du passé.

Je vous ai dit que, dans la vie de l'électeur Maximilien Ier, il y avait deux parts: l'une pleine d'un dévouement chevaleresque pour le catholicisme et pour la politique de la maison d'Autriche; l'autre, au contraire, occupée par les négociations les plus intelligentes et par une habile adhésion aux vues de la diplomatie française. Ses successeurs immédiats imitèrent de préférence cette seconde partie de son exemple, qui les a con-

duits, dans le commencement du siècle, au comble de leur grandeur. Seul de sa race, le roi actuel a revendiqué la première partie de l'héritage de Maximilien, celle qui avait été désertée par ses devanciers.

Tous les peuples de l'Europe vivent sous le coup d'une réaction; c'est de l'Allemagne méridionale qu'elle est partie. Faut-il s'étonner qu'elle s'y fasse sentir plus vivement que partout ailleurs? En 1813, l'empereur d'Autriche vint en personne séduire le roi de Bavière dans ce même palais où Napoléon l'avait couronné. Maximilien-Joseph, ne pouvant résister à l'élan universel de l'Allemagne, se rangea au nombre de nos ennemis. Mais, tout en combattant l'esprit français chez nous, il le défendit chez lui avec opiniâtreté; pour l'y maintenir, il lutta continuellement contre le saint-siége, contre l'archevêque de Munich, et enfin, le croirez-vous? contre ses ministres et ses ambassadeurs eux-mêmes, dont il fut plus d'une fois obligé de démentir les transactions. L'antique génie de la nation, contrarié par lui, a trouvé des dédommagements dans son successeur. Le roi Louis s'est formé sous l'impression de toutes les circonstances et de toutes les idées qui ont changé, en 1814, la face de l'Europe. Et s'il était vrai que son amour-propre eût été déjà froissé dans les rangs de l'armée française par l'impérieuse volonté de Napoléon et par les rivalités de ses généraux, on s'expliquerait encore plus aisément qu'il se soit fait l'instrument d'un système en faveur duquel conspiraient tous les préjugés de sa nation.

Les goûts de l'artiste sont venus se joindre aux sentiments du prince. N'avons-nous pas vu les arts fouiller la tombe du moyen âge, et parer son cadavre des couleurs de la poésie? La France s'est amusée un instant de cette résurrection des formes gothiques, dont son génie est trop éloigné pour qu'elle puisse les redouter. Mais, tandis que le moyen âge nous servait ici à varier un peu la mode de nos fauteuils et de nos tabourets, au delà du Rhin on se servait de son fantôme pour imposer aux esprits des opinions dont le retour est chez nous impossible. En cherchant, dans cette sépulture rouverte, les débris de l'art chrétien, le roi Louis y a retrouvé les traces de la politique catholique de ses ancêtres; et, après les avoir adorées, il a délibéré de les suivre.

Ce n'est donc plus le système de Max-Joseph qui règne à Munich. Les couvents que ce prince avait détruits se relèvent petit à petit, malgré les réclamations de la chambre des députés qui voudrait écarter du budget cet article ruineux. On a fait repeindre sur les armoiries de la capitale les moines qui en avaient été effacés. La dévotion qui reprend sur cette terre, accoutumée à l'engraisser, n'empêche pas la corruption de s'y accroître aussi; comme dans tous les pays catholiques, la licence des mœurs est en rapport avec la superstition. Tandis que, d'une main, on ouvre la porte aux croyances et aux débordements de l'Italie, de l'autre on signe un pacte d'étroite alliance avec ce czar qui a profité des léthargies de l'Autriche pour se mettre à la tête de l'absolutisme européen, et qui, traversant dans tous les sens les États d'Allemagne, s'en vient rendre visite à leurs princes et leur donner son mot d'ordre comme s'ils étaient déjà ses vassaux. A l'heure qu'il est, la Russie joue en Allemagne le rôle que la France y remplissait au dernier siècle. Saint-Pétersbourg et Rome composent toute la formule politique de la Bavière.

La politique et l'art vivent ici dans les plus intimes rapports; aussi vous ai-je toujours parlé et de l'une et de l'autre de ces deux puissances tout ensemble; elles s'expliquent réciproquement. Vous savez donc au profit de quelles idées travaille la nouvelle génération d'artistes qui peuple Munich. Tout s'y fait sous l'influence d'un système diamétralement opposé à celui qui inspire chez nous les âmes élevées et les œuvres les plus remarquables. Je ne me suis point dissimulé l'hostilité profonde qu'on y nourrit contre la France; mais je n'en suis point alarmé, et j'étudie sans effroi la civilisation d'un peuple dont nous n'avons rien à craindre, et qui a tout à espérer de nous. Je me souviens que la pensée qui l'anime actuellement lui a été inspirée par nos ennemis; mais je n'oublie pas non plus que chez ses ennemis on peut rencontrer d'excellents exemples et de salutaires méditations.

Je remarque d'abord que, si la pensée qui préside au mouvement des arts en Bavière est réactionnaire, elle n'est ni intolérante ni exclusive. Le roi Louis, n'étant encore que prince héréditaire, a fait un assez long séjour en Italie, et, comme l'électeur Maximilien, il s'est pris de passion pour cette terre

privilégiée dont il a voulu refaire une image durable dans sa capitale. Mais ce n'est pas à une madone qu'il a borné son imitation, comme l'électeur avait fait. S'il a été initié, par l'école d'Overbeck et de Cornélius, aux productions de l'art religieux du XIVe et du XVe siècles, il n'a négligé ni les œuvres de la renaissance qui leur succéda, ni les monuments de l'antiquité auxquels celle-ci le conduisit. Le paganisme athénien a partagé son enthousiasme avec les inspirations de la foi romaine. Aussi fut-il l'un des premiers princes de l'Europe qui secoururent les Grecs révoltés. A la même époque, il adressait à Gœthe des vers qui, comme vous savez, ne sont pas les seuls qu'il ait faits; il avait couru à Weimar pour serrer l'auteur de *Faust* dans ses bras, et il me semble que cette circonstance n'est point indifférente. Gœthe, dans son panthéisme qui cachait le doute, s'était passionné pour toutes les époques de l'histoire humaine; il avait pris tour à tour le costume de Gœtz, d'Iphigénie et de Clavijo. Tout ce qui s'accomplit à Munich a plus d'un rapport secret et significatif avec les productions de cet esprit vaste et incertain.

Considérez le palais que M. de Klenze a bâti pour le roi; en jetant seulement un regard sur l'extérieur, vous vous ferez une idée de la facilité avec laquelle l'art revêt ici des formes diverses. Au midi, sur la place de Max-Joseph, s'élève une belle façade de style florentin. Rien ne put être obstacle à cette imitation du palais Pitti; si Brunelleschi avait à sa disposition les blocs énormes des carrières de l'Étrurie, et si M. de Klenze n'avait que des briques à son service, peu importait. Le roi voulait entourer sa royauté d'une de ces fortes cuirasses de pierre derrière lesquelles les seigneurs florentins du moyen âge mettaient leurs richesses en sûreté; il est vrai que cet aspect de château-fort qu'avaient les maisons princières du XVe siècle convient assez à l'attitude que les monarchies conservent encore. Du reste, vrais ou feints, ce sont bien là les bossages toscans; et, ici, comme dans la résidence des grands-ducs de Florence, la façade prolongée porte, au-dessus de son premier étage, une sorte d'attique qui occupe la moitié de l'étendue totale de la ligne. Au luxe et au rapprochement des grandes fenêtres romaines du premier étage, on juge qu'elles donnent le jour aux appartements du roi et de la reine; la forme du second étage, qui est flanqué de terrasses à droite et à gauche, indique suffisam-

ment qu'il est destiné aux fêtes de la cour. Remarquez que ceci, c'est le côté du moyen âge.

La façade du nord, lorsqu'elle sera terminée, aura presque deux fois la longueur de la façade du midi; elle présente un tout autre aspect. Ici c'est la ligne simple de l'antiquité, rehaussée par les pompes de la renaissance. Au centre s'élève, sur un portique avancé, un grand balcon qui porte lui-même une colonnade, et qui est l'accompagnement et la traduction extérieure de la salle du trône; sur la corniche qui unit les colonnes, sont placées huit statues qui représentent les huit cercles de la Bavière. Voilà le côté païen du palais.

Vous connaissez la façade du couchant, elle est composée de l'ancienne façade de la résidence de l'électeur Maximilien et du retour des deux faces nouvelles. A l'orient, le palais est aussi isolé; de ce côté, il a jeté, à des époques différentes, une multitude d'éperons dépareillés que l'exécution des plans de M. de Klenze redressera. Là pourtant s'élève déjà et domine la nouvelle chapelle de la cour, chef-d'œuvre d'art et de magnificence, où la peinture et l'architecture ont fait des merveilles, et qui est, sans contredit, le bijou le plus précieux de Munich. Ne pensez pas que cette chapelle ait songé à prendre la livrée des autres parties du monument; elle est de ce haut style byzantin, forme transitoire jetée par l'Orient entre l'antiquité et le moyen âge, et vers laquelle remontent aujourd'hui les adorations des enthousiastes qui ne trouvent plus assez de mystère au culte des œuvres du XIVe et du XVe siècles.

Il n'y a rien de semblable chez nous, dans aucun genre. Aucune des écoles qui se partagent les suffrages de la France n'oserait se permettre une semblable témérité. Le romantisme lui-même, tout en réclamant la liberté, a écrit sur sa bannière des édits irrévocables de proscription. Aujourd'hui encore, bien que la fureur de ces premières déclarations de guerre soit singulièrement attiédie, les artistes qui en ont été témoins en sont restés frappés comme de stupeur et se sont interdit la plus grande partie des formes données ou possibles. A en juger d'après nos expositions de peinture, ou d'après la mode de nos décorations intérieures, on dirait que ce n'est qu'à partir du règne de François Ier et jusqu'à la fin de celui de Louis XIII, que l'humanité a été digne d'attention et de mémoire. Cette mo-

notonie est non-seulement la plus insipide de toutes les punitions qu'on puisse infliger à un honnête homme, mais encore la barbarie la plus épouvantable que je connaisse. Au dernier siècle, on s'écriait : Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? Et on avait sans doute raison. Depuis on s'est écrié bien souvent : Qui nous délivrera du moyen âge et de la renaissance ? Et je pense qu'on n'avait pas entièrement tort. Le mal profond de notre nation, c'est de n'avoir jamais su lier deux idées ensemble ; nous nous jetons avec fureur et tout entiers sur une pensée ; nous proclamons qu'en elle seule est la vérité absolue et le goût parfait; nous ne voulons plus voir que sa forme, nous bannissons toutes les autres. Mais bientôt la vérité et le goût se vengent; nous périssons d'ennui dans les bornes que nous nous sommes données ; nous les brisons alors sans nous souvenir des plaisirs que nous leur devons ; et, tout en croyant reprendre notre liberté, nous nous forgeons de nouvelles chaînes que nous romprons encore demain. Si j'écrivais la langue du dernier siècle, je vous dirais que c'est parce que nous sommes trop fidèles, que nous devenons inconstants.

M. Heine est allé chercher en France ce qui manque à l'Allemagne ; et quoique je le croie sincèrement dévoué à sa patrie, il a eu l'air quelquefois de la sacrifier à la nôtre. Je pense qu'on pourrait venir de même chercher au delà du Rhin des qualités précieuses que nous ne possédons pas ; mais qui aimera assez la France pour oser lui dire qu'elle ne réunit point toutes les perfections imaginables? Cependant, si l'esprit allemand a moins de vivacité et de force que le nôtre, il a plus d'étendue et de profondeur. Dans cette capitale de la Bavière, dominée, comme je vous l'ai dit, par la politique et par la religion du passé, les arts professent une tolérance plus universelle que chez nous ; ils ne rejettent absolument aucune forme, aucun temps ; et, donnant à leurs croyances l'ampleur de l'esprit humain lui-même, ils se gardent bien de nier, en leur nom, aucune des manifestations de l'histoire. Ils les appellent toutes au contraire avec un enthousiasme intelligent ; et, pour accroître le faisceau des gloires humaines, ils associent l'antiquité au moyen âge, et mêlent ensemble les grandes traditions.

Cependant, que fait-on à Paris ? on n'y sait plus composer de drames qu'avec le petit manteau de la renaissance ; et d'honnêtes

architectes, chargés d'agrandir l'hôtel de ville, en dessinent les quatre façades sur le même plan, appliquant ainsi aux productions du moyen âge une routine qu'ils ne sauraient appuyer sur aucun exemple de la saine antiquité. Grand Dieu! que diraient ces gens-là du palais du roi de Bavière? Pour moi, qui crois que l'architecture est une langue à laquelle il n'est pas plus permis qu'à toute autre d'être ennuyeuse, je leur demanderai ce qu'ils penseraient d'un poëte qui ferait imprimer quatre fois le même chant dans un même volume. Le palais du roi Louis est comme un livre dont les quatre parties, composées dans quatre siècles différents, embrassent l'histoire de l'art et du monde. J'y vois cependant deux choses graves à reprendre, que j'approfondirai une autre fois, c'est qu'il y est question de tout, hormis de la Bavière, et qu'il a été écrit en italien dans un pays où l'on parle le *deutsch sprache*.

H. Fortoul.

PSYCOLOGIE DU RÊVE.

PREMIÈRE PARTIE.

Non omnis moriar.
HORACE.

A l'entrée du port de Plymouth est un rocher fameux par ses naufrages. La basse mer le laisse nu, la haute le couvre. Winstanley entreprit d'y construire à ses frais un fanal qui demandait une masse de bâtiments de la plus inébranlable solidité. Le public ne croyait pas au succès de l'entreprise; Winstanley triompha. Un jour, on vit son fanal dominer ironiquement la mer. L'architecte souhaitait même, en quelque façon, une tempête extraordinaire qui mît à l'épreuve la force du monument. Elle parut enfin, cette tempête; à son approche, Winstanley alla, plein de confiance, la braver sur le môle qu'il avait bâti. L'œuvre et l'ouvrier périrent!

Le secret de l'âme humaine est un roc inébranlable que les métaphysiciens, ne pouvant le sonder à leur aise, ont entrepris de couronner par la physiologie, comme d'un bastion d'où il leur serait facile de tirer à bout portant sur la crédulité publique. Locke, Bacon, Cabanis, Condillac, Maupertuis, Broussais, élevèrent glorieusement leur fanal. Il en résulta une dévastation affreuse dans les sentiments instinctifs, traditionnellement confiés par la Providence à notre cœur, et dont le culte faisait tout le soulagement moral de l'homme sur la terre. Le

plus antique, le plus sublime, le plus consolateur, le plus utile même de ces sentiments était notre foi dans certaines destinées futures, noble préoccupation qui donnait à la pensée un but en harmonie avec ses goûts. Eh bien! ce sentiment essentiel ne fut pas mieux respecté que les autres. Le secret de l'âme humaine, perdant ainsi peu à peu tous les dehors vénérés qui le recommandaient jadis au vulgaire, demeura seul, mais constamment insondable, entre les mains de la physiologie qui se fit une base du roc isolé qu'elle désespérait de fendre. Il demeura, comme le Prométhée de Byron, avec

> A silent suffering and intense,
> The rock, the vulture, and the chain!

avec une souffrance muette et profonde, le rocher, le vautour, la chaîne! La chaîne, ce fut le rideau dont Dieu cache les mystères de notre origine; le vautour, c'est la science qui analyse et qui blasphème. Or, la tempête ou la réaction n'a pas été tardive; à la voix de Kant, de Herder, de Vico et de Cousin, la mer des opinions religieuses s'est violemment agitée; les idées de Platon ont reconquis leur empire, et le flot a éteint le fanal de la physiologie contemporaine.

Il ne reste plus que des débris formidables. Si d'ailleurs le secret de l'âme humaine devient l'objet d'un nouveau duel, c'est par les phénomènes de l'exaltation mentale que devra s'engager la lutte. Il s'est construit dans ce domaine, depuis un demi-siècle, un immense édifice; les tentatives de la physiologie y sont désormais fort peu à craindre. Pareils aux dieux infernaux de Milton, qui s'éclairaient de leurs propres ténèbres, les accidents magnétiques, par leur obscurité même, bouleversent les prévisions et les calculs de la science. Il est impossible aujourd'hui que le somnambulisme, la catalepsie, la seconde vue, la vision, et généralement tous les paroxismes nouveaux qui paraissent se rattacher à l'influence d'un fluide ignoré, ne réussissent pas tôt ou tard à fonder la voie hardie par laquelle on découvrira la nature de l'âme. Sans doute, le résultat est fort éloigné; mais quel progrès serait donc patiemment attendu, quelle marche serait lente, si ce n'est la recherche du principe de notre vie? Les désordres cérébraux qui nous acheminent vers ce but ont même déjà un symptôme commun dans une faculté

de l'organisation humaine en apparence bien rebattue et bien triviale : nous voulons parler du rêve. C'est par les songes, considérés dans toutes les fantaisies de leur existence psycologique, c'est par ce mystère quotidien du sommeil, auquel chaque homme paye à son tour un tribut, comme aux fêtes de la bonne déesse, que la source de l'âme se fera en partie connaître. Voilà pourquoi il nous est venu à l'esprit de ranimer son histoire en ce qu'elle offre de plus précieux relativement à la découverte de notre berceau céleste.

Qui n'a pas goûté, en songe, le plaisir de plonger dans les entrailles de l'Océan, de planer voluptueusement dans l'air, de traverser des flammes, avec une sécurité dont les circonstances rappellent, à s'y méprendre, les vertus que l'histoire des superstitions attribue aux ondines, aux sylphes, à la salamandre ? Ces génies intermédiaires, dont les poëtes se sont emparés, qui ont défrayé tant de traditions et de légendes, qui ont engendré même des cérémonies religieuses et des dogmes fondamentaux, ces génies auraient-ils réellement visité la terre? Ne croyons-nous pas souvent, tandis que le sommeil paraît clouer nos membres ramassés à l'étroit matelas d'un lit, ne croyons-nous pas monter avec lenteur vers une sphère où les lois de la pesanteur ne parviennent jamais; sentir nos corps s'alléger à mesure qu'ils montent, s'élever bientôt plus rapides, plus réduits, en quelque sorte; devenir presque impondérables et *fluidiformes;* se confondre avec l'éther qu'ils respirent et dans lequel ils semblent passés; n'être là-haut qu'un atome vivant, qu'un corpuscule animé de la plus inappréciable substance; ou bien encore participer universellement, comme si notre âme pénétrait l'âme de la nature entière, aux ondulations, aux reflux, aux épaississements, au filtrage de cette matière subtile ? Et enfin, ne croyons-nous pas, au milieu de cette dissémination *omniprésente* de nos esprits vitaux, monter toujours à des hauteurs si prodigieuses et avec une rapidité tellement insensible, que notre corps se raréfie, pour ainsi dire, comme un gaz progressivement subtilisé, comme une essence qui peu à peu s'éparpille et s'atténue, et que, tout d'un coup, pareils à de faibles lampes subitement soufflées par des courants d'air, une brise inconnue, une force ascensionnelle, une réduction dernière nous comprime, nous ravit et nous éteint ?

Quand ce lien extrême n'est pas rompu, il semble qu'un autre monde s'est ouvert, où nous restons comme suspendus, où nos pieds s'appesantissent, où nous recommençons la vie perdue, mais d'une façon aérienne et avec les priviléges qui résultent de la transformation. Nos mains y écartent sans effort les flots de créatures qui s'agitent sans confusion, qui se déplacent comme des ondes élastiques ; cette foule ne nage pas, et pourtant ses facultés impulsives tiennent à la fois du poisson et de l'hirondelle. Là, pour se joindre, les êtres ne font que s'effleurer à peine; ils s'approchent sans pression, ils se retiennent sans attache, ils se séparent moins qu'ils ne se dissolvent. Là, les jouissances les plus délicates se perpétuent sans émousser les organes ; les cinq sens n'y paraissent que les tons principaux d'un clavier, dont le retentissement, par vibrations infinies, se communique à tous les êtres. Le mouvement d'une voiture suspendue, l'équilibre du patin en dehors, le balancement de l'escarpolette et le roulis de la valse peuvent seuls, au réveil, nous rendre une faible image de cette vie spiritualisée.

Tel est le phénomène dont les causes physiques ont reçu, dans les époques modernes, l'explication que la science donnait aux diverses cathégories du songe. Il nous suffira de rappeler ici les excellents travaux de M. Moreau (de la Sarthe), les écrits de M. Virey, de Dugald Stewart, de Formey, de Haller, etc. Mais les médecins restent toujours physiologistes. Sous prétexte de ne rien accorder à l'imagination, ils accordent beaucoup trop à la matière : étudier l'homme dans un cadavre, c'est le chercher où il n'est plus, de même que prétendre le scruter d'une façon abstraite, comme un esprit, c'est le chercher où il n'est pas encore. Si les rêves de Cardan étaient les illusions d'un fou, il y a en revanche bien à réfléchir sur cette phrase de Pascal : *un songe constant serait égal à la réalité.* Entre le matérialisme et les visionnaires se trouve nécessairement quelque chose de grave, une question nuageuse, une difficulté sainte dont la solution renferme la clef du rêve. Aussi n'examinerons-nous pas le phénomène médicalement, anatomiquement, comme une maladie du cerveau; ce qui nous serait très-facile en égrugeant quelques volumes de physiologie pratique. Nous voulons même ignorer comment il se produit au point de vue de l'hygiène, à quelles heures du sommeil, par quelles idiosyncrasies des or-

ganes, sous l'empire de quelle digestion et en vertu de quel plan incliné. Assez de plumes spéciales, de labeurs académiques, de bistouris célèbres, ont jugé ce problème en dernier ressort. Qu'il nous soit uniquement permis d'être le truchement des opinions, des épreuves, des aventures, des préjugés et des doutes de toutes les personnes qui ne savent pas la médecine, mais qui connaissent un peu l'homme; qui ne dissèquent jamais, et pourtant qui observent beaucoup. Ces gens-là forment dans le monde, au sujet du phénomène des songes, comme une rumeur qui bourdonne de plus en plus; ils citent des témoignages, rapportent des autorités, soulèvent des objections, et finissent par éclater en reproches d'impuissance contre les savants. On ne saurait mieux définir leur inquiétude curieuse qu'en transcrivant ce passage d'un écrivain dont la bonne foi du moins n'est pas contestable :

« La sensation a lieu quand l'âme est atteinte, dit M. de Montlosier. C'est alors que l'homme peut se rendre compte de ses communications. Il peut même, jusqu'à un certain point, les diminuer ou les augmenter, les restreindre ou les multiplier. Il peut ainsi voir ou regarder, toucher ou sentir, agir ou éprouver. Mû par la volonté, le regard va au-devant des émissions lumineuses des corps; l'odorat recherche leurs émanations odorantes; la main s'avance pour s'assurer de leurs formes. Les sens sont ainsi les avenues ordinaires par lesquelles l'âme reçoit les communications des êtres et par lesquelles elle transmet les siennes. — Mais quoique nos communications avec les objets extérieurs aient une route déterminée, il ne s'ensuit pas que l'âme, ou, si l'on aime mieux, le *sens intérieur,* ne puisse s'en créer d'autres, ou même correspondre directement avec les objets. Les phénomènes de l'état extatique, ceux du somnambulisme, de la catalepsie, de certaines affections nerveuses, quelques particularités mêmes de l'état de folie, semblent nous montrer que *l'âme peut échapper à la dépendance des sens, et recevoir de la part des objets des communications directes* (1). »

Ces attributs du rêve servent de base aux trois périodes de terreur si habilement répandues dans le conte fameux d'Hoff-

(1) *Mystères de la vie humaine*, tom. I.

mann intitulé, *le Majorat*. D'abord c'est l'auteur, ou Théodore, qui raconte une véritable apparition du spectre de Daniel ; nous reviendrons bientôt sur le caractère merveilleux de ce fantôme. Ensuite une scène fort ordinaire de somnambulisme naturel, mais d'un effet terrible dans le roman, établit le nœud de la fable. Le troisième acte de ce petit drame, la mort foudroyante de Daniel, frappé d'un éclat de voix humaine comme par un carreau de tonnerre, est un phénomène physiologique depuis longtemps constaté dans la science. On admet généralement, parmi les sceptiques, la possibilité des deux derniers actes. Voici comment nous justifions le premier.

Si vous lisez la biographie d'Hoffmann par Walter Scott, vous verrez que le conteur allemand n'inventait ses fantastiques récits que dans un état hallucinatoire, particulièrement susceptible d'extase. Théodore, assoupi dans la grande salle, devant le feu de la cheminée gothique, entend le spectre de Daniel gratter à l'endroit de la porte murée; il entend ses pas, il entend ses plaintes : cela rentre dans les conditions terrestres du songe. Mais Théodore se lève, court à l'entrée de la salle, et *voit* Daniel mort se retirer un flambeau à la main, comme dans les nuits où Daniel vivant accomplissait les effroyables crises de son somnambulisme homicide. Une pareille vision n'est pas en dehors des lois de la nature. Hoffmann pouvait supposer uniquement un rêve; il a préféré l'apparition, comme plus dramatique, mais non comme plus absurde. Rien n'empêchait le narrateur mis en scène dans le roman, que ce soit l'auteur même ou un personnage inventé, de se sentir assez ému par des circonstances locales pour que ses organes perçussent la contemplation de l'âme errante de Daniel, au moment où une heure fatale, des liens en quelque sorte périodiques, et l'attrait incompréhensible du séjour habité durant la vie, en ramenaient l'apparence, de sa demeure sidérale aux lieux témoins de sa rupture avec le corps.

Dans la philosophie latine, il était reconnu par Lucrèce, le plus matérialiste des philosophes latins, que les corps même inanimés se déshabillaient, en quelque sorte, au fur et à mesure de leur existence, et restituaient à la terre ces dépouilles successives dont le réservoir commun formait de nouvelles pa-

rures (1). Dans les animaux, le dépouillement successif se terminait par la métempsycose, et l'âme, ne pouvant plus retenir une enveloppe matérielle dont le temps était accompli, passait dans une enveloppe nouvelle. Ainsi, selon Lucrèce, le corps est composé de diverses pelures, à l'instar de l'oignon; et quand la dernière, la plus déliée, est détachée par la mort, elle continue à errer près du tombeau où les débris matériels reposent, gardant l'apparence des traits que formait l'ensemble de ces voiles divers durant la vie, de même que les enveloppes de l'oignon conservent la figure de la bulbe, lorsqu'on les a séparées de cette racine. Imaginez donc que de la surface du corps humain s'enlèvent, comme des étuis, comme des fourreaux de momies, les formes visibles. Par l'effet de l'extase ou d'une vue plus subtile, ces formes pourront paraître multipliées ou dédoublées seulement. Figurez-vous encore un homme ivre, aux regards éblouis duquel on fait mouvoir une roue avec la plus grande vitesse possible : il voit des apparences curvilignes, des périphéries fantastiques, vibrer du centre de la roue, de l'essieu du cercle, et s'écarter autour de l'axe en ondulations courbes de la même façon que les plis élastiques d'un ricochet sur l'eau. C'est la pensée de Lucrèce; ce fut le rêve d'Hoffmann.

Il y a deux parties dans cette question : les apparences des vivants et les apparences des morts. Pour les premières nous renvoyons les sceptiques aux merveilles du *second sight* (2); pour les dernières, nous invoquerons l'histoire et les sciences naturelles. Si Daniel était mort, comment son âme pouvait-elle revêtir, même aux yeux d'une personne en extase, une forme visible quelconque, puisque la source de cette irradiation matérielle, c'est-à-dire le corps, en était complétement séparée? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre.

L'évocation des mânes, ce rite si fréquent dans l'antiquité, se rattache à la même classification du songe. C'était une suite du principe de l'immortalité de l'âme; on en voit les raisons magnifiquement déduites au premier livre des Tusculanes, et pourtant Cicéron, dans son traité *de Divinatione*, se montre spirituellement incrédule. La logique des anciens ne valait pas mieux

(1) Circulus æterni motûs!... (Bekker, *Physica subterranea.*)
(2) *Revue de Paris*, juillet 1838.

que la nôtre; ce qu'il y a de positif, c'est qu'ils n'en savaient pas plus que nous, et que nous n'en savons pas plus qu'eux en psychologie.

Dans l'incertitude où étaient les populations antiques sur l'état des âmes, elles leur donnaient le nom et les prérogatives d'un dieu. *Cùm vero incertum est,* dit Apulée (1), *quæ cuique fortitio advenerit, utrum lar sit an larva, nomine Manem Deum nuncupant; scilicet et honoris gratiâ Dei vocabulum additum est.*

Saül et les Hébreux croyaient une évocation possible : témoin le fantôme de Samuel appelé par la pythonisse. Moïse fut obligé, dans le Deutéronome, de défendre qu'on interrogeât les morts sur la connaissance de la vérité. Quand Jésus marcha sur les eaux, la première idée des apôtres fut qu'ils apercevaient un spectre (2). Et remarquez bien ceci : saint Thomas ne doutait point que le Christ pût apparaître avec un corps subtil, mais il doutait qu'il fût réellement apparu en chair et en os. Le fameux livre d'Énoch établissait clairement cette doctrine. Il y a des rabbins qui sont persuadés qu'après la mort les âmes revêtent une façon d'enveloppe ou de chappe dont la gêne les habitue à la souffrance, tandis que les âmes des bienheureux prennent un habit magnifique pour familiariser leurs regards avec le Très-Haut (3). Les deux songes de Sophocle et de Simonide, renfermant tous deux une apparition, ne sont pas moins célèbres dans les annales du paganisme que le rêve de Pic de la Mirandole sur la fabrication de l'or, dans les époques chrétiennes. Qu'est-ce donc que le roman d'Épiménide, si ce n'est une poétique extension du songe?

Historiquement la thèse est prouvée : avant le christianisme, tous les peuples du monde admettaient en principe que les âmes, séparées de leurs corps grossiers et terrestres, conservaient après la mort une enveloppe plus subtile et plus déliée, ayant la figure de l'enveloppe précédente; que ces corps étaient lumineux, transparents, impalpables; qu'ils gardaient de l'attachement, de l'attrait pour les choses et pour les personnes aimées

(1) *De Deo Socratis.*
(2) Saint Luc, XVI, 27.
(3) *Talmud.*

durant la vie ; qu'ils revenaient à leurs tombeaux comme au lieu fatal qui servait de nœud providentiel entre l'ancienne demeure et le nouveau séjour (1). Quand l'âme de Patrocle apparut à Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, mais non pas son corps palpable. L'image de Didon descend aux enfers, mais plus grande que nature. Énée reconnaît sa femme Créuse parmi les ombres, mais cette figure a des proportions que n'avait pas la mortelle. Au moment de monter à l'assaut de la tour Antonia, dans le siége de Jérusalem, Titus n'imagina pas de meilleur discours pour exciter ses troupes qu'une digression sur cet état particulier des mânes (2). Enfin, c'était le sentiment de Tertullien (3). Les paraboles de Lazare et du mauvais riche, dans l'Évangile, semblent fondées sur cette ancienne philosophie. Quelquefois on expliquait la facilité du retour des âmes sur la terre par le besoin d'une sépulture; d'où est venue cette admirable expression latine : *Condere animam, condere umbras*, couvrir l'âme, la mettre sous terre. Ovide, dans les *Fastes*, a dit en beaux vers :

Romulus ut tumulo fraternas condidit umbras,
Et malè veloci justa soluta Remo.

Il y avait même chez les Romains une fête curieuse, nommée *fabania lemuria*, qui était dédiée aux mânes. Le père de famille se levait à minuit, pendant que tout le monde dormait dans sa maison; il allait pieds nus, avec un grand silence, à la fontaine du logis, en prenant soin de faire légèrement craquer ses doigts pour écarter par ce bruit les ombres qui auraient pu gêner la cérémonie. Après s'être lavé trois fois les mains, il s'en retournait, jetant par dessus sa tête de grosses fèves noires qu'il avait dans sa bouche, et disant : *Je me rachète, moi et les miens, par ces fèves*; paroles qu'il répétait neuf fois sans regarder derrière lui. L'ombre était censée le suivre et ramasser les fèves. Il prenait encore de l'eau, frappait sur un vase d'airain, et priait l'ombre de sortir du logis, en répétant neuf fois :

(1) Origène.
(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, livre VI.
(3) *De Animâ*.

Sortez, mânes paternels (1). Ce vase d'airain se retrouve dans Lucien (2) ; l'auteur grec dit positivement que les spectres s'évanouissent au bruit de l'airain ou du fer. Théocrite nous montre un berger qui n'ose jouer de la flûte de peur d'éveiller le dieu Pan, que ces accords irritent. Ces préjugés antiques sont très-remarquables ; on connaît l'influence du son et de la musique sur les maladies du cerveau, sur les affections nerveuses et dans le magnétisme animal. La puissance mystérieuse du fer, déja si complète dans les mêmes désordres, éclate de nos jours au milieu des innombrables phénomènes du rêve. J'ai vu des somnambules, au moindre contact avec le fer, tomber comme du haut-mal, et trahir par d'horribles convulsions la secrète tyrannie de cette substance dans le domaine physiologique.

Depuis le christianisme, les mêmes superstitions ont changé de caractère, mais ne se sont pas évanouies. Les Lapons croient au retour des mânes, leur élèvent des autels et y sacrifient (3). Sans doute l'imagination entre pour beaucoup dans de pareilles tromperies ; mais alors on peut se demander : qu'est-ce donc que l'imagination ? Aristote parle d'un hypocondriaque d'Abydos qui se divertissait tout seul et claquait des mains comme s'il eût assisté aux plus belles représentations du monde à l'amphithéâtre ; Horace mentionne un désordre cérébral de la même nature : sommes-nous certains qu'il n'y eût pas là désunion passagère de l'âme et du corps ? Deux amis qui voyageaient ensemble étaient arrivés à Mégare ; l'un d'eux alla loger dans une hôtellerie, l'autre dans une maison particulière. Ce dernier vit en songe que son compagnon le suppliait de venir à son secours, parce que l'hôte voulait l'assassiner. Il fut assez ému de cette vision pour se réveiller ; mais il regarda ce pressentiment comme un songe fâcheux qui n'avait aucune apparence de réalité, et il se rendormit. Aussitôt son compagnon lui apparut une seconde fois pour lui dire que, puisqu'il ne l'avait pas secouru, il ne laissât pas du moins sa mort sans vengeance. Il ajouta que l'hôte, après l'avoir tué, venait de cacher son corps dans du fumier, et termina en suppliant l'homme endormi de se trouver de grand

(1) Apulée, *Dieu de Socrate.*
(2) *Philopseud.*
(3) Olaus Magnus, archevêque d'Upsal, livre VI.

matin à la porte de l'hôtellerie avant qu'on eût emporté le cadavre hors de la ville. Le dormeur, troublé d'un rêve si funeste, accourut à l'hôtellerie dès la pointe du jour; il trouva un charretier prêt à emmener un charriot; il lui demanda ce qu'il y avait dedans. Le charretier prit la fuite; on retira le mort du fumier (1). On cite au XVIIe siècle une histoire plus merveilleuse. Un savant de Dijon se couche un jour, très-fatigué de n'avoir pu comprendre le sens d'une phrase dans un poëte grec (2); il s'endort. Voilà qu'il est transporté tout d'un coup en esprit à Stockholm, introduit dans le palais de la reine Christine, conduit à la bibliothèque et placé devant un rayon où ses yeux distinguent un petit volume dont le titre lui paraît nouveau. Il ouvre ce volume, il y rencontre la solution de la difficulté grammaticale qui l'avait tant préoccupé. La joie de cette découverte réveille le savant, il bat le briquet et note ce qu'il vient d'apprendre; mais l'aventure était trop singulière pour qu'il ne vérifiât pas l'exactitude de son voyage nocturne. Descartes résidait à Stockholm; le savant écrit à M. Chanut, ambassadeur de France en Suède, et le prie de demander au grand philosophe, son ami, comment le palais et la bibliothèque de la reine sont disposés, et si, dans tel rayon, à telle page de tel volume, il n'y a pas dix vers grecs dont il envoie copie. Descartes répondit à M. Chanut qu'à moins de fréquenter la bibliothèque depuis vingt ans, il était difficile de donner des indications plus précises : le rayon, le volume, les dix vers grecs, tout existait. — Je ne défends pas cette anecdote, je la transcris.

Cependant de semblables tours de force ne doivent pas surprendre, depuis que les somnambules magnétiques ont justifié du même pouvoir de translation. Il se trouve en Provence, au moment où nous écrivons, dans le département du Var, un somnambule nommé Michel, natif de Figanières, qui possède la faculté de rétrospection au point d'avoir suivi, sans bouger de place, le voyage de la corvette *la Lilloise*, en 1833. Nous avons tenu entre nos mains la lettre par laquelle M. Garcin, médecin établi à Draguignan, décrivait et attestait ce phénomène dont il fut témoin. En vérité, on n'ose pas répéter les faits que les ob-

(1) Cicéron, *De Divinatione*.
(2) Le comte de Gabalis, *La Haye*, 1718.

servateurs se communiquent, tant il faudrait rabattre de notre présomption intellectuelle et de notre orgueil humain.

Un jeune homme, assez mélancolique, étant loin de son logis, dans un salon où plusieurs personnes causaient en respectant son goût original pour la solitude, tomba peu à peu dans cet assoupissement particulier que les psychologues amateurs nomment une syncope de la distraction, et les gens du monde, plus vrais et plus pittoresques dans leur langage, une *absence*. Le jeune homme avait oublié où il était réellement, il se figurait qu'il rentrait dans sa chambre et qu'il se couchait dans son lit.

Au même instant on frappait à la porte de l'appartement qu'il occupait, et le domestique, étant venu ouvrir, avait reconnu son maître qui était entré, lui avait parlé, s'était couché comme à l'ordinaire. La toilette achevée, le domestique avait pris le flambeau, avait souhaité le bonsoir à son maître et s'était mis au lit. Il était à peine entre les draps qu'on heurte de nouveau à la porte de l'appartement. Le domestique se lève, ouvre, et demeure stupéfait en apercevant encore le jeune homme qui sortait du cercle où nous l'avons laissé tout rêveur, pour se retirer chez lui. Le domestique jure à son maître qu'il est déjà rentré une première fois, et, afin de prouver qu'il ne parle point en visionnaire, court à la chambre et au lit. Mais il n'y avait plus personne ; le lit était défait, comme si quelqu'un y eût couché ; les habits quittés par le spectre avaient disparu, et on voyait au plafond de l'alcôve une modification dans la couleur et dans la substance du plâtre, qui n'était ni brisé, ni fendu, mais seulement altéré dans sa nuance et dans son grain, à la manière des solides qu'un fluide subtil a pénétrés et n'a toutefois pas désunis. En résultat de la puissance avec laquelle le jeune homme s'était absorbé, une irradiation de son âme avait revêtu la figure transmondaine de son corps pour accomplir, sous l'effluve mental de sa volonté, les détails accoutumés de sa toilette du soir. La voix avait parlé et les habits s'étaient montrés au domestique comme des apparences surnaturelles, mais non comme des réalités terrestres : la voix était une émanation sympathique pour les oreilles du valet, les habits étaient une émission visuelle et tactile pour ses yeux et pour sa main. Lorsque le jeune homme se réveilla tout d'un coup de son assoupissement, peut-être sur le reproche d'une jolie femme qui vint taquiner ce silence impoli,

son âme, ramenée violemment au siége habituel, abandonna la chambre, le lit et les formes où elle s'était pour un moment complue, en traversant les obstacles et les distances avec la rapidité, l'élasticité et la compressibilité propres aux fluides supérieurs. Cette hypothèse téméraire a besoin de quelques éclaircissements.

Il n'existe au pouvoir de l'homme qu'un moyen mécanique pour étudier le problème du rêve dans sa plus grande exacerbation mentale, c'est l'ivresse produite par l'opium. « A la cour de Perse, dit Kempfer (1), on prépare pour l'usage du prince une composition infernale où entrent l'opium, le musc, l'ambre, et d'autres aromates qu'on mêle avec soin pour en former des pillules très-petites, et qu'il avale de temps en temps. S'il répugne à prendre ce médicament solide, on lui prépare une eau distillée avec des fleurs aromatiques, et on y fait macérer pendant quelques heures des têtes de pavot. Pour rendre cette boisson plus agréable, on l'édulcore avec du sucre ambré et aromatisé; ces liqueurs deviennent si nécessaires, que les grands ne peuvent passer un seul jour sans en prendre. » — Mais la volupté n'est pas l'unique but de ce breuvage. Quand le bol narcotique monte à une forte dose, il amène un sommeil parfaitement semblable à l'état d'extase, et où les douleurs de l'agonie se confondent avec des ravissements célestes. Kempfer, dans un festin persan, but lui-même à cette coupe enchantée; le rêve fut tellement sidéral, qu'il crut s'asseoir au banquet des dieux décrit par Homère. Les *teriaki*, dans leur crise, abandonnent la surface de la terre, de la même façon que les somnambules planent au-dessus du globe, et que les mânes chéris s'évanouissent à notre vue. « Une jeune fille malade, dit Pinel (2), resta trois jours comme morte; revenue de la syncope, elle se plaignit vivement d'être sitôt arrachée à la volupté pure, à la félicité incompréhensible qu'elle venait de goûter. » Et ce ne sont pas là des préjugés religieux; car Montaigne, qui assurément n'était pas extatique, demeurant sans mouvement et sans vie après une chute très-grave, pré-

(1) *Amœnitates exoticæ.*
(2) *Nosographie philosophique*, tom. II.

tendit au réveil avoir éprouvé une douceur d'existence qui lui était naguère inconnue, et qui le réconciliait avec des pensers de mort. Les Italiens, pour peindre l'extase monacale, ont une expression d'une justesse merveilleuse : ils s'écrient, en parlant d'une femme que les rigueurs du cloître jettent dans l'illuminisme : *la poverina è spiritata!* Voilà bien cette maladie de l'âme, également provenue de la prière et de l'opium, et qui, par ces deux origines contraires, dévoile sa généralité transmondaine. Peu à peu la matière se fait esprit, *spiritata.* Cette constante inclination de l'âme vers la spiritualité est quelquefois, par des circonstances essentielles, tellement développée, que la mort en devient l'effet. On lit dans des Annales de médecine, qu'un père ayant perdu fort jeune une fille tendrement aimée, voulut contempler encore ses traits chéris avant que la terre les eût couverts; ses yeux se fixèrent immobiles sur cet objet de douleur (1), et il tomba enfin sans vie auprès du cadavre. L'autopsie du père ne fit connaître aucune trace de lésion.

Quoi de plus célèbre, dans les chroniques du moyen-âge (2), que la résurrection fugitive d'Abeilard! cet amant si tendre était enterré dans le cimetière du Paraclet. Lorsqu'on ouvrit le tombeau du philosophe pour y déposer Héloïse, le cadavre parut étendre les bras vers l'épouse impatiemment attendue : *elevatis bracchiis illam recepit, et ita eam amplexatus brachia sua strinxit.* Ce miracle n'a pour garantie que la superstition populaire; mais si l'excès de la douleur peut subitement rompre les liens qui unissent le corps et l'âme, comment la réciproque ne serait-elle pas aussi possible? Et pourquoi l'excès du bonheur ne rétablirait-il pas à son tour, passagèrement, la circulation vitale? Il est inutile, je pense, de rappeler ici au lecteur que les historiens et les poëtes de toutes les civilisations se sont rencontrés à décrire l'existence des passions dans les gestes, dans la physionomie des cadavres. La haine, la colère, l'amour, la douleur, les plus profondes secousses de l'âme, survivent fréquemment au dernier souffle de leurs héros. L'antiquité nous a transmis une légende plus extraordinaire dont il faut lui

(1) Chardel, *Essais de psychologie*, 1838.
(2) Chroniques de Touraine sur la vie et les œuvres d'Abeilard.

abandonner la responsabilité (1). Thespesius, de Solos, en Cilicie, homme très-débauché, fort connu de Plutarque, tomba un jour du haut de sa maison, se rompit le cou et mourut. Trois jours après il ressuscita, parfaitement honnête et vertueux. Son corps était le même ; son âme seule avait changé. Il prétendit qu'au moment de la chute, il avait éprouvé la sensation d'un matelot qui est renversé du haut du tillac dans la mer; que son âme, pareille à quelque vapeur, était remontée vers les étoiles dont il avait admiré la grandeur et l'éclat; que d'autres vies, raréfiées comme la sienne, lui parurent s'élever dans l'air, pirouetter avec la rapidité d'un globe brûlant, se mouvoir en divers sens et jeter constamment des flammes, et qu'enfin il fut renvoyé dans son corps comme par un canal, et repoussé comme par un vent impétueux. — Fable étrange, que les psychologues modernes ont soigneusement recueillie, et dont on ne saurait méconnaître la profondeur!

Que le résultat de la chute de Thespesius fût un songe ou la mort, toujours est-il que, par une agonie exceptionnelle, cet homme ressentit justement les perturbations mentales dont le rêve ordinaire accidente la vie. Ainsi un proverbe (Sancho et Figaro nommaient les proverbes *la sagesse des nations*), un proverbe singulièrement trivial, *le sommeil est l'image de la mort*, serait déjà, comme toutes les métaphores immémoriales, une révélation partielle des destinées humaines. Mais, sans donner à de puériles analogies plus d'importance qu'elles n'en méritent, voyons d'abord dans ces hypothèses une nouvelle preuve de l'extrême obscurité du lien qui unit l'âme et le corps. On a fait une remarque très-embarrassante, c'est que les travaux de l'intelligence s'exécutent pendant la veille, comme les rêves s'effectuent durant le sommeil. Voilà donc le sommeil qui, d'une part, ressemble à la mort, et de l'autre sert, comme terme de rapport, au plus immatériel emploi de l'âme. Il y a, on ne peut le nier, un lien harmonieux entre cette identité mystérieuse et les divers phénomènes dont nous parlions tout à l'heure, l'attrait des mânes pour la terre, l'aspiration des humains vers le ciel, l'état mixte, les affinités transmondaines, et enfin la dernière, la sidérale épuration.

(1) Plutarque, *De his qui serò à numine puniuntur.*

On a beaucoup parlé, dans le temps où le choléra-morbus sévissait en Pologne, d'un fait de terreur imitative survenu dans un hôpital de Varsovie. Des médecins de l'hôpital, jaloux de constater l'épidémie, firent appeler un prisonnier russe, homme intrépide et sain ; ils lui montrèrent un lit, en disant qu'un cholérique venait d'y mourir, et lui ordonnèrent de s'y coucher. Le soldat se couche en santé parfaite et avec la plus grande insouciance; au bout de quelques heures, sa tête oisive travaille; l'idée du cholérique expirant ne le quitte plus; sa frayeur augmente, les vomissements le prennent; le lendemain, il était mort. Cet événement jetait la consternation dans le peuple, lorsque les médecins se hâtèrent de prouver que jamais cholérique n'avait succombé dans le lit où l'expérience s'était faite. Le prisonnier avait gagné l'épidémie sous l'influence d'une terreur imitative. Les annales de la physiologie contiennent un trait plus curieux encore. Un condamné à mort fut averti que, dans un but d'expérience médicale, on lui ouvrirait les quatre veines et qu'il périrait comme Sénèque ou Pétrone. Cet homme est placé dans une chambre, les yeux bandés et les mains liées derrière le dos. Il entend préparer tous les instruments, tous les accessoires de son supplice; il sent aux bras et aux pieds l'incision froide de la lancette, et, à l'instant même, le retentissement d'un liquide qui tombe goutte à goutte arrive à ses oreilles. C'étaient quatre fontaines dressées à distance par les opérateurs. Le sang paraît couler toujours ; il coule longtemps. Peu à peu les assistants s'éloignent, les portes se referment, le silence de la mort accroît les frayeurs du condamné. Il est persuadé que sa vie s'échappe avec l'eau des fontaines. Bientôt, le sang coule moins vite ; c'est qu'il diminue : les forces du patient diminuent avec lui. Enfin, les dernières gouttes résonnent; tout se tait. Il expire !

Eh bien ! nous trouvons dans Hérodote (*Muse Polymnie*) une circonstance analogue relativement au pouvoir de l'imitation et de la sympathie dont les rêves sont doués. J'avoue qu'Hérodote occupe, dans l'histoire de la Grèce ancienne, la place tenue par Walter Scott dans l'histoire de la vieille Écosse. C'est le même abus du merveilleux, la même foi dans un monde intermédiaire, le même respect pour les fictions nationales et les croyances populaires. J'avoue que ce caractère me fait plus

aimer son génie, parce que l'imagination n'est peut-être que l'essence de la vérité : mais il vaudrait mieux, pour l'authenticité du phénomène, que Thucydide en fût garant.

Artaban, frère de Darius et oncle de Xerxès, avait reçu la confidence du fameux rêve que fit le roi de Perse; il n'en voulait pas moins détourner son neveu de porter la guerre au delà de la mer Égée. Xerxès, piqué, ordonna que cet incrédule prît les habits royaux, montât sur le trône et se couchât même dans son propre lit. Artaban résistait, s'excusant de sa désobéissance par cette réponse un peu normande : « *Ce je ne sais quoi,* qui vous envoie des songes, n'est pas assez stupide pour croire que je suis *vous,* parce qu'il me verra dans votre lit... » Malgré le dilemme de son oncle, Xerxès insista, et il eut raison. Artaban se coucha, dormit, et le songe de Xerxès fut exact au rendez-vous.

Si jamais le principe de notre vie parut universel, homogène, transmissible, c'est évidemment d'après les détails qu'on vient de lire. Sans doute la préoccupation ne fut pas étrangère à l'accomplissement physique du phénomène; mais la volonté de Xerxès y entra pour beaucoup. Une expérience bien simple facilitera l'intelligence de ce mystère. Prenez une montre et placez-la sur une table, à plat, le verre en dessous, la boîte en dessus; qu'une personne, accoudée sur la table, tienne par les doigts, en restant immobile, un fil à l'extrémité duquel est suspendu un bouton de métal, et approche lentement ce bouton, maintenu dans un complet repos, mais tout à fait isolé comme un pendule, de la boîte également métallique de la montre, aussi près que possible, sans la toucher. Au bout de quelques instants, le bouton subira un mouvement circulaire sur lequel n'auront influé ni la torsion du fil, ni le tremblement des doigts, qu'on suppose dans les meilleures conditions réalisables d'immobilité. Le magnétisme du métal sera d'abord constaté par ce mouvement circulaire. Maintenant, prenez la main gauche de la personne qui tient le fil avec la main droite; que cette personne demeure dans un état mental absolument passif et se livre machinalement à vos impressions; que vous-même enfin, concentrant fortement votre vue sur le bouton, vous commandiez d'esprit à ce bouton un mouvement différent de celui qu'il accomplit à l'instant sous vos yeux; soit en travers, soit en

rond, peu importe s'il est contraire au premier; mouvement ment d'ailleurs que la personne ne saura pas : alors qu'arrivera-t-il? Votre volonté, *fluidiforme,* pénétrant jusqu'au bouton par l'intermédiaire magnétique et combiné de la personne, de sa main, de la vôtre, de son fil et de vos regards, lui imprimera peu à peu le mouvement auquel vous aviez pensé. Il faudra, je l'avoue, que la volonté soit très-énergique, l'attention très-constante, et les deux mains convenablement étreintes l'une par l'autre.

Cette imprégnation réciproque des âmes se développe principalement sous l'action du magnétisme animal. Les physiologistes ont observé que si, dans le somnambulisme magnétique, la volonté de la somnambule est dirigée par le magnétisme sur certains actes ou sur certaines pensées, la somnambule, au réveil, bien qu'elle ne garde aucun souvenir, agit toujours, en quelque sorte, *automatiquement* d'après l'instinct de ces actes ou de ces pensées. Or, en raisonnant par analogie, on peut conjecturer que, si une personne endormie tombe par hasard durant la nuit en somnambulisme naturel, elle percevra à son insu des désirs qu'elle accomplira involontairement au réveil. Eh bien! si le pouvoir immatériel de l'âme solitaire est capable d'une pareille dérogation aux lois ordinaires de l'entendement, que sera-ce dans le cas où l'âme de la personne endormie obéira sans le savoir à l'influence animique d'une personne éveillée! c'est alors que la correspondance providentielle des âmes se manifestera dans toute sa liberté, avec toute l'ubiquité de son principe. Nous possédons à cet égard des renseignements et des faits qui jettent une effrayante lumière sur ces ténébreuses questions; mais ce sont des mystères qui sortent du cadre des recherches modérées auxquelles nous nous arrêtons aujourd'hui.

Ainsi, tout élan d'amour contient une offrande légère de la vie, et notre faculté d'en disposer s'accroît avec l'énergie de nos sentiments (1). L'émission magnétique pourrait même aller jusqu'à la mort de l'homme ou de la femme qui s'y livre avec une volonté profonde et absolue, si l'affaiblissement des organes ou leurs mauvaises dispositions n'y mettaient pas un terme.

(1) Idées de M. Chardel.

Ceux qui ont ressenti les effets d'une passion violente, comprendront avec quelle ferveur on doit employer la vie dans ces moments de concordance éthérée. Les somnambules, en rentrant dans la vie ordinaire, perdent les souvenirs de l'état lucide. Ce phénomène a fait conclure à de hardis psychologues (1) que, dans le somnambulisme, l'âme retournait accidentellement à l'indépendance qu'elle doit conquérir définitivement par la mort; que cette faculté mystérieuse était la jouissance passagère de l'état immatériel; que les enveloppes du corps cessaient pour un moment de contenir le principe inconnu qui nous anime, et que mêmes les organes générateurs de la sensibilité, tout en conservant l'appareil et le mécanisme des fonctions vitales, en suspendaient l'exercice dont l'extrême spiritualisation de l'homme, à ces instants de désordre, n'avait plus besoin. La raison de leur hypothèse est spécieuse : le travail de la mémoire, disent-ils, s'exécute dans le cerveau; or, si le somnambule oublie au réveil, c'est que cet organe ne fonctionnait pas dans le sommeil; par conséquent, l'âme elle-même y fonctionnait indépendamment du corps. Mais, en retombant dans l'extase, le somnambule s'y souvient des faits qui se sont passés dans la crise précédente; il se constitue véritablement deux mémoires distinctes, l'une pour l'extase, l'autre pour la vie ordinaire. Donc, si notre âme, comme des philosophes le supposent, et comme des expériences le constatent, avait habité déjà un autre monde que la terre où vit notre corps, la mémoire de cette existence antérieure ne devrait, logiquement, y reparaître qu'à l'heure où nous sortons, par la mort, de la vie ordinaire, pour reprendre des conditions encore ignorées.

De tout temps, dans les annales de la physiologie comme dans les pages de l'histoire, il y a eu des hommes qui prétendirent apporter en ce monde les vagues impressions d'existences antérieures. Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, lorsque le comte de Saint-Germain et Cagliostro persuadèrent aux gens d'esprit, celui-ci, qu'il avait déjà vécu plusieurs siècles, celui-là, qu'il avait successivement habité plusieurs corps, ce n'était

(1) Chardel, *Essais de psychologie ;* Deleuze, *Mémoire sur la Prévision;* Montlosier, *Mystères de la vie humaine.*

pas seulement un empirisme ingénieux qui soutenait leur prétendu mensonge, c'était aussi un calcul dont la philosophie reposait sur des traditions immémoriales. Ils sortaient tous les deux de l'Allemagne où les principes élémentaires de la psychologie future sont constamment à l'état d'un germe qui fermente; tous deux y recueillirent adroitement de sourdes rumeurs et des indiscrétions lumineuses qu'ils escomptèrent au profit de leur fortune. Un cordonnier allemand, théosophe, Jacob Bœhme, ne dit-il pas : « Si l'homme penche vers la nature céleste, il prend une forme céleste, et la forme humaine devient infernale s'il penche vers l'enfer; car tel est l'esprit, tel est aussi le corps. En quelque volonté que l'esprit s'élance, il figure son corps avec une semblable forme et une semblable source (1). » Ce théorème profond, exprimé dans l'abstrait langage de la métaphysique, résume les doctrines anciennes et nouvelles sur la transmigration de l'essence vitale. La métempsycose de Proclus et de Pléthon, répandue parmi tous les peuples de l'antiquité, que Reuchlin (*de l'Art cabalistique*) et Dacier (*Vie de Pythagore*) ont traitée comme un symbole, la métempsycose qu'on retrouve dans l'Inde et chez les Albigeois ne reçut jamais une définition plus précise. Je ne crois pas avec les bramines qu'en serrant des deux mains une queue de vache, lorsque nous sommes près de rendre le dernier soupir, nous obtenons d'entrer dans le corps des génisses et d'y attendre la prochaine vacance d'une enveloppe humaine, comme dans un purgatoire. Mais je crois qu'on s'est trop hâté de tourner en ridicule ou de reléguer dans les allégories un principe que les disciples de Pythagore inscrivirent au célèbre formulaire de Lysis, quand l'incendie de leur école les chassa de Crotone et de Métaponte pour les disperser dans le monde.

Pythagore estimait l'homme comme tenant le milieu entre les choses intellectuelles et les choses sensibles, il voyait en lui le dernier des êtres supérieurs et le premier des inférieurs, libre de se mouvoir, soit vers le haut, soit vers le bas, au moyen de ses passions, qui réduisent en acte le mouvement ascendant ou descendant que sa volonté possède en puissance; tantôt s'unissant aux immortels, et, par son retour à la vertu, recouvrant le

(1) *De la Triple vie de l'Homme*, chap. XI.

sort qui lui est propre, et tantôt se replongeant dans les espèces mortelles, et, par la transgression des lois divines, se trouvant déchu de sa dignité. Dans le premier cas, si les liens de la matière sont trop faibles pour l'ampleur de l'âme, on explique tous les phénomènes transmondains de notre vie; dans le second, si l'enveloppe charnelle se déforme et s'épaissit, on découvre les merveilles de la métempsycose animale. Et comme il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans cette échelle ici progressive, là décroissante, on touche par les deux bouts aux deux extrémités de la création. Les naturalistes ont constaté déjà une section de cet enchaînement providentiel, par une loi fameuse dans la science : *les minéraux croissent, les végétaux croissent et vivent, les animaux croissent, vivent et sentent* (1). Des variétés ambiguës, des natures doubles, des classes bilatérales en quelque sorte, font la chaîne entre ces grandes familles et comblent l'intervalle qui les sépare. Ce sont les madrépores, les zoophytes branchus, l'ambre, la truffe, les mimeuses, les végétations calcaires; dans la grotte d'Antiparos, le marbre pousse, bourgeonne, se ramifie comme un arbuste; et, en conscience, psychologiquement parlant, un albinos diffère-t-il beaucoup de la sensitive? Et, puisqu'il est question du songe, les bêtes n'ont-elles pas des rêves, comme les poëtes?

Canis in somnis leporis vestigia latrat, dit Pétrone. Dans son quatrième livre, Lucrèce a laissé de magnifiques descriptions sur le même prodige. Indistinctement, dans les trois règnes, on rencontre des dérogations sympathiques, des monstruosités imitatives, l'harmonie pour la révolte comme pour l'équilibre. Ce fut même, il n'y a pas longtemps, et dans la partie zoologique, à propos du genre *ursus*, le sujet d'un combat entre M. Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier, dont le monde savant a retenti.

Tous les philosophes qui ont uni la science des faits à l'énergie de la méditation, attaquèrent ce hardi problème par divers côtés; tous y ont jeté des lueurs qui serviront à le résoudre. Buffon n'admet qu'une seule création, qui a eu ses phases d'existence, qui s'est traînée dans les langes d'un premier âge, dont

(1) Linnée.

les progrès furent un jour marqués par l'apparition de l'espèce humaine, et dont les forces s'accrurent et s'accroîtront de mieux en mieux, au moyen de l'empire que l'homme s'en vint prendre et continuera de plus en plus à prendre sur la terre. Bacon, dans son *Nova Atlantis,* recommande de tenter la métamorphose des organes et de rechercher par quelle manière, en s'y prêtant, chaque espèce put se diversifier et se multiplier elle-même. Pascal, enfin, avait aperçu et n'a pas craint d'écrire, dans un moment où la foi religieuse de l'ascète pliait sous la pensée profonde du physicien, que « les êtres animés étaient, à leur principe, des individus informes et ambigus dont les circonstances permanentes au milieu desquelles ils vivaient ont décidé originairement la constitution. » Ainsi, tout gît au fond dans le déroulement méthodiquement exécuté des matériaux dont dispose la nature, dans un développement successif qui se projette vers le passé, comme il embrasse l'avenir, et ménagé en définitive pour que les événements ou les œuvres se montrent tour à tour chacun à son heure prévue. Mais revenons, au sujet de la digression présente, à la transmigration des âmes.

Assurément, je ne crois pas, avec M. le marquis de L....., frère d'un ancien ambassadeur de Suède à Paris et l'un des plus spirituels visionnaires qui existent, je ne crois pas qu'une fiancée puisse se déguiser en colombe et apporter, dans le bec, un anneau de mariage à son futur. Mais je crois avec Fourier que nos âmes s'isolent progressivement de la matière, que la mort est le premier échelon de cet isolement, et le dernier, une identité parfaite avec l'esprit divin (1). Sa théorie est la seule qui poursuive au delà de l'homme la série ou filiation constatée en deçà; elle est la seule qui démontre par quels gradins, par quelles transformations notre âme s'élève à l'âme du monde. Le morceau de plomb ne devient pas subitement fluide électrique, et cependant les deux substances sont reliées; notre âme, en se séparant du corps, ne rentre pas immédiatement dans le réservoir commun, dans l'âme du monde, et toutefois les deux émanations finiront par se confondre l'une avec l'autre. Il y a donc de l'homme à Dieu, pour les intelligences, un enchaînement, comme il y a une liaison d'un atome à l'homme, pour

(1) Fourier, *Traité de l'Association*, tom. I.

les corps. C'est là ce qui explique, à mon sens, les existences antérieures; car dans l'homme se trouvent autant d'échelons à parcourir, autant de dépouilles à vêtir pour une âme, que se trouvent de perfectibilités successives à conquérir pour une intelligence; c'est là ce qui m'explique les apparitions surnaturelles; car les esprits intermédiaires peuvent accidentellement jouir de la faculté de descendre vers nous, comme nous pouvons accidentellement recevoir la puissance de monter vers eux. Cela dépendra toujours de la distance plus ou moins grande qui marquera l'intervalle de nos conditions respectives. A tous les degrés supérieurs à l'homme, l'enveloppe des âmes subira des modifications proportionnées à son éloignement de l'enveloppe terrestre ou primitive (1). Dans notre monde, le corps était composé de terre et d'eau; à mesure qu'il montera vers Dieu, les substances éthérées, telles que le fluide électrique, le fluide magnétique, et ceux que nous ne connaissons pas, entreront par doses insensiblement plus fortes dans ses éléments, si bien qu'une heure viendra où toute la structure grossière aura disparu, où l'esprit seul restera. Cette hypothèse ne paraîtra pas trop absurde aux lecteurs qui se rappelleront la phosphorescence indécomposable dont on a vérifié récemment l'invasion sur des cadavres, les affinités singulières, depuis peu de temps reconnues, entre le magnétisme animal et l'électricité, les désordres cérébraux survenus à la suite des maladies mentales, et enfin les phénomènes du somnambulisme.

Nous avons cité, à propos du *second sight* (2), l'effrayante catastrophe de cette femme qui, poussée trop violemment à l'état de crise par les magnétiseurs, succomba entre leurs mains, et dont l'âme fut aperçue de son enfant au moment où elle s'échappait du corps. C'est dans le détail de ce phénomène d'exaltation magnétique qu'on pourrait saisir la progressive élaboration que subit le principe de la vie en retournant à ses sources. Il est rare qu'on puisse franchir un semblable paroxisme et rentrer aussitôt dans les liens de l'existence ordinaire. Alors le corps reste sans mouvement, la respiration s'arrête, les battements du cœur ne se font plus sentir, les lèvres

(1) Fourier, *Traité de l'Association*, t. I.
(2) *Revue de Paris*, juillet 1838.

et les gencives se décolorent, et la peau, que la circulation n'anime plus, prend une teinte livide et jaunâtre. Dans un évanouissement, quelque signe de vie se montre toujours. Ici les membres soulevés retombent avec l'abandon de la mort, et tout paraît indiquer au magnétiseur qu'il n'a qu'un cadavre devant lui. Ce qui plaide surtout en faveur des théories précédentes, c'est que, dans l'état lucide, un somnambule craint ordinairement la mort, tandis que, dans l'exaltation magnétique, loin de la craindre, il semble la désirer, et vous parle de son corps comme d'un objet étranger qu'il voit *hors de lui :* preuve que l'âme se rapproche de la séparation définitive en aspirant vers l'origine céleste. Dans l'exaltation magnétique, les somnambules ne rentrent même dans les attaches de la vie ordinaire qu'en cédant à la volonté de leurs magnétiseurs. « Pourquoi me rappeler à la vie? disent-ils. Si vous me quittiez, ce corps qui me gêne se refroidirait, et mon âme n'y serait plus à votre retour. » Il y a des faits plus singuliers. « Une jeune personne, tendrement aimée de sa famille, rapporte M. Chardel, mourait à quatorze ans, après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine. Un de mes amis avait une somnambule très-lucide; on le pria de l'amener. Mais à peine fut-elle entrée dans la chambre qu'elle dit en s'arrêtant : La malade expire, il n'est plus temps; son âme l'abandonne ; je vois *la flamme de sa vie qui se détache du cerveau.* — En effet, il ne restait plus qu'un corps inanimé ; tout était fini. » On sait, du reste, que les passes du magnétisme tirent souvent des étincelles d'une lumière fort vive, à l'endroit où les membres sont articulés. Si le principe de notre existence est une flamme, une émanation peut-être du globe solaire, quoi de plus simple qu'il devienne inaperçu en se raréfiant?

L'invisibilité des corps *transmondains* se comprend aussi par la faiblesse relative de nos organes visuels, faiblesse que les circonstances d'une apparition peuvent momentanément détruire; nos yeux ne sont pas faits pour l'exception, mais pour la règle générale; un fantôme, c'est l'exception. Ne me dites pas que les corps transmondains sont incapables de franchir les distances avec la vitesse de la pensée, et de s'introduire dans les solides avec la ténuité du son : je vous répondrai que la foudre suit instantanément l'éclair, que le fluide magnétique

dirige l'aiguille aimantée au sein des rocs les plus épais. Ne me dites pas que les corps transmondains devraient être palpables : touchez-vous l'air? Or qu'est-ce que l'air, comparativement aux substances éthérées? Ne me dites pas même qu'il est impossible d'entendre la voix d'une créature transmondaine; car nous venons de prouver que c'était une intelligence. Elle pense, elle parle mieux que nous, et sa voix et son langage, comme son corps, ont dû gagner à ne plus ressembler aux nôtres.

En résumé, pour ne pas oublier le Daniel d'Hoffmann, que nous avons quitté passagèrement à propos de métempsycose, tels sont les raisonnements et les faits qui justifient à mes yeux cette apparition mise en conte, mais nullement invraisemblable.

Il est fâcheux que Walter Scott, dans son *Histoire de la Démonologie,* ait confondu les merveilles du somnambulisme avec les fables de la sorcellerie. Je sais bien que ce livre fut tout bonnement une *commande* faite au romancier nécessiteux par le libraire Murray, pour une compilation; mais on doit regretter que la signature imposante de Walter Scott paraphe un recueil aussi incomplet. Une seule histoire y surnage, et nous allons l'examiner.

En 1800, vers l'époque où l'empereur Paul mit embargo sur le commerce anglais, M. William Clerk, premier greffier de la cour du jury, à Édimbourg, se rendant à Londres, se trouva en diligence avec un marin de moyen âge et d'un air honnête, qui s'annonça comme propriétaire d'un bâtiment naviguant pour l'ordinaire sur la Baltique, et dont l'embargo interrompait les affaires. Dans le cours de la conversation décousue et triste qui a lieu en pareil cas, le marin dit, d'après une idée superstitieuse bien connue : « Je souhaite que nous fassions un bon voyage... je vois une pie. — Et pourquoi cet oiseau nous porterait-il malheur? demanda le greffier. — Je l'ignore, dit le marin; mais tout le monde convient qu'une pie présage quelque malheur; deux ne sont pas de si mauvais augure; mais trois! par exemple, c'est bien le diable. — Alors, répondit M. Clerk, si vous croyez aux pies, vous devez croire aux revenants. — Si j'y crois!... » Le marin prononça ce peu de mots d'un ton grave et sérieux qui révélait un homme convaincu. Pressé de plus près par M. Clerk, qui devenait curieux, le voyageur finit par lui raconter l'anecdote singulière que voici :

« Dans ma jeunesse, j'étais lieutenant à bord d'un vaisseau négrier de Liverpool, ville où je suis né. Les dégoûts de mon métier, qui m'offrait chaque jour, dans les tortures des esclaves de Guinée, un spectacle plein d'horreur, me rendaient encore plus insupportable le caractère du capitaine; c'était un homme d'une humeur très-variable, quelquefois doux et affable avec les marins de son équipage, mais plus souvent en proie à des accès de colère, de violence et d'aversion, pendant lesquels il rugissait comme un tigre sur le pont. Le soleil de l'Afrique semblait avoir passé dans ses veines comme une liqueur de feu, et ses prunelles devenaient aussi rouges que le dos des noirs quand leur peau volait sous le fouet. On ne lui parlait à bord que le pistolet à la main.

» Ce capitaine avait conçu une haine particulière contre un matelot, vieillard qui n'avait plus sur le crâne qu'un toupet de poils blancs, et dont le nom était Bill Jones, ou quelque nom semblable. L'équipage respectait ce vieux marin, qui n'avait jamais couché hors du navire; mais, sans doute à cause de ce respect, notre bête fauve ne lui adressait que des menaces et des injures. Le vieillard, avec la licence que se permettent les matelots sur les bâtiments marchands, lui ripostait sur le même ton. Un jour, Bill Jones mit de la lenteur à monter sur le vergue pour ferler une voile. Il était si cassé!

» En ce moment, le capitaine parut, un peu ivre, à la porte de la cabine :

— Ohé, cria-t-il, vieux requin, maudite charogne! vessie gonflée de rum, ferle ou crève!...

» Je ne sais pas ce que le matelot répondit, car ses paroles ne portaient pas de mon côté; mais il fallait qu'elles fussent de nature à pousser à bout le capitaine, car cet homme exaspéré rentra dans la cabine, et en sortit bientôt avec une espingole chargée à la main. Il coucha en joue le prétendu mutin, fit feu... La mitraille frappa dans les vergues avec le bruit de la grêle. Nous vîmes Bill Jones rester un moment, au milieu de la fumée, comme suspendu en travers sur le ventre; puis il s'affala lourdement au pied du grand mât, en tenant ses intestins qui sortaient. On l'étendit sur le pont, évidemment mourant. Il leva les yeux sur le capitaine, et lui dit :

— Vous m'avez donné mon compte, monsieur ; *mais je ne vous quitterai jamais !*

» Le capitaine, en haussant les épaules, se contenta de lui répondre qu'il le ferait jeter dans la chaudière où l'on préparait la nourriture des esclaves, afin de voir combien il avait de graisse. Le malheureux mourut; son corps fut réellement jeté dans la chaudière... »

— Et avait-il beaucoup de graisse? demanda le greffier au lieutenant.

— Ma foi, non ! dit le voyageur naïvement.

Et il continua son récit :

« Notre capitaine ordonna, avec des jurements terribles, qu'on gardât le plus profond silence sur ce qui s'était passé; mais, comme je ne lui cachais pas mon indignation, il me fit mettre à fond de cale. Quelques jours après, cependant, il vint me trouver et me demanda d'un air singulier si j'étais dans l'intention de le dénoncer à la justice, à son retour en Angleterre. Fatigué d'être à fond de cale, dans un climat si chaud, je lui promis tout ce qu'il voulut; il me laissa libre. En remontant sur le pont, je m'aperçus que les marins étaient tous frappés de l'idée que Bill Jones n'avait pas abandonné le navire; ils croyaient que son esprit travaillait avec l'équipage à la manœuvre, surtout quand il s'agissait de ferler une voile, auquel cas le spectre ne manquait pas d'être le premier à cheval sur la vergue. Je finis, monsieur, par le voir moi-même comme les autres, et si distinctement, un soir de tempête, près des Açores, que je l'appelai à voix basse : Jones ! Mais il ne me répondit pas, et grimpa dans la hune où il disparut. Le capitaine seul paraissait ne faire aucune attention à cette chose étrange, et comme on redoutait la violence de son caractère, personne ne lui en parlait. L'équipage, morne et inquiet, dévorait des yeux l'espace qui nous séparait encore des côtes de l'Angleterre.

» Un certain soir (nous avions passé le golfe de Biscaye), le capitaine m'invita à descendre dans sa cabine pour y prendre un verre de grog avec lui. Sa figure était soucieuse; enfin, il s'ouvrit à moi d'une voix un peu émue.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Jack, quelle espèce de compagnon nous avons à bord avec nous.

— Capitaine, fis-je en affectant une grande indifférence, tout cela est une plaisanterie...

— Non, non, ce n'est pas une plaisanterie; il m'a dit qu'*il ne me quitterait jamais*, et il a tenu parole.

— Comment ?... m'écriai-je avec un geste de surprise.

— Vous ne le voyez, vous, que de temps en temps; mais il est toujours à mon côté, il n'est jamais hors de ma vue... Tenez, Jack!... Dans ce moment même, je le vois, là, derrière vous !..

» Le capitaine devint très-pâle; ses regards prirent une expression indéfinissable. Il se leva fort agité.

— Je ne supporterai pas sa présence plus longtemps; il faut que je vous quitte !

» A ces paroles incohérentes, à ces allées et venues que le capitaine faisait dans la cabine comme pour éviter le spectre, je lui répondis tranquillement, afin de le calmer par mon incrédulité apparente, qu'il pouvait se rasseoir, qu'il n'y avait pas moyen d'abandonner le navire puisque la terre ne se montrait pas encore, et que le seul parti raisonnable à prendre, c'était de naviguer vers l'ouest de la France ou vers l'Irlande, d'y débarquer secrètement, et de me laisser le soin de reconduire le bâtiment à Liverpool. Mais il secoua la tête d'un air sombre et me répéta, comme s'il ne m'eût pas écouté :

— Il faut que je vous quitte, Jack!

» En parlant ainsi, le capitaine s'arrêta tout d'un coup, avec l'inquiétude d'un homme qui écoute une rumeur lointaine, et me demanda si je n'entendais pas du bruit sur le pont. Dans la situation extraordinaire où se trouvait le navire, on était toujours sur le *qui vive !* Je monte rapidement l'échelle de poupe; mes pieds avaient à peine franchi le dernier échelon que le bruit d'un corps pesant qui tombait dans l'eau me fit tressaillir. J'allongeai la tête sur le bord du bâtiment, et je m'aperçus que le capitaine s'était jeté dans la mer, de la galerie de poupe, tandis que nous filions six nœuds par heure. A l'instant où le malheureux s'enfonçait, il sembla faire un effort désespéré, s'éleva à demi au-dessus de l'eau, et me tendit la main en s'écriant :

— *My God!* Bill est encore avec moi !...

» Cela dit, la mer se referma, et je tombai à genoux, frappé de terreur, derrière le bastingage. »

Il y a du merveilleux dans une pareille histoire, c'est incontestable ; mais pourquoi ne pas admettre que l'homme, dans des circonstances particulières, jouit des facultés immatérielles au point de maintenir, en quelque sorte, à ses côtés, le songe apparu, et de s'attacher au flanc une vision, de même que Pascal mesurait à ses pieds un abîme? Pascal succomba, malgré ou plutôt à cause de son génie, sous le poids de cet opiniâtre cauchemar. Des impressions douloureuses peuvent modifier notre vie assez profondément pour que les créatures transmondaines descendent continuellement à son niveau, ou pour qu'elle aspire toujours au leur. Ce désordre paraîtra logique à la suite d'un remords violent, à l'épilogue d'un meurtre, quand la victime n'aura pas conquis encore une vengeance plus terrestre, et lorsque son existence, brusquement interrompue, n'aura pas eu le temps de cicatriser la déchirure de ses liens. C'est ainsi que, dans un reptile coupé en morceaux, la vie proteste jusque par l'agonie des tronçons. Et comme toute violation des lois naturelles réagit contre son auteur, le meurtrier subira un contre-coup de l'homme détruit qui se propagera funestement dans sa propre organisation ébranlée. De là ces terreurs toujours planant sur le coupable ; de là ce pressentiment de la mort si commun dans les grands criminels.

Singulière avarice de la Providence! De tous les animaux, l'homme est celui dont la prescience est la plus faible, et encore n'en jouit-il que malade ou coupable. Le songe est une maladie comme le remords; quand le corps et l'âme sont en harmonie, quand les organes de l'esprit et de la chair sont intacts, on ne rêve pas. L'homme ne commence à lire dans les choses futures que du jour où son tempérament s'épuise. C'est durant les affections nerveuses que ses songes se montrent plus particulièrement révélateurs ; c'est dans la goutte, dans les rhumatismes, dans les indispositions chroniques qu'il est plus sensible aux variations de l'air, aux changements des saisons, aux différences des climats. Dans les moments d'ennui, d'humeur ou de souffrance, la moindre gaucherie autour de nous, le moindre ton faux, la moindre discordance dans les paroles, dans les mouvements et dans les gestes, nous blessent et sont près de produire en nous la brusquerie et la colère. Mais, dans la plénitude de la santé et de la conscience, les pressentiments s'éloi-

gnent, comme si nous étions trop terrestres pour leur développement; car l'homme coupable se rapproche plus de la divinité que l'homme vertueux : il irrite davantage sa puissance; le clavier universel est nécessairement plus ébranlé par une dissonance que par un accord.

Les grands poëtes ont précieusement recueilli dans leurs œuvres les témoignages de cette délicatesse, maladive chez l'homme, constitutive pour la nature entière. Connaissez-vous rien de plus finement analysé, dans le domaine de la psychologie et de la vaticination, que le délire progressivement révélateur de Wallenstein, à mesure qu'il se rapproche de la catastrophe qui termina le drame de sa politique et le roman de sa vie? Avec quelle savante préparation Schiller déduit l'égarement du héros, depuis le rêve de la bataille de Lutzen, jusqu'à son monologue cabalistique et aux caresses musicales de sa fille! Comme le pouvoir incompréhensible de la musique sur les désordres cérébraux est admirablement exprimé dans la romance de Thécla, imitation des chants d'Ophélie, dont Shakspeare, par la même science propre aux sublimes intelligences du théâtre, fait adroitement suivre les visions d'Hamlet! Le spectre du ministre Olivarès, dans *Gil Blas,* est une invention digne du génie de Le Sage; et au milieu de son roman, où les réalités de la vie sont prises absolument sur le fait, on se sent tout ému de voir un homme qui a baffoué le monde à la façon de Richelieu et de Ximénès, mourir, non pas du fardeau d'un empire, non pas de l'inanité des richesses et des honneurs, non pas même de faiblesse vitale, mais seulement parce qu'un fantôme, auquel *il ne croit pas,* demeure toujours apparent, fixe, insaisissable sous ses yeux. Cet exemple, que Le Sage aura puisé dans quelque anecdote de son siècle, montre combien l'imagination est susceptible de tuer le corps, même quand ses terreurs fantastiques ne sauraient détruire le jugement de sa victime. On lit d'effrayantes histoires de ce genre dans le *Compendium* rédigé par Walter Scott. Nous rangeons ces histoires, comme l'abîme de Pascal et le négrier de Liverpool, dans la catégorie du pressentiment; car elles nous semblent le résultat d'une lésion irrévocablement mortelle, le prélude impatient du divorce que l'âme compte bientôt proposer au corps. Il en est alors du fantôme assidu comme d'un spectacle auquel votre âme serait présente,

tandis que votre corps en resterait absent. Ces apparitions décousues, mais constantes, sont des lueurs de la région transmondaine, elles vous arrivent par les éclaircies qui s'ouvrent dans votre intelligence malade; et vous êtes d'autant plus clairvoyant, que le symptôme morbide est plus désorganisateur.

André Delrieu.

A LA MÉMOIRE

DE

LA PRINCESSE MARIE.

Entre sainte Cécile et le grand Raphaël,
Vous êtes à présent assise dans le ciel,
Avec les rois de l'art et les rois de la terre.
Ensemble confondus au fond du sanctuaire,
Vous tenez les crayons et le ciseau d'airain,
Beaux comme un sceptre d'or aux mains d'un souverain,
Car la sculpture sainte a, dans sa noble veine,
Un sang aussi divin que le sang d'une reine;
Vous avez sans vous plaindre accepté votre sort,
Et vous avez été si douce envers la mort,
Que l'on faisait silence autour de votre couche,
Croyant encor surprendre un son à votre bouche;
Quand dégagée, enfin, de son lien mortel,
Depuis longtemps votre âme était montée au ciel,
Au ciel qui vous ravit dans sa toute-puissance,
Pour que vous le priiez de plus près pour la France.
Et votre âme, à présent, est au plus haut des cieux,
Au sacré diadème, un rubis précieux!
Mais peut-être, ô princesse! en cette paix profonde,
Qui, comme un océan, de ses flots vous inonde,
Peut-être plaignez-vous, près du trône enflammé,
Ce que naguère, hélas! vous avez tant aimé.
Ame, rassurez-vous, car votre belle France,

Dans les jours de bonheur, comme aux jours de souffrance,
N'est jamais oublieuse, et le monstre vainqueur,
L'ingratitude encor n'a pas touché son cœur;
Forte comme un lion, quand on l'attaque en face,
Faible comme un agneau, quand l'intrigue l'enlace;
C'est toujours la guerrière à l'auguste cimier,
La France du roi Jean et de François premier,
Que l'on peut dépouiller et mettre nue à terre,
Mais qui garde toujours son divin caractère;
Qui dédaigne le corps et prise haut le cœur,
Et qui peut perdre tout au monde, fors l'honneur.
Conserve, ô mon pays! cette vertu sublime,
Et si dans l'avenir tu dois être victime,
Victime de l'honneur et de l'humanité,
Va toujours dans ta force et dans ta dignité.
L'océan Pacifique et ses lointaines îles
Te verront aborder à leurs rives tranquilles,
Et comme un vêtement qu'on portait autrefois,
Jetteront l'égoïsme à ta puissante voix.
Oui, ce sont les Français! il n'est plus de misère,
Ils vous portent l'amour comme ils portaient la guerre.
Peuples, embrassez-vous, et dites en ce jour:
O qu'ils sont beaux les pieds qui marchent pour l'amour!
Et toi, France, poursuis ton illustre carrière,
Sur les peuples obscurs fais pleuvoir la lumière,
Et quand aura sonné le trist et grand adieu,
Tu te reposeras entre les bras de Dieu.

ANTONI DESCHAMPS.

PÉTRARQUE

AU MONT-VENTOUX.

Si je dois m'en rapporter au sentiment de quelques personnes qui ont lu avec intérêt l'extrait de l'ouvrage de Pétrarque intitulé: *de l'Art de bien gouverner un État;* je puis, sans crainte d'abuser de la patience des lecteurs, leur présenter encore l'amant de Laure sous un aspect qui leur est inconnu. J'ai dit que Pétrarque, si célèbre par ses vers italiens, ne méritait pas moins les hommages et la reconnaissance de la postérité, pour les efforts qu'il n'a pas cessé de faire durant toute sa vie, dans l'intention de répandre parmi les nations de l'Europe les saines doctrines de morale et de politique.

Par les extraits de *l'Art de bien gouverner*, ouvrage adressé à J. Carrare, on a pu juger de combien de siècles Pétrarque était en avance sur la politique pratique de son temps, et ceux qui désireront s'assurer que ce savant et ingénieux écrivain s'est occupé des questions qui paraissent les plus étrangères à la nature de son esprit, pourront se satisfaire en lisant un livre de lui, écrit également en latin, dont le titre est : *des Devoirs et des Talents d'un général d'armée* (*de Officio et virtutibus imperatoris*), adressé à Lucchino del Verme, surnommé le Fabricius de Vérone.

Mais la matière sur laquelle Pétrarque s'est exercé avec le plus d'abondance et de supériorité, est la philosophie morale. Craignant de dépasser les limites que je me suis imposées, je ne ferai qu'indiquer celui de ses ouvrages en prose latine où il s'est étendu avec tant de profondeur et d'esprit sur ce sujet.

Mais enfin je conseillerai à ceux qui veulent connaître entièrement le cœur et l'esprit de Pétrarque, de lire son livre : *de Contemptu vitæ*. Ils y trouveront, sous la forme de trois dialogues entre saint Augustin et l'amant de Laure, la plus noble et la plus sincère confession qu'un homme puisse faire des faiblesses de son esprit et de son cœur. Dans ce livre, ils verront comment Pétrarque, examinant, poursuivant et condamnant même toutes les illusions qu'il s'était faites pendant sa vie sur son amour de la gloire et sur la pureté du sentiment que lui avait fait éprouver Laure, il finit par reconnaître et avouer que ces beaux semblants de vertus n'étaient au fond que de la vanité et des passions honteuses déguisées. Par la lecture de ce livre seulement, ils parviendront à reconnaître que les sonnets où Pétrarque a parlé de Laure sont souvent plus passionnés qu'ils ne le paraissent, et que, sous le voile ordinairement épais, mais toujours si pur de son langage platonique, Pétrarque parle fort souvent comme un amant véritable. On a fait bien des commentaires sur les poésies italiennes de cet homme; mais, à mon sens, la traduction complète du *Mépris de la vie*, qu'il a intitulée aussi *son Secret*, serait le meilleur que l'on pût y ajouter. J'engage donc ceux qui persisteraient encore à croire que l'auteur des sonnets sur Laure était un esprit restreint et avait le cœur froid, à lire ce bel et curieux ouvrage, trop long pour être donné en entier ici, et dont toutes les parties sont si fortement enchaînées qu'on ne peut en extraire aucune.

Cependant je tiens à vous faire connaître Pétrarque, différent de ce qu'il est lui-même quand il parle dans ses sonnets et ses *Cansons;* tout autre encore que vous ne l'avez trouvé lorsqu'il enseignait à Carrare l'art de bien gouverner un État. Cette fois il va s'offrir à vous comme un poëte descriptif, comme un penseur plein d'imagination, embrassant dans ses nobles et brillantes rêveries le monde physique et intellectuel; se repaissant d'inquiétudes et de chagrins imaginaires; savourant avec délices le plaisir de se trouver au milieu d'un pays inhabité, sauvage! marchant tantôt au hasard, tantôt en poursuivant un but, mais toujours ramené par la pente de son imagination à se scruter lui-même, à interroger son cœur pour connaître la nature de l'homme et à chercher quel est le but et la fin de la vie. Depuis J.-J. Rousseau jusqu'à nos jours, il n'a certes pas man-

qué d'écrivains habiles qui se sont exercés à peindre les malaises de l'âme, le vague des passions et les rêveries douloureuses du scepticisme. On a même cru que cette disposition des esprits, chez les hommes qui souffrent ou qui écrivent, était un résultat nouveau dû à l'agitation du monde social et politique depuis quatre-vingts ans. Mais l'homme est toujours le même, sans cesse balloté sur l'océan de la vie par l'espérance et le découragement. Toutefois cette maladie des âmes ne peut être observée et bien décrite que lorsque les nations ont outrepassé les limites d'une certaine politesse. Avant cette époque, quelques rares esprits seulement, peuvent apprécier les nuances de cette sorte de malaise moral, qui disparaissent aux yeux du vulgaire, exclusivement préoccupé des grosses douleurs physiques dont il est assiégé. Tel fut le rôle réservé, pendant le cours du quatorzième siècle, à Pétrarque, dont l'âme tendre, élevée, subtile, ne savait où se reposer au milieu de cette Europe si barbare et si féroce encore à cette époque. On va l'entendre, et l'on jugera, en lisant son ascension au Mont-Ventoux, si on n'y reconnaît pas tous les signes qui caractérisent l'école de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de MM. de Châteaubriant et de Lamartine. C'est Pétrarque qui parle :

LE MONT-VENTOUX.

« Je suis monté aujourd'hui sur une haute montagne de cette province, appelée, non sans raison, le Mont-Ventoux, et remarquable par sa forme et son élévation. J'ai été entraîné à la parcourir en détail, par une curiosité qui date de mon enfance, lorsque je vis cette contrée pour la première fois. En effet, le Mont-Ventoux fixe toujours les regards et l'attention, sous quelque aspect qu'on le voie ; et en le gravissant aujourd'hui, je n'ai fait que réaliser un désir dont je nourrissais depuis longtemps la pensée. La résolution de le gravir me vint la veille, comme je relisais le passage de Tite-Live, dans lequel cet historien raconte que Philippe, roi de Macédoine, faisant la guerre aux Romains, parvint au sommet du mont Hémus en Thessalie, d'où les deux mers, l'Adriatique et le Pont-Euxin, pouvaient, disait-on, être aperçues. Éloigné de ce pays comme je le suis, je ne saurais dire si le fait est vrai ou faux. Pomponius Mela

l'affirme, Tite-Live le nie. Quant à moi, je reste, à ce sujet, dans un doute qui ne durerait certes pas longtemps si j'étais aussi près du mont Hémus que je le suis du Mont-Ventoux. Quoi qu'il en soit, revenons à ce dernier.

» Au moment du départ, et lorsqu'il fallut faire choix d'un compagnon de voyage, chose singulière ! en pensant à mes amis, ce fut à peine si je pus jeter mes vues sur l'un d'entre eux. Pour faire de compagnie un voyage, ou même une promenade, rien, en effet, n'est si rare que l'accord des volontés, que la convenance entre les goûts et les caractères. L'un me paraissait trop vif, l'autre trop lent ; je redoutais également trop de gaieté ou trop de tristesse; celui-ci était trop spirituel, un autre trop simple. Dans un compagnon je voulais également éviter un silence obstiné ou une loquacité fatigante ; tel était trop gras pour bien marcher ; la maigreur d'un autre me faisait craindre d'avoir peine à le suivre. Bref, au milieu des appréhensions que m'inspiraient tous ces légers inconvénients dont l'amitié fait si bon marché quand on est réuni tranquillement dans une maison, je fixai mon choix sur mon jeune frère. Je lui fis part de mon projet, et il l'adopta avec d'autant plus de plaisir que je le préférai à un ami, ce qui est toujours très-doux pour le cœur d'un frère.

» Au jour désigné nous partîmes de la maison. Vers le soir, nous étions à Malausane, village situé à la base du Mont-Ventoux, du côté du nord. Nous demeurâmes là un jour. Enfin aujourd'hui, accompagnés de quelques serviteurs seulement, mon frère et moi, nous avons escaladé la montagne, mais non sans difficulté, car de ce côté elle est escarpée et fréquemment hérissée de roches. Mais comme dit à peu près le poëte : *Labor omnia vincit improbus.*

» Longueur du jour, pureté de l'air, force et dextérité de corps, tout a favorisé notre entreprise, et nous n'avons trouvé d'autres obstacles que l'aspérité naturelle des lieux.

» Cependant un vieux berger, qui passe sa vie dans une des cavités de la montagne, s'efforça aussi par ses discours de nous détourner de notre projet. Il nous dit que, cinquante ans avant, lorsqu'il était jeune, il eut une fois la fantaisie d'atteindre jusqu'au sommet de la montagne, mais qu'il n'en avait rapporté, outre le regret d'y avoir été, qu'une fatigue extrême

et ses vêtements déchirés. Personne, ajouta-t-il, n'y était monté avant moi, et, depuis, personne n'a suivi mon exemple.

» Quand on est jeune, on écoute peu les conseils. Ceux du vieillard ne firent qu'irriter notre curiosité. A peine le berger se fut-il aperçu de l'inutilité de ses remontrances, qu'il s'avança avec nous vers les rochers, d'où il nous indiqua du doigt un sentier très-rapide. A cette indication il joignit encore quelques avertissements sur les détours qu'il fallait suivre, et quand nous l'eûmes quitté, nous l'entendîmes de loin gémissant encore sur l'extravagance de notre entreprise.

» Nos vêtements retroussés et liés pour faciliter la marche, on commença à monter. La vivacité de nos premiers efforts nous fatigua beaucoup, et à ce point même que nous fûmes obligés de nous reposer pour reprendre ensuite notre marche, mais beaucoup plus lentement. Moi surtout qui avais pris une pente moins difficile, je marchais assez à l'aise, tandis que mon frère tendait au sommet du mont par un chemin plus direct, mais infiniment plus dur.

» Plusieurs fois il m'appela pour me faire prendre la véritable route; mais je lui répondis qu'il m'importait peu de faire quelques pas de plus, et que je préférais arriver en haut un peu plus tard, sans me donner trop de peine. Tout en cherchant à excuser ainsi ma paresse, et lorsque mon compagnon touchait déjà presque à la cime, moi j'errais encore dans les parties basses de la montagne. Mais à la fin je m'aperçus que je faisais beaucoup de chemin et que je prenais une peine tout à fait inutile, puisque je ne me rapprochais aucunement du but. Alors je m'avouai mon erreur, et je me disposai à monter droit au haut de la montagne. Harassé de fatigue, j'y rejoignis mon frère qui s'était assis et s'enveloppait de ses vêtements pour se garantir du froid.

» Après le repos, on se remit en marche et nous parcourûmes l'espèce de plateau qui forme le sommet du Mont-Ventoux. Mais, quittant ce lieu élevé, incorrigible et toujours abusé par les mêmes erreurs, je retombai dans les vallées inférieures, et en cherchant de nouveau à abréger le chemin pour remonter, je l'allongeai au contraire de beaucoup. La vérité est que par un instinct de paresse, je reculais toujours l'occasion et l'ennui de monter; mais la nature des choses est invariable, et, quoi

qu'on fasse ou que l'on veuille, on ne saurait monter en descendant; aussi, que vous dirai-je? Trois fois je répétai ce manége, non sans essuyer de bonnes railleries de mon frère, car je perdis deux heures environ en divaguant ainsi.

» Souvent, pendant ces erreurs, en faisant mille détours incertains, et lorsque je ne savais quelle route prendre ou suivre, je m'asseyais dans une vallée. Là, au moyen des ailes de la pensée, m'élançant de la réalité aux choses immatérielles, je me disais : « N'oublie pas combien de fois tu t'es trompé » aujourd'hui en gravissant cette montagne, et sache qu'il » pourra t'en arriver autant lorsqu'il faudra monter à la vie » éternelle et bienheureuse ! Que cette image te serve de leçon » et de guide pour bien comprendre cette importante vérité : car » tout ce qui est corporel et visible se comprend avec facilité; » mais l'immortel se dérobe aux efforts de notre intelligence. » N'oublie donc pas que la vie bienheureuse est élevée; que l'on » n'y parvient que très-difficilement, et que l'on ne peut y » atteindre que graduellement et en allant de vertu en vertu, » comme sur ce mont on s'élève en s'élançant de rocher en rocher. » Le *haut* est la fin de tout; c'est le but du voyage comme de » toute notre vie. Chacun s'efforce pour y arriver, mais peu y » parviennent; car, comme dit Ovide : « C'est peu de vouloir, il » faut encore désirer la possession.

» Mais tu t'abuses, me disais-je encore. Non-seulement tu » veux, mais tu désires ardemment; qui est-ce donc qui t'em- » pêche de monter? C'est l'attrait séduisant d'un chemin moins » difficile dans lequel tu t'attends à trouver plus de plaisir que » de peine et qui te paraît plus court. C'est là l'illusion que tu » te fais. Mais quand tu auras erré longtemps, quand tu te » seras bien fatigué inutilement dans l'espoir d'éviter une fatigue » inévitable, il faudra bien que tu te décides enfin à gravir » vers le sommet de la vie bienheureuse, ou à ramper et défini- » tivement à mourir dans le fond de la vallée des pécheurs. »

» Ces réflexions réveillèrent l'énergie de toutes mes facultés. Fasse le ciel, lorsque j'entreprendrai le grand voyage auquel j'aspire, que, dans les heures de découragement, je puisse ranimer l'ardeur de mon âme, comme aujourd'hui j'ai ranimé celle de mon corps.

» A la cime du Mont-Ventoux, se trouve une élévation qui

domine toutes les autres, et que les gens du pays appellent la Colline des Enfants, sans doute parce que sa position lui donne l'air d'être la mère de toutes celles qui l'environnent, et à son sommet règne une petite plate-forme ou nous nous étendîmes pour prendre du repos.

» Mais puisque vous avez bien voulu, Colonne, m'écouter jusqu'ici, accordez-moi encore quelques instants d'attention, afin que je vous fasse connaître la fin de notre entreprise.

» En arrivant à ce point élevé, la vivacité de l'air, l'immensité d'espace que l'on découvre, m'ont jeté d'abord dans la stupéfaction. Je dirigeai ensuite mes regards en bas, et, apercevant les nuages sous mes pieds, tout ce que j'avais lu de l'Olympe et de l'Athos me parut moins incroyable. Bientôt je portai ma vue vers les régions de l'Italie, de ce côté où mon cœur m'entraîne toujours. Malgré leur éloignement réel, je crus voir près de moi ces Alpes couvertes de neige, à travers lesquelles l'implacable ennemi des Romains se fraya, dit-on, un chemin en brisant les rochers avec du vinaigre. Alors je soupirai, je l'avoue, après ce ciel d'Italie, que mon esprit, bien plutôt que mes yeux, me faisait voir, et j'éprouvai un immense désir de retrouver mes amis et ma patrie. Mais, tandis que je faisais des efforts pour surmonter cette faiblesse pardonnable cependant, mes réflexions prirent un autre cours, et des paysages lointains qui les avaient fait naître, elles se reportèrent jusque sur le temps passé. Il y a aujourd'hui dix ans accomplis que j'ai terminé mes études et quitté Bologne. Grand Dieu! ô sagesse immuable! combien mes goûts, mes habitudes ont subi de changements depuis cette époque! Mais ne t'appesantis pas sur ces vicissitudes, car tu n'es pas encore tellement bien établi dans le port, que tu puisses tranquillement repasser dans ton esprit les tempêtes que tu as éprouvées. Un temps viendra peut-être où, te retraçant l'ensemble de ta vie, tu pourras dire comme ton cher saint Augustin : « Je veux me souvenir de toutes les faiblesses, de toutes les souillures charnelles de mon âme, non par amour pour elles, mais, ô mon Dieu, par amour pour toi! » Oui, je le sens, j'ai encore dans l'âme quelque chose de douteux et de fatigant, parce que je n'aime plus ce que j'avais l'habitude d'aimer. Mais je me trompe, je l'aime encore, mais plus honnêtement, plus sérieusement. Enfin il faut dire

toute la vérité : oui, j'aime, mais ce que je ne voudrais pas aimer, ce que je voudrais pouvoir haïr. J'aime donc, mais malgré moi et comme forcément. J'en suis triste, j'en pleure et rien ne m'est plus applicable que ces vers : *Adero si potero, si non invitus amabo.*

» A peine trois ans sont-ils écoulés depuis que cette passion condamnable, qui régnait sans contradictions sur mon cœur, a été combattue par mes réflexions et mon repentir. Depuis ce temps je me livre sans cesse un combat intérieur.

» C'est ainsi, ô Colonne, ô mon père, que, sur cette montagne, tantôt je me félicitais de mon amendement, et tantôt je pleurais sur mes imperfections, m'apitoyant sur l'instabilité des pensées et des actions des hommes dont je me fournissais à moi-même, un exemple, puisque j'oubliais d'observer des lieux que j'étais venu voir exprès, et à la singularité desquels le souvenir de mes chagrins m'a rendu insensible.

» Mais le soleil baissait et il était temps de partir. Averti, effrayé même par le prolongement des ombres, je me retournai vers le couchant. De ce côté sont les limites naturelles de la France et de l'Espagne, les monts Pyrénées qu'aucun objet ne masque, mais qui ne peuvent être aperçus du Mont-Ventoux à cause de la distance qui les en sépare. A droite sont les montagnes du Lyonnais ; à gauche les rivages de Marseille et d'Aigues-Mortes, et sous mes yeux coulait le Rhône. Pendant que je considérais ce spectacle, et que mon corps, placé à une telle élévation, semblait favoriser l'exaltation de mon âme, je m'aperçus que je portais le livre des *Confessions* de saint Augustin, don chéri que je tiens de vous, Colonne, et que je conserve pour l'amour de celui qui l'a écrit et me l'a donné ; livre que j'ai toujours entre les mains, que sa petitesse me rend si cher parce que je puis le conserver sans cesse avec moi. Je l'ouvris donc pour lire ce que le hasard présenterait à mes yeux, car on n'y trouve rien que de bon et de pieux. Je l'ouvris au dixième livre. Mon frère, qui attendait impatiemment que j'en lusse un passage, s'arrêta pour l'écouter. J'en prends Dieu et mon frère à témoin, voici les lignes sur lesquelles tombèrent mes yeux : « Les hommes courent pour aller admirer le haut » des montagnes, l'immensité des mers, le long cours des » fleuves, les bords de l'Océan ou épier la marche des astres,

» et ils s'oublient eux-mêmes ! » Je demeurai stupéfait, je l'avoue, et fermai le livre plein de colère contre moi de ce que j'admirais les choses terrestres, tandis que, par la lecture seule des philosophes païens, j'aurais dû apprendre que les choses spirituelles sont véritablement les seules grandes et dignes de notre admiration.

» A compter de ce moment, je me contentai de ce que j'avais vu de la montagne et, dirigeant mes yeux intérieurs en moi-même, je ne proférai plus une parole jusqu'à l'instant que nous fûmes arrivés au bas. Ce passage des *Confessions* m'avait suggéré mille et mille pensées, ne pouvant croire qu'il se fût offert par hasard à mes yeux, ni qu'il ne s'adressât pas directement à moi. En un mot, cet avertissement me parut être de la même nature que ceux qui furent donnés à Augustin et à Antoine ; et de même que ces deux hommes s'arrêtèrent après avoir été avertis, ainsi qu'eux je gardai le silence après ma lecture, réfléchissant au goût excessif des hommes pour les choses visibles et à leur indifférence habituelle pour ce qui est purement spirituel et pour Dieu.

» Combien de fois, en descendant et lorsque je me retournais pour regarder le sommet de la montagne dont l'éloignement successif me faisait apprécier la petitesse réelle, combien de fois je me suis demandé si ce n'était pas un tas de boue ! à chaque pas je me disais : « S'il a fallu prendre tant de peines et s'humecter de tant de sueur, pour se rapprocher tant soit peu du ciel en montant là, quel travail, quelles douleurs, quelles tortures n'aura-t-on pas à endurer lorsque, pour se rapprocher de Dieu, il faudra escalader les aspérités de l'insolence humaine, et fouler aux pieds tout ce qu'il y a de mortel ; quand, pour suivre le vrai sentier, on aura à surmonter tout à la fois des obstacles terribles et des objets qui nous séduisent.

» Tout en me laissant aller au cours de ces pensées, je descendis la montagne sans faire aucune attention aux difficultés que présentait le chemin, et nous nous retrouvâmes bientôt à la cabane du berger d'où nous étions partis avant le jour. Il était nuit close, la lune brillait, et tandis que nos serviteurs préparaient un repas, je me suis retiré dans un coin de la chaumière pour vous écrire sur-le-champ les impressions et les idées telles qu'elles me sont venues pendant cette course.

» Vous voyez, Colonne, ô mon père, que je ne veux rien vous cacher. Vous qui connaissez toute ma vie, vous saurez encore mes pensées les plus secrètes. Je vous en supplie, priez pour qu'elles tournent à mon avantage. Adieu. »

Ce n'est certes pas l'ouvrage d'un faiseur de lieux communs sur l'amour, comme on reproche souvent à Pétrarque de l'être, que cette première lettre *sur l'Art de bien gouverner un État,* que j'ai fait connaître dernièrement, non plus que celle-ci, où il rend compte d'une manière à la fois si pittoresque et si philosophique de son ascension du Mont-Ventoux. Ce dernier écrit est au contraire une composition pleine de pensées vraies et fortes, où les images sont aussi nouvelles qu'élevées, et dans laquelle enfin l'auteur a su concilier avec une hardiesse des plus heureuses, la peinture des passions mondaines avec celle des sentiments profondément religieux. Saint Augustin lui avait sans doute indiqué cette voie ouverte à la poésie depuis l'établissement du christianisme; mais on doit tenir compte à Pétrarque de l'allure franche et originale qu'il a prise en s'élançant dans cette carrière, où il a précédé de quatre siècles les auteurs de la *Nouvelle Héloïse,* de *Paul et Virginie,* de *René* et des *Méditations.* Et, en effet, si l'on compare le récit de la promenade au Mont-Ventoux avec les quatres livres que je viens de désigner, on reconnaîtra que l'idée principale qui donne la vie et fait la force de toutes ces compositions, est la même, savoir : que l'âme humaine, tiraillée par l'amour de la passion et par le besoin de se conserver pure, passe continuellement d'un état d'espérance à un abîme de désespoir.

Comme les ouvrages de saint Augustin ont un caractère pieux qui les place naturellement hors du cercle littéraire, je crois donc devoir attribuer à Pétrarque la gloire d'avoir introduit dans la littérature moderne, un genre nouveau dont il a laissé plusieurs modèles, mais dont l'*Ascension au Mont-Ventoux* et *son Secret* me paraissent être les plus remarquables. Ce genre, où les rêveries tendres et mélancoliques se confondent avec les pensées philosophiques et religieuses les plus profondes, tire évidemment son origine de la Bible et des ouvrages des premiers pères de l'Église. Mais je le redis encore, l'esprit qui a inspiré ces divers écrits soufflait de plus haut que des som-

mités du Pinde, et ce n'est qu'à compter de Pétrarque que ces inspirations passionnées et pieuses tout à la fois, furent considérées comme des moyens poétiques dont on se servit pour constituer un genre, un art en quelque sorte nouveau.

On continua de cultiver cet art en Italie, jusqu'à la fin du seizième siècle, et le dernier grand poëte qui l'ait traité avec distinction est Vittoria Colonna, femme du marquis de Pescaire.

Pour en trouver des traces anciennes, en France, il faut remonter jusqu'aux lettres qu'Héloïse écrivit du Paraclet à Abeilard, quoique ces écrits soient aussi plus pieux que littéraires. Mais à partir de ce temps, il ne s'en présente plus d'exemples fameux au moins; car il faut franchir plusieurs siècles pour arriver à Fénelon que je regarde comme l'écrivain qui a renouvelé la tradition de l'art tel que Pétrarque l'a cultivé.

Mais le Français du XVIIe siècle, qui, dans ses ouvrages, a peut-être le mieux saisi et traité ce genre moderne dont Pétrarque a jeté les fondements, est notre grand peintre Nicolas Poussin. Ses tableaux de l'*Arcadie*, de la *Femme adultère* et surtout ses admirables paysages dans lesquels il a su répandre tant de charme, où il a si artistement mêlé les joies et les tristesses de la vie; où il a revêtu les passions humaines d'un manteau de philosophie religieuse qui leur donne une si noble apparence; tous ces tableaux portent évidemment des signes de parenté, non-seulement communs aux écrits de Pétrarque que j'ai cités plus haut, mais encore à ceux de Fénelon, de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre ainsi que de MM. de Châteaubriand et de Lamartine. Tous ces poëtes penseurs et amants des beautés de la nature, auxquels je joins notre grand artiste, ont imprimé à leurs productions un double signe qui caractérise l'école dont ils relèvent et qui les classe à part : c'est, quant au fond, la peinture des passions, sans cesse combattues par la morale religieuse, et dans la forme, l'emploi habituel des descriptions de la nature agreste et sauvage.

Aussi, sans prétendre le moins du monde imposer une division que j'ai choisie pour aider mes études et distinguer dans mon esprit une famille d'écrivains et d'artistes, dont Pétrarque

me paraît être la souche, ai-je pris l'habitude de comprendre les auteurs de la *Femme adultère,* du *Télémaque,* de la *Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, de *Réné* et des *Méditations,* sous la dénomination de *poëtes-paysagistes.*

E.-J. Delécluze.

PSYCHOLOGIE DU RÊVE.

SECONDE PARTIE.

L'avenir n'existe pas : comment donc est-il possible de le connaître, de le prévoir, même en songe? Tel est l'argument de tout le monde, l'objection banale, mais spécieuse, de la foule. Rappelons d'abord que le pressentiment, ce vestibule en quelque sorte de la prévision, est un phénomène tellement vulgaire, tellement immémorial, qu'il a pris depuis longtemps sa place à côté du rêve lui-même, dont il se montre parfois ou la cause, ou l'effet, ou l'accessoire. Les anciens, et nous parlons ici des hommes de science, étaient convaincus que l'âme percevait durant le sommeil, et par le moyen des rêves, le sentiment des choses futures. Lisez Pline, Cicéron, Xénophon, Aristote, vous verrez ces magnifiques intelligences se débattre au milieu des faits ou s'abstenir religieusement. Les crises sociales de la civilisation et les mouvements politiques de l'histoire se lient tous plus ou moins à la psychologie du rêve. Tantôt c'est une apparition où des figures se montrent et où des voix se font entendre; tantôt c'est un songe où les événements se retracent. Quel que soit le mode révélateur, la Pythie du sommeil domine les peuples. La Bible, le Nouveau-Testament, les évangélistes, les pères de l'Église, invoquent tour à tour son culte. Alexandre à Tyr, Nabuchodonosor en Chaldée, Joseph en Égypte, Moïse, Pharaon, Daniel, Abraham, tous les prophètes, tous les conqué-

rants, tous les législateurs, y puisent leurs oracles, leurs doctrines et leurs conquêtes, sous forme d'une prédiction nocturne. Il y a des songes pour Mahomet, pour Xerxès, pour Mithridate, pour Cambyse, pour Clovis, pour Henri IV, pour Balthazar, pour Louis XIV, pour Napoléon. Faut-il rappeler des illustrations classiques en ce genre : les terreurs de Calpurnie, les histoires de saint Augustin, cet homme qui vint trouver Brutus dans sa tente, et ce fantôme qui se dressa devant César au Rubicon? On a même fait de la médecine avec les songes : Origène, Hippocrate et Jamblique, traitent les maladies *préventivement,* au moyen du rêve. Quelle majestueuse figure dans le poëme de l'*Iliade*, que le rôle de Cassandre ! ne dirait-on pas qu'Homère, profond philosophe autant que divin rapsode, voulut personnifier la prescience de l'âme humaine comme auréole suprême de son épopée? Raphaël, le plus grand des peintres, a pu décrire, au moyen des couleurs terrestres, le phénomène de la *transfiguration;* mais où trouver un Descartes, un Pascal, un Newton, pour sonder l'abîme de cette prophétie vivante, pour analyser les lois de ce phénomène naturel? Il me semble que le spectre de Banco et l'ombre d'Hamlet, galvanisés par Shakspeare, ont tressailli derrière moi.

Il ne faut pas d'ailleurs confondre les pressentiments ou prévisions avec les pronostics ou présages. Les pressentiments résultent d'un mouvement intérieur opéré en nous par une faculté dont nous sommes doués, sans pouvoir en expliquer la cause. Les pronostics sont une coïncidence supposée entre des événements actuels et des événements éloignés. Les pronostics sont des préjugés puérils, dont la plupart ont leur source dans la fausse application d'une croyance religieuse. Il est de toute évidence qu'il n'y a nul rapport entre tel nombre, tel jour de la semaine et les succès de telle ou telle entreprise. C'est sur la valeur des présages que se fondait, l'*oneirocritie,* ou faculté de lire dans les rêves, spéculation frivole qui compromettait la source divine du pressentiment, dont Avicenne et le grand Hippocrate lui-même se sont préoccupés comme d'une vérité sainte, Artémidore comme d'une science positive, et Cardan, Belot, Apomazar, comme d'une révolution diabolique. C'est encore sur l'interprétation des pronostics que reposait l'art de la divination si célèbre chez les anciens, et cela suffit pour démontrer

la fausseté de cet art, dont les hommes éclairés ne furent jamais dupes. Cette distinction entre le pressentiment et le pronostic, est nécessaire, comme on le voit, pour n'être pas moins à l'abri des charlatans qu'en garde contre les sceptiques. Reste pour l'incrédulité un dernier cheval de bataille, c'est le cas où le pressentiment se complique d'un fantôme et d'un songe avec une reproduction si parfaite de toutes les circonstances de la vie réelle, que le dormeur croit être positivement transporté dans l'avenir. Ce que nous avons dit plus haut nous dispense d'une profession de foi à l'égard du songe et du fantôme. Quelques faits peu connus suffiront au tableau de cette catégorie du pressentiment.

« Le marquis de Rambouillet (1), frère aîné de Mme la duchesse de Montausier, et le marquis de Précy, aîné de la maison de Nantouillet, tous deux jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, étaient intimes amis, et allaient à la guerre comme y vont en France toutes les personnes de qualité. Comme ils s'entretenaient un jour ensemble des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour les Flandres, où était la guerre, et de Précy, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, de Précy, convalescent, entendit, sur les cinq heures du matin, tirer les rideaux de son lit, et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet en buffle et botté. Il sortit de son lit, et voulut sauter à son cou, pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour; mais Rambouillet, reculant de quelques pas en arrière, lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison; qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée; qu'il avait été tué la veille dans la tranchée; que tout ce que l'on disait de l'autre monde était très-certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait point de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première occasion où il se trouverait.

» On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Précy

(1) *Mémoires de Rochefort. — Causes célèbres*, tom. XI.

à ce discours ; ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyait le vouloir abuser ; mais il n'embrassa que du vent, et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, qui était dans les reins, d'où le sang paraissait encore couler.

» Après cela, le fantôme disparut, et laissa de Précy dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela en même temps son valet de chambre et réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent, il conta ce qu'il venait de voir ; tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination. On le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût *rêvé* ce qu'il disait. Le marquis, au désespoir de voir qu'on le prenait pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances que je viens de dire ; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami en veillant, on demeura toujours dans la même pensée, jusqu'à l'arrivée de la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet.

» Il n'en fallut pas davantage pour jeter l'émoi dans Paris, mais le temps seul pouvait justifier pleinement la prédiction. Cela dépendait de ce qui surviendrait au marquis de Précy, lequel était menacé de périr à la première occasion. Les guerres civiles s'allumèrent bientôt ; ce jeune homme voulut aller au combat de la Porte Saint-Antoine, quoique son père et sa mère, qui craignaient la prophétie, fissent tout au monde pour l'en dissuader. Or il y fut tué au grand regret de sa famille...»

Le marquis de Précy veillait : c'est évident. Les phénomènes de la *Seconde Vue* prouvent que, dans la veille même, le pressentiment se traduit parfois au moyen du songe. Mais alors, pour que des sensations, d'autant plus délicates que les objets qui les produisent sont plus éloignés, deviennent perceptibles pour nous, il faut qu'elles agissent seules, et que tout accès au tumulte des sensations ordinaires soit fermé. Il faut qu'il y ait pour ainsi dire entre les impressions subies et notre âme, une sorte de filtre où s'arrête au passage tout ce qui est grossier, et au travers duquel ne pénètrent que les émanations les plus fugitives et les plus pures. Voilà pourquoi c'est uniquement dans

le silence de notre organisation que l'âme discerne ces rayons innombrables, ces fils mobiles et déliés par lesquels le présent se renoue en même temps à l'avenir qui se développe, et au passé qui s'enfuit. Ce silence est plus communément le sommeil; mais les divers assoupissements dont l'homme est passible ne répugnent pas à l'exercice du phénomène. Nous en avons décrit un exemple à propos du songe traité comme voyage de l'âme. Du reste, le XVIIe siècle est riche encore d'une aventure qui vaut bien le rêve du marquis de Précy.

« On raconte (1) qu'un homme, qui ne savait pas le grec, vint voir M. de Saumaise le père, qui était conseiller au parlement de Dijon, et lui montra ces mots, qu'il avait entendus la nuit en dormant, et qu'il avait écrits en français dès son réveil :

απιθι! ουκ οσφραιη τιν σεν αψυχιαν?

« M. de Saumaise lui répondit que cela voulait dire : — *Va-t'en ne sens-tu pas la mort?* Le conseiller se hâta de déménager. A peine avait-il quitté sa maison qu'elle s'écroula. »

Le pressentiment constitue le plus abondant et le plus curieux de tous les faits qui découlent du somnambulisme. On peut en vérifier l'importance dans les ouvrages de M. Deleuze, dans *la Physiologie du système nerveux*, de Georget; dans le livre du docteur Bertrand sur l'extase; enfin dans les œuvres médicales ou philosophiques de Delpit, Cabanis, Virey, Petetin, Bordeu, Hecquet, etc., etc. Rien de plus commun, d'ailleurs, que les pressentiments suscités par le rêve sur le développement futur des maladies. Un homme, dit Gallien, songe que sa cuisse est devenue de pierre; quelques jours après, cette cuisse est frappée de paralysie. Selon Pline, Cornelius Ruffinus, rêvant qu'il avait perdu la vue, se réveille aveuglé par une amaurose subite. Conrad Gesner songe qu'il est mordu au sein par un serpent; il lui vient effectivement sous l'aisselle un anthrax pestilentiel qui le fait périr en cinq jours. De semblables particularités, bien que fort intéressantes, sont trop évidemment le simple résultat de la vie purement organique pour mériter une place dans la

(1) Menagiana.

psychologie du rêve. Il n'en est pas de même de l'anecdote suivante.

Lorsque le maréchal de Lowendahl, à la tête de l'armée française, pénétra de vive force, le 16 septembre 1747, dans Berg-op-Zoom, après un siége mémorable, cette citadelle hollandaise fut impitoyablement saccagée. Ce qui succomba de plus regrettable pour les théosophes, dans cette matinée sanglante, ce n'est pas les cinq mille soldats que les vainqueurs égorgèrent dans les fortifications de Cohorny, c'est uniquement un tombeau modeste, isolé dans un coin du rempart, et sur lequel on voyait, en bronze, la représentation assez grossière d'un miroir, avec une tête de mort sculptée en pierre, au milieu même du métal qui figurait la glace. Le tombeau renfermait les débris de lord Bruce, gentilhomme anglais d'une grande distinction, qui avait servi dans l'armée hollandaise, sous le général Stuart, et qui avait péri à Berg-op-Zoom, quelques années auparavant, victime d'un duel. La veille du combat, il s'était endormi dans un lit dont une glace ornait l'alcôve. Il se réveilla durant la nuit, et aperçut dans ce miroir une tête de mort. En sortant, le matin, pour se rendre au lieu convenu, il fit part de cette circonstance étrange à ses témoins. On fut surpris d'une pareille faiblesse dans un homme de cœur; mais un moment après on se pressait autour de son cadavre. Le rêve de lord Bruce frappa tellement ses amis qu'on voulut en éterniser le souvenir dans le bas-relief de son caveau (1).

Cette aventure est un trait de *seconde vue;* mais, comme pressentiment nocturne, elle participe également du songe. Il ne faut pas trop rire du miroir qui réfléchit un événement futur; cela peut s'expliquer par les *projections* magnétiques, et, d'ailleurs, si la prescience est démontrée, il n'y a pas plus de mystère à lire dans une glace comme lord Bruce, qu'à voir sous l'horizon comme un *voyant* d'Écosse : toute la difficulté consiste à reconnaître que nous possédons un moyen inexplicable de former dans notre esprit la suite des images et le tableau des faits, qui auront lieu dans l'avenir, par une opération supérieure de l'âme. Il sera peut-être ultérieurement prouvé, quand les sciences psychologiques auront plus de certitude, que ce

(1) Theophilus Insulanus, *Treatise on the second Sight.*

phénomène s'exécute par un déplacement accidentel, par une *sortie* de la portion éthérée de notre intelligence, par une exploration de notre vie spiritualisée dans le monde présomptif où elle s'inquiète d'un logement, et vers lequel sa nature aériforme est insensiblement attirée. Cette découverte serait la conséquence des théories diverses que nous venons de reproduire à propos des séparations fantasques et momentanées de l'âme et du corps. Lord Bruce aperçut un crâne décharné, parce que c'est là ordinairement l'aspect que prend sous la tombe une tête rongée par les principes dissolvants qui fonctionnent dans la matière inanimée. Des transitions parfaites, habiles, délicates se placent, comme ménagées par une intention divine, entre toutes les crises de la nature : quoi de plus simple qu'une affinité préparatoire soulève à demi, pour l'homme, la dalle de son caveau funèbre? Rappelez-vous la sollicitude des animaux sauvages pour les destinées de leur cadavre, sollicitude instinctive qui démontre à quel point la mort se pressent dans la vie! Au fond des bois comme à la surface des plaines, vous ne trouverez jamais les débris d'un animal expiré de sa mort naturelle. Il semble que chacun d'eux répugne, dans les heures de l'agonie, à rendre le dernier soupir en présence de l'homme ou sous le ciel. N'est-ce pas là une manifestation curieuse du sentiment de la prescience, au moment où les organes, passagèrement réunis, se séparent pour se réunir encore sous la volonté d'un lien nouveau? L'apparence même fausse ou prématurée d'une rupture est capable de relâcher leurs attaches constamment à l'état de lutte dans le nœud qu'elles résistent à former (1).

On lit dans les notes du *Giaour* : — « Lors de mon troisième pèlerinage au cap Colonna, en 1811, comme nous passions dans un défilé entre Keratia et Colonna, j'observai que *Dervich-Tahiri* s'écartait du sentier et appuyait sa tête sur sa main, comme un homme qui a de l'inquiétude. J'allai à lui :

« Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Nous sommes en danger, répondit-il.

— Quel danger? repris-je; nous ne sommes pas ici en Albanie, ni dans les défilés d'Éphèse, de Messalunghi ou de Lépante;

(1) Bichat. — *La vie est un ensemble de fonctions qui résistent à la mort.*

tous nos gens sont armés, et les Choriates n'ont pas le courage de se faire voleurs.

— Oui, *Affendi;* mais cependant le sifflement des balles retentit dans mon oreille.

— Vous plaisantez? on n'a pas tiré un seul coup de tophaïque ce matin.

— Je ne laisse pas que de l'entendre... encore... tout comme je vous entends parler ; mais nous aurions beau faire, c'est écrit là-haut; il faut que cela soit ! »

Je laisse mon *dervich* à l'oreille si fine, et m'approchai de Basilius, son compatriote, mais qui était chrétien. Je m'aperçus que celui-ci n'était pas prophète; il semblait écouter en tremblant les prédictions de son compagnon. Nous arrivâmes à Colonna, où nous restâmes quelques heures; et en retournant tranquillement, nous n'épargnâmes aucune plaisanterie dans toutes les langues au prétendu prophète. Nous mimes à contribution le romaïque, l'albanien, le turc, l'italien, l'anglais, pour désespérer, par nos quolibets, le pauvre musulman. A notre retour à Athènes, nous apprîmes de Léoné (prisonnier qui obtint sa liberté quelques jours après) que les Maïnottes avaient été sur le point de nous attaquer. Pour m'en assurer, je questionnai Léoné, qui me décrivit si exactement les habits, les armes, les chapeaux de notre bande, qu'on ne pouvait plus douter qu'il ne se fût trouvé avec les Maïnottes dans l'embuscade où ils nous attendaient. *Dervich* fut proclamé prophète. »

Byron était superstitieux comme tous les hommes d'une belle intelligence, mais il se moquait franchement de la seconde vue. C'est à son incrédulité même qu'on est redevable de la foi dont ce récit paraît digne; le poëte n'eût pas noté une circonstance qu'il jugeait frivole, si les détails n'avaient été frappants. Ces idées religieuses du pressentiment sont très-répandues parmi les peuples du Levant. Les Orientaux nomment *fagia* certains esprits qui donnent la mort aux hommes. Un jour, le sultan Moctadi Bemvilla, au sortir de table, dit à une de ses femmes : — *Qui sont ces gens qui sont entrés ici sans permission?* — La femme regarda et ne vit personne. Mais, reportant les yeux sur Moctadi, elle s'aperçut qu'il pâlissait, et en même temps il expira (1).

(1) M. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

Donc, *avant* la mort, soit par un effluve vital, soit par tout autre phénomène qui nous échappe, il n'est pas impossible de supputer les événements de cette catastrophe providentielle. Or de même que l'âme, toujours logée dans le corps vivant, filtre, en quelque sorte, à travers l'enveloppe charnelle pour se joindre au cortége des créatures transmondaines qui lui tendent leurs bras fluides et lui envoient des sourires de leur séjour invisible : de même aussi, quand cette évaporation est terminée, ou *après* la mort, l'âme retient longtemps encore, par suite du travail prolongé du crible, quelques parcelles grossières de sa demeure terrestre, à l'instar de la fumée d'un morceau de bois qui se débarrasse successivement, dans la cheminée, de la cendre, de la matière phosphorique, d'une portion de phlegme ou d'eau, de la suie, et finit par n'être plus qu'un gaz subtil, débouchant par l'ouverture du toit pour se confondre avec l'atmosphère. L'âme conserve cette traînée opaque, cette queue matérielle, tant qu'elle n'a pas dépouillé, par la vertu épuratoire de son nouveau séjour et par le contact des substances éthérées, tous les souvenirs de l'enveloppe primitive. Voilà pourquoi dans les apparitions, ordinairement plus fréquentes quand le cercueil est à peine fermé, les esprits de nos parents et de nos amis trouvent encore moyen de frapper nos regards; mais à mesure qu'on s'éloigne de la date des funérailles, l'âme perd, en s'épurant, ce qui lui restait de forme visible, de caractère saisissable. Et comme la vibration des fluides atmosphériques ébranle ces apparences légères et détruit leur vapeur frémissante, c'est durant la nuit, au crépuscule du soir ou à l'aube du matin, quand l'air se tait et quand la lumière se voile, quand les bruits humains cessent autour de nos demeures, quand les agitations mondaines se calment dans nos intelligences et dans nos cœurs, quand il n'y a plus sous le ciel que le repos, c'est à ces heures-là que les spectres ont la possibilité physique de se former avec un peu de consistance matérielle, à ces heures-là qu'ils glissent vers les objets qui les attirent ou vers les créatures qu'ils aiment, à ces heures-là surtout qu'ils profitent du sommeil et du rêve pour mieux exercer sur nos organes le magnétisme de leur présence.

« J'ai, dans mes rêves, plusieurs fois conversé sciemment avec des personnes mortes. J'avais connu M. N...., ancien ora-

torien ; il se noya, et son corps fut retrouvé dans la Marne. Quelque temps après je le vis, pendant mon sommeil, et lui demandai s'il s'était suicidé. — Oui, me répondit-il, j'étais vieux ; ma vie était devenue un pénible fardeau, je m'en suis débarrassé. — Je m'efforçai de le retenir pour lui faire d'autres questions, car je sentais qu'il voulait m'échapper ; mais il s'enveloppa dans un nuage et disparut. En 1832, le choléra enleva un de mes amis ; peu après il m'apparut en songe et vint pour m'embrasser. Je lui serrai la main en lui demandant comment il se trouvait dans l'autre monde. Il ne répondit rien, et disparut dans un nuage comme M. N..... J'avais été lié avec une demoiselle morte depuis longues années ; je la voyais souvent dans mon sommeil, et quelquefois avec des circonstances fatigantes. Une nuit, entre autres, je la reconnus au milieu des étreintes d'un cadavre qui me pressait dans ses bras. Vous êtes une méchante, lui dis-je ; vous savez que je dors, et vous profitez de mon sommeil pour me tourmenter. Elle disparut de suite, et je ne l'ai pas revue (1). »

Il nous serait facile, en compulsant des volumes, des mémoires et des chroniques, en faisant un appel à toutes les rapsodies et à toutes les légendes, en moissonnant ce qui se répète chaque jour dans les salons, de former sur les songes un recueil d'*ana* qui tiendrait sa place entre Belot et Apomazar. On trouve en effet, dans le monde, peu de personnes, et des meilleurs esprits, qui n'aient, à leur connaissance, un rêve ou quelque vision assez étrange pour soulever des doutes. Mais on a pu voir, dans le courant de notre analyse, que, si nous exploitions de temps en temps les documents à l'appui, c'était dans l'unique but de motiver successivement chaque système particulier, chaque observation distincte propre à la matière qui nous occupe. Parvenu maintenant au nœud le plus délicat de ce fil singulièrement embrouillé, nous ne saurions mieux faire que de puiser aux sources de notre expérience personnelle, en sollicitant pour nos preuves la crédulité honorable qu'on accorde, en des choses moins graves, à tout écrivain un peu chercheur. Assurément, le rêve de M. Chardel est extraordinaire. D'autres songes, passés dans le domaine de l'histoire, ou connus de nos

(1) Chardel, *Essai de Psychologie*, 1838.

lecteurs, ne le sont pas moins. Toutefois, il n'y en a guère qui vaillent ce que je vais raconter.

En 1826, un jeune homme de la Nouvelle-Orléans fut tué dans un duel dont les circonstances devaient être bien dramatiques, puisqu'elles émurent au suprême degré cette partie des États-Unis où de pareilles aventures sont si fréquentes. M. Théodore P....., ce jeune homme, avait dix-sept ans ; il était dans l'usage, avant sa mort, de venir presque tous les jours passer de longues heures dans la maison d'une dame qui était l'amie intime de sa mère. La dame, une de mes parentes, femme très-spirituelle, très-gaie, fort incrédule et nullement dévote, fut invitée par la mère de M. P....., le lendemain de la catastrophe, à joindre ses prières à celles que la famille du mort faisait dire quotidiennement à l'église pour le repos de son âme ; on sait que les femmes créoles ont cette habitude. Ma parente y consentit, pour témoigner à la mère de M. P..... la part qu'elle prenait à sa douleur ; et bien que, dans son opinion, une semblable cérémonie fût inutile, elle pria sérieusement, avec ferveur, comme prie toute personne dont une mort imprévue a brisé les affections.

Dans les colonies, on a coutume d'envelopper les lits, toujours très-grands, avec une tenture en gaze *Marli* claire, qui remplace les rideaux, qui a pour but de garantir des insectes la figure du dormeur, et que, d'après ce but, on nomme *moustiquaire*. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. P....., lorsque la dame dont je parle, comme le soir était venu, se mit sur son séant, dans son lit et sous le moustiquaire, pour bercer un enfant qu'elle nourrissait. Il est à remarquer qu'elle était loin de dormir. La plus profonde tranquillité régnait dans la chambre et dans la maison ; une lampe brûlait sur la cheminée, et, au moyen de sa clarté, à travers la gaze de la moustiquaire, on voyait distinctement tous les objets qui se trouvaient dans l'appartement.

La dame, en ce moment, ne pensait en aucune manière au jeune P..... Immobile dans son lit, elle regardait fixement au hasard dans la chambre ; elle était dans l'attitude d'une personne qui cherche à garantir du moindre bruit, du moindre mouvement, le sommeil de l'enfant bercé ; elle attendait avec impatience que cet enfant fût endormi pour se coucher à son tour. Ce

fut alors que lentement, au milieu de la chambre et en dehors de la moustiquaire, ce fut alors qu'une tête d'homme pâle et triste se forma sous les yeux de cette dame, avec la consistance progressive d'une vapeur qui s'épaissit. Bientôt les traits se dessinèrent, la physiononomie se prononça, et la dame put enfin parfaitement reconnaître la figure du jeune P..... Nous avons dit que c'était une femme d'esprit et de sang-froid. Comme elle est loin de croire aux revenants, sa raison conserva précisement toute la lucidité nécessaire pour suivre les développements de ce phénomène inouï. Sans quitter du regard la figure apparue, elle déposa doucement son enfant sur le lit, se traîna sur les genoux au bord de la moustiquaire, et observa paisiblement, au travers de la gaze, le fantôme qui ne remuait pas encore. Elle remarqua, sans se troubler le moins du monde, que la tête seule du mort lui apparaissait réellement, et que le reste du corps n'était qu'un nuage léger, grisâtre, absolument semblable à l'ombre qu'une fumée inattendue aurait produite en s'interposant tout d'un coup entre la lampe et les parois de la chambre.

Quand l'ombre, le nuage ou le spectre, comme il vous plaira de l'appeler, eut en quelque sorte bien arrêté ses contours, il coula du milieu de la chambre vers le lit, par un mouvement d'une lenteur inexprimable, et, en tenant ses yeux braqués sur les yeux de la dame, il s'approcha de la moustiquaire et en fit le tour à moitié, suivant les bords du lit, avec une vérité si parfaite, me disait le témoin de cette scène, que je distinguais l'ombre de *l'ombre*, qui traversait la moustiquaire et se réfléchissait sur mes draps. Le jeune P... était ainsi parvenu au pied du lit, lorsque son amie, ne résistant pas à sa curiosité, étendit les bras en s'écriant avec une surprise aimable : — *Mais, Théodore !... donnez-moi donc la main ?* A ces paroles, qui furent suivies d'un mouvement involontaire par lequel le silence de la chambre et le repos de la gaze demeurèrent légèrement ébranlées, le spectre recula du lit vers le mur. Ma parente, qui s'était plusieurs fois frotté les yeux, s'aperçut que la tête de l'ombre se déformait peu à peu, le nuage se dissipa, la figure elle-même s'embrouilla, les traits disparurent, et tout fut achevé. Il n'y avait plus rien; cette vision avait duré cinq minutes.

La dame se leva sur-le-champ, reconnut qu'il était impossible que la scène eut pour cause une disposition fortuite des

meubles ou des hardes qui se trouvaient dans la chambre, et s'assura que personne de la maison n'était survenu, puisqu'on avait fermé les portes de l'appartement.

Je le répète : la femme qui fut témoin de ce retour au monde est dans toutes les conditions requises pour la vérification de semblables épreuves. Elle m'a fait part de cette singulière circonstance d'un ton et avec des détails qui ne permettent pas de supposer qu'elle a été dupe d'une illusion. Pour moi, il est hors de doute que l'âme du jeune P... encore imprégnée des substances matérielles de sa vie récente, attirée d'ailleurs sympathiquement par le charme d'un séjour habituel et les liens odorants d'une demeure connue, et aussi magnétiquement ramenée vers la dame par la fantaisie de sa prière, d'autant plus engageante qu'elle était plus rare, s'est détachée d'une manière visible sur le fond aérien qui nous entoure et qui, probablement, compose un monde insaisissable, une population diaphane dont nos formes consistantes et nos figures opaques sont inondées. Une mort imprévue, brusquée dans sa première jeunesse, n'avait pas permis que les attaches du corps et de l'âme fussent insensiblement dénouées, comme il arrive pour les morts naturelles, ordinairement pressenties, et, par conséquent les émanations vitales, adhérentes, entières, n'avaient pas eu le temps de se dissoudre et penchaient à se rapprocher par leurs atômes trop brutalement désunis. Toute l'apparition, ou à peu près, se concentra dans la reproduction du visage, car, le cerveau étant le siége de l'existence terrestre, les substances plus nobles qui se joignent aux rayonnements de notre âme pour exprimer la physionomie humaine, doivent suivre en plus grande partie les conditions nouvelles où nous entrons à la dernière heure. C'est ainsi qu'un météore, une comète, violemment emportés dans l'espace par la révolution d'une courbe périodique, ou par une chute au travers de l'atmosphère, et perdant peu à peu dans sa course les feux ondoyants de sa chevelure, laisse d'abord échapper les plus grossiers, les moins inhérents à sa nature, et conserve pour son auréole, pour son anneau, une splendeur essentielle et des lumières célestes.

La vapeur où se perdaient les extrémités de la figure surnaturelle du jeune P..., le nuage dont les visions de M. Chardel étaient pour ainsi dire encadrées, la croyance de tous les âges

et de tous les peuples qui, généralement, donne au revenant le nom et l'apparence de *l'ombre*, l'auréole historiquement prêtée à Dieu et aux esprits supérieurs, le miracle de la transfiguration du Christ, enfin, quelques accidents très-remarquables du magnétisme animal, et le fluide singulier dont les somnambules se prétendent quelquefois revêtus, tout cela forme une nouvelle série de faits qui malheureusement ne sont encore ni assez nombreux, ni assez constants pour qu'on les discute. Ce qu'il y a de positif, c'est que Mlle Pigeaire découvre peu à peu la configuration des lettres à travers un nuage qui graduellement se dissipe sous l'influence de la volonté de la somnambule. M. Chardel, dans son *Esquisse de la Nature humaine*, raconte un phénomène du même ordre : — « Une femme de quatre-vingts ans gisait sur son lit ; les médecins s'étaient retirés, car l'état de la malade n'offrait aucune ressource, c'étaient les derniers efforts de la nature expirante ; une somnambule que je magnétisais, consentit à rester près du lit mortuaire ; elle s'approcha dans un pieux recueillement, et reconnut que la vie commençait à se détacher du corps ; le travail se faisait dans les plexus. Quand la vie spiritualisée se fut dégagée de ce premier lien, elle se réunit au cerveau, et bientôt après, l'âme l'entraîna comme un *voile lumineux* qui l'enveloppait... » Ce voile lumineux est la flamme qui, dans l'exaltation magnétique, retient l'âme incertaine ; il en a été question plus haut.

Vraiment, les écrivains des premiers siècles du christianisme et des époques grossières de notre histoire, sont bien excusables de traiter les revenants comme de vieux amis, puisque maintenant, alors que nous possédons beaucoup de civilisation, de lumières et d'académies, chaque instant amène des révélations, des systèmes, des hypothèses qu'on peut d'abord juger frivoles ou mensongères, mais qu'il faut toujours finir par débattre. La foi religieuse était un soutien moral qui échauffait nos pères dans leurs investigations hardies, et c'est précisément le secours qui nous manque pour des recherches d'une témérité plus scientifique.

Estela, comme on sait, petite ville de la Navarre, à neuf lieues de Pampelune, joue un certain rôle dans la guerre actuelle de la succession en Espagne. Au XIIe siècle, il y avait là un couvent fameux, dont Pierre d'Engebert, gentilhomme cas-

tillan et moine de l'Ordre de Cluny. était le supérieur. Ce moine, riche et de grande maison, étant laïque, avait ardemment soutenu l'héritier d'Alphonse le Grand contre les factions intérieures de la Castille, et ces guerres de partisans, où il s'était donné de tout son cœur et de toute son influence, lui avaient laissé quelque renom de *condottiere* et de chevalier qui perçait encore sous la robe du solitaire; on parlait beaucoup du roman, du mystère de sa vie. Il était sur le point d'entrer au cloître d'Estela, lorsque parut un édit du jeune roi qui demandait, pour les besoins de la campagne, la redevance d'un homme d'armes par famille noble. Pierre d'Engebert, avant de prendre le froc, voulut rendre un dernier service au prince; un de ses domestiques, Sanche, le plus beau et le plus vaillant, rejoignit l'armée royale; or c'était le moment d'une peste au camp du monarque. Sanche y succomba.

« Quatre mois étaient déjà passés; on avait dit plusieurs messes pour le mort, quand voici qu'une nuit d'hiver, le moine d'Estela, se croyant bien éveillé, aperçut de son lit un homme accroupi devant la braise de son réchaud à demi éteint, dont il ranimait les cendres. Des lueurs blanches, faibles, sortaient par éclairs de cette braise, et la figure de l'homme en était illuminée au milieu des ténèbres de la cellule. Pierre d'Engebert reconnut son domestique.

— Sanche, dit le moine de Cluny, n'osant bouger, que me voulez-vous?

— Ne craignez rien, mon seigneur et maître, répondit l'homme toujours accroupi et ne paraissant pas remuer les lèvres; je suis en train de faire un grand voyage, je vais du camp du roi en pèlerinage dans la ville de Rome; me trouvant près du monastère et ayant vu la fenêtre ouverte par la force du vent qui allait glacer vos membres, je suis entré par ce chemin pour vous parler encore une fois et ranimer votre feu. Ne souhaitez-vous pas mon manteau?

Et l'homme, se levant un peu, faisait mine de se rapprocher du lit. Pierre d'Engebert se sentit tellement ému qu'il lui sembla que l'effet rayonnant de son épouvante avait suspendu le mouvement de Sanche, car le revenant s'arrêta bientôt avec respect, comme s'il eût pressenti qu'il effrayait son ancien maître.

— Sanche, mon serviteur, continua le moine, n'êtes-vous venu ici que pour me garantir du vent pendant mon sommeil?

— Hélas ! mon maître, dit le soldat, je suis mort dans un tel état de péché que les prières efficaces me manqueront de longtemps afin de soulager ma pauvre âme. Votre intendant me doit encore huit écus d'un reste de compte qu'il fit avec moi quand je partis pour l'armée. Ordonnez, mon seigneur, que cet argent soit employé en quelques messes de secours pour invoquer les grâces de Dieu sur mon voyage. Cela vous sera remis là haut.

Il se fit là un silence, parce que le moine était tourmenté du désir d'interroger son domestique; mais il avait aussi peur de déplaire à Dieu par sa curiosité.

— Écoute, Sanche, reprit enfin Pierre d'Engebert; tu auras des prières pour huit écus, et même davantage; dis-moi seulement ce qu'est devenu le juge d'Estela, qui mourut l'an passé et n'a jamais voulu payer la dîme au couvent. Il était si vénal que les plaideurs n'obtenaient de sentence qu'en achetant la justice, et c'était sa femme qui la vendait.

— Soyez content, mon maître, répondit le pèlerin; notre juge est maintenant dans les flammes; c'est un moine de Cluny qui l'exhorte sous la figure d'un démon, et cette supercherie pieuse, qui ne saurait compromettre la sainteté de votre ordre, est son plus grand supplice. Mais, seigneur, il est temps de partir.

Et l'homme reprenait le chemin de la fenêtre.

—Encore un mot, mon, ami dit le moine, qui ne pouvait plus résister à sa curiosité; n'aimes-tu donc pas ton ancien maître, que tu l'abandonnes sitôt?

— Faites promptement, car je suis pressé.

— Sanche, murmura le moine, comme si cette question pesait à sa conscience; où est, à l'heure où je te parle, l'âme du dernier supérieur du couvent?

— Je ne sais pas, mon maître, répondit le soldat en s'éloignant et en serrant son manteau.

— Mon digne serviteur, on allumera pour toi un luminaire de vingt flambeaux tous les vendredis dans la chapelle du monastère.

— N'est-ce pas de l'âme du supérieur que vous parlez? reprit la figure en revenant un peu du côté du lit.

— Vingt flambeaux !... répéta Pierre d'Engebert, dont le corps reculait malgre lui, bien qu'il fût couché sur le dos, devant les approches du trépassé.

— L'âme du supérieur, dit l'homme en s'arrêtant au milieu de la chambre, gémit dans le purgatoire. Elle expie les fautes de ce religieux simoniaque. On prétendait ici-bas...

— Assez, assez ! interrompit le moine d'une voix altérée ; c'est mal, mon ami ; vous tentez votre maître, et il ne peut vous le rendre.

L'homme obéit, se tut ; mais il se tourna vers la fenêtre, dont la braise encore étincelante laissait voir les panneaux ouverts : une ombre se montra en dehors.

— Sanche ! murmura derechef le solitaire de Cluny avec un profond soupir ; il y a dans ma cellule quelqu'un qui nous a entendus.

— Personne, dit tranquillement le revenant en chauffant une dernière fois ses mains au foyer du réchaud. Puis il s'en alla. Comme il était déjà hors de la croisée :

— Un moment, un moment, Sanche ! cria presque le moine ; ne veux-tu rien faire pour ton bon maître ?

— Vous serez cause de quelque malheur, répliqua le soldat, qui hésitait à rentrer dans la chambre.

Et il se penchait à la fenêtre, comme s'il eût fait signe d'attendre à des gens qui s'impatientaient de cette longue visite. Mais le moine, toujours coi dans son lit, ne s'apercevait pas de ce manége extraordinaire.

— Tiens, Sanche, je vais te confier mon angoisse. Puique tu voyages sur la terre, n'aurais-tu pas rencontré quelque part, en ce monde ou dans l'autre, le spectre de la femme qui n'est plus et que j'ai tant aimée ?...

A cette demande, la braise du réchaud acheva de s'éteindre ; on ne pouvait pas entrevoir la fenêtre, mais la lune vint au secours du religieux. Ne recevant pas de réponse, il chercha son domestique d'un œil inquiet.

— Sanche, ne m'entendez-vous pas ? cria Pierre d'Engebert avec désespoir.

Alors un second personnage parut à la croisée ; les rayons de la lune argentaient sa cape mouillée de pluie. Il regarda dans la chambre.

— Allons, dit-il sans répondre au moine, il est temps de partir.

Et cet homme donna la main à Sanche, qui s'était caché dans un coin de la cellule, pour franchir le bord de la croisée. Les deux figures se retirèrent (1).

Ce n'est pas ici le lieu de discuter le caractère étrange et le sentiment poétique de cette légende; nous avons voulu seulement y recueillir un témoignage historique des phénomènes propres à l'extase. L'apparition de Sanche au moine de Cluny est évidemment un songe; mais les démonstrations physiologiques de notre siècle ne l'expliquent pas. Au contraire, les théories de Fourier et de M. Deleuze lui donnent un sens naturel, qu'il serait illogique de ne pas admettre jusqu'à nouvel ordre. Dans le rêve du moine, il n'y a rien de matériel; la vue et l'ouïe sont uniquement en exercice, et la scène, telle qu'elle est décrite dans les archives du couvent, a pu réellement avoir pour théâtre la chambre du supérieur, puisque les acteurs ne s'y sont pas touchés, et que la voix des figures apparues était peut-être un souvenir musical excité dans le cerveau du religieux endormi par leur sympathique présence, Si vous niez, lecteur, des résultats semblables, après ce que nous avons constaté plus haut, c'est que l'immortalité de l'âme vous touche peu. Ou le principe de notre vie est impérissable, ou bien l'homme meurt tout entier. Dans le premier cas, pourquoi s'étonner qu'un pur esprit voyage, se transforme, prenne un corps, reste inaperçu, et, enfin, jouisse des facultés spéciales aux choses immatérielles? On me répondra que, dans le XIXe siècle, nous ne pouvons plus croire aux revenants. Je le veux bien; mais alors expliquez-moi autrement que par la bêtise de l'homme, comment les traditions surnaturelles se perpétuent; comment, sous des climats opposés et chez des populations très-diverses, on retrouve des croyances parfaitement identiques, et comment enfin, pour ne point trop sortir de l'objet grave qui nous occupe, il est possible de concilier la foi religieuse dans les destinées d'une vie future et l'incrédulité la plus absolue relativement aux mystères

(1) Pierre de Cluny. *De Miraculis*. — Langlet-Dufresnoy, *Des Apparitions*.

de la psychologie? Ce mélange absurde est pourtant l'opinion des gens qui ont le plus d'esprit de nos jours.

Ha ! que les peuples sauvages ont plus de bon sens ! Les nègres de la Martinique croient que certains individus de leur sang ont la faculté de *quitter leur peau* et de voler vers les lieux et les personnes qui leur plaisent; quand ce voyage ou cette visite est achevée, ils viennent reprendre leur enveloppe charnelle. Voilà, sous une grotesque superstition, la foi naïve dans cette indépendance réciproque où nous venons de placer l'âme et le corps. D'autres idées, moins barbares, sont aussi pleines d'imagination, tout en péchant par la logique. C'est encore l'antiquité qui nous inspire. La pluie d'or qui féconda Danaé dans sa tour fabuleuse, tandis qu'elle dormait, est une des plus gracieuses fictions de la mythologie, en dépit du caractère un peu mercantile qu'elle prête à la vertu des femmes d'autrefois; mais cette allégorie, qui nous a valu une magnifique peinture du Titien, n'en prouve pas moins que les poëtes des âges primitifs devinaient jusqu'où l'illusion des songes peut s'étendre. Dans *la Dame du Lac,* Walter Scott, parlant du sacrificateur dont le clan de Roderick-Dhu a fait choix, invente un personnage mystérieux, l'*Enfant du Spectre,* auquel le romancier, fidèle courtisan des traditions de l'Écosse, donne une puissance et une origine poétiquement fondées sur la plus étrange fascination du rêve. L'*Enfant du Spectre,* disent les montagnards de Mac-Leod, était le fils d'une vierge qui s'endormit un jour auprès, d'un feu allumé pour brûler les ossements d'un champ de bataille. Pendant son sommeil, elle rêva que le vent couvrait son corps des cendres de ce bûcher funèbre, poussière génératrice, braise animée qui la rendit mère!

Nous entrons maintenant dans les fabuleuses régions du songe, dans ce domaine toujours poétique, mais abusif, où les fantômes possibles se changent en spectres illusoires, où le rêve est une déception. Ici, tout ce qu'on peut écrire, ou feindre, ou apprendre, a la même valeur creuse. Nous nous en tiendrons donc à une circonstance récente personnelle; c'est l'unique moyen de dire du nouveau sans laisser de lacune dans la matière.

Au mois d'août 1858, voulant descendre le Danube depuis Ratisbonne jusqu'à Vienne, je donnai la préférence, pour la voie

de transport, aux embarcations indigènes, bateaux plats, sans quille, blancs et noirs, qui, de loin, ressemblent à d'immenses mirlitons entraînés doucement par l'eau ; la vapeur, dans ces parages romantiques, me semblait vulgaire. Les barques dont je parle ont quatre gouvernails (stuger). Quand leurs patrons ne font servir ces bateaux qu'à descendre le fleuve, on supprime la *noix* du gouvernail, et cet instrument nautique, prolongé fort avant dans les ondes, se meut pittoresquement dans une corbeille d'osier, qu'un mousse aux cheveux gras, véritable scythe déguisé en triton, arrose de temps en temps pour en rendre le jeu plus facile. Si nos lecteurs aiment la couleur locale, voici les noms barbares de ces navires dont la forme remonte aux *Niebelungen :* Hochenauen, Klobzillen, Nebenbei's, Schwemmer, Kellhamer, Gamseln, Plœtten et Zillen. Les bouches mélodieuses peuvent choisir ; ce ne sont pas les synonymes qui manquent.

Le sort me jeta sur un *Schwemmer* qui partait de conserve avec deux bateaux de la même classe. un bateau de provision ou de cuisine et quelques Plœtten ; ces sortes de caravane sont exclusivement destinées au transport du sel (salzzug). On me prit par-dessus le marché. Il faut dire que notre voyage fut d'une longueur mortelle ; un peintre, un marchand ou un *reviewer* comme moi était seul capable de l'entreprendre. D'après la cargaison ou selon la hauteur du fleuve, on attelle de dix à quarante chevaux (hochenauer rosse), à la file les uns des autres, au premier navire de la flottille, qui est toujours le plus grand, par une corde nommée poétiquement le *fil* (der faden), mais vraiment aussi grosse qu'un câble. Il paraît que nous portions beaucoup de sel aux Viennois, car j'ai compté jusqu'à trente-deux quadrupèdes dans notre attelage. Ces chevaux, velus comme des barbets à la couronne, ont sur le dos, au lieu de selle, une petite planche de bois carrée où perche le postillon appelé *Jodel*, triton encore plus scythe que le mousse du gouvernail. Il est monté à la manière des femmes ; il chante des airs que le dieu de la musique lui-même ne noterait pas. Quand on approche de l'embouchure de l'Inn, dont le tournant est si rapide à l'époque de la fonte des neiges dans les Grisons, ou que le vent d'est (gegenwind) vient à souffler au fond des gorges, quand surtout on franchit la *remole* dont Marie-Thérèse a voulu

dompter le promontoire, la voix du Jodel se change en une psalmodie gutturale qui annonce le danger, et les chevaux piaffent en râclant la berge avec un bruit sinistre. Rien alors de plus effrayant que ces cavaliers marins qui ne quittent jamais l'eau, bien qu'ils ne l'aient peut-être jamais touchée. Ils n'ont d'autre règle dans le costume que leur fantaisie ou le hasard; j'ai vu un Jodel habillé en Chinois, moins la coiffure qu'il s'était faite avec un prétendu tricorne ramassé dans Ratisbonne, quand les Français en brûlèrent un faubourg; on attribuait le chapeau à Napoléon.

Dans ce voyage, des rêveries superstitieuses envahirent naturellement un cerveau comme le mien, qui leur a toujours fait bon accueil. Le contraste d'une navigation prosaïque et d'un pays romanesque entrait pour beaucoup dans la mélancolie que les chansons étranges du Jodel m'inspiraient; l'impression fut complète. Au moment de franchir Linz, dans les environs d'Efferding, un cheval s'effraya, à l'entrée de la nuit, de l'image fantastique et bizarre, formée, au milieu du Danube, par un amas de troncs d'arbres, écueil mobile flottant dans les sables à la surface de l'eau, que les mariniers de l'Autriche nomment *kogeln*, et dont la cime, échevelée, frémissant de mille cris et du battement des ailes où se jouait un nuage circulaire d'oiseaux de proie, semblait le diadème du génie du fleuve. Mes regards s'attachaient invinciblement à ce spectre d'un nouveau genre, quand le *Chinois*, qui montait la bête émue, glissa tout d'un coup de sa selle turque, et tomba lourdement du roc dans l'abîme!

L'attelage fit halte; les Jodeln, accroupis sur la berge sous leurs cabanes en joncs ou couchés dans le bec des bateaux, levèrent tous la tête avec une expression singulière; je crus qu'on allait se précipiter pour sauver le paysan; j'ôtais déjà ma blouse, lorsque le patron me retint. D'une main, il serrait mon bras; il tendait l'autre vers le malheureux enfant, mais dans l'unique but de ne pas interrompre son agonie; cet homme de fer tremblait de tous ses membres. Quelques secondes se passèrent dans un silence affreux. L'enfant tombé ne réclamait aucun secours; seulement, il ne chantait plus, et ses doigts roidis, d'où pendaient des herbes suintantes et du limon qu'il avait déjà ramassés en deux ou trois brassées novices, cherchaient à raffer-

mir sur sa tête le prétendu chapeau de Napoléon. Enfin, le Jodel s'engrava dans le sable ; nous vîmes l'eau soulever ses longs cheveux, son front disparut, et le chapeau s'en fut à la dérive. Alors des clameurs rauques succédèrent au silence de mort qui m'avait glacé ; les mariniers, tout à l'heure immobiles comme des statues quand il s'agissait de sauver un homme, se jetèrent à l'envi dans le Danube pour rattraper le chapeau. Un combat horrible eut lieu dans l'eau, entre les candidats, à l'endroit même où ce pauvre garçon avait sombré. Des scènes ridicules ou atroces s'ensuivirent, mais je ne vis plus rien, car la flottille avait repris son train de descente et tourné brusquement un cap qui dominait un passage resserré entre deux murailles de roc, et couvert à la crête par une *tonnelle* de pins horizontalement poussés. Une nuit infernale termina là le drame, qui s'agitait encore derrière nous, comme un orage décroissant à l'horizon. Vers minuit, à la lueur des torches de résine dont on éclairait l'attelage, à la station prochaine, pour le service du relai, j'aperçus au gouvernail, debout, un vieux Jodel, aux moustaches énormes, qui contemplait, sans rien dire, au clair de la lune, le chapeau de Napoléon qu'il tenait à la main et dans la forme duquel il avait planté, en guise de plumet, une branche de saule.

Ce n'est que plus tard, en débarquant au faubourg Maria-Hilf, à Vienne, que j'appris le motif de la barbarie des Jodeln : d'après une superstition très-ancienne, ils sont persuadés que, si quelqu'un de leur profesion ne se noyait pas chaque année dans le Danube, le génie du fleuve mécontent s'y prendrait de façon à rendre la navigation périlleuse. L'événement de la soirée m'avait ôté le sommeil ; au lieu de dormir dans ma cahute, il me semblait toujours apercevoir à la surface de l'eau les longs cheveux flottants du noyé que malgré moi j'y cherchais toujours. Aux premières lueurs du matin, le soleil se levant comme un ruban de couleur d'orange sur le Tyrol, du côté de Salzbourg, je voulus reposer mes yeux de ces lugubres scènes de la nuit, en contemplant le fleuve à l'horizon. Quelle fut ma surprise, dans un moment où j'étais comme assoupi par le vent caressant de la campagne, de voir dans le haut du Danube, tout près de nous qu'il paraissait s'efforcer d'atteindre, un petit bateau (plœtte), absolument noir, sans mariniers visibles sur le pont, et dévalant

le long de la terre avec une rapidité que le courant même ne justifiait pas! Quand il fut sur le point de dépasser notre flottille, je reconnus un de ces coches qui servent au transport des lettres pour l'Autriche (*ordinari*). Il n'y avait ni gouvernail, ni chevaux, ni équipage; une solitude complète régnait dans cette embarcation plate, allongée, svelte, mais dont l'extrême vitesse tenait du prodige. Je me rappelai sur-le-champ quelques pages fort dramatiques de Cooper, dans *le Corsaire rouge,* ou dans *le Pilote,* à propos du *Hollandais*, ce navire enchanté; c'était ici le même mystère. Dès que le sombre coche fut parvenu à la ligne de notre convoi, tous les Jodeln se précipitèrent à genoux en marmottant des prières; mais le bateau merveilleux filait comme une hirondelle qui rase les ondes, et je n'étais pas revenu de l'étonnement où ce spectacle magique m'avait plongé, que déjà l'ordinari avait disparu entre les détours hérissés de croix tumulaires, dans lesquels se perdait le fleuve devant nous.

— Qu'est-ce donc que ce bateau vide? dis-je au patron de mon *hochenau.*

— C'est l'ordinari de Neuhaus, monsieur, répondit l'homme en serrant ses mains jointes encore comme s'il eût prié toujours.

— Eh bien! après? repris-je impatienté.

— C'est l'ordinari de Neuhaus, qui porte la dame de Rozenberg, pour la sainte Marie, en Bohême. La châtelaine de Neuhaus revient du séjour des morts, tous les ans, à cette époque, pour distribuer de la bouillie, le jour de sa fête, aux pauvres de ses domaines (1). On la voit depuis le matin jusqu'au soir, dans la grande salle du château, avec un voile blanc et des gants noirs, la cuiller à la main. Allez-y; c'est facile: vous trouverez une voiture à Krems, et vous prendrez ensuite pour revenir à Vienne l'ordinari de la poste.

— Et vous croyez que la dame de Rozenberg fera manger de la bouillie à ses pauvres devant un étranger, un Français?

— Pourquoi pas? dit le bonhomme en me regardant d'un air ébahi.

Je me mis à siffler comme mon oncle Tobie; mais la plus ridicule curiosité me rongeait l'esprit. Nous arrivons à Krems;

(1) Bekker, *Monde enchanté*, liv. IV, chap. 37.

me voilà dans une voiture de traverse, ne rêvant plus qu'apparitions, tandis que mon bagage continuait la route de Vienne. Je tombai dans le bourg de Neuhaus la veille de l'Assomption ; tous les habitants dévots rôdaient autour des murailles du castel, ne perdant pas de vue les fenêtres de l'édifice ; il y avait des jeunes filles qui apportaient des chaises et tricotaient dans l'herbe du fossé pour ne pas manquer l'apparition de la châtelaine. Je tenais, comme les autres, mes regards braqués sur le château. Vers neuf heures, à peu près dans la nuit close, on entendit distinctement le bruit d'une clef très grosse ouvrant une serrure rouillée; un frémissement parcourut les spectateurs. J'entendis ce bruit de clef; il se répéta onze fois avant qu'on vît autre chose que les reflets d'une lumière assez faible derrière les croisées.

— C'est la châtelaine qui passe! criait-on autour de moi; la voilà! la voilà !

Cela pouvait être fort naturel; mais la peur de la foule avait un caractère de foi si naïf que je me sentis troublé. Enfin, au bout d'une heure, le bruit de clef cessa, la lumière s'éteignit. Je demandai s'il était permis de visiter le manoir de la famille de Rozemberg; mais le concierge me répondit qu'on s'abstenait de pénétrer dans les chambres, tant que duraient les fêtes. Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre la portée de l'apparition.

Toutefois le lendemain, à trois heures, jour de Sainte-Marie, le public fut admis dans la grande salle. On avait dressé une table énorme; autour, se pressaient des mendiants, des enfants, des vieillards, des curieux, les domestiques de la maison, quelques notabilités de la bourgeoisie de Neuhaus et des étrangers, des voyageurs comme moi, surtout des Anglais. Comme une pendule sonnait effectivement trois heures au-dessus d'une cheminée gigantesque, les assistants firent silence, on se découvrit, et la porte, s'ouvrant d'elle-même, laissa voir une figure complétement voilée, dont il était impossible d'apercevoir les traits, qui avait bien la finesse et l'élégance de la taille d'un femme, et qui montrait des mains gantées de noir. Des personnes recommandables, des ecclésiastiques, se tenaient à l'entour du revenant et disciplinaient la foule. La châtelaine s'avança lentement près de la table, saisit une cuiller d'argent, et durant dix mi-

pute, servit vraiment de la bouillie à toutes les assiettes qu'on tendit vers elle. La cérémonie se borna là; le fantôme se retira comme il était venu. Je vis les vieilles femmes se ruer sur la cuiller pour la toucher au manche, afin de gagner, par ce contact, quelque grâce divine. Vainement je suppliai les habitants de Neuhaus, auxquels le hasard me fit adresser la parole, de m'expliquer le phénomène de cette vision : il me fut répondu par des sourires équivoques, des signes de croix effrayés, des monosyllables inintelligibles, des grimaces pleines de pâleur ou d'étonnement; et ce fut tout.

Tel est le côté ridicule de cette variété fabuleuse du songe, qu'on nomme apparition. Mais, comme a dit Bailly, un noyau de vérité se trouve dans toutes les erreurs; c'est ce qui explique mon indulgence. Une monographie du rêve doit être complète, si l'on veut qu'elle soit philosophique. Aussi vais-je résolument aborder son paroxisme le plus étrange : les vampires.

Lorsque Marie-Antoinette vint en France, on s'étonna beaucoup (1) à Paris de cette façon de chasseur nommé *Heyduck,* que la reine importa de Vienne par fantaisie d'archiduchesse pour son costume hongrois, même un peu oriental, et que les diplomates et les ministres se croient obligés, par l'étiquette, depuis cette époque, à faire monter derrière leur voitures. Certes, quand nos regards aujourd'hui suivent, dans les rues des capitales, ce brillant et pittoresque uniforme qui orne si bien le marchepied ou le siége d'une berline, la vue de cette livrée ne réveille guère en nous le souvenir du peuple extraordinaire où prirent naissance les vampires. C'est ainsi que la tradition poétique des mœurs locales se perpétue, même en dépit des emprunts qui devraient l'éteindre.

Les Heyducks forment une colonie originaire du Caucase, que les guerres de la Turquie avec l'Autriche ont insensiblemeut tirée, homme par homme, recrue par recrue, des bords de la mer Noire, pour la répandre dans les bourgades de la frontière de Hongrie et de Servie (2); leur nom a passé même à des régiments de l'armée de l'empereur d'Autriche. Les Heyducks (Hai-

(1) *Mémoires secrets sur le dix-huitième siècle.*
(2) Tournefort, Balbi. *Lettres Juives.*

damaques) se rencontrent principalement sur les bords de la Teiss. C'est là, près du territoire de Tokay, si l'on en croit le *Journal de Londres* de 1732, que fut constaté un cas de vampirisme au XVIIIe siècle. Le commandant en chef et les magistrats de Madreïga affirmèrent positivement et à l'unanimité qu'environ cinq ans auparavant, un certain Heyduck, nommé Arnaud-Paul, leur avait raconté comment, sur les frontières de la Servie turque, à Cassovia, il avait été poursuivi par un vampire, et comment il avait échappé à sa fureur en mangeant un peu de terre qu'il retira du tombeau de ce vampire, et en se frottant lui-même avec son sang. Cependant la précaution ne l'empêcha pas de devenir vampire à son tour; car vingt ou trente jours après sa mort et son enterrement, plusieurs personnes se plaignirent d'être tourmentées par lui, et l'on déposa que quatre étaient mortes par suite de ses attaques. Les habitants de Madreïga consultèrent alors leur hadagni (grand bailli). On déterra le cadavre d'Arnaud, qui fut trouvé frais encore et nullement putréfié. On voyait sortir de sa bouche, de son nez, de ses oreilles, un sang pur et vermeil. Ces circonstances ayant fourni des preuves suffisantes, on eut recours au remède accoutumé (1); on traversa d'un pieu la poitrine d'Arnaud-Paul; et il paraît que, pendant l'exécution, cet homme poussa un cri terrible. On lui coupa la tête, on brûla son corps et on rejeta les cendres dans le tombeau. Les mêmes moyens furent employés pour les cadavres des personnes qui étaient mortes victimes d'Arnaud, de peur qu'elles ne devinssent vampires à leur tour, et qu'elles ne tourmentassent les vivants. Expliquons en peu de mots les conjectures auxquelles des phénomènes semblables, apocryphes ou véridiques, avaient déjà conduit.

La croyance, qui sert de fondement à l'existence du vampirisme en Hongrie et en Transylvanie, est généralement répandue en Orient; rien de moins surprenant qu'elle ait suivi en Allemagne l'émigration d'une peuplade indigène des bords de la mer Noire, Il paraît qu'elle est très-commune chez les Arabes de l'Asie mineure; mais elle ne s'est introduite chez les Grecs modernes qu'après l'établissement du christianisme, et depuis la séparation des Églises grecque et romaine. A cette époque, on

(1) Dom Calmet, *Revenants*, 1746.

croyait généralement que le corps d'un Latin ne pouvait se corrompre, s'il était enterré dans le pays grec. On retrouve encore, dans les îles de l'Adriatique et autour du golfe de Venise, des Esclavons qui chantent des légendes fort anciennes sur les vampires. Nous renvoyons les curieux au livre que le père Richard, jésuite, écrivit, dans le XVIIe siècle, sur l'île Saint-Érini, ou Saint-Irène, dans l'Archipel, île qui était la *Thera* des anciens, dont la fameuse Cyrène (1) (Curen, en Tripoli) fut une colonie. La crédulité s'augmenta traditionnellement et fournit le sujet de plusieurs récits extraordinaires, comme on en fait aujourd'hui, au sujet de morts sortant de leurs tombeaux et suçant le sang de la jeunesse et des belles femmes (2). Cette superstition horrible, qui paraissait n'être que la poésie du cauchemar, s'étendit vers l'ouest de l'Europe. Depuis les îles de l'Archipel jusqu'à la mer Baltique, on croit que les vampires sucent chaque nuit une certaine quantité du sang de leurs victimes, qui maigrissent, perdent leurs forces, et meurent bientôt de consomption. Dans le même temps, les vampires s'engraissent, leurs veines sont distendues par le sang, au point que ce liquide coule par toutes les ouvertures du corps, et transsude même au travers de l'épiderme. Dans quelques parties de la Grèce, le vampirisme est regardé comme une espèce de châtiment auquel on est condamné après la mort, pour expier quelque grand crime commis pendant la vie. Le vampire est condamné à poursuivre de préférence toutes les personnes auxquelles il était le plus attaché par les liens de la nature, de l'amour ou de l'amitié. C'est à quoi fait allusion ce passage du *Giaour* :

But first, on earth as vampire sent, etc., etc.

Dans son poëme de *Thalaba*, Southey introduit une jeune fille arabe, Oneiza, devenue vampire. Il la représente sortant du tombeau pour tourmenter l'homme qu'elle avait le plus aimé

(1) *Relation d'un voyage à l'île Saint-Érini*, par le R. P. Richard, jésuite, chap. XVIII.

(2) *Huetiana*, in-12, Paris, 1722. — *Turquie chrétienne*, par Delacroix, liv. I.

durant sa vie. Mais ici on ne peut croire que ce fût en expiation de quelque crime, car Oneiza s'est toujours montrée un modèle d'innocence.

Au commencement de septembre 1738, mourut dans le village de Kissilowa, à trois lieues de Gradisch dans le gouvernement de Belgrade, un vieillard âgé de soixante-dix ans (1). Trois jours après son enterrement, il apparut la nuit à son fils, demanda de la nourriture, mangea de bon appétit, et disparut. Les nuits suivantes, il revint; le fils servait toujours de quoi nourrir son père. A la fin, le fils disparut également. L'officier impérial ou bailli de Belgrade, dont on tient cette relation, se rendit à Gradisch, d'après la clameur publique soulevée, qui accusait le père de vampirisme. On ouvrit le tombeau du vieillard; on le trouva, les yeux vifs, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, toutefois immobile et mort. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur, et on brûla son cadavre. — Il y a des histoires plus incroyables. A Blow, village de Bohême, près de Kadam (2), un pâtre, qu'on disait vampire, fut déterré (ceci se passe toujours au XVIIIe siècle). On le cloua sur terre avec un pieu. Le vampire se moquait de ses bourreaux; il les remerciait de lui mettre en poche un bâton pour se défendre contre les chiens qui, pendant la nuit, erraient autour de sa tombe. On le jeta dans une charrette pour le transporter hors de la ville et le brûler au milieu de la campagne. Mais le vampire hurlait comme un furieux; ce cadavre remuait les pieds et les mains. Le bûcher seul termina ces scènes d'horreur.

En Silésie et en Moravie, les habits qui ont appartenu à des morts devenus vampires, se meuvent sans que personne les touche. Souvent les vampires se présentent tout d'un coup dans les salons où ils avaient l'habitude de passer la soirée de leur vivant; ils se mettent à table avec les gens de leur connaissance, ne disent mot, mangent bien, et au dessert font un signe de tête à quelqu'un des convives; ce signe de tête est un présage de mort pour le pauvre diable qui en est honoré. Le coup de pieu s'explique historiquement par le supplice du pal,

(1) Dom Calmet, chap. XI. — *Lettres Juives*, 137e.
(2) Schertz, *Magia Posthuma*, Olmütz, 1706.

originaire d'Esclavonie, et par cette circonstance toute spéciale que le bourreau turc y met fin en perçant, avec le pal même le cœur du supplicié (1); mais il n'est pas facile de trouver la clef des autres phénomènes. En Pologne et en Russie, le vampire de Hongrie prend le nom d'*Upire;* ses attributs nécessairement changent un peu (2). Ces revenants se montrent là depuis midi jusqu'à minuit, et, quand le soleil est couché, vont chacun embrasser au lit leurs proches ou leurs amis, dont ils sucent les veines ouvertes, comme les vampires de l'Orient. L'usage est de mêler le sang qui coule de leurs corps, dès qu'on leur coupe la tête, à la farine dont se fait le pain. On regarde ce pain, scrupuleusement mangé, comme le meilleur préservatif contre leurs veilles sanguinaires.

En Valachie, principalement à Temesvar, dans le Banat (3), on choisit un garçon au-dessous de l'âge de puberté; on le fait monter à poil sur un étalon noir, et on promène le cavalier et le cheval dans le cimetière. L'enfant foule aux pieds de sa monture toutes les fosses; mais, si le cheval s'arrête tout d'un coup devant une fosse, et, malgré l'éperon et la cravache, refuse de la franchir, cette circonstance indique aux spectateurs qu'un vampire est couché là dans la terre; on ouvre la fosse, on coupe la tête du cadavre d'un coup de bêche, et le monstre est anéanti. Cette superstition n'a pas même épargné, à l'autre bout de l'Europe, l'Angleterre, qui a des mœurs si antipathiques à l'Orient. Dans la chronique de Guillaume de Neubrige (4), au XIIe siècle, cet annaliste dit que l'évêque de Lincoln fut obligé de convoquer un véritable synode à propos d'un vampire qui se montra en songe, pendant trois nuits, à sa femme; mais l'évêque se refusa constamment à l'incinération du cadavre. Enfin, les Lapons enterrent les corps des personnes dont ils redoutent le vampirisme, sous l'âtre même de leurs foyers, pour qu'ils soient plus sûrement consumés (5). Mais c'est dans l'ar-

(1) Journaux de Leipzig, 1738, tom. II.

(2) Moréri, au mot *stryges.* — *Mercure* de 1694. — Gabriel Rzacsnocki, *Curiosités naturelles de la Pologne*, 1721, Sandomir.

(3) Dom Calmet, chap, XVIII.

(4) Guillaume de Neubrige, *Rerum Anglic.*, liv. V.

(5) Dom Calmet, chap. XXIII.

chipel grec surtout, dans les Cyclades et dans les Sporades, à Naxie, à Myconi, à Tine, à Saint-Érini, à Milo, que le fléau éclate avec ses plus infernales particularités; les vampires, qui se nomment *Goul* et *Vardoulacha* chez les Turcs, prennent dans les Sporades le titre de *Broucolaque*, du grec βρουκολακος, spectre composé d'un corps mort et d'un démon. (βροῦκος est le limon puant qui croupit au fond des fossés; λακκος lui-même signifie fossé),

Tournefort, dans son voyage au Levant, se trouvant à Myconi, fut présent à l'exécution d'un broucolaque dont un boucher grec arracha le cœur de la poitrine, au milieu de la foule épouvantée, sur le bord même du tombeau d'où il avait tiré le corps déjà putréfié, pour cette affreuse cérémonie (1). Le vampire était un paysan mélancolique et sombre, dont le genre de mort n'avait jamais été bien connu, et qui, par sa disparition inexplicable, donnait à croire qu'il s'était joint aux *Gouls* de la mer Égée. Nous nous dispenserons de retracer le tableau de l'autopsie et l'incinération du cadavre mutilé d'après les détails et les expressions du voyageur célèbre, qui n'était pas, d'ailleurs, un homme d'imagination, mais d'archéologie. Dans les questions acstruses de la psychologie du rêve, il y a des images dégoûtantes et de grossières erreurs qui sans doute, aiguisent l'observateur par le souhait ardent de les détruire, dont il est incessamment brûlé, et que le respect d'elle-même commande toutefois à sa raison de fuir, en attendant le jour des éclaircissements physiologiques, jour décisif et prochain. Ce que Tournefort a vérifié, en disciple pyrrhonien de M. de Fontenelle, c'est l'universalité de la croyance au vampirisme dans les populations de l'archipel; on n'y brûle pas toujours les cadavres soupçonnées de résurrection; on se contente quelquefois de planter sur le tertre de leurs fosses un grand nombres d'épées nues fichées dans la terre par la pointe. Myconi était célèbre dans l'antiquité grecque; on disait en proverbe : *tout est dans Myconi* (2), dans le sens où nous disons avec Racine, dans *les Plaideurs :*

(1) Tournefort, *Voyage au Levant*, tom. I, pag. 138.
(2) Strabon, *Rerum geograph.*, liber x.

Je suais sang et eau, pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

Pline prête aux Myconiotes un caractère diabolique (1) : *Quippè Myconii carentes pilo gignuntur.* Un peuple qui naît chauve est bien près effectivement de croire aux vampires. Les Myconiotes étaient aussi de grands parasites; car Archiloque, dans *Athénée,* reproche à Périclès de *tondre les nappes* à la manière des habitants de cette île (2). On peut donc y placer, sans trop de hardiesse, le berceau des broucolaques.

Ces monstres de la nuit ont infesté la France; je ne sais rien de plus hideux que le conte en usage dans la Lorraine pour décrire la puissance mystérieuse dont ils sont doués. Pierron, un berger des bords de la Moselle, aux environs de Nancy, aimait d'une violente passion une jeune fille de son village; Pierron était marié, il avait même un fils. Un jour, il s'endort dans la campagne, l'esprit fortement préoccupé de l'objet de son amour. Voilà que la jeune fille lui apparaît en songe. « Tu seras heureux, lui dit-elle, mais à condition que tu te livreras à moi, corps et âme! » Pierron, enflammé de désir, consent à faire ce pacte infernal; il est heureux : le spectre devient sa maîtresse.

Quelques jours se passent. Bientôt le spectre, ou le diable, qui se faisait appeler Abrahel, sans doute pour exciter la passion refroidie du berger, montre un peu de coquetterie, boude Pierron, et finit par lui demander, comme preuve d'amour, le meurtre de son fils; et, en même temps, il donne une pomme au malheureux père. Le berger, revenu dans sa maison, fait manger la pomme à son fils en détournant les yeux; l'enfant tombe roide mort. Abrahel avait prévu que la douleur du père augmenterait sa soumission. Inconsolable, le berger tombe à genoux et supplie Abrahel de lui rendre un fils unique et adoré. Le spectre, qui n'attendait que cette prière, promet à son amant de ressusciter l'enfant mort, s'il consent à quitter la religion du vrai Dieu pour les autels de Belzébuth. Que ne peut la tendresse paternelle! Pierron, n'écoutant que ses regrets, s'humilie devant Abrahel comme devant le Très-Haut. Sur-le-champ le mort

(1) *Histoire naturelle*, liv. II, chap. XXXVII.
(2) *Bœnquet*, liv. X.

s'agite et commence à revivre; il ouvre les yeux, on le réchauffe, on lui frotte les membres, et enfin il marche et il parle; mais il est hâve et maigre, ses yeux sont enfoncés, ses mouvements lourds, son esprit stupide. Au bout d'un an, le démon qui l'animait le quitte avec un grand bruit; le jeune homme tombe à la renverse, et son corps, infecté d'une odeur cadavéreuse, est traîné avec un croc hors de la maison de Pierron, auquel un amour illicite a coûté la vie et peut-être le salut de son unique enfant (1).

Il y a, dans cette légende, un enchaînement merveilleux; Hoffmann en eût tiré un de ses plus beaux contes fantastiques. Voyez à quel point le diable connaît le cœur de l'homme! D'abord il séduit le berger par le commerce des femmes, une fois Pierron subjugué par le plaisir, il le séduit par la tendresse paternelle; enfin, il combine ces deux ressorts énergiques, ces deux sympathies fondamentales, pour conduire Pierron jusque dans le gouffre. Le berger en vient à renier Dieu, pour avoir trop naïvement suivi les plus irrésistibles penchants de la nature, la passion des voluptés et l'amour paternel. On ne saurait mieux tourner l'humanité en ridicule.

En fait de vampirisme, ce que nous avons trouvé de plus merveilleux est une légende puisée dans les rapsodies de Saxon le grammairien et rapportée par Scott (2).

Deux chefs danois avaient contracté ce qu'on appelait, dans le Nord, une confraternité d'armes; ils s'étaient obligés, par un pacte solennel, à descendre, l'un après la mort de l'autre, dans le même cercueil; le survivant devait se faire enterrer avec le mort. Il est difficile de pousser plus loin la fraternité. Ce fut Assueit, tué dans une bataille, qui mourut le premier; Asmund, son ami, dut le suivre au tombeau, malgré une santé parfaite. Cette horrible cérémonie eut lieu; Asmund se coucha sans murmure auprès du cadavre de son frère, et les soldats roulèrent à l'entrée du caveau une énorme roche, entassant pardessus une masse de terre, suivant l'usage du pays.

Un siècle avait passé sur le mort et sur le vivant, lorsqu'un

(1) Loyer, *De Spectris*. tit. III. — Delrio, *Magicæ qnæstiones*. — Nicolas Remy, 1581, *Periocha*. — Dom Calmet, XLII.

(1) *Demonology*.

chevalier errant suédois, cherchant quelque grande aventure, et suivi d'une troupe de vaillants guerriers, arrive dans la vallée qui avait pris son nom de la tombe des deux frères d'armes. On raconta l'histoire aux Suédois dont le chef résolut d'ouvrir le sépulcre ; car les Norses regardaient comme une action héroïque de violer les tombeaux et aimaient beaucoup les belles armes qu'on plaçait toujours dans le cercueil des morts. Mais les guerriers sacriléges, ayant déblayé la porte du caveau, reculèrent d'horreur quand ils entendirent, dans l'intérieur d'un monument fermé depuis un siècle, des cris épouvantables, un cliquetis d'épées et tout le bruit d'un combat à mort entre deux ennemis furieux. Bientôt parut Asmund, le survivant des frères d'armes, le sabre nu à la main, son armure brisée, la joue gauche déchirée, comme par les griffes d'un animal sauvage. Dès qu'il eut revu la lumière, il improvisa sur-le-champ un poëme scandinave et débita le récit de ses aventures funéraires. On apprit que le corps du défunt, ravivé par quelque goule affamée, s'était proposé de dévorer son frère d'armes, et qu'une lutte atroce avait commencé entre le mort et le bien portant pour ne finir qu'à la descente des Suédois dans le caveau. Asmund remporta la victoire; il enfonça un pieu au travers du corps du vampire et tomba mort lui-même après avoir raconté cet exploit.

Si le vampirisme est une découverte chrétienne, il n'est pas moins vrai que l'antiquité profita, sous d'autres formes, de la poésie de cette superstition. Le *broucolaque* y jouait le rôle de victime, et sa résurrection passait pour un acte de la justice divine. Chez les anciens, un meurtrier croyait ôter à l'homme qu'il avait tué un prétexte de vengeance posthume, en lui coupant les pieds, les mains, le nez et les oreilles. Cela se nommait ἀκροτηριάζειν. On pendait ces hideuses dépouilles au cou du mort; quelquefois on les plaçait sous les aisselles, d'où s'est formé le mot μασχαλίζειν, qui signifie absolument la même chose. Consultez à cet égard les scolies grecques de Sophocle (1). Ainsi fut traité, par Ménélas, Déïphobe mari d'Hélène, comme nous l'apprend Enée qui le vit aux enfers; les séducteurs de notre époque ne courent plus le même péril (2).

(1) *Electre*, vers 448. — *Meursius in Lycophronem*, pag. 309. — Stanley, *Sur Eschyle*, etc.

(2) *Æneidos*, lib. VI.

Cette tradition antique remontait à Hermotine de Clazomène. A l'instar des âmes des nègres de la côte de Guinée, l'âme de ce philosophe abandonnait son corps, voyageait dans les contrées lointaines, et recueillait des connaissances dont elle instruisait au retour les gens curieux de l'avenir. Un jour, les ennemis d'Hermotime, jaloux de sa puissance, saisirent un moment où son âme était absente pour obtenir de sa femme qu'on brûlât le corps. L'âme revint, mais ne trouvant pas son enveloppe, elle s'éloigna pour ne plus reparaître (1).

Nous voyons, dans Suétone, que le cadavre de Caligula ne fut qu'à demi brûlé, et très-superficiellement mis en terre; aussi l'édifice témoin du meurtre devint-il un rendez-vous de spectres et de fantômes chaque nuit, et ce désordre ne fut calmé que par l'incendie de ce palais impur, et par les honneurs funèbres dont les sœurs de Caligula soulagèrent enfin sa mémoire impériale. Servius, l'un des scoliastes de Virgile, n'oublie pas de mentionner que les âmes ne rencontrent jamais le lieu du repos si les corps n'ont pas été tout à fait consumés (2). Outre la superstition des vampires, les Grecs modernes professent encore cette croyance étrange que les cadavres des excommuniés sont à l'abri de la corruption; ils se persuadent que le ventre de ces malheureux enfle comme un tambour et même résonne avec le bruit d'une caisse, quand on les frappe d'un bâton ou qu'on les roule sur le pavé. Pour les Grecs, comme pour l'Église romaine, l'incorruptibilité d'un cadavre est un indice miraculeux de sainteté, mais uniquement dans le cas où il exhale des senteurs parfumées. La dissolution de l'enveloppe charnelle de l'homme étant providentiellement établie pour que les éléments de sa composition rentrent dans l'emploi commun de la nature, on ne peut qu'applaudir à cette idée superstitieuse de l'Archipel, puisqu'elle rend hommage à l'ordre physique du monde. Cela prouve que les préjugés ne sont pas toujours absurdes. On raconte (3) que, sous le patriarche Maxime, au xve siècle, l'empereur turc de Constantinople fit ouvrir le tombeau d'un excommunié; c'était une femme qui avait eu un commerce criminel

(1) *Huetiana.*
(2) *Servius in Æneidos*, lib. VI.
(3) Malux., *Turço-Græcia*, liv. I.

avec un archevêque de Bysance. On trouva son corps entier, noir, puant, et singulièrement gonflé. Mais les prières de Maxime, au bout de trois jours, lui rendirent les signes de la corruption ordinaire; il finit par se réduire en cendres. Les caloyers de l'île de Milo (1) s'y prennent d'une manière moins délicate; ils font bouillir l'excommunié dans du vin. Consultez Matthieu Paris, dans son histoire d'Angleterre, du Cange, au mot *Imblocatus*, Adam de Brême, etc., et vous y rencontrerez les mêmes doctrines sur l'incorruptibilité des cadavres. Or, pour en revenir aux broucolaques, il est facile de pénétrer le côté purement matériel de leur illustration orientale. La chimie a depuis longtemps constaté pourquoi un corps, entier dans le tombeau, se pulvérisait au contact de l'air; et la foule innombrable de fossiles et de momies, répandue dans toutes les nécropoles souterraines de civilisations éteintes dont l'exhumation s'est déjà faite, a démontré suffisamment que les terrains nitreux ou secs conservaient, à l'égal des meilleurs baumes, l'intégrité d'un mort quelconque. Le phénomène du sang vermeil dont les broucolaques sont inondés peut tenir à des causes atmosphériques et locales qui nous sont encore ignorées; l'excroissance prodigieuse dans les cheveux et dans les ongles, qui les distingue, est propre à tous les climats et à tous les cadavres. Quant à la pâleur maladive, à la consomption lente, à l'épuisement vital dont leur approche frappe surtout les femmes, il est possible que certaines particularités de tempérament et d'hygiène, spéciales dans une latitude, fassent de la première nuit d'hymen, sous le ciel du Levant, une nuit funèbre pour la jeune épouse. Dans le vaste champ de la physiologie générale, il faut tout caresser, même les hyperboles de l'imagination.

Mais, relativement à la question psychologique, à l'illusion mentale, au songe en un mot, le vampirisme demeure un problème auquel nous nous garderons de toucher; ce n'est plus qu'une apparition pure et simple; que nos lecteurs se reportent à nos conjectures sur cette variété du rêve. Disons en passant qu'il y aurait une façon poétique de résoudre à la fois les deux questions, ne fût-ce que par le charme d'une curieuse analogie.

(2) Ricaut, *État de l'Église grecque*, chap. XIII.

Dans les marais des pays septentrionaux de l'Europe, des oiseaux, s'enfoncent, durant l'hiver, au-dessous de la vase, privés de respiration et de mouvement, mais non de la vie. Lorsque le soleil échauffe, au printemps, le limon où ils dorment, on les voit reprendre leurs fonctions vitales que le froid seulement avait suspendues. Ainsi, les broucolaques seraient des corps humains que, sous le climat de l'Orient, l'âme répugnerait beaucoup à quitter, si ce n'est dans le cas d'une rupture complète, d'une entière dissolution des organes; et il suffirait pour ranimer passagèrement cette enveloppe toujours frémissante, que la lumière des tropiques en eût pénétré les tissus. Ceci dépend d'un ordre de phénomènes non moins intéressant que les singularités du rêve, mais dont l'histoire nous entraînerait trop loin de notre sujet.

Il n'est pas hors de propos de noter ici que le prophète Isaïe, décrivant l'abaissement futur de Babylone, y loge des Satyres, des Lamies et des Striges (en hébreu *Lilith*). *Lilith* répond au *strix* et au *lamia* des Grecs et des Latins; il désigne les sorcières qui tuaient les enfants pendant la nuit et suçaient leur sang. Aux quatre coins du lit d'une femme nouvellement accouchée, certaines familles juives écrivent encore, pour écarter ces monstres, les quatre mots symboliques : *Adam, Ève, hors d'ici, Lilith !* Horace dit positivement : *Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahas alvo.* Euripide et le scoliaste d'Aristophane ont parlé de Lilith ou de Lamia, comme d'un démon impitoyable. Ne lit-on pas dans Ovide :

> Carpere dicuntur lactentia viscera rostris
> Et plenum poto sanguine guttur habent
> Ex illis *strigibus* nomen.... (1)

Enfin, Charlemagne, dans les capitulaires, établit la peine de mort contre les gens assez crédules pour se garantir des striges. C'est pousser un peu loin le gouvernement absolu, et il est permis de conjecturer, d'après un pareil article du code saxon,

(1) Ovide, *Fastes*, liv. VI.

que les vampires du Rhin valaient bien les upires du Danube et les broucolaques de la Grèce (1).

On conçoit facilement que ces annales diverses du vampirisme aient ému l'imagination brûlante de lord Byron. Il ne se contenta pas des vers placés dans le *Giaour*. Pendant son séjour à Genève, il fréquentait la société de Mme Breuss. C'était une comtesse russe, qui réunissait à ses soirées tous les étrangers de distinction. On y lisait des vers, on y racontait des histoires. Un soir, que chacun avait payé son écot par un conte de revenant, lord Byron, à son tour, improvisa une sombre nouvelle sur le vampire. Un jeune médecin italien, le docteur Polidori, était présent; rentré chez lui, le médecin rédigea de mémoire la nouvelle qu'il venait de surprendre à un talent célèbre. Le conte de Byron, publié par le docteur Polidori, fit le tour de l'Europe; M. Charles Nodier y trouva le germe d'un roman intitulé : *Lord Ruthwen ou les Vampires*, et les mélodramaturges du théâtre de la Porte Saint-Martin le fondirent en trois actes ténébreux qu'on s'empressa de traduire pour le grand opéra de Londres.

Il est impossible de toucher au vampirisme sans se rappeler involontairement la lycanthropie. C'est le plus étrange des phénomènes que l'*Ephialtes* ait produit. Nous le regardons comme le dernier anneau de la chaîne des faits moitié vraisemblables, moitié apocryphes, dont se compose l'histoire des songes. Il n'y a dans notre esprit aucune faiblesse particulière en sa faveur; mais nous ne saurions oublier que, dans la pratique médicale, on a constaté des maladies nerveuses dont un aboiement hideux, fatigant et symptomatique marquait régulièrement les phases. Voici maintenant les traditions.

La lycanthropie est proche parente de la métempsycose, et, comme ce dogme singulier, elle parcourt encore toute la terre. Démonologiquement parlant, elle tient au domaine de la *possession*. Au point de vue du rêve, c'est un triste désordre. Le lycanthrope se persuade qu'il est devenu loup; mais la super-

(1) Si quis à diabolo deceptus crediderit secundùm morem paganorum virum aliquem aut feminam *strigam* esse, et homines comedere, et propter hoc ipsum incenderit, vel carnem ejus ad comedendum dederit, punietur. (*Cap.*, chap. VI.)

stition ne s'est pas bornée à ce quadrupède, et toutes les bêtes ont participé plus ou moins de la nature biforme du *loup-garou*. Nabuchodonosor ne se crut-il pas métamorphosé en bœuf? La fable d'Ulysse et de Circé est un document célèbre, mais elle appartient à la magie et à la sorcellerie. Souvent la vésanie de l'homme s'exaspère à tel point, qu'il voit réellement des bêtes dans des hommes comme lui ; ce fut l'erreur si monstrueuse d'Ajax (1). En combinant les idées de la métempsycose avec les caractères évidents que nous portons tous dans la face, et qui rappellent le visage d'une bête dans chaque figure humaine, on trouverait probablement à cette difficulté psychologique une solution qui ne serait pas frivole. Les *Métamorphoses* d'Ovide nous semblent une superbe protestation de l'antiquité contre le ridicule dont les âges modernes ont couvert cette maladie de l'imagination, ou ce phénomène d'un ordre supérieur, comme on voudra l'entendre. On sait que la lycanthropie joua un grand rôle dans le drame sanglant des Albigeois et des Vaudois (2); Maturin y a puisé le sujet d'une épouvantable scène, et les magnétiseurs, qui ne reculent devant aucune hyperbole, comme les illuminés de Lyon, font aujourd'hui de cette transformation une mesure d'éventualité.

Enfin, il faut clore ce long tissu d'énigmes et de mystères. Dans un exposé rapide, mais où toutes les fantaisies du rêve sont indiquées, nous avons peut-être laissé planer sur l'ensemble de nos travaux le prestige d'une théorie nouvelle, qui nous paraît devoir être quelque jour la vérité, dont nous admirons même les écarts, et que le contact des questions les plus abstraites irrite avec splendeur, comme une lumière éternelle.

Espejo y clara luz resplandeciente
Del antiguo valor de tus abuelos
De quien eres divino descendiente... etc.,

dit Lope de Vega (*El Molino*). C'est là le sort posthume des idée de Fourier. Elles entrent de plain-pied, dans les débats dont la porte même ne leur semblait pas ouverte, avec une audace hérédi-

(1) Hic bove percusso mugîsse Agamemnona credit. (Juvénal.)
(2) Monstrelet.

ditaire. Qu'on nous pardonne cet hommage ; il ne blesse aucune science fondée, aucune foi radicale, aucune croyance nécessaire ; toutes les théories modernes n'ont pas la même bénignité. Il y a mieux : dans notre penchant trop attiédi pour les choses célestes, si, par hasard, la conscience d'une vie transmondaine était assez énergique pour reconduire vers les pensers religieux nos âmes curieusement émues, ne serait-ce pas un service opportun, au milieu de désordres toujours croissants, que le père des doctrines phalanstériennes aurait rendu, dans la générosité de la tombe, aux détracteurs de son génie et aux blasphémateurs de sa découverte ?

ANDRÉ DELRIEU.

POËTES SUÉDOIS

DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

Voici l'une des époques les plus belles, non-seulement des annales suédoises, mais des annales européennes, dans les temps modernes. Peu d'histoires présentent, dans un espace de temps déterminé, une série de faits aussi brillants, une succession de rois aussi remarquables que celle-ci. C'est Gustave-Vasa, Gustave-Adolphe, Charles X, Charles XI, Charles XII et la reine Christine, qui apparaît au milieu de ces hommes de guerre comme attribut de la science au milieu d'un trophée d'armes.

Pour pouvoir suivre le développement des études littéraires en Suède, il est nécessaire de reprendre l'un après l'autre, chacun de ces règnes illustres ; car, comme l'a dit Geiier, l'histoire du peuple de Suède, c'est l'histoire de ses rois. Cette nation pauvre, peu nombreuse, rejetée aux extrémités de l'Europe, ne pouvait aspirer à jouer un grand rôle, et quand les autres nations l'ont vue se lever avec audace et énergie, c'est parce qu'elle avait été réveillée dans sa vie insoucieuse par la voix puissante de son roi, et quand elle a porté son épée de fer dans la balance de l'Europe, c'est parce qu'elle était guidée par un roi. Lorsque ses rois ont été grands, la nation a été grande ; lorsqu'ils ont manqué de force, elle en a manqué elle-même, et quand elle n'a pas eu de roi, elle est tombée dans l'anarchie. Elle semble, du reste, avoir compris l'influence que la royauté exerçait sur elle, par l'ardeur qu'elle mettait à défendre le privilége d'élire ses souverains et par la facilité avec laquelle elle les a déposés, quand ils lui paraissaient manquer à leur mission. Depuis le XIIIe siècle jusqu'au XIXe, il y a eu dans ce pays

seize souverains chassés, emprisonnés ou déposés, c'est-à-dire à peu près trois par siècle.

Au commencement du XVIe siècle, la Suède se trouvait précisément dans un de ces temps d'anarchie produits par un interrègne. Deux factions ardentes se disputaient le pouvoir. L'une, conduite par Trolle, l'ambitieux archevêque d'Upsal, voulait maintenir le traité d'union de Calmar et le gouvernement des rois de Danemark; l'autre, entraînée par un noble sentiment de nationalité et dirigée par l'administrateur Sten-Sture II, défendait énergiquement l'indépendance du pays. Sten-Sture fut tué, en 1518, à la bataille de Bogesund. Chrétien II revint en Suède, mit le siége devant Stockholm et y entra avec le glaive de la vengeance. Tout le pays fut rançonné, comme un pays de conquête; l'échafaud fut dressé sur toutes les places et il y eut une Saint-Barthélemy de nobles. Tandis que le roi et l'archevêque poursuivaient ainsi leurs persécutions, l'un au nom de sa royauté offensée, l'autre au nom de la religion, tandis que la Suède gémissait sous cette verge de fer que des soldats étrangers et des prêtres faisaient peser sur elle, un homme apparut pour la sauver. C'était Gustave Vasa, le descendant d'une des anciennes familles du pays, le fils d'Éric, le sénateur. Jeune, il s'était distingué sous l'administration orageuse de Sture par son courage autant que par son intelligence; il était l'un des six otages que le roi de de Danemark exigea pour sa sûreté, lorsqu'en 1518 il voulut avoir une entrevue avec Sture. On s'attendait à les voir revenir immédiatement après cette conférence. Mais Chrétien II, qui se souciait peu de montrer de la délicatesse dans ses relations politiques, fit lever l'ancre, emmena les otages en Danemark et les jeta en prison. Gustave Vasa parvint à s'échapper et résolut de défendre l'indépendance de sa nation; mais ne pouvant le faire sans secours, il alla réclamer celui de la ville de Lubeck que d'anciens traités de commerce liaient à la Suède. Les magistrats de Lubeck ne démentirent point leur caractère de marchands. Ils voyaient devant eux un jeune homme hardi, appartenant à une famille distinguée, soutenu par un parti nombreux et capable d'entreprendre de grandes choses. Ils prirent une hypothèque sur son avenir. Ils lui escomptèrent ses succès et lui prêtèrent à usure leur sympathie.

De Lubeck, Gustave se retira dans la Dalécarlie, au milieu d'une population de montagnards dont il connaissait l'esprit national et le courage. C'était de là qu'un siècle auparavant un simple mineur, nommé Engelbrecht, était parti à la tête d'une troupe de paysans pour secouer le joug du roi de Danemark. Poursuivi par les émissaires de Christian II, obligé de fuir devant un pouvoir contre lequel il n'était pas encore en état de lutter, Gustave prit un habit de mineur, et ne dut peut-être son salut qu'à son déguisement. Un jour, un de ces hommes honnêtes parmi lesquels il était venu chercher un refuge, se laissa tenter par la magnifique récompense promise à celui qui le livrerait. Mais tandis qu'il allait le vendre, une femme le sauva. Les satellites de Chrétien II, attirés par lui, ne trouvèrent dans sa demeure qu'une chambre vide et un montagnard au cœur ferme qui répondit à leurs menaces par son dédain.

Quelque temps après, Gustave Vasa apparut à Mora dans une assemblée de Dalécarliens. Debout à la porte de l'église, revêtu de ses habits de gentilhomme, il appela les montagnards autour de lui et les harangua. Il leur peignit, avec le sentiment de douleur qu'il portait au fond de l'âme, les calamités de sa patrie, les massacres de Stockholm, la tyrannie d'un roi étranger menaçant d'envahir toute la contrée; et les hommes qui l'écoutaient, séduits par son air martial, par son nom, par son éloquence, prirent les armes. Ce n'était d'abord qu'une troupe de paysans mal équipés et mal disciplinés. Le génie de leur chef surmonta tous les obstacles, et sa première victoire augmenta le nombre de ses partisans. La guerre avait éclaté en 1520. En 1521, la diète de Wadstena prononça la déchéance de Chrétien II et choisit Gustave pour administrateur du royaume. Deux ans après, la diète de Strengnœs le nomma roi.

La royauté qu'il avait conquise par sa fermeté, il sut la maintenir par sa sagesse. Il apaisa les troubles, réprima les abus, enrichit l'État. Il fut le législateur de son peuple, comme il en avait été le héros, et fit bénir sa prudence après avoir fait admirer son courage. Pour conquérir l'ascendant qu'il aspirait à exercer sur sa nation, il usa de patience et de modération, et il employa le même moyen pour introduire en Suède le dogme de Luther, auquel il était secrètement attaché depuis long-

temps. S'il eût voulu soutenir ce dogme par des mesures violentes, peut-être eût-il échoué; car il avait encore contre lui un clergé riche et puissant. Mais il attendit; il laissa les principes du luthéranisme s'insinuer peu à peu parmi le peuple. Puis, quand il crut le moment venu, il se proclama protestant, et la réformation fut établie en Suède sans secousse et sans troubles.

Elle n'exerça pas, à beaucoup près, dans ce pays, la même influence intellectuelle qu'en Allemagne ; car elle n'agissait pas sur des masses aussi nombreuses et des esprits aussi éclairés. Mais elle amena, comme partout, une réforme dans les écoles ; elle appela le peuple à s'instruire, et la traduction de la Bible, la traduction des psaumes, devinrent la lecture habituelle des familles.

Deux hommes entre autres, deux frères, prirent une grande part à cette révolution religieuse qui s'opérait dans leur pays. C'étaient Olaüs et Laurentius Pétri. Tous deux avaient étudié en Allemagne; ils avaient pris la réforme à sa source, et ils avaient reçu, dans la même année, leur diplôme de magister à Wittemberg. Ils revinrent en Suède, comme de nouveaux convertis, avec tout le zèle de la jeunesse, toute la ferveur de l'apostolat, et commencèrent peu après à exprimer leurs principes. Le clergé les anathématisa dès leur apparition; mais ils étaient secrètement appuyés par le roi, et ils continuèrent leur mission. Laurent traduisit la Bible. Olaüs écrivit la première pièce de théâtre qui ait paru en Suède; elle a pour titre : *la Comédie de Tobie*. Ce n'est pas autre chose que le récit de la Bible froidement amplifié, mis en scène et en dialogue. Les deux frères écrivirent aussi divers traités de polémique religieuse, des sermons et une chronique suédoise . que le roi ne trouva pas assez louangeuse, ou, si l'on veut, assez partiale, pour la faire imprimer (1). Tous deux ont eu, du reste, un sort bien différent. Laurent devint archevêque d'Upsal; Olaüs, accusé d'avoir pris part à un complot contre le gouvernement, mourut en prison.

Le résultat positif de cette époque, c'est que la langue sué-

(1) L'une et l'autre de ces chroniques ont été pour la première fois publiées dans les *Scriptores rerum Svecicarum*.

doise, adoptée par les théologiens du protestantisme, fut plus cultivée qu'elle ne l'avait été auparavant. Gustave Ier contribua lui-même beaucoup à la mettre en vogue. Il la parlait avec grâce et l'écrivait avec une grande pureté. Mais à part la traduction de la Bible et de quelques psaumes, ce temps de régénération sociale et religieuse ne produisit pas un ouvrage qui mérite d'être cité. La réformation occupait la pensée des savants et la pensée du peuple. Tandis que les docteurs et les magistrats écrivaient des traités de controverse, le peuple avait les regards tournés du côté de Worms et de Smalkalde. Il voyait poindre devant lui le grand drame du protestantisme. C'était là sa poésie, et il tenait entre les mains le plus beau de tous les livres : la Bible.

Lorsque Éric XIV monta sur le trône, la Suède était heureuse et tranquille. Gustave Ier était descendu dans la tombe, laissant son œuvre de soldat et de législateur accompli. Tout souriait au jeune prince qui montait sur un trône affermi par une main habile, illustré par un nom chéri, et les hommes qui prenaient intérêt au développement de l'intelligence dans leur pays, devaient saluer avec joie un souverain qui aimait les arts et les lettres. Mais ce règne, commencé sous de si beaux auspices, se termina par de tristes catastrophes. C'est l'un des règnes les plus douloureux et les plus dramatiques qui existent. Une méfiance extrême troubla l'esprit d'Éric ; un crime lui enleva la raison. Il avait fait emprisonner son frère Jean qui ne lui pardonna jamais. Il fit plus tard emprisonner les descendants des Sture, qu'il croyait coupables de trahison. Un jour, dans un de ces accès de terreur panique qui le conduisaient ordinairement à un acte de cruauté, il se précipite dans le cachot où était enfermé Niel Sture, et lui plonge un poignard dans le sein. Le malheureux jeune homme, fidèle jusqu'au dernier moment, tire le poignard de la plaie, l'essuie, le baise, et le présente au roi qui, dans l'état d'égarement où il était, ne fut point touché de tant de douceur et de tant d'héroïsme, et fit achever sa victime. Quand il eut trempé ses mains dans le sang, le délire s'empara de lui ; il courut trois jours à travers champs en proie au remords et au désespoir. Ses partisans les plus dévoués essayèrent en vain de le consoler. Il ne reprit un peu de calme qu'en écoutant la voix de celle qu'il aimait. C'était

une jeune fille du peuple, la fille d'un sous-officier. Éric la rencontra un jour qu'elle allait vendre au château une corbeille de fruits, et en devint amoureux. Après l'avoir d'abord prise pour maîtresse, il voulut l'épouser. Il avait fait négocier son mariage avec une princesse de Hesse, avec une princesse de Lorraine, et même avec Élisabeth d'Angleterre; il renonça à tous ses projets et fit couronner Catherine, la fille d'un de ses gardes, comme reine de Suède, et nommer le fils qu'il avait eu d'elle, héritier du trône. C'est pour elle qu'il a écrit ces vers dont l'idée a souvent servi de thème aux poëtes élégiaques, mais qui devaient avoir alors pour la Suède tout le charme de la nouveauté :

« Heureux celui qui, loin des rocs élevés, poursuit paisiblement son modeste sentier. Ceux qui veulent s'en aller çà et là s'écartent souvent de la vraie route. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

» Souvent on voit le château superbe atteint par la foudre. L'ambitieux qui veut monter trop haut retombe en arrière et déplore son imprudence. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

» Dans la grande mer sont les grandes vagues. C'est là que la tempête éclate. C'est là qu'on trouve les écueils. Le sage reste près de l'humble source d'eau qui coule dans la vallée. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis la jeune fille que j'aime.

» Ma Philis n'a point d'or, point de bijoux précieux. Mais elle a ce que je désire. La tendresse dont elle m'entoure m'est plus chère que tous les trésors. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

» Sur elle nulle parure d'or ne brille. Mais ses beaux yeux brillent dans tout leur éclat. Elle est telle que je désire, quoique les autres la trouvent trop simple. Chacun suit le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

» Que celui qui veut s'élancer dans les airs prenne son essor. Pour moi, mes ailes ne peuvent me porter si haut. Je reste ici. Mon amour me retient près de Philis. Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime.

» Adieu! adieu, lys de mon cœur; adieu mille fois. Que la volonté du ciel soit faite. Mais je serai ce que j'ai promis d'être.

Chacun doit suivre le sentiment qui le guide, et moi je suis celle que j'aime. »

Les dernières années de ce roi égaré par un accès de fièvre se passèrent dans les larmes et la misère. Ses deux frères, Charles et Jean, se révoltèrent contre lui et remportèrent la victoire. Il perdit en un jour sa couronne et sa liberté. Il fut jeté en prison et traité avec une impitoyable rigueur. C'est là que seul, livré au souvenir de ses fautes, et au sentiment de sa misère, il écrivit ces strophes douloureuses qui se chantent encore dans les églises de Suède avec les psaumes de la pénitence.

« O mon Dieu! à qui porterai-je mes plaintes? A qui dirai-je le remords qui pèse sur moi, pauvre pécheur? Le mal que j'ai fait, peut-il, au nom de Jésus-Christ, m'être pardonné?

» J'ai été pris par la méchanceté du monde comme le voyageur que les vagues entourent dans une île. Je ne puis sortir de ma captivité, je ne puis redevenir libre avant que Dieu me fasse mourir.

» Trompé par le plaisir, j'ai échappé à la garde de Dieu comme un poisson échappe au filet. Maintenant, la douleur menace de m'accabler. La parole de Dieu seule peut me secourir. Quand me sera-t-il permis de la goûter?

» La nuit comme le jour, mon cœur m'accuse, et je succombe sous son jugement. Mon Dieu, sauve-moi des piéges de Satan; sauve-moi du désespoir.

» Je t'en prie, ô Christ, ne me laisse pas perdre mon héritage. Donne-moi la force de combattre pour regagner mon royaume céleste.

» O Dieu! maintenant que le monde m'abandonne, je te confie mon âme et ma vie. Hélas! quand je jouissais de mon bonheur, je n'aurais pas cru qu'il serait aussi complétement anéanti. »

Éric avait été d'abord renfermé dans le château d'Abo, en Finlande. Ses frères craignirent que le czar ne tentât de le délivrer, et le ramenèrent en Suède. Le peuple, touché de ses souffrances, commençait à s'émouvoir en sa faveur; il se forma

un parti pour lui rendre la liberté. A la tête des conjurés était Charles de Mornay, un de ces nobles gentilshommes de France qui, forcés de fuir leur pays pour échapper aux persécutions religieuses, s'en allaient mettre leur courage au service des rois étrangers. Il avait été attaché à Éric dans sa prospérité; il voulut lui porter secours dans le malheur. Mais la conspiration fut découverte, les conspirateurs furent jetés dans les fers et jugés sans miséricorde. Charles de Mornay, conduit à la forteresse de Calmar, paya de sa tête son dévouement et sa loyauté.

Ces manifestations de sympathie en faveur d'Éric servirent de prétexte à son frère Jean pour le traiter plus sévèrement encore. Il le fit transférer de prison en prison, et enfin il donna l'ordre de l'empoisonner. On vint annoncer cet arrêt au malheureux roi, qui, sans se plaindre et sans s'effrayer, appela le prêtre, communia et mourut avec la résignation du chrétien (1).

Sa veuve se retira en Finlande, et vécut d'une vie solitaire et modeste. Son fils, qui avait été proclamé héritier du trône par les états, fut proscrit par Jean. Mais les amis d'Éric le sauvèrent et l'envoyèrent dans un collége de jésuites. Il reçut une excellente éducation et voyagea dans plusieurs pays. Mais, seul et abandonné à lui-même, il se trouva parfois dans une telle misère qu'il en était réduit à servir comme domestique. Il vint un jour voir, en Finlande, celle qui avait été reine de Suède, et qui vivait alors dans une retraite obscure. La mère et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en prononçant le nom d'Éric, et en pleurant; puis ils se séparèrent, car il ne leur était pas permis de demeurer ensemble. Elle resta comme par le passé dans l'asile qu'elle s'était choisi, et lui se retira en Russie, auprès du czar, qui le prit en affection et voulut le faire monter sur le trône de Suède. Mais le fils d'Eric résista à toutes les sollicitations qui lui furent faites pour qu'il tentât de devenir roi, déclarant qu'il ne pourrait jamais se résoudre à porter la guerre dans son pays. Il mourut à Cassin en 1607 (2).

Jean, qui avait commencé son règne par un crime, le soutint par la violence. Il voulait retablir dans ses États le catholi-

(1) Il fut empoisonné dans une soupe aux pois, le 26 février 1577.
(2) Ol. Celsius, *Konung Erik den Fiortendes historia*, pag. 304.

cisme. Il fit publier une lithurgie que les prêtres refusèrent d'accepter, Les uns furent mis en prison ; d'autres s'enfuirent et cherchèrent un refuge dans le duché de son frère Charles. En même temps qu'il entrait ainsi en guerre ouverte avec le clergé, il voulut maîtriser aussi l'esprit des savants. Il abolit l'univer-versité d'Upsal, et la remplaça par un collége de jésuites qui fut établi à Stockholm. Sous son règne, on vit se renouveler les discussions théologiques du temps de Gustave Vasa, et il n'y eut pas d'autre littérature que la littérature des livres de prières, des traités de dogmes et des œuvres ascétiques.

Son fils Sigismond, catholique comme lui, perdit la couronne de Suède pour conserver celle de Pologne. Il fut remplacé par son oncle, Charles IX, qui était un homme d'une trempe ferme et un zélé protestant. Il fut plus occupé du bien-être matériel de la nation que du développement de la science. Cependant il rétablit l'université d'Upsal, ou plutôt il la fonda ; car, jusqu'à cette époque, elle n'avait eu qu'une existence très-incertaine. A travers ses guerres avec la Russie ; la Pologne, le Danemark, il trouva aussi le temps de cultiver les lettres. Il était poëte lui-même ; il a écrit plusieurs pièces de vers remarquables par leur énergie. Il avait un goût prononcé pour le théâtre, et souvent les élèves des gymnases furent appelés à venir jouer devant lui des drames suédois. Ces drames étaient tout simplement des histoires de la Bible, accompagnés d'un prologue et d'un épilogue, traversés par quelques intermèdes grotesques et très-religieusement dépourvus d'invention. Les poëtes avaient encore trop de respect pour l'Écriture, et trop peu de confiance en eux-mêmes, pour se permettre la moindre altération dans le thème sacré qu'ils se choisissaient. Ils suivaient pas à pas l'histoire de Moïse, transformant seulement le recit en dialogue ; et c'est ainsi que la Bible, mise entre leurs mains, devenait encore, ou une lecture édifiante, ou une prédication publique. L'un d'eux, Jacques Cronander, essaya de sortir de ce cercle uniforme dans lequel les hommes de son temps avaient enfermé le drame. Il composa deux comédies qui ressemblent à deux moralités. C'était une tentative qui eût pu produire d'heureux résultats ; mais l'auteur n'avait pas assez de force pour la soutenir. Ses pièces furent jouées quelquefois, et tombèrent dans un complet oubli. Un autre poëte, Jean Messénius, portait ses vues encore plus haut.

De même que cet intrépide chansonnier qui voulait mettre toute l'histoire de France en vaudevilles, Jean Messénius avait entrepris d'écrire toute l'histoire de Suède en cinquante tragédies et comédies. Il en a écrit six qui ne font pas regretter les autres. Ce sont de plates et froides compositions, dénuées de tout esprit, de toute imagination, de toute vérité locale, et quelquefois entachées de telles grossièretés, qu'en les lisant on ne comprend pas comment elles ont pu être représentées à la cour et devant des femmes. Mais telle était alors l'ignorance des esprits, que ces prétendus drames passèrent pour des chefs-d'œuvre, et que le nom de Messénius devint un grand nom. Il expia, du reste, comme beaucoup d'autres poëtes, ses heures de gloire par des années de souffrance. Il avait été élevée en Pologne par les jésuites, et s'était tellement distingué par ses connaissances précoces, qu'il reçut, à l'âge de vingt-cinq ans, le diplôme de docteur à Ingolstad. Il revint en Suède, après seize ans d'absence, et fut nommé professeur de jurisprudence à Upsal. Une querelle qui s'engagea entre lui et quelques fonctionnaires, le força de quitter cette ville. Il fut nommé assesseur au tribunal de Stockholm. Compromis quelques années après dans une conspiration contre le roi, il fut jeté en prison, et y passa le reste de sa vie. Il mourut en 1637, à l'âge de cinquante-huit ans.

Charles IX était mort laissant le souvenir d'un homme violent, mais zélé pour la prospérité de sa nation. Il dota la Suède de plusieurs institutions utiles; il rédigea un code de lois étendu et régulier; il rétablit autour de lui l'ordre troublé par le règne orageux d'Éric XIV, de Jean III et de Sigismond; mais il fit plus encore pour son pays; il lui donna Gustave-Adolphe.

Jusqu'alors la Suède, tout en se signalant en plusieurs occasions par son courage, n'avait occupé qu'un rang secondaire; son influence s'étendait peu au dehors, et le rôle qu'elle remplissait à l'égard des autres puissances était en proportion avec ses forces naturelles. Le génie d'un homme l'éleva au-dessus d'elle-même. La guerre de trente ans, qui fut pour les autres peuples un événement désastreux, ne fut pour elle qu'une arène glorieuse. Elle y était entrée en auxiliaire; elle y commanda en souveraine. Quand Gustave mourut à Lutzen, l'auréole qui l'entourait resta sur ses soldats, et l'impulsion qu'il avait donnée à son peuple ne se ralentit pas. Il continuait de combattre pour

la cause qu'il était venu défendre, et tandis qu'il maintenait son honneur sur les champs de bataille, Oxenstiern lui maintenait son ascendant dans les rapports diplomatiques. On vit ainsi une armée de quelques milliers d'hommes faire reculer devant elle les nombreuses troupes de l'Autriche, s'emparer des villes d'Allemagne, et imposer son autorité à l'Europe entière.

Gustave-Adolphe était un de ces génies complets, qui ne s'arrêtent pas à une seule idée ni à une seule gloire. Son intelligence s'était développée en même temps que son courage. Il avait l'esprit de l'écrivain, la sagesse de l'homme d'État, et la bravoure du soldat. On conserve à Skokloster, dans la précieuse bibliothèque des comtes de Brahé, quelques pièces de vers touchantes et gracieuses qu'il adressa à cette belle Ebba Brahé, dont il fut longtemps épris. Il écrivit en allemand et en suédois, un psaume qui est, sans contredit, l'un des plus beaux qui aient été faits au temps de la réforme. Il écrivit aussi quelques vers didactiques, entre autres les strophes suivantes, qui n'ont, il est vrai, pas grande valeur poétique; mais qui sont remarquables comme expression d'une pensée noble qu'il ne démentit jamais.

« Dans quelque situation que tu te trouves, quelle que soit la route que tu choisisses, si tu veux arriver heureusement à ton but, prends pour guide la vertu.

» Si tu la suis constamment, elle te conduira, malgré tout ce qu'en peut dire le monde, à l'honneur. Que peut-tu désirer de plus?

» Elle te servira de soutien, elle te protégera toute ta vie contre le monde et les jugements qu'il portera sur toi.

» Vivre comme on doit n'est pas un grand art. Rester fidèle à l'honneur ne serait pas difficile, si l'on ne craignait de perdre la faveur du monde.

» Mais toutes les calamités de la vie ne peuvent pas plus nuire à la vertu, que les nuages passagers ne nuisent à la clarté du soleil.

» Conserve donc une volonté ferme, reste fidèle à l'honneur, et ne te laisse pas effrayer par les cris et les menaces du monde.

» Au terme du voyage, la vertu t'attend. Pour prix de tes efforts, elle te donnera ses récompenses éternelles. »

Charles IX avait commencé à relever l'université d'Upsal de l'état d'anéantissement où l'avaient plongée et son peu de ressources pécuniaires et le zèle anti-universitaire de Jean III. Mais toute sa force, toute son illustration, et on pourrait dire toute sa vie, ne datent que de Gustave-Adolphe. Il l'adopta pour sa fille, comme les rois de France avaient adopté, au moyen âge, l'université de Paris. Il lui donna tous ses livres et tout son patrimoine. Que n'eût-il pas fait encore pour elle et pour les études sérieuses, s'il eût vécu plus longtemps. La mort vint le surprendre au milieu de ses généreux desseins. Mais les germes bienfaisants qu'il avait semés sur sa route portèrent leurs fruits; le rameau de la victoire fleurit, disent les poëtes suédois, sur la rive qu'il arrosa de son sang, à Lutzen, et le rameau de la science fleurit dans l'université dont il s'était déclaré le protecteur.

La guerre de trente ans donna à la Suède une quantité de livres précieux, que les officiers de l'armée de Gustave prirent dans les cloîtres et les villes où ils passèrent. Elle lui donna tout ce mouvement d'idées qui résulte toujours du contact des différents peuples. Cependant on ne saurait nier qu'en améliorant ses moyens de développement, elle n'altéra aussi son caractère de nationalité. Toute cette jeunesse ardente, qui était sortie de ses montagnes pour s'en aller à la croisade du protestantisme, se laissa bien vite séduire par les habitudes d'un peuple plus avancé en civilisation; et les généraux, les officiers, les soldats, après avoir passé de longues années en Allemagne, rapportèrent dans leur patrie les idées de l'Allemagne. La langue suédoire n'était pas encore assez forte pour résister à cette invasion. Elle adopta un grand nombre de mots allemands, qui, du domaine habituel de la vie, passèrent promptement dans les compositions littéraires et poétiques.

De cette époque datent aussi les relations de la France avec la Suède, relations toutes politiques d'abord, mais qui, plus tard, s'étendirent aux productions de l'esprit, et laissèrent dans cette société septentrionale une trace qui n'est pas encore effacée.

A la mort de Gustave-Adolphe, l'impulsion était donnée, et Christine la seconda au lieu de l'arrêter. Si la Suède est en droit d'adresser un reproche à une femme d'une nature aussi supé-

rieure, c'est d'avoir oublié que son devoir était de rester, avant tout, Suédoise et de maintenir, dans les lettres, un sentiment de nationalité, au lieu de se laisser subjuguer par l'influence étrangère. Certes, jamais règne ne semblait devoir être plus favorable au développement intellectuel de la nation. Jamais aucun souverain n'avait montré tant d'ardeur pour l'étude, tant de respect pour la science. Le palais de Stockholm devint une académie où toutes les illustrations de l'époque furent appelées à prendre place. Du haut de son trône, Christine épiait les célébrités naissantes et tâchait de rassembler dans sa main, comme un tisserand, les fils de la science qui se tramait de tout côté. Ici ses émissaires lui achetaient des manuscrits; ailleurs ils recueillaient des médailles. Tantôt ils devaient lui gagner, par des présents, l'affection d'un savant, et tantôt récompenser la dédicace d'un livre. Elle appelait autour d'elle les philosophes et les antiquaires; elle envoyait des chaînes d'or aux astronomes et aux romanciers; elle alliait dans un même sentiment d'admiration Descartes et Balzac (1), Vossius et Chapelain, Pascal et Scarron. Ménage lui écrivait les nouvelles de Paris; Benserade lui adressait de jolies épîtres artistement travaillées. Naudé fut son bibliothécaire; Saumaise resta un an auprès d'elle. Huet vint la voir. En même temps qu'elle étudiait les historiens de l'antiquité, elle assistait aux cours d'anatomie de Rudbeck, elle écrivait au prince de Condé poûr le féliciter sur ses victoires, à un littérateur italien assez obscur, pour le remercier d'avoir parlé d'elle dans l'Académie de Padoue, et à Scudéri, pour qu'il lui dédiât son poëme d'*Alaric*.

Quand elle eut abdiqué le trône, elle augmenta le nombre de ses correspondants littéraires et ne diminua pas le nombre de ses présents. Ses habitudes de générosité envers les écrivains qui lui faisaient hommage de leurs œuvres lui causèrent plus d'une fois de pénibles embarras pécuniaires.

(1) Balzac reçut d'elle une chaîne d'or, et lui écrivit en la remerciant : « Sachez, madame, que vous n'êtes pas moins intelligente que vous êtes libérale. Je ne puis que tirer encore plus de gloire de votre jugement que de votre don. Puisque j'ai été loué de la bouche de Christine, je n'envie ni à Claudius ses esclaves, ni à Pétrarque son monument.»

Cet amour, parfois mal éclairé, mais constant et sincère, pour tout ce qui avait une apparence d'esprit ou de savoir, cet empressement à reconnaître le mérite étranger devait nécessairement influer sur l'esprit des Suédois et éveiller leur émulation. L'université de Suède, celle de Finlande, et les autres établissements d'instruction des diverses provinces prirent alors un développement plus hardi. Christine elle-même le seconda par plusieurs dotations utiles. Elle fonda de nouvelles chaires à Abo et à Upsal; elle agrandit les bibliothèques; elle institua de nouvelles écoles. Mais, au fond, il est permis de croire qu'elle appréciait peu le génie de la Suède, les beautés de sa langue et la poésie de son ancienne histoire. Elle eut toujours les regards tournés au dehors. Elle s'informa des savants étrangers, des livres étrangers, et perdit facilement de vue de la littérature de son pays qui, il est vrai, ne faisait alors que de naître, mais qui aurait pu prendre un rapide essor si elle avait été soutenue. Le latin et le français étaient ses langues favorites. Elle adopta le goût, l'esprit, les mœurs de la France. La cour suivit son exemple, et le reste de la nation tâcha de faire comme la cour.

A cette femme si enthousiaste d'art et d'étude, à cette Minerve du Nord, comme l'appelait Ménage dans sa galante églogue, succédèrent trois hommes qui ne furent occupés que de combats. C'était Charles X qui, au milieu de l'hiver de 1658, traversa les Belt sur la glace pour aller assiéger Copenhague; c'était Charles XI, dont le règne, remarquable d'ailleurs par plusieurs institutions utiles, fut traversé par différentes guerres (1); c'était Charles XII, dont nous connaissons tous la gloire et les revers. L'attention du peuple se tourna du côté des événements politiques, et les bulletins des généraux firent oublier les vers des poètes. Le règne de Charles XII mit le comble à cette indifférence littéraire par la misère profonde dans laquelle il plongea la nation suédoise. Après la bataille de Pultava, après le siége de Stralsund, la Suède se trouva réduite à la dernière extrémité. Épuisée d'hommes et d'argent, attaquée de tout côté par des

(1) Ce fut lui qui fonda la banque de Stockholm, et qui, au lieu de tenir, comme par le passé, toute l'armée à la solde de l'État, distribua à un certain nombre d'officiers et de soldats des portions de terre à cultiver.

ennemis puissants, si elle ne tendit pas, comme une esclave, les mains aux chaînes que ses voisins essayaient de jeter sur elle, si elle recouvra assez d'énergie pour lutter contre l'invasion étrangère, c'est qu'elle voyait luire encore devant elle l'épée glorieuse qui l'avait conduite à la bataille de Narva, c'est qu'elle croyait encore à l'étoile de son héros. Elle cachait ses plaies saignantes sous les étendarts qu'il avait conquis autrefois ; elle se rangeait autour de lui comme, dans un jour d'orage, les moissonneurs se rangent autour d'un chêne déjà frappé par la foudre, mais majestueux et imposant. Il mourut en Norwége et elle demanda la paix. Elle resta longtemps courbée sous le poids de sa misère, mais elle respecta toujours le prestige qui l'avait éblouie. Elle déplora ses jours de deuil et ses jours de disette. Elle adora Charles XII. Aujourd'hui encore, si l'on prononce ce nom révéré devant un paysan des montagnes, il ôte son chapeau et s'incline.

Les règnes d'Ulrique-Éléonore, de Frédéric Ier et d'Adolphe-Frédéric ressemblaient à un sommeil de convalescent après la fièvre des années précédentes. Le peuple essayait de cicatriser, l'une après l'autre, ses blessures. Mais les lettres et les sciences, paralysées par les calamités publiques, n'avaient pas encore repris leur ancienne activité.

Dans cet espace de temps que nous venons de parcourir, espace de deux siècles, illustré par tant d'actions héroïques et tant de magnifiques victoires, à peine trouve-t-on quelque œuvre littéraire digne de fixer l'attention et d'être étudiée. La Suède guerrière s'était élevée au niveau des grandes puissances ; la Suède poétique était restée en arrière. Elle avait conservé l'épée de fer des anciens Scandinaves pour s'élançer sur les champs de bataille. Elle n'avait plus la harpe des scaldes pour chanter ses victoires.

La poésie dramatique avait abandonné les histoires de la Bible et les traditions de Messénius pour tomber dans une espèce de divertissement, où la tâche du poëte était très-humblement subordonnée à celle du chorégraphe et du musicien. Encore ne jouait-on ces divertissements qu'à la cour. Le peuple continuait à se réjouir avec ses danses et ses *lek* anciens.

La poésie morale et didactique, enfantée par l'esprit sentencieux du XVIe siècle, laissait échapper de temps à autre, de sa

corbeille puritaine, quelques fleurs factices, également dépourvues de parfum et de couleur.

La poésie lyrique essayait de chanter et ne faisait entendre que des sons confus et des accords inachevés. Trois hommes se distinguèrent alors : Rosenhane, Spegel et Stiernhielm. Rosenhane composa un recueil de sonnets : quelques-uns sont remarquables par la simplicité du style et la fraîcheur du sentiment. L'imitation de Ronsard y domine pourtant, et comme cela arrive presque toujours dans les œuvres d'imitation, le disciple a outrepassé les défauts du maître.

Spegel imita, en vers corrects et quelquefois élégants, la *Semaine* de Du Bartas, déjà imitée en danois par Arreboe.

Stiernhielm écrivit plusieurs de ces ballets qui amusaient la cour et qui furent surtout très en vogue du temps de Christine. Il écrivit aussi, comme tous les poëtes de son siècle, quelques pièces de circonstance et des épigrammes. Son œuvre principale est un poème didactique intitulé *Hercule*. C'est le récit de l'apparition symbolique dont parle Xénophon, de l'heure de lutte morale où Hercule vit surgir devant lui la déesse de la volupté et la déesse de la sagesse, qui, toutes deux, cherchaient à l'entraîner, l'une par ses riantes images, l'autre par ses graves promesses. Dans les moyens de séduction que la déesse de la volupté emploie pour attirer à elle le cœur flottant d'Hercule, le poëte cite les livres qui doivent guider tout homme ami des plaisirs : ce sont les œuvres d'Ovide, de Rabelais, les *Cento novelle*, le roman d'Amadis, du chevalier Finck (1), de la belle Maguelonne, de l'empereur Octavien, le berger Amandus (2), la Diane du Montemayor, Fiammetta, Eulenspiegel (3) la Macaronicca de

(1) Roman allemand, écrit au temps de la guerre de trente ans. Il a pour titre : *Histoire de l'admirable et très expérimenté chevalier et seigneur Polycarpe de Kirlarissa, surnommé Finck*, où l'on voit comment, deux siécles et demi avant que d'être né, il avait déjà parcouru une quantité de pays et vu de merveilleuses choses, comment il fut trouvé mort par sa mère et réenfanté de nouveau.

(2) *Jungsterbaute Schæferey oder Keusche Liebesbeschreibung von der verliebten Nimfen Aniœne und den liebwürdigen schæfer Amandus durch A. S. D. D.* Leipzig, 1652, in-8o.

(3) Écrit d'abord en plat allemand, en prose et en vers; traduit en haut allemand par Th. Murner.

Coccai (1), la Lucerna (2), et, pour couronner le tout, la *Rhetorica delle p.....* (3). On voit par cette liste de livres que les Suédois avaient déjà porté leurs investigations littéraires hors de leur pays, et, puisqu'ils connaissaient le côté frivole ou mauvais de la littérature étrangère, on peut supposer qu'ils en connaissaient aussi le côté sérieux.

Donc, la déesse de la volupté présente à l'imagination d'Hercule tout son dangereux catalogue. Le demi-dieu l'écoute patiemment, puis il écoute la déesse de la vertu, et ne se décide pas. Il y a dans ce dénoûment, blâmé par plusieurs sages lecteurs, une idée assez philosophique. Le poëte n'a pas voulu nous donner une leçon de morale, en nous montrant Hercule persuadé par le langage austère de la vertu. Il n'a pas voulu nous montrer comme un fait accidentel un plaidoyer qui ne se termina pas si vite. Son Hercule est le symbole de l'homme, et cette lutte intérieure qu'il subit est pour beaucoup d'hommes la lutte de toute la vie.

La versification de Stierhielm est un peu maniérée, mais ferme et correcte. Il avait de l'énergie dans la pensée, mais peu de profondeur et d'imagination. A le prendre au milieu des écrivains suédois de son temps, il apparaît comme un homme remarquable, digne de la réputation qu'il a eue, et des éloges qu'on lui a donnés ; mais il vivait au XVIIe siècle, et il était le contemporain de Shakspeare, de Calderon, de Molière !

Après les sonnets de Rosenhane, les œuvres de Spegel et celles de Stiernhielm, si l'on essaye de glaner encore quelques vers dans le champ littéraire de la Suède, on ne trouve plus que de mauvaises pièces de circonstance ou de plates épigrammes. « Le public, dit Hammarskœld, se mit à regarder la poésie comme une

(1) Poëme italien écrit par un moine ; traduit en français sous le titre de : *Histoire macaronique de Merlin Coccaie,* prototype de Rabelais, où il est traité des ruses de Cingar, des tours de Léonard, des forts de Francasse, enchantements de Gelford et Pentagrues, et des rencontres heureuses de Balde ; puis l'horrible bataille entre les mouches et les fourmis. Paris, 1606.

(2) *La Lucerna di Eurato Misoscolo academico philarmonico*, Paris, in-12. Sans date.

(3) Imprimé à Cambrai, 1644, in-8o.

espèce de jonglerie destinée à embellir le programme d'un fête, et le poëte était une espèce de paillasse qui devait se tenir toujours prêt à égayer les respectables auditeurs. » Spegel et quelques autres s'élevèrent au-dessus de cette triviale bouffonnerie. On estimait leurs ouvrages et le sentiment qui les avait inspirés; mais on ne les rangeait pas dans ce domaine général de pièces de circonstance décorées pompeusement du titre de poésie. Ceux qu'on appelait poëtes travaillaient avec un zèle merveilleux à démontrer que l'art ne devait être que le très humble interprète de tous les incidents journaliers de la vie. Parlait-on d'une fiançaille, il fallait que la poésie accourût aussitôt avec ses différentes sortes de vers, et quand venait le jour du mariage, elle ne pouvait manquer d'offrir son épithalame. Ainsi les poëtes rimaient pour les jours de naissance et les enterrements, pour tous les anniversaires, toutes les querelles et toutes les réconciliations. Il ne leur était pas permis de s'asseoir à une table, de partager une queue de poisson, sans la saluer auparavant par quelques vers. Pour pouvoir se trouver ainsi prêts dans toutes les occasions, il ne fallait pas qu'ils fussent très-scrupuleux sur la forme. Aussi choisissaient-ils le rhythme le plus facile, et, pour en finir plus tôt, ils prenaient tous les moyens de salut que leur offraient les mots tronqués, les provincialismes et les métaphores étranges. Peu importait que le vers fût juste ou non; pourvu qu'ils arrivassent à la rime, la bataille était gagnée.

Tandis que la poésie tombait dans cet état de nullité, des hommes instruits apparaissaient dans les écoles, et l'étude des sciences faisait des progrès, Spegel et Stiernhielm se distinguaient par leur érudition et leurs connaissances philologiques non moins que par leurs vers. Le premier rédigea un dictionnaire de la langue suédoise, agrandi depuis par Ihre. Le second publia le *Codex argenteus* avec une traduction.

Les sciences anatomiques, représentées par Rudbeck; les sciences physiques, illustrées par Linnée, attirèrent à elles un grand nombre de disciples, et l'édifice des sciences historiques commençait à s'élever sur sa base. On avait senti le besoin de chercher l'histoire du Nord ailleurs que dans les froides et fautives chroniques de couvent. On voulait la prendre à sa source, et on remonta à l'étude des monuments scandinaves et à l'étude de

l'islandais. Tandis que Verelius, Gudmund Olafssen, Biœrn, traduisaient les sagas, Peringskiœld publiait ses recherches archéologiques, et Gœransson essayait d'interpréter l'Edda. Au-dessus de ce cercle de savants, réunis par une même pensée et dans un même but, s'élevait le célèbre Olaf Rudbeck, l'auteur immortel de l'*Atlantica,* qui se laissa tromper, il est vrai, par une fausse idée de patriotisme, mais qui employa une érudition immense à soutenir ses fabuleuses théories.

En même temps que ces hommes d'études s'appliquaient ainsi à soulever le voile du passé, un écrivain qui s'est illustré par ses longues et consciencieuses études, le savant Lagerbring, écrivait une histoire de Suède, et un de ses contemporains, Olaf Celsius, racontait, avec une simplicité de style remarquable et une grande droiture d'esprit, la vie de Gustave Ier et celle d'Eric XIV. Il avait aussi entrepris une histoire de l'Église suédoise. Malheureusement, il n'a pu l'achever.

X. Marmier.

ÉDOUARD TURQUETY.

—

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on proclame le triomphe de l'arithmétique sur la poésie, et que l'on accuse les goûts très-positifs du siècle : la querelle a dû commencer le jour même où il y a eu, dans la famille d'Adam, un faiseur de chansons et un faiseur de marchés. Nous sommes même surpris que les chercheurs de mythes n'aient pas encore trouvé là l'origine des démêlés d'Abel et de Caïn. Ce doux pasteur, qui garde ses troupeaux le long des fleuves, et tourne ses pensées vers le ciel, n'est-il pas, en effet, le symbole de la poésie méditative et sainte, tuée par un grossier laboureur, qui ne savait offrir à Dieu que des génisses et des chevreaux d'un an? Il est clair que le *maudit* n'était autre qu'un marchand de l'époque.

Plus tard, aux plus beaux siècles, reviennent les mêmes reproches. Sous le règne même de cet Auguste (de si regrettable mémoire !), qui payait des épisodes de poëme épique une pièce d'or le vers, n'entendons-nous pas Horace s'écrier que les fils des Romains apprennent avant tout *à partager un as en cent parties?*

> Romani pueri, longis rationibus, assem
> Discunt, in partes centum, deducere.

Pourquoi, dès lors, cette grande indignation contre notre époque? Pourquoi ces lamentations quotidiennes de certains écrivains, qui affirment la mort de l'art avec tant d'assurance qu'on pourrait croire qu'ils l'ont tué eux-mêmes? N'y a-t-il donc rien d'émouvant et d'élevé dans le prosaïsme que l'on reproche à nos temps et est-il bien sûr que nous ayons crucifié et mis à mort la poésie, comme on le prétend? Quant à nous, nous conservons

à cet égard l'incrédulité des Juifs, et nous nions qu'on ait attaché au pilori le vrai Christ.

A quelle époque, en effet, vit-on plus d'imaginations éveillées, plus de fantaisie, plus de manifestations vives et colorées, plus de romanesques aspirations? La poésie s'en va, dites-vous? Mais on adore jusqu'à son fantôme! on pare de ses couleurs l'adultère, le meurtre, le suicide! Il n'est plus d'étudiant en droit ou de commis marchand qui ne songe à devenir le héros de quelque étrange aventure; la ballade allemande et le *romancero* espagnol se sont incarnés; ils logent en chambre garnie, rue de la Harpe ou faubourg Saint-Denis. Ce qui s'en va de nos jours, ce n'est pas la poésie, mais le bon sens, la patience, le courage; ce qu'il faudrait rappeler, hélas! ce ne sont point les neuf Muses, mais les sept vertus théologales!

Et ne prenez point ceci pour une ironie : nous croyons sincèrement que jamais siècle ne puisa plus profondément aux deux véritables sources de toute poésie, le souvenir et l'espérance. Nous flottons dans le présent entre un soleil qui se couche et un soleil qui se lève, entourés à la fois de la splendeur du passé et des splendeurs de l'avenir. Pas une croyance qui n'obtienne aujourd'hui place pour son autel; pas une inspiration qui ne trouve un cœur pour la recevoir; pas une image qui ne rencontre un regard pour la comprendre! Tout fermente, tout s'agite; l'étude des faits anciens se renouvelle, celle des faits futurs commence; la science et l'industrie transforment le monde : l'espace disparaît, la matière devient intelligente pour obéir au génie; tout prouve l'incessante aspiration de l'humanité vers l'inconnu; tout, jusqu'à nos impatiences et nos plaintes, car l'impatience et la plainte sont encore de la vie!

Et c'est au milieu de cette expansion de toutes les facultés humaines; c'est au moment où le monde change de face et d'esprit, où les spéculations philosophiques les plus merveilleuses prennent racine, où le royaume des fées s'établit sur la terre, que l'on vient nous crier, en parodiant Bossuet : La poésie se meurt! la poésie est morte!

Pour nous, dussions-nous encourir l'anathème de ces prêtres du désespoir, qui riment à l'écart l'épitaphe des muses, nous n'acceptons point leur arrêt. Non, la poésie n'a point péri! elle est pleine de force et de jours. Nous la sentons moins seule-

ment, parce qu'elle est partout, qu'elle nous enveloppe comme l'air, qu'elle circule en toutes choses comme le sang dans les veines ; parce qu'elle s'est transfigurée en passant de la parole dans les faits. Voilà surtout la différence du présent au passé. La poésie n'est plus enfermée, comme naguère, dans la prison sonore de la rime et de l'hémistiche ; c'est à cela qu'il faut réduire les accusations portées contre le siècle ; le vers a perdu son importance. Mais pouvait-il en être autrement?... On conçoit l'opportunité du vers dans une société peu remuante et peu active : les idées lentement acceptées peuvent se formuler laborieusement ; on a le temps de broder le vêtement dont on habillait sa pensée, d'en arranger le moindre pli, d'en franger les contours, car elle arrive toujours assez tôt à un public tenace dans ses préoccupations comme dans ses habitudes. Il en était ainsi chez nos pères. Un livre, alors, pouvait se faire attendre dix ans sans trop vieillir ; on ne changeait guère d'idées et de modes que deux ou trois fois par siècle, à l'avénement de chaque nouveau roi.

Maintenant, au contraire, l'élan de la pensée est tel que l'inquiétude ou l'espérance de la veille ne sont plus ni l'inquiétude, ni l'espérance du lendemain. Un jour use plus d'idées qu'autrefois une année. Au milieu de la fièvre qui agite nos générations, tout croît, tout grandit, tout s'écroule comme des palais de nuages. Chaque révélation de l'intelligence a la rapidité d'un rêve ; l'idole subitement dressée tombe pour faire place à une autre qu'elle exhausse de ses débris ! Le moyen de cadencer lentement sa parole au milieu de cette perpétuelle improvisation ? l'opinion court plus vite que le vers, et c'est à peine si la prose la plus rapide peut suivre la mobilité d'esprits qui, cherchant la vérité sans conscience des obstacles, semblent toujours faire la course au clocher à travers la vie.

Et cependant, malgré le manque d'à-propos des vers, voyez si nous avons refusé notre admiration à ceux qui la méritaient. D'où est venue la gloire de Victor Hugo, de Béranger, de Lamartine ? a-t-on méconnu l'élégante douceur d'Alfred de Vigny, la limpidité de Brizeux, la sensibilité pénétrante de l'auteur des *Consolations ?* N'est-on pas allé chercher, jusqu'au fond de sa Bretagne, un poëte ignoré qui chantait comme on prie, pour lui-même, et sans attendre d'applaudissements ?

Car ce n'est point un des moins curieux événements de notre histoire littéraire, que cette réputation acquise par l'auteur d'*Amour et Foi*, de loin et presque à son insu. Elle prouve qu'à notre époque toute inspiration sincère est comprise, de quelque lieu qu'elle vienne, et que, si le charlatanisme ou la camaraderie peuvent imiter le succès, il n'y a après tout, que le véritable talent qui l'obtienne.

En 1832, M. Édouard Turquety était encore à peu près inconnu hors de sa ville nale. Quelques femmes, quelques jeunes gens, adorateurs fervents de l'art et de la rêverie, avaient vu son nom en tête d'*Esquisses poétiques*, publiées sans éclat, deux ans auparavant; quelques hommes de goût, parmi lesquels se trouvait Nodier, avaient salué en lui le poëte naissant; mais tout s'était borné là. Ses amis seuls avaient le secret de sa force et de son avenir. Il leur avait communiqué, dans ses longues promenades, le projet qu'il avait formé de ramener le vague spiritualisme de Lamartine au catholicisme le plus orthodoxe; il leur avait récité quelques-unes de ses premières compositions, leur en avait désigné d'autres; ils attendaient avec espérance et anxiété, lorsque parut Amour et Foi.

Le succès de ce livre fut rapide et complet. Ce cri d'une âme naïve, qui ne rougissait d'aucune de ses adorations et proclamait chaque article de la vieille foi en répétant *je crois*, parut quelque chose d'étrange. Les uns furent édifiés, les autres surpris; mais tous s'intéressèrent. Puis, il y avait au milieu de ces croyances, trop loyales pour rougir d'elles-mêmes, de tendres retours vers les affections de la terre. Le chrétien n'avait point tué le jeune homme. Après les prières ferventes, venaient les plaintes d'amour. C'était quelque chose comme ces mélancoliques *sônes* du cloarec breton, dont nous avons parlé ailleurs, la confession d'un cœur allant sans cesse de Dieu à la femme et de la femme à Dieu.

Les *Poésies catholiques*, qui suivirent, présentèrent un tout autre caractère. Soit que, pendant les trois années qui s'étaient écoulées entre les deux publications, quelque cruel désenchantement eût froissé le poëte, soit que ces croyances en grandissant eussent tout absorbé, le jeune homme avait disparu, le chrétien seul était resté. Aussi, plus d'aspirations humaines, plus de regards suivant au loin les jeunes filles, plus d'amou-

reuses confidences ; le poëte a vu la porte du paradis terrestre se refermer, et il ne regarde plus que le ciel ! Sa voix est devenue austère ; tout est sombre en lui, jusqu'à sa résignation ; ses vers donnent au cœur je ne sais quelle secousse douloureuse, lors même qu'ils n'ont à exprimer que la tendresse et la joie, les pleurs semblent toujours près d'en déborder comme d'une coupe trop pleine,

Aimez et secourez en tous lieux, à toute heure,
. . . . . .
Ceux-là surtout, ceux-là que le ciel prédestine
Pour un séjour meilleur,
Ces hommes de tristesse, élus de la douleur,
Qui sentirent d'abord, sur leur bouche enfantine,
Le baiser du malheur !

Ceux-là que la main rude, avare et mercenaire,
D'une femme étrangère,
Berçait pour un peu d'or,
Et qui n'ont pas connu ces caresses de mère,
Dont je parle en pleurant, car j'ai la mienne encor.

Vers la fin du volume, la plainte, longtemps contenue, éclate dans une courte pièce intitulée : *Une Dernière larme.*

. . . . . .
Où sont ceux qui m'aimaient d'une amitié si douce,
Ceux dont l'âme, à chaque secousse,
S'ouvrait comme un refuge à mon cœur affaibli ?
Hélas ! de tant de nœuds, de tant de flammes saintes,
Les deux moitiés se sont éteintes,
L'une au vent de la mort, l'autre au vent de l'oubli.

Oh ! que d'arbrisseaux nus, que de roses fanées
Dans le vallon de mes années !
Espérances d'amour qui durèrent si peu,
Moissons que j'attendais et qu'aujourd'hui je pleure,
Vous êtes mortes avant l'heure,
Et mortes sans mûrir..... Mais il me reste Dieu !

Il était difficile de prévoir où en viendrait M. Édouard Turquety après les *Poésies catholiques*. Il pouvait continuer la voie sévère dans laquelle il s'était engagé, et se détacher de plus en plus des choses de la terre, ou, retrouvant une seconde jeunesse, revenir aux inspirations qui lui avaient fait écrire *Amour et Foi*. Soit préférence, soit qu'il ait cédé à cette pente des événements qui entraîne toutes les âmes, il a incliné vers ce dernier parti. Les *Hymnes sacrées* qu'il vient de publier en sont la preuve. Sans retourner aux molles rêveries de sa jeunesse, il a quitté, par instants, les sombres sommets du Golgotha. Ses amours d'autrefois se sont transformés en inspirations mystiques, ses adorations en extases divines. La femme est revenue sur son piédestal, mais couronnée d'étoiles; la femme est, en même temps, la mère du Christ!

Maintenant, si l'on nous demande laquelle de ces trois évolutions de la pensée a été la plus heureuse, oserons-nous choisir et résoudre? Il y a dans toute décision de ce genre tant de personnalité involontaire, que l'arrêt le plus sincère peut être le moins juste. Cependant, s'il faut exprimer notre impression (nous n'osons dire notre jugement), c'est avec regret que nous avons vu M. Édouard Turquety abandonner la source poétique à laquelle il avait puisé pour son livre d'*Amour et Foi*. En quittant les horizons terrestres, il a volontairement rétréci la sphère de ses impressions et condamné au silence les plus douces voix de sa muse. Nous croyons d'ailleurs que, malgré la beauté de quelques pièces comme *Caliban, la Course de la Mort, le Martyr*, la tendresse l'emporte sur l'énergie dans le talent de M. Turquety. Il n'est jamais plus complet, plus pénétrant que dans l'expression d'un sentiment naïf et qui trouve un point d'attache sur la terre. On peut le surpasser en splendeur, en emportement, non en douceur! Il trouve dans ce grand thème de l'amour, tant de fois varié, des notes inconnues, des harmonies confuses et remuantes qui lui appartiennent. Aussi les *Hymnes sacrées* que nous préférons sont-elles précisément celles où la tendresse du langage a pu se produire sous le voile mystique d'une céleste passion. Ce sont *les Regrets de l'âme*, le *Domine non sum dignus, l'Amour pur est au ciel* et tant d'autres charmants cantiques qui laissent au cœur une sorte de vibration et à l'oreille je ne sais quelle mélodieuse ru-

meur. Quand on lit ces vers, si doux que la voix s'élève et se cadence en les répétant, on sent le besoin de les entendre chanter. Il semble que pour en compléter l'expression, il faudrait les entendre sortir, le soir, de quelque sanctuaire voilé, murmurée par des voix de femmes. Si le génie original qui s'occupe de trouver les mélodies cachées dans ces cantiques, réussit à les noter, jamais, nous le croyons, plus ravissante alliance de la musique et de la poésie n'aura été vue : ce ne seront point deux âmes chantant à l'unisson, mais une seule âme se montrant à la fois sous deux formes et se manifestant dans deux expansions.

E. Souvestre.

A UNE CANTATRICE.

D'où venez-vous donc, femme au gosier divin !
Les insensés qui vont criant que tout est vain,
Que l'art est une chose impuissante et frivole,
Utile seulement à rendre l'âme folle ;
Qu'au fond de tout plaisir, de toute passion,
Se cachent la tristesse ou la déception ;
Oh ! ceux-là n'ont jamais, dans une heure bénie,
De votre lèvre sainte aspiré l'harmonie !
Oh ! ceux-là n'ont jamais, heureux et palpitants,
Oubliant tout le bruit qu'on fait de notre temps,
Senti, — comme une fleur de rayons inondée, —
Sous vos accents de feu leur tête fécondée,
Et, muets devant vous, ils n'ont jamais rêvé
Que le voile des cieux s'était enfin levé ! —

Pour moi, j'ai bien souvent, dans mes sombres journées,
Pris plaisir à fouler quelques feuilles fanées,
A marcher au hasard, en recueillant les sons
Qu'une brise amoureuse arrachait aux buissons ;
Je me suis bien des fois attardé par les plaines
Pour entendre passer des rumeurs incertaines,
Ou voix d'enfants, ou bruit de feuillages troublés,
Ou cris aigus sortis de l'épaisseur des blés.
Souvent, à l'heure aimée où la lune se lève,
Silencieusement étendu sur la grève,
Les yeux baignés de pleurs, et le front dans ma main,
Je me suis enivré jusques au lendemain
Des hymnes qu'au Seigneur récitent les étoiles,
Des chants qui, sur les flots, partent des blanches voiles,
Des sanglots de l'orage, et du gémissement
Que pousse chaque nuit la mer en s'endormant.

Bien souvent, pour nourrir de lentes rêveries,
M'égarant à dessein sur les herbes fleuries,
Ou sur le gazon vert, par de beaux soirs d'été,
Dans le ravissement je suis longtemps resté,
Pendant qu'à l'horizon une cloche pieuse,
Élevant tout à coup sa voix mystérieuse,
Envoyait jusqu'à moi, qui l'écoutais chanter,
Des accords que le ciel semblait me disputer. —

Eh bien! je vous le dis : toutes ces symphonies
Que l'on croirait venir d'un palais de Génies,
Ces sons mélodieux, ces ravissants concerts
Des étoiles, des flots, des forêts et des airs;
Ces invisibles luths, mis pour nous sur la terre,
Que Dieu seul, à son gré, fait vibrer ou fait taire;
Tous ces accords sans noms, ces magnifiques bruits,
Qui de l'homme enivré se disputent les nuits;
Oui, tous ces instruments et ces voix, — dont il semble
Que rien n'approchera jamais, — oui, tous ensemble,
Moi je les donnerais pour vous entendre, ô vous
Devant qui l'ange même incline un front jaloux!
Oui, je les donnerais, tous ces chants, et mille autres,
Car je n'en connais pas d'aussi purs que les vôtres,
Car vous seule avez pu dans ma poitrine en feu
Mettre une telle soif de l'amour et de Dieu!
Car, je le dis ici : nulle part mon oreille
N'a jamais entendu de musique pareille
A celle qui, ce soir, comme l'eau d'un torrent,
De votre sein ému débordait en pleurant.

S'il est vrai que du beau toujours on se souvienne,
Je ne t'oublierai pas, divine Italienne!
Je garderai long-temps, dans mon cœur enfouis,
Les merveilleux accents sitôt évanouis.
A défaut de ce chant, qui trop vite s'envole,
Je me rappellerai le son de ta parole,
Ta démarche, ton air, le regard de tes yeux,
Et le petit ruban qui nouait tes cheveux. —

Et lorsque, désormais, ma pensée inquiète,
Recherchant vaguement tout ce qu'elle regrette,
S'en ira de nouveau sous les ombrages verts
Pour se sentir bercée en des songes divers,
Je dirai, m'adressant à l'arbre, au vent qui pleure
A la cloche, à la mer que le navire effleure,
A l'oiseau qui se plaint en murmures si doux :
— Oh ! je sais bien quelqu'un qui chante mieux que vous !

CHAUDES-AIGUES.

Après une représentation de la Somnambule. — Janvier 1839.

Critique littéraire.

EUGÈNE,

PAR M. ÉMILE BARRAULT.

M. Barrault est du nombre assez restreint de ces écrivains qu'un certain jargon littéraire appelle consciencieux. Cela veut dire un homme qui ne se produit devant le public que lorsqu'il a quelque chose à lui dire ; qui met dans chacun de ses livres tout ce que le sentiment de la dignité de la parole humaine a donné d'élévation à sa conscience, tout ce qu'une pratique studieuse de la vie ou les fécondes inquiétudes d'une longue méditation ont apporté d'enseignements à son esprit. Jusqu'ici cependant, quoique fidèle toujours à l'unité de ses vues, l'auteur d'*Eugène* n'avait pas encore déposé dans un livre la pensée intime et profonde dont il a fait le principe et le but de toutes les autres, la pensée qui s'est approprié et qui a vivifié toutes les forces de son intelligence. Les écrits qu'il a publiés avant celui-ci, ne sont guère que des feuilles volantes détachées du livre de sa vie intellectuelle ; *Eugène* en paraît être l'expression complète, le premier et le dernier mot. Il est facile de voir tout ce que l'auteur a amassé de prédilections sur chacune des parties de son travail non moins que sur l'ensemble, et combien il s'y est concentré. Nous l'en louons pour le moment, et nous l'en louerions sans réserve s'il n'y avait mis de l'excès. Mais, à notre avis, c'est à cette louable ambition, trop minutieusement soutenue, qu'il faut rapporter les défauts qu'on peut relever dans la conception et dans l'exécution de son ouvrage. Pour la con-

ception, il a trop multiplié les faces de la pensée qu'il voulait mettre en lumière. Pour l'exécution, il a trop condensé sur chaque point une substance qui eût pu s'étendre sans s'altérer. Il s'est mis tout entier dans le livre ; mais il semble oublier que le livre a deux volumes, ce qui lui laisse de la marge, et il a presque réussi à faire entrer le livre tout entier dans chaque page. Les méditations de plusieurs années veulent tenir dans une ligne. Les phrases, les mots regorgent et se gonflent sous cette charge exubérante; le mouvement du style y perd de son aisance ; le dessin des développements y perd de sa netteté. Voilà le défaut d'une bonne qualité et d'une ambition méritoire ; ambition au fond de laquelle on pourrait peut-être bien démêler quelque chose qui s'appellerait modestie ou défiance de soi-même. M. Barrault paraît craindre de n'avoir jamais fait assez, ou de n'avoir jamais réussi. Travaillé par cette préoccupation, il fait plus qu'il ne doit et il va au delà du succès, même quand il l'a obtenu. C'est un bon vice; mais il vaudrait mieux que ce ne fût pas un vice. Cela ôté, il reste à M. Barrault la phrase elliptique, concise, nerveuse en certains endroits; efflorescente et pompeuse en d'autres ; le dialogue vif et comme coupé à l'emporte-pièce ; l'expression forte, substantielle, heureuse en rencontres et parfois jetant dans l'esprit de subites lumières et ouvrant des vues sur toute une suite d'idées qu'on est tout émerveillé et tout charmé d'en voir jaillir. C'est là un mérite qui appartient exclusivement aux ouvrages longtemps pensés et qui procure à l'esprit une des plus vives satisfactions qu'il puisse goûter. Nous avons signalé le défaut de ces qualités, et, en général, si l'on veut caractériser le défaut, l'on n'a qu'à ajouter le mot *trop* à chacun des termes que nous avons employés pour caractériser un mérite. Mais ces observations ne portent que sur la forme, et quels qu'aient été les soins apportés par M. Barrault à cette partie de son travail, c'est au fond surtout qu'il a attaché la valeur de l'ouvrage et la moralité de sa propre vie.

Nous avons combattu déjà dans cette *Revue*, et nous aurons sans doute plus d'une fois encore occasion de combattre certaines théories *utilitaires*, qui voudraient astreindre toute œuvre d'imagination à s'emparer des questions que le siècle remue dans le cercle de ses besoins positifs et immédiats, et à prendre parti dans les luttes que suscite le mouvement des idées

ou des intérêts de toute nature qui se disputent la prééminence sociale. Cette participation militante au bruit qui se fait dans la mêlée des systèmes, nous pouvons à la rigueur l'admettre comme un droit pour la poésie, nous ne saurions l'admettre comme une obligation. La poésie vit dans une région plus calme et plus élevée. Elle n'a pas ses sources dans ce qui est local et transitoire. Dieu, la nature, l'homme, non pas l'homme de telle époque ou de telle société, mais l'homme de tous les temps et de tous les lieux, l'homme éternel et immuable, voilà l'objet éternel de la poésie dans l'acception la plus haute de ce mot. Elle parle à tous les siècles un langage que tous comprennent et que le temps ne vieillit point; elle ne se fait pas, à mesure qu'ils passent, l'écho de leurs intérêts, de leurs passions éphémères; elle est elle-même, pour le cœur et pour l'esprit humain, un intérêt (le plus persistant de tous) qui ne se dénature point; elle excite et attire à soi des passions qui ne varient point. Que si l'on dit que le poëte doit être de son siècle, qu'il doit se piquer d'en être l'interprète et le représentant, il est facile de répondre qu'il le sera toujours assez à son insu et même malgré lui; que quoi qu'il fasse, il porte toujours le cachet de son siècle dans certaines habitudes de son langage, dans le retour involontaire à un certain ordre d'idées qui sont comme l'atmosphère de son intelligence, dans certaines nuances de sentiment plus naïf ou plus raffiné, plus triste ou plus gai, plus calme ou plus agité, plus religieux ou plus étranger à toute foi comme à toute espérance. Il serait permis d'ajouter que ce côté, par lequel il représente son siècle, est immanquablement la partie périssable de ses œuvres. C'est la livrée de son génie. Les contemporains ne la séparent pas de l'homme lui-même, mais avec le temps elle s'use, elle tombe de vétusté, et l'œil de la postérité glissant sur ces lambeaux surannés, n'arrête que sur les impérissables formes de beauté qui s'en dégagent, son étude et son admiration.

Nous ne serons donc jamais scandalisé de voir le poëte, l'homme d'invention, séparer, en tant que cela est possible, son œuvre de l'œuvre de son siècle, et chercher son inspiration ailleurs que dans la rue ou dans les tribunes qui peuvent surgir de tous côtés. Assez d'autres sans lui prépareront au siècle sa pâture politique, philosophique ou religieuse. Assez d'autres

pourvoiront à ce que l'on veut nommer par exclusion l'utile, je ne sais trop pourquoi ; car s'il est vrai que l'âme humaine est faite pour connaître et pour aimer le beau, on ne voit pas comment, entre tous les résultats où peuvent arriver les facultés inventives de l'homme, le beau aurait à lui seul le privilége d'être une chose inutile ; et d'ailleurs, ce qui est jugé utile par les uns, est jugé nuisible par les autres. C'est un débat que le temps doit vider. Peut-on enjoindre à la poésie de s'inspirer de l'incertain? Est-elle une chose éventuelle qui peut être, ou ne pas être, selon les chances que courent les doctrines auxquelles on veut l'accoupler? Peut-elle accepter cette solidarité? Peut-elle trouver la vie dans une chose qui, peut-être, n'est pas née viable ? La poésie peut-elle être ailleurs qu'où sont la vie et la vérité ? Disons encore que ce qui est utile aujourd'hui sera parfaitement inutile demain, quand les résultats cherchés seront obtenus ou abandonnés pour d'autres. Si le beau n'est pas utile par cela seul qui est le beau, et si la poésie tire son prix et son mérite de l'utilité, elle est donc de nulle valeur quand certaine fonction utile, à laquelle on l'a fait participer, est remplie. Le beau peut cesser d'être le beau, car il ne dépend plus du rapport établi, de toute éternité, entre les facultés perceptives de l'homme et tout ce qui peut s'offrir à sa connaissance dans les phénomènes de l'ordre moral ou de l'ordre naturel, mais de tel ou tel accident, que tel ou tel mécanisme social engendre au sein d'une agglomération de gens politiquement associés. La poésie ne sera plus la langue commune à tous les hommes, et comme le fruit des entrailles de l'âme humaine, le rayonnement de la flamme divine qu'elle contient ; elle sera l'argot particulièrement propre à une société, à une époque ; elle sera l'ombre vacillante attachée à cette machine artificielle et incessamment changeante, qu'on nomme corps social. Il faut bien admettre cependant que si, dans l'ordre des faits physiologiques, les organes de notre vie de relation sont appropriés aux conditions du monde extérieur avec lequel ils ont à communiquer, de même, dans l'ordre moral, les facultés de notre âme sont appropriées aux faits du monde moral dont elle a à connaître. Ainsi l'air est fait pour nos poumons, et nos poumons sont faits pour l'air. La lumière est faite pour notre œil, et notre œil pour la lumière. Le rapport qui existe entre ces deux termes, œil et lumière, air et poumons, est néces-

saire, immuable ; car s'il venait à changer, si l'air cessait d'être respirable et la lumière d'éclairer, le monde finirait, ou du moins l'homme disparaîtrait de la face de la terre. C'est donc en vertu d'un rapport nécessaire, immuable, éternel, que l'âme perçoit le beau et qu'elle le connaît. Si le rapport est immuable, le beau l'est donc aussi nécessairement. Si le beau est immuable, il a donc une existence propre et nullement subordonnée aux mobiles conditions d'existence qui régissent une chose investie de tout autres caractères. S'il a une existence propre, il est une chose complète en soi. Il tire donc de lui-même son utilité, et par suite, on peut l'aimer, le rechercher pour lui-même sans craindre de faire, et le produisant sous une forme ou sous une autre, une œuvre inutile et incomplète.

Nous savons bien qu'il est des écrivains qui ne se contenteront jamais de ce genre d'utilité, et que, parmi ceux-là, il en est qui ont, pour ainsi dire, le droit de ne pas s'en contenter, au moins en ce qui regarde leurs propres œuvres. Ce sont ceux qui, dans un intérêt général, ont tourné tous leurs efforts vers un but pratique, qui ont dévoué toute leur vie à cette tâche, qui ont déjà fait leurs preuves, donné des gages à leurs convictions, et qui s'y sont assez sacrifiés pour être fondés à leur faire, de tout ce qui existe en concurrence avec elles, un sacrifice qui a commencé par l'abnégation réfléchie d'eux-mêmes. M. Barrault est certainement de ce nombre. Les débuts de cette partie de sa vie qu'il a livrée au public appartiennent à une œuvre de prosélytisme et n'ont pas été sans éclat. C'est par son talent qu'il a marqué d'abord au milieu d'une association d'hommes de talent. Plus tard il a apporté à sa cause, devenue plus onéreuse que profitable, autre chose que le tribut de sa parole. Il a payé de sa personne dans des entreprises qui réclamaient une énergie peu commune, une foi invincible, et un dévouement à toute épreuve. L'homme d'action est venu porter témoignage à l'appui de l'homme d'élocution, et le bien-faire confirmer le bien-dire. Il ne faut pas songer à demander à un homme qui a un tel passé derrière lui quelque chose qui ne sorte pas de son passé, et quand il tente de se montrer sous une troisième face, quand l'homme d'invention vient réclamer une place à côté des deux autres, ce ne peut être que pour les compléter. Il est même vrai de dire que l'idée de retrouver M. Bar-

rault sous cette nouvelle forme, et de suivre dans ce nouveau chemin les développemènts d'une pensée qui, sous d'autres formes, avaient déjà attiré l'attention, donnait d'avance à son livre un attrait qu'il n'eût pas eu pour nous sans cette circonstance.

Le roman d'*Eugène* est une étude critique de la famille, observée dans les divers éléments qui la constituent aujourd'hui, et dans la loi, ou plutôt dans le hasard de leur combinaison. L'auteur s'est proposé deux choses : peindre les relations de famille sous les couleurs et l'aspect que leur a donnés l'état actuel de la société; indiquer dans quelques caractères d'élite l'idéal de l'homme et de la femme tels qu'ils les conçoit dans leur association future. L'œuvre qu'il a produite se compose donc de deux éléments distincts, l'élément critique, qui est en même temps l'élément dramatique, et, comme contraste, l'élément moral, idéal, ou l'utopie. Les émotions et les péripéties du drame se prêtent éminemment, nous l'avouons, à une fonction critique. Deux êtres aux prises avec une situation faite pour inspirer la terreur ou la pitié luttent, souffrent, pleurent. S'ils ont su se faire aimer, si l'on s'intéresse à leurs souffrances, on en hait la cause, et si cette cause réside dans la disposition de quelque partie de l'édifice social; si le mal vient de là plus que de ceux qui le supportent, la conclusion est facile à tirer. Mais les exigences d'une conception dramatique ne se combinent pas aussi bien avec un enseignement de morale positive, et le personnage à qui l'auteur a confié la mission de prêcher, soit en paroles, soit en action, est nécessairement toujours compassé, didactique et froid, Voyez le Volmar de *la Nouvelle Héloïse* et le Jacques, de George Sand, dans le roman de ce nom. Ainsi, le sujet de M. Barrault était le tableau des déchirements et des souffrances qu'engendrent les conditions actuelles de l'état de famille, et son héros, Eugène, n'est engagé en rien pour son compte dans les conditions qui violentent autour de lui tant d'existences, et qui sont le ressort de l'intérêt que soulève l'action au milieu de laquelle se noue et se dénoue la trame de leurs destinées. En le plaçant dans cette situation désintéressée, en le laissant libre de ne s'engager dans celle des autres qu'autant qu'il le voudrait bien, M. Barrault a voulu l'élever à une plus grande hauteur, et il a marqué suffisamment son intention que

tout l'intérêt dont Eugène serait l'objet fût provoqué par son caractère et non par les complications d'une position dont il serait forcé de subir toutes les conséquences. Mais il n'en est pas moins vrai que la passion, c'est-à-dire l'intérêt dramatique du livre est ailleurs, dans la partie où les acteurs sont moins parfaits, mais étreints plus étroitement par les faits qui remuent les questions posées; dans la partie où il y a des plaies qui saignent et qui accusent, dans la partie critique en un mot. Ce n'est pas qu'Eugène n'ait aussi ses passions. Mais comme la passion première d'un homme ainsi présenté est toujours de se montrer grand et généreux, et qu'il dépend toujours de lui qu'elle soit satisfaite, les sympathies qu'il excite laissent à l'âme toute sa sérénité.

M. Barrault n'a pas limité au couple conjugal ses explorations sur les relations de famille. Il étudie ces relations dans les deux directions qui en sont comme la ligne verticale et la ligne horizontale, c'est-à-dire dans les rapports d'ascendant à descendant, ou dans les fonctions de père ou de mère, et dans les rapports qui se groupent, sur une même ligne, au-dessous de ceux-là, ou dans les fonctions du mariage et de la fraternité.

Mme Lefaivre, vieille baronne de l'empire, plusieurs fois veuve ou divorcée, a perdu ses enfants. Leur mort l'a laissée tutrice d'une assez nombreuse lignée dont elle est la grand'mère. Elle est encore belle. Femme du monde, elle en a emporté cette facilité de mœurs, cette indulgence de caractère que donnent naturellement à une femme aimée du monde une longue vie et le grand usage qu'elle en a fait. Femme de cœur, elle aime ses petits-enfants et ne vit que pour eux; femme de tête, elle se plaît à mettre son habileté aux prises avec les obstacles et à trouver des fusées à brouiller ou à débrouiller. On ne voit pas que les délices de son passé lui aient laissé ni regrets, ni scrupules. Ses passions et sa conscience ont également pris leur parti sur l'irréparable. La baronne est toute au présent. Pour familiers et pour conseils, elle a un docteur matérialiste pour qui tout est physiologique, est un abbé exclusivement animé de l'esprit de l'Évangile. Si sa tendresse maternelle est active, si son esprit est fécond et delié, sa vue est bornée. Elle veut le bonheur de ses enfants, mais un bonheur fait de sa main, et arrangé d'après des idées sur lesquelles elle n'a consulté qu'elle-

même. Le choix des époux qu'elle donne à ses petits-filles est calculé sur ces idées. Si les mésaventures qui sont la conséquence d'un mariage mal assorti viennent déjouer le calcul de la baronne, elle n'en est nullement déconcertée, et elle se met à réparer les déchirures du contrat avec ce flegme et cette calme présence d'esprit que pourrait avoir un diplomate qui verrait se rompre une maille du réseau qu'il aurait ourdi dans une négociation difficile et embrouillée. Elle parvient à communiquer aux maris, sinon le sang-froid avec lequel elle envisage l'événement, du moins une résignation prudente et raisonnée. Du reste, la baronne a conservé avec intelligence et même amélioré sa fortune, et elle en use à l'égard de ses enfants avec une générosité qui ne prend conseil que de son cœur. Telle est la mère de famille dans le roman de M. Barrault. Ce caractère est le portrait de plus d'une mère, en effet; mais si on veut le prendre comme type, il faut le réduire à ses éléments les plus simples, et l'on retrouvera dans la plupart des mères, d'abord l'affection vraie, l'ambition de mettre la main au bonheur de ses enfants, l'esprit de négociation et cette diplomatie domestique dont la baronne offre un type qui sort de la ligne commune; une certaine frivolité mêlée aux considérations les plus graves dans la manière d'apprécier les conditions du bonheur; un grand fond d'indulgence pour des faiblesses qu'on a peut-être eues soi-même, et qui trouveront ailleurs assez de sévérité; une inclination naturelle à en conjurer les suites et à concilier ce qui pour d'autres est souvent inconciliable; et, quant au fond même de l'âme, un peu de routine chrétienne, mêlée à des penchants et à des calculs terrestres, comme l'abbé est associé au docteur dans l'intimité de la baronne.

A côté de la mère il y a le père, mais sur le second plan et avec moins de développements. A ce sujet, nous ferons remarquer que M. Barrault, dans la manière dont il a choisi, étagé et groupé ses caractères, a fait preuve de tact, de sens et de réflexion. C'est certainement la partie la plus travaillée et la plus remarquable de l'ouvrage. En ce qui tient à cet agencement, tout a sa raison et tout est clair; résultat difficile à obtenir dans une intrigue compliquée d'un assez grand nombre d'incidents et de personnages. Pour le cas particulier où nous nous sommes arrêté, l'intérieur de la famille et les affections

qui s'y concentrent étant surtout le domaine de la mère, le rôle du père, dans un roman comme celui-ci, devait être réduit à des proportions beaucoup plus restreintes. M. Boulard est gendre de la baronne et père d'une de ses petits-filles. Aux fonctions de maire de sa petite ville, il joint les fonctions beaucoup plus rudes de philanthrope. Patriote actif et rigide, il est membre de toutes les associations philanthropiques ou politiques; ici, pour la réforme des prisons; là, pour les enfants trouvés; là, pour l'émancipation des noirs. Veuf de la fille de la baronne, il a épousé en secondes noces l'humanité. Le soin de cette grande famille lui laisse à peine le temps de se souvenir qu'il est membre et chef d'une autre famille moins nombreuse, ou, s'il s'en souvient, c'est pour faire servir la petite famille au plus grand avantage de la grande. Il croit donc ne pouvoir faire mieux pour sa Cécile que de la marier à une philanthrope humanitaire comme lui, ni pouvoir mieux encourager et récompenser les hautes vertus civiques et œcuméniques de M. de Rayneval, qu'en lui livrant sa chair et son sang. Au demeurant, bon et sensible père, et qui ne demande pas mieux que de se persuader que, sauf les prisons, les noirs et le ministère, tout est pour le mieux dans ce monde, et qu'il n'y a de pères reprochables que les pères des enfants trouvés. Tous les pères ne sont pas des philanthropes, comme M. Boulard; mais tous ont une idée, un intérêt à cœur, et il en est bien peu qui sachent se défendre assez de leurs préoccupations pour ne pas sacrifier, le plus tendrement du monde, leur famille à leur marotte. Il y a, dans ce caractère tracé par M. Barrault, des nuances bien démêlées et vivement accusées.

M. de Rayneval est, comme nous venons de le voir, le collègue de M. Boulard dans tous les clubs où cet homme compatissant va chercher le placement de sa sensibilité et de ses filles. Ame énergique et rude, nature austère et puissante, M. de Rayneval doit à une vigoureuse effervescence intérieure de passions une éloquence entraînante, et à une grande concentration de volonté un extérieur glacial. Tout ce qui lui résiste, il le force à fléchir; ce qui ne fléchit pas, il le brise. C'est un grand caractère, élevé, mais hautain; juste, mais dur; aimant, mais traitant l'amour comme une faiblesse, et jaloux de ne point se trahir. Il a mis entre son cœur et l'objet de ses affections une

armure d'acier. Sous cette armure défensive, sa tendresse est roide, froide, invisible, écrasante. Tous les mouvements de son âme lui donnent une attitude héroïque; mais le tremblement de la main, mais la moite langueur du regard, mais le frémissement des entrailles, mais les défaillances de tout l'homme et du personnage vaincu par l'amour, rien ne transpire au dehors. Il fustige avec un gantelet de fer toutes les puérilités sentimentales que le cœur aimant d'une femme répand à ses genoux. S'il rougit et s'impatiente de la voir faible, il ne daigne pas lui communiquer sa force, et il ne la lui montre que pour l'en attérer. Cet homme, que l'habileté de la baronne fait arriver à la chambre des députés, est fait pour être la gloire de la tribune. C'est là un cadre qu'il remplit admirablement; mais, dans le cadre du foyer domestique et des affections qui l'avivent, il apporte trop ou trop peu; trop pour ne pas être admiré, trop peu pour être aimé. Mais l'admiration peut-elle être, à défaut d'amour, le pain quotidien du bonheur? Rayneval se refuse à comprendre cela, et ce n'est que lorsque sa force a laissé échapper ce bonheur qu'il lui eût été si facile de retenir, c'est alors seulement que, par sa faiblesse, qui se dévoile enfin, il s'efforce de le ressaisir. Une fois avouée, sa faiblesse emprunte à son caractère cette fougue et cette énergie qui en sont le trait dominant. Il ne sait plus s'arrêter, même aux limites de l'honnête, et rien ne lui coûte pour reconquérir le corps, sinon le cœur de sa femme. Il finit par mourir à la peine. Tel est le personnage du mari dans le roman de M. Barrault. On ne reprochera pas à l'auteur de l'avoir maltraité. Peu d'hommes dans le monde sont aussi richement doués que Rayneval, et beaucoup ont autant que lui de quoi faire absoudre les égarements du cœur de leur femme. M. Barrault a compris, avec un sens élevé, les convenances de son sujet. Dans un roman qui s'attaque aux formes actuelles de l'institution du mariage, il n'a pas voulu, à l'exemple de tant d'autres, faire du mari un personnage sacrifié, et comme le bouc émissaire des iniquités de l'association conjugale. Il l'a choisi, au contraire, dans une ligne de caractères élevée bien au-dessus de la ligne moyenne. Il a fait à peu près de même pour le personnage de la femme, afin qu'il résultât de sa thèse que ce ne sont pas les époux qui sont mauvais, mais le mariage.

Cécile est à la fois l'élève de la baronne, de son abbé et de M. Boulard. Mais l'éducation qu'elle a reçu de l'abbé a seule porté des fruits appréciables. Cécile est une épouse chrétienne et pieuse ; mariée sans trop avoir eu le temps de choisir, et comme surprise par le jour des noces, elle a, comme beaucoup de ses pareilles en pareil cas, aimé son mari parce qu'il était son mari et en même temps son premier amant. Elle l'a aimé avec son cœur inexpérimenté de jeune fille et avec sa conscience plus éclairée d'épouse. Cécile a tous les instincts de pureté et de droiture qu'on peut attendre d'une femme bien née et bien élevée. Cécile est une âme vraie, sincère ; elle a horreur de la duplicité, et néanmoins, comme toutes les femmes, Cécile est menteuse; menteuse par nécessité, par devoir, si l'on veut ; menteuse à son insu, peut-être, ou du moins sans trop s'en rendre compte; mais menteuse enfin. Elle n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il y avait entre elle et M. de Rayneval une incompatibilité d'humeurs irrémédiable. Mais, soit que l'orgueil lui interdît la plainte sur un mal irréparable ; soit que l'amour-propre lui fît redouter le reproche de s'être décidée sans réflexion dans une question aussi grave que l'acceptation d'un époux ; soit que, par égard pour ses parents, elle voulût leur épargner le remords d'avoir disposé d'elle d'après leurs convenances particulières plus que d'après les siennes; soit enfin que, par respect humain, elle voulût cacher aux yeux du monde les déboires et les soucis d'un intérieur mal ordonné, elle s'efforçait de persuader à tous qu'elle s'y trouvait heureuse, et de blanchir ce sépulcre qui avait saisi et enseveli toutes vivantes les illusions de sa jeunesse et les espérances de toute sa vie. Elle jouait, comme quelqu'un le lui dit plus tard, la comédie du bonheur conjugal. Elle en porta la peine : bientôt ce bonheur auquel elle s'était quelque temps résignée, lui devint tout à fait insupportable ; le mensonge qu'elle avait employé pour dissimuler ses souffrances, elle l'employa pour dissimuler les sourdes révoltes de son cœur irrévocablement mutiné et ces premiers torts qui précèdent toujours des torts plus graves. Toutefois, sa droiture se montre dans sa chute. Tant qu'elle garde sa place dans la maison conjugale, elle la garde sans tache, et quand elle consent à la reprendre, c'est après s'être épurée par un aveu et avoir laissé sur le seuil son titre et ses prérogatives d'épouse, pour ne récla-

mer que celle de sœur et d'amie. Le caractère de Cécile est, comme celui de la plupart des femmes, un mélange de force et de faiblesse, de légèreté et de dignité, de sincérité et d'astuce, d'irréflexion et de sagacité, d'enthousiasme et d'affaissement, de courage et de pusillanimité, de confiance extrême en soi ou dans les autres et de défiances inopportunes. Mais ce qui fait la base de son caractère, c'est l'honnêteté et tous les bons vouloirs qui l'accompagnent.

Telles sont les quatres figures principales de la partie critique et dramatique du tableau. Ce sont là celles qui représentent la famille ; nous ne tenons pas compte des autres qui ne servent qu'à remplir des fonds de toile. Mais il est deux personnages encore qui, pris en dehors de la famille, sont étroitement liés à l'action où ils jouent un rôle essentiel, directement par les secousses qu'ils lui impriment, indirectement par l'importance qu'ils ont, comme contraste, dans l'utopie morale de l'auteur. C'est d'abord Arsène, fille de plaisir, franchement dissolue, mais honnête et noble à sa manière, qui a été mise là pour représenter le dogme de la réhabilitation de la chair, et pour faire la leçon à la pruderie dont se masquent les simulacres démantelés de la chasteté conjugale mise à sac par l'adultère. Bonne âme au fond, qui commet ses plus grandes méchancetés, moins peut-être pour assouvir, comme elle se le persuade, un indomptable désir de vengeance, que pour avoir occasion de prêcher et de dire une bonne fois au monde que, s'il se croit le droit de la marquer d'un signe de réprobation, elle a bien de quoi le lui rendre. Arsène a du moins ce mérite, que tous ses vices sont francs et toutes ses vertus vraies. C'est, à côté d'elle, le comte de Capmaubert, son amant de prédilection, et plus tard son époux; homme de plaisir, comme Arsène est une femme de plaisir ; génie brillant, audacieux, sophistique, dangereux; riche nature, douée de magnifiques facultés, mais aussi de toutes les passions qui les épuisent ; pétri de manége, de souplesse et d'impudeur; habile à exercer toute espèce de fascinations et employant au mal, sans toutefois aimer le mal pour lui-même, toute la puissance dont il dispose. Capmaubert est donné comme repoussoir à Eugène, pour qui la nature n'a pas moins fait que pour le premier, mais à qui elle a donné par surcroît le respect de soi-même et des autres, l'âme grave et religieuse, le zèle de la vé-

rité, comme à Capmaubert l'esprit de sophisme. Eugène tourne vers le bien tout ce que Capmaubert tourne vers la plus effrénée prostitution de lui-même. Ces deux hommes se trouvent en présence toutes les fois qu'il y a quelque profanation à accomplir et à prévenir. C'est la lutte du bien et du mal. Mais là, comme ailleurs, le génie du mal finit par triompher. Le bon génie arrive lorsqu'il n'est plus temps et qu'il n'y a plus qu'à réparer. Eugène, à tout considérer, n'est autre chose que l'amour régénéré de l'homme régénérant la femme dégradée par les impuretés de l'homme et par l'oubli de sa propre dignité. Cette œuvre de réhabilitation, il est vrai, est tentée, mais elle ne s'accomplit pas dans le roman. Le dénoûment s'écarte brusquement hors de la voie de ces prémisses. Cécile, après quelques velléités suivies de quelques efforts impuissants, retombe de l'amour d'Eugène, d'un amour qu'elle ne connaît encore que par les sacrifices qu'il lui a offerts, sous les chaînes de son premier mensonge et d'un nouvel avilissement. Peut-être ce dénoûment n'est-il qu'une page d'attente et une allusion. La femme a été appelée par l'homme, et elle n'a pas répondu. Le roman finit comme l'histoire.

Il faut dire cependant qu'Eugène se marie. Éléonore, qui devient la femme d'Eugène, n'apparaît guère que dans un demi-jour au fond du roman. Elle ne concourt à un résultat quelconque que dans le duel entre Eugène et Capmaubert. Cette forme voilée, à demi perdue dans les lointains, et qui se laisse pressentir plutôt qu'elle ne se découvre, est cependant le vase d'élection dans lequel M. Barrault a enfermé le rayon divin des amours futures et l'âme de l'épouse transfigurée. Cette blanche et douce lueur qui disparaît souvent derrière les incidents du récit, mais qu'on revoit toujours poindre à l'horizon, ne jette pas encore d'assez vives clartés pour que l'on puisse croire qu'elle nous montre toute la pensée de l'auteur. Mais il en est une qu'elle nous paraît mettre en lumière, et qui, plus développée que les autres dans un caractère resté à l'état d'esquisse et d'indication, se détache avec une vigueur qui en fausse le sens. Nous ne croyons pas que M. Barrault ait voulu dire que la femme dans l'avenir dût abandonner à l'homme plus de priviléges qu'il ne s'en arroge aujourd'hui, et ne se réserver à elle-même que le droit de l'aimer comme on adore un être d'une nature supé-

rieure. Telle est cependant la conclusion qui ressort des données de ce caractère. Eléonore, c'est l'amour dévoué, désintéressé. Pendant tout le roman, elle aime Eugène sans en être aimée et sachant qu'il en aime une autre. Néanmoins, lorsqu'il revient à elle, faute de mieux, comme époux, elle accepte les cendres de ce cœur consumé par un autre amour. Cela est acceptable à la rigueur. Mais comment M. Barrault a-t-il pu octroyer à notre sexe, par la bouche d'Éléonore, ces magnifiques prérogatives qui laissent à l'homme une liberté sans limites dans une association dont la femme s'impose tous les devoirs, sans autre réserve que le vœu bien modeste de demeurer toujours, entre ses rivales, la plus aimée? Comment Eugène ne repousse-t-il pas les offres d'une pareille générosité, ou comment n'y répond-il pas par un désintéressement égal? Trouverait-il, lui aussi, qu'il est bon de condescendre à se laisser aimer sans s'engager à aimer soi-même? Cette fin, à notre sens, jette quelque invraisemblance sur le caractère d'Eléonore, et quelque défaveur sur celui d'Eugène.

Nous nous sommes borné à esquisser les principaux caractères, et nous n'avons pas suivi, dans son développement, l'action de ce roman. Nous n'en avions pas besoin pour éclairer ce que nous avons à en dire, et d'ailleurs pour les lecteurs qui tiendraient à connaître comment l'auteur s'en est tiré, le livre est là. Ce n'est pas à cette curiosité paresseuse que nous avons à répondre. Nos observations sur cette partie du travail de M. Barrault seront courtes. On voit là, comme dans le reste, combien l'auteur a consciencieusement et longuement médité son sujet. Tout est plein; toutes les parties s'enchaînent, se répondent avec une symétrie peut-être trop visible. Nous avons dit combien le sens de chaque détail est clair. En effet, toutes les intentions sont à jour. C'est un grand mérite dans l'exposé d'une doctrine; c'en est un moindre dans une création dramatique. Voilà encore une des raisons pour lesquelles on ne doit pas accoupler ces deux choses. M. Barrault s'est trop occupé d'équilibrer des contrastes dans la partie d'invention, des antithèses dans la partie d'expression. Sa fable et sa phrase marchent avec précision, mais emboitent le pas avec trop d'affection. Il y a cependant des passages qui semblent bien peu préparés; ainsi Cécile s'aperçoit bien brusquement que le domicile conjugal lui est décidément

insupportable, et elle le quitte avec une résolution bien soudaine ; de même le triomphe facile et rapide qu'elle abandonne à Capmaubert paraît bien difficile à concilier avec le caractère qu'elle a annoncé, et à expliquer par cette raison qu'elle ne compte plus sur l'amour d'Eugène et qu'il lui faut un amant entre elle et son mari pour rendre tout rapprochement impossible. Il y a, du reste, de fort belles scènes. Celle du salon oriental, puisque nous en sommes sur le triomphe de Capmaubert ; celle du père Boulard, à la veille du suicide ; celle de l'entrevue nocturne avec Rayneval, quelques jours après. Le duel de Capmaubert et d'Eugène se termine aussi d'une manière qui a du piquant et de la nouveauté. Une certaine entrevue d'Arsène et d'Eugène, dans le boudoir de celui-ci, ne manque pas non plus de charme et de fraîcheur. Mais un défaut qu'il faut noter, c'est que tous les personnages reviennent souvent aux mêmes formes de langage. Ils n'ont à eux tous qu'un seul vocabulaire. C'est qu'ils ont tous hâte de dire la même chose et d'arriver aux mêmes conclusions. M. Barrault s'est proposé un but en écrivant cet ouvrage, et chacun des personnages qu'il y met en scène oublie trop son rôle et sa besogne, pour s'occuper de celle de M. Barrault. Mais si *Eugène* est l'œuvre d'une plume peu rompue, peu assouplie, il est l'œuvre d'une noble plume. L'uniformité qui vient de là a son prix.

A. B.

LE DERNIER

DUC DE GUISE.

I.

Le dernier duc de Guise est un des plus intéressants et des plus singuliers personnages du XVIIe siècle, et son histoire est fort merveilleuse. On pourrait dire de ce prince, comme La Bruyère de M. de Lauzun : « Sa vie est un roman, si ce n'est qu'il y manque la vraisemblance. » Ce prince fut à lui seul tous les Guise ensemble, car il eut les qualités et les défauts de ses ancêtres poussés à un degré extrême. Plus porté vers les femmes que son père Charles de Guise, dont les faiblesses ont cependant fait assez de bruit, il avait l'ambition et l'humeur remuante de son grand-père le ligueur ; il trouva aussi l'occasion de montrer qu'il joignait à cela le grand cœur, la noblesse d'âme et la fermeté de son bisaïeul le duc François, l'un des plus beaux caractères du siècle précédent. Henri de Lorraine fut si extravagant dans ses galanteries et sa première jeunesse, que, lorsqu'il déploya sa prudence et ses autres vertus, la cour ne voulut pas croire qu'une seule personne pût enfermer en elle tant de qualités opposées. Nous dirons comment il fut traité de visionnaire et comment M. de Mazarin apprit trop tard, pour en profiter, ce que valaient le bras et la tête de cet héroïque jeune homme.

En s'emparant des affaires, le cardinal de Richelieu, qui avait pour système d'abattre les maisons puissantes, tourna d'abord ses yeux sur le duc de Guise, et voulut ressusciter de vieux griefs qui avaient reçu le pardon du feu roi. Charles de Lorraine eut

avis qu'on le devait arrêter dans son gouvernement de Provence ; il échappa aux envoyés du cardinal, de quelques heures seulement, et se retira en Toscane où il demeura jusqu'à sa mort. Ses fils vinrent l'y rejoindre ; ils s'y familiarisèrent avec la langue et les habitudes italiennes, circonstance qui fut d'un grand poids dans la destinée de cette famille.

Les trois fils du duc Charles étaient encore fort jeunes lorsqu'ils eurent permission de revenir en France. Tout ce qu'on pouvait dire du premier, M. de Joinville, c'est qu'il était beau et civil. Le second, M. de Joyeuse, avait ce qu'on appelait du monde, mais l'esprit un peu court ; le troisième était ce fameux Henri de Lorraine, le dernier, dont nous allons essayer de raconter l'histoire.

M. le cardinal de Richelieu, qui se connaissait à juger les gens, comprit que ce jeune homme avait seul hérité de l'humeur inquiète des Guise. Aussi était-il ravi de lui voir deux aînés. Il le combla de bénéfices, afin qu'il ne pût échapper à l'Église. A quinze ans on lui donna l'archevêché de Reims; mais lorsque le ciel prend la peine de faire un homme de cette trempe, ce n'est pas pour le laisser moisir sur un siége épiscopal. Notre jeune prince ne voulait point porter la robe, et l'abbé de Gondi, le voyant un jour sans tonsure avec l'épée au côté, disait en riant : « Ce petit prélat est d'une Église bien militante. »

En effet, Henri de Lorraine s'occupait beaucoup de batailles et d'aventures pour un archevêque, et plus encore des femmes et des plaisirs de la cour. Ce n'étaient pas des sujets à le préparer suffisamment à recevoir les ordres, et les vieux politiques en murmuraient chez la duchesse de Guise, sa mère, pour laquelle on lui connaissait un grand respect. La nature parlait si puissamment dans ce jeune homme, que ni sermons ni conseils ne pouvaient guère sur lui. Son imagination était de flammes et son caractère si impétueux, que les réprimandes ou la violence n'auraient fait que le mettre hors de lui. M. le cardinal, sachant cela, réussissait assez bien à le prendre par les ménagements et lui témoignait de l'amitié.

On voit par tous les portraits de M. de Guise que son visage offrait quelque ressemblance avec le célèbre duc d'Enghien. Il avait le nez aquilin et un peu saillant, le front bien fait, les yeux admirablement enchassés. On a beaucoup dit que le duc d'En-

ghien avait le regard d'un aigle ; celui de M. de Guise était fort variable, souvent doux et amoureux, plus souvent vif et spirituel, quelquefois terrible. C'est qu'il y avait dans Henri de Lorraine bien d'autres passions que celle de la guerre.

Ce que les portraits ne nous montrent point assez, c'est la tournure galante, l'aisance des manières et le bel air naturel qui ont fait dire aux contemporains de M. de Guise qu'il avait on ne sait quoi de si noble que les autres princes semblaient peuple à côté de lui. Mme de Motteville, une sage et vertueuse dame qui appartenait à la reine Anne d'Autriche, a écrit aussi sur lui une phrase remarquable ; « On croirait volontiers, dit-elle, que cette famille descend de Charlemagne, car celui que nous en voyons aujourd'hui a quelque chose qui sent particulièrement le paladin et le héros de chevalerie. »

En 1639, lorsqu'il eut vingt-quatre ans, M. de Guise devint un sujet sérieux d'inquiétude pour le cardinal, qui ne voyait pas de bon œil sa turbulence ni son goût pour les armes. Il l'appelait avec intention *monsieur de Reims*, et lui demandait souvent s'il ne songeait pas à visiter bientôt son archevêché. Le prince quitta docilement la cour pour aller conférer sur les affaires ecclésiastiques ; mais il ne tarda pas à faire étrangement parler de lui par ses folies.

Un jour qu'il s'était ennuyé à écouter les sages avis de son vicaire, Henri de Lorraine s'en alla, pour se distraire, visiter le couvent des filles de Saint-Pierre de Reims, dont une de ses sœurs était abbesse. On le conduisit dans un jardin où se tenait Mlle de Guise avec des novices, toutes fraîches et jolies, qui prenaient leur récréation. Il paraît que la vue de cet essaim de beautés enlevées au monde produisit sur le prince un effet qu'il ne put surmonter. De leur côté, ces jeunes filles n'avaient point assez de leurs yeux pour regarder cet archevêque de vingt-quatre ans, en éperons d'or, avec des rubans et des panaches. M. de Guise avait le sang fort bouillant ; il voulut quitter son rôle de prélat pour se mêler aux jeux des novices. Les remontrances de sa sœur le retinrent d'abord ; mais tout à coup, voyant courir ces belles filles à travers le jardin, il se mit à leur poursuite, comme un limier après un troupeau de chevreuils, sans que rien pût l'arrêter. Il eut bientôt fait d'en atteindre une dans quelque coin écarté ; soit que les ennuis du monastère eussent

rendu la demoiselle trop faible pour resister, soit à cause des forces et de l'ardeur du prince, il arriva que la novice se laissa dérober ce qu'elle gardait à Dieu ; on les trouva tous deux fort entrelacés. La supérieure étant dans les intérêts de M. de Guise, et les murs d'un cloître gardant bien, d'ordinaire, les bruits qu'ils enferment, l'affaire n'aurait point transpiré au dehors sans le directeur du couvent qui apprit cette aventure par la confession, et n'eut rien de plus pressé que d'en écrire des lettres à tous ceux qui pouvaient s'en fâcher. M. de Guise n'eût pas mieux demandé que d'abandonner la robe ; il ne s'embarrassa guère de ce qu'on pensait de cette fredaine. Le cardinal, l'ayant apprise secrètement ne voulut point se la laisser raconter en public par les faiseurs de nouvelles, et feignit toujours de l'ignorer ; mais l'on vit bientôt qu'il en avait ressenti de la colère. Il fit écrire par le roi une lettre où S. M. donnait amicalement à M. de Reims le conseil de porter la soutane et de continuer les beaux exemples de vertus chrétiennes qu'avaient donnés ses oncles sur le siége qu'il occupait. Ce n'était pas trop exiger, car les deux derniers archevêques de Guise avaient édifié la métropole de Reims par une vie assez libertine, voire même par des duels et des bâtards. Le jeune prélat répondit en termes respectueux qu'il ferait de son mieux, et qu'il suppliait le roi de passer quelque chose à son âge et à son nom qui rappelait d'autres souvenirs et d'autres gloires que les vertus théologales. M. le cardinal hocha la tête en lisant cette réponse ; heureusement le roi la trouva bonne et dit que son cousin de Guise était un aimable prince, qui savait bien saluer, manier un cheval et conduire une chasse.

M. de Reims sentit qu'il fallait se soumettre en apparence, mais que d'autres folies pourraient lui servir à rentrer à Saint-Germain, où elles étaient plus de mise que dans un siége épiscopal. Il se résigna donc à porter une soutanelle fort courte et qui lui allait aussi bien que le manteau de cour. Du restant de sa toilette il n'eût rien changé pour tout l'or du monde. Il devina aussi que les gens austères du chapitre lui avaient procuré en dessous main la petite remontrance du roi, et il résolut de s'en venger par un nouveau scandale.

Afin de montrer qu'il ne pensait plus à quitter son archevêché, le prince fit venir ses équipages et sa maison. Il avait un inten-

dant dont la femme était une jolie personne qui jouait fort admirablement de la harpe. M. de Guise eut un caprice pour cette dame. Le mari était un ambitieux, et ces gens-là ne sont pas gênés par leurs scrupules ; il ferma volontiers les yeux sur une intrigue dont il pouvait tirer profit, et que d'ailleurs il eût été bien en peine d'empêcher. Pour prix de sa complaisance, cet homme demanda une prébende pour son frère. Le bénéfice en était bon. M. de Guise l'accorda, mais il se mit à l'aise dès ce moment, et vécut publiquement avec la femme de son intendant. Un matin que messieurs du chapitre devaient venir, Henri de Lorraine fit apporter chez sa maîtresse un habit d'hiver des chanoines de Reims, et la pria de s'en vêtir :

— Ma belle amie, lui dit-il, c'est à vous que j'ai donné la prébende, il faut donc que vous portiez le costume.

La dame, qui aimait à rire, s'habilla incontinent en chanoine, et on se mit à table le plus gaiement du monde. On y était encore à faire vacarme, avec les portes ouvertes, quand le chapitre arriva :

— Voyez, messieurs, dit M. de Guise, à quel point je vous aime; j'ai donné une chanoinie à ma maîtresse, afin d'avoir à mes côtés la nuit comme le jour un membre du chapitre.

La plaisanterie n'en demeura pas là; car il promena encore sa belle, ainsi affublée, par la ville et les environs.

M. le cardinal fut bien embarrassé quand il apprit cette nouvelle escapade. Le grand nom de Henri de Lorraine et la puissance de cette famille princière ne lui permettaient point d'employer le langage hautain qu'il prenait avec les autres. Il ne voulait pas rappeler à la cour un jeune homme que sa fougue et son aversion pour l'Église auraient bientôt jeté dans les cabales. Le ministre feignit encore une fois de ne rien savoir.

Voyant qu'on ne lui écrivait point de Ruel, M. de Guise pensa qu'il devait frapper plus fort. On parlait en ce temps-là d'une belle actrice qui jouait à l'hôtel de Bourgogne, et qui s'appelait la Villiers. Il expédia un courrier à cette femme pour lui envoyer des pendants d'oreille en diamants ; il lui demandait aussi, par une lettre, de quelle couleur serait la robe qu'elle porterait en scène à un tel jour qu'il lui indiqua. L'actrice répondit qu'elle aurait une robe jaune, qui était sa couleur préférée. Au jour désigné, M. de Reims partit à franc étrier sur des chevaux qu'il

avait échelonnés le long de la route. Il parut vêtu de soie jaune des pieds à la tête au moment où le spectacle commençait, et vint s'asseoir sur les bancs du théâtre. Il interrompit plusieurs fois la pièce, et demanda tout haut à la Villiers si elle voulait bien souper avec un archevêque en sortant de la scène. On jouait *le Berger extravagant;* le public y trouva force allusions à la fredaine de M. de Reims. Monsieur d'Orléans s'en amusa plus que de la comédie, et alla conter cette histoire toute fraîche au roi, son frère.

Au bout de huit jours, M. de Reims faisait sa rentrée à la cour. Lorsqu'il salua le cardinal, il en reçut ce compliment :

— Monsieur, le roi vous aime, et moi, je vous suis dévoué; si votre désir était de revenir ici, pourquoi ne l'avoir point demandé? Cela eût mieux valu que de commettre des folies.

— Mais cela ne m'aurait pas aussi bien réussi, avouez-le monsieur le cardinal.

— Promettez-vous au moins d'être plus sage à l'avenir?

— Hélas! monsieur, vous savez mes faiblesses; mais s'il m'arrive encore de faillir, je ferai qu'on n'en sache rien, de peur de vous causer de la peine.

— Allons! dit Richelieu en souriant, notre jeune archevêque vaudra bien ses oncles de Lorraine.

Le chapitre des équipées n'en était qu'à la première page. La cour est le pays des folies; le prince se jeta dans les plaisirs avec un furieux appétit. C'étaient tous les jours des déguisements, des batailles et des courses nocturnes. Mme la duchesse était la seule à s'en affliger; car on s'habituait à rire des extravagances de son fils. La matinée était maussade quand il n'y avait rien à conter sur M. de Reims. Ce fut bien pis encore, quand vint à commencer le chapitre des passions. Une fois que l'amour s'était logé dans la cervelle de ce prince, il y faisait un terrible dérangement. Pour plaire à une maîtresse, Henri de Lorraine se fût jeté dans le feu; il eût bravé sans hésiter ces dangers fabuleux dont parlaient les Amadis; et les femmes aiment bien volontiers les personnes de cette sorte.

Trois sœurs également belles tenaient alors le haut du pavé à la cour; c'étaient les trois princesses de Gonzague, dont les deux premières ont été fameuses. L'aînée, qui était cette Marie dont le roi de Pologne fit sa femme, avait alors une liaison se-

crète avec Cinq-Mars. M. de Guise devint amoureux des deux autres presque à la fois. Il s'éprit d'abord de la troisième, qui était près de s'aller enfermer dans son couvent d'Avenay en Champagne. Cette princesse donna dans les yeux de M. de Reims par ses belles mains, qui étaient célèbres, ainsi que par l'air triste dont elle regardait la joie des autres en songeant qu'elle devait bientôt quitter le monde. Comme elle sortait d'un bal du Palais-Royal avec ses deux sœurs, M. de Guise la suivit jusque chez elle et vint se jeter tout droit à ses genoux. Il jura que, si elle partait, il voulait mourir. Il lui peignit son amour avec cette énergie et cet accent de vérité qui ne permettent point le doute. Il voulait enlever la princesse et la conduire en Allemagne. Il parla en extravagant, mais avec tant de passion et de sincérité; il avait surtout si bonne grâce, que les deux sœurs en demeurèrent interdites, et que Mlle d'Avenay se mit à fondre en larmes. Si M. de Guise eût été jusqu'à prononcer le mot de mariage, l'affaire eût pris aussitôt de la gravité; mais il était trop loyal pour vouloir mentir. La demoiselle avait dix-huit ans et une grande aversion pour le cloître; elle dit simplement que, si M. de Guise pouvait l'empêcher de se mettre en religion, elle lui en aurait une éternelle reconnaissance. Ces quatre jeunes têtes étaient fort romanesques; on entra en consultation, mais on parla bien plus d'amour et de galanterie que des moyens de changer l'état des choses, et on se sépara fort avant dans la nuit sans avoir rien décidé de raisonnable. Il fut convenu seulement que M. de Guise et Mlle d'Avenay s'aimeraient en dépit de tout, et que les deux sœurs tâcheraient de servir ces amants comme elles pourraient.

Ce n'était pas un homme à cacher soigneusement ses passions que Henri de Lorraine : dès le lendemain, il prononça le nom de sa beauté avec tant de soupirs, que la duchesse sa mère devina ce qui était arrivé. Elle en écrivit à Mme d'Aiguillon qui porta aussitôt la nouvelle au cardinal.

— Par ma foi, s'écria le ministre, c'est assez que M. l'archevêque de Reims fasse des sottises, sans qu'il tourne la tête à des abbesses.

Le révérend père Joseph fut envoyé en diligence à Mlle d'Avenay, et lui signifia respectueusement l'ordre de partir à l'instant pour son couvent. M. le cardinal chercha des yeux M. de

Guise, et ne le voyant pas faire sa cour, il comprit que le prince était à la poursuite de sa maîtresse. Le ministre s'approcha de Mme la duchesse, et lui dit d'un air à effrayer une mère moins tendre :

— Tout cela finira mal.

On n'entendit point parler de M. de Reims pendant quinze jours, et ses amis eux-mêmes ne savaient ce qu'il était devenu. Ce fut Boisrobert qui en reçut le premier des nouvelles; mais il refusa de les donner aux curieux, afin que le cardinal en eût l'étrenne, car ce Boisrobert, qui était de l'Académie, avait ses entrées à toute heure chez le ministre, et faisait métier de divertir Son Éminence comme une espèce de bouffon. Il n'y venait guère sans avoir une provision d'histoires, et il les disait assez agréablement.

Lorsqu'il entra chez M. le cardinal, il le trouva dans les mains du barbier; c'était la bonne heure pour faire de l'esprit; cependant il demeura cinq minutes à parler de la pluie et de la santé du roi.

— Çà ! lui dit Richelieu, il paraît que l'histoire de ce matin est meilleure que celle des autres, puisque tu cherches des détours.

— Elle est excellente en effet; il faudrait que Votre Éminence eût son mal d'entrailles pour ne point s'en amuser.

— Tu es un maladroit, Le Bois; quand on s'annonce avec cette pompe, on ne réussit pas, et tu verras que ton histoire va m'ennuyer.

— C'est pourtant du roman de bonne qualité; Scudéry en ferait une merveille : il s'agit de M. de Reims.

Le cardinal fronça les sourcils.

— Encore un scandale ! je ne suis pas pour rire de ces choses-là; parlez vite, monsieur, et sérieusement, je vous prie.

— Comme il vous plaira; voici le fait tout uniment. Vous savez que M. de Reims est amoureux de la princesse de Gonzague, la troisième. Il n'y avait pas vingt-quatre heures que la jeune abbesse était à son poste, quand notre galant arriva dans la petite ville d'Avenay, accompagné des trois plus gros bonnets de son chapitre de Reims; contre sa coutume, il était vêtu cette fois de la soutane et faisait l'archevêque comme s'il n'eût jamais songé qu'à notre mère l'Église. Le couvent d'Avenay étant de son

archevêché, il le voulait, disait-il, visiter à fond, et réprimer de grands abus qui étaient à sa connaissance. Le voilà qui adresse mille questions et s'informe de tout minutieusement, avec des mines si sévères que les nonettes en tremblaient de peur. Il secouait la tête et répétait souvent : « Je n'aime pas ceci ; voilà qui n'est pas orthodoxe ; je ne sais pas si je dois tolérer cet usage ; telle chose me semble faite pour offenser Dieu. » Les vicaires ne sachant sur quelle herbe avait marché le jeune prélat, croyaient que la grâce avait éclairé subitement ce cœur si moudain. Les religieuses se voyaient déjà privées des confitures, de la musique et des autres douceurs du couvent. Après une matinée passée dans cette comédie, M. de Reims entra dans l'appartement de l'abbesse, et tout à coup, en voyant la chambrette de sa belle, les forces lui manquent pour jouer son rôle jusqu'au bout ; il tombe aux pieds de la supérieure et lui peint son désespoir amoureux en termes si touchants qu'elle ne lui résiste pas et se jette dans ses bras.

La figure de M. le cardinal s'était déridée à mesure que Boisrobert parlait. On voyait bien qu'il prenait malgré lui de l'intérêt au récit ; il fit un soupir en pensant au mauvais succès de ses propres amours et s'écria :

— L'heureux vaurien que ce monsieur de Reims ! Et que faisaient les vicaires devant ce tableau ?

— Ils demeuraient stupides et comme changés en pierres.

— Ce devait être un curieux spectacle ; mais j'espère que ces jeunes gens n'ont pas été jusqu'à oublier la sainteté du lieu.

— Sauf quelques baisers bien tendres qu'ils se sont donnés, il ne s'est rien passé de blâmable dans la maison du Seigneur. Nos amants se sont mis ensuite à causer tout bas dans le coin d'une fenêtre, et sans doute ils prirent leurs mesures pour se voir au dehors, car le lendemain, au point du jour, Mlle d'Avenay sortit du couvent par une porte qui donne sur les bois. Elle était déguisée en laitière avec la courte jaquette et le pot au lait. Notre saint archevêque l'attendait, vêtu en charretier. Ils s'enfoncèrent au loin dans le plus épais des taillis, et, par mon salut ! je ne vous dirai point ce qu'ils y firent. Voilà bientôt quinze jours qu'ils recommencent chaque matin ces belles promenades ; mais si Votre Éminence ne tâche d'y mettre fin, ces amants gagneront des rhumes quand viendra l'automne.

— Bonté divine ! en voilà un qui n'aime pas les femmes à demi ! mais, comme tu le dis, l'automne lui donnerait des fluxions. J'aurai soin de l'en préserver. As-tu parlé de ceci à quelqu'un ?

— Je ne donne jamais au commun que les restes de Votre Éminence.

— Eh bien ! tâche que cette histoire ne soit point répandue.

Les deux princesses de Gonzague se regardèrent fort ébahies lorsqu'on leur annonça la visite du père Joseph, qui portait d'ordinaire les mauvais messages de M. le cardinal. Le révérend prit sa voix la plus flûtée pour dire aux demoiselles qu'il fallait se rendre à l'abbaye d'Avenay et faire en sorte que Mme la supérieure se conduisit mieux, sans quoi toutes trois pourraient bien, au grand regret de M. le cardinal et du roi, recevoir des lettres pour une autre cour. L'Éminence grise répéta trois fois, en appuyant sur chaque mot, qu'il était bon de partir sur l'heure et d'user de tout le crédit que des sœurs ont sur leur plus jeune sœur, pour amener une rupture entre M. de Reims et l'abbesse d'Avenay. Après cent révérences capucinales, le messager se retira, laissant les deux demoiselles fort agitées. Marie de Gonzague, qui avait un commerce galant avec M. Le Grand, n'était pas aise de s'éloigner, et la princesse Anne, qui aimait beaucoup les plaisirs et la dissipation, enrageait de tout son cœur. Il n'y avait pas à hésiter pourtant ; on chargea trois voitures de bagages, comme s'il se fût agi d'aller à une noce, et on se mit en route à petites journées. Ainsi qu'il arrive souvent pendant ce bel âge de la jeunesse, on n'avait pas fait six lieues qu'on riait des petits accidents du voyage et que la joie et la folle humeur étaient revenues à leur poste.

Sans avoir l'air d'y songer, M. le cardinal savait fort bien comment on exécutait ses volontés. Il fut satisfait du départ des princesses, et dit un matin à Boisrobert :

— Puisque tu as des amis au bourg d'Avenay, n'oublie pas de me donner avis de ce qu'ils t'apprendront sur M. de Reims.

Mais un grand mois s'écoula sans qu'on ouït parler de rien. Enfin Boisrobert entra un beau jour chez le ministre en pouffant de rire :

— Votre Éminence, lui dit-il, a bien choisi ses ambassadeurs pour mettre M. de Reims à la raison ! savez-vous ce qui se passe

au couvent d'Avenay ? Notre archevêque conte fleurette aux trois sœurs à la fois. On fait une vie d'enfer là-bas ; on y oublie que vous soyez au monde.

— C'est impossible, Le Bois, interrompit le cardinal ; je sais que la princesse Marie a d'autres pensées en tête.

— Bah ! ce M. de Guise l'aura ensorcelée comme les autres.

— Ce serait un grand bonheur pour elle, car cette femme est sur un abîme.

M. le cardinal savait apparemment les cabales de Marie de Gonzague et de Cinq-Mars contre lui.

— Voici la première fois, reprit-il, que les équipées de M. de Reims ne m'auront point contrarié. Achève, Le Bois.

— Folie est maladie contagieuse, monsieur le cardinal. L'archevêque en a un fort grain. Le mal a gagné ces trois jeunes cervelles. Vos députés femelles étaient, depuis deux jours à peine, au couvent de leur sœur, que déjà elles s'y plaisaient à merveille. Elles courent la campagne à cettte heure en déguisements de paysannes ; elles portent du beurre dans les marchés ; les voisins le viennent acheter pour les voir. Notre prélat les mène aux champs, tantôt sur des chevaux, tantôt dans une charrette ; il les culbute au milieu des chemins, et s'il ne leur rompt pas le cou, ce n'est point sa faute ; mais on rit comme nous faisions à cet âge, et mieux encore. Le soir, on court avec des torches. N'ayant personne de qualité à qui jouer des tours, on en fait aux paysans. L'amour va son train, au milieu de ce vacarme. C'était d'abord à la pieuse abbesse que M. l'archevêque en disait deux mots ; mais ce fut ensuite à la princesse Anne. Qui pourrait dire à présent à laquelle des trois? Je vous donne comme certain que M. de Reims et Mme d'Avenay ont passé toute une nuit au parloir du couvent, avec la grille entre eux deux ; les sœurs, prudentes, avaient consenti à ce bel arrangement. Je gage que l'abbesse avait une clef de la grille dans sa poche. Ne voilà-t-il pas des surveillantes bien avisées !

— Qu'ils fassent à leur fantaisie, s'écria le cardinal en riant. Je ne m'en mêle plus. Après tout si M. de Reims quitte l'Église, nous y gagnerons ses bénéfices. Puisse-t-il se noyer dans les plaisirs ! Pourvu qu'il ne touche point à la politique, je ne lui demanderai plus rien autre.

— C'est fort bien, mais qui allez-vous envoyer à présent pour

sermonner ces quatre fous ? Si Votre Éminence veut m'en croire, elle choisira deux jeunes cavaliers pour compléter le ballet.

— Je n'y enverrai personne. La légèreté de ces bons sujets m'est une garantie que cela finira de soi-même.

En effet on vit bientôt revenir la princesse Marie, et on apprit que M. de Reims était parti pour Nevers avec Anne de Gonzague, laissant l'abbesse d'Avenay dans son couvent.

Il existe quelques lettres de la princesse Anne, datées de Nevers, où elle prend le nom de Mme de Guise. Les uns ont dit qu'un mariage secret lui en donnait le droit; d'autres ont assuré que M. de Guise s'était joué d'elle par une fausse cérémonie; mais nous pensons plutôt, à cause du caractère résolu de la princesse et de la loyauté de notre héros, que Mlle de Gonzague prenait ce titre par avance sur le mariage, en balance des avantages que le prince avait prélevés sur sa personne. Henri de Lorraine a souvent répété qu'il ne lui arrivait jamais de rien dire à une femme sans que ce fût de la meilleure foi du monde, et que s'il en avait trompé quelqu'une, c'était en se trompant lui-même. Il est évident, par cela, que ce prince avait promis à Mlle de Gonzague de l'épouser et qu'elle s'en croyait assez assurée pour prendre le nom de son amant.

M. le cardinal, qui ne disait pas communément sa pensée, savait bien que le mieux est de s'expliquer avec les gens sincères. La première fois que M. de Reims reparut à la cour, le ministre l'aborda ouvertement.

— Monsieur, lui dit-il, je vous estime trop pour croire que vous songiez à tromper l'Église. On dit partout que vous êtes marié à la princesse Anne. Vos bénéfices ne vous appartiennent plus, s'il en est ainsi.

— Votre Éminence, répondit le prince, me fera sans doute l'honneur de s'en rapporter à ma parole. Il est probable que je ne garderai point mon archevêché; mais pour le présent, je ne suis encore marié à personne.

— A en juger par ces plumes, ces rubans et cette épée, vous n'en avez plus pour longtemps.

— Qui sait les desseins de la Providence? A vrai dire je porte plus volontiers l'épée que la soutane; mais si Votre Éminence veut me donner le commandement des troupes qui vont partir pour la Flandre, je mets à l'instant mes bénéfices dans ses mains.

Le cardinal ne put cacher une espèce de grimace dont le prince se mit à sourire.

— Ma demande vous déplaît, reprit-il; cependant je ne puis perdre les avantages de mon état sans réclamer un dédommagement.

— Le roi vient d'accorder ce commandement à M. de Gassion.

— Il faut m'en donner un autre, monsieur le cardinal. J'ai la tête un peu chaude, je l'avoue; mais vous êtes un trop grand ministre pour ne point voir qu'on peut utiliser mes services.

— Nous le ferons assurément, monsieur. J'aime les personnes de votre caractère. Fiez-vous à moi; on vous trouvera de l'emploi.

M. de Guise, ayant plusieurs fois renouvelé sa prière sans rien obtenir, comprit bientôt que les promesses du cardinal étaient un leurre. On donna deux autres commandements, dont le prince se fût arrangé, l'un à M. de Candale, l'autre au maréchal de Rantzau. Henri de Lorraine laissa éclater son mécontentement en plus d'une rencontre; il poussa l'imprudence jusqu'à dire qu'il saurait bien trouver occasion de tirer l'épée, fût-ce contre ceux-là qui se jouaient de lui; mais le ministre continua de faire la sourde oreille.

Sur ces entrefaits commença la conspiration du comte de Soissons, qui donna tant de soucis à M. le cardinal. Bien des gens de la cour et même de la famille royale, y trempèrent. Le duc de Bouillon s'en ouvrit à M. de Guise, qui se laissa tout d'abord aveugler par les apparences qu'on donnait au but de la guerre. Henri de Lorraine pensa qu'il s'agissait de délivrer le roi d'un ministre dont Sa Majesté n'osait se défaire. Il se jeta corps et âme dans cette cabale, et s'imagina, en vrai paladin, que la France lui serait obligée s'il la débarrassait d'une tyrannie qu'il trouvait insupportable.

Assez d'historiens ont raconté cette guerre civile. Le comte de Soissons y perdit la vie sur le champ de bataille, et son armée se dispersa. M. de Guise se réfugia dans la place de Sédan et s'y défendit avec acharnement; mais il fallut céder au nombre et à la force. Le prince eut le bonheur de gagner la Flandre sous un déguisement. On fit le procès aux absents, et Henri de Lorraine, condamné à mort par contumace, fut exécuté en effigie le 2 novembre de l'an 1641.

Mlle de Gonzague, qui s'était retirée à Nevers, agit fort noblement en cette malheureuse circonstance. Au risque de perdre la protection du roi, elle voulait aller rejoindre son amant. Elle était déjà fort proche de la frontière lorsqu'on l'arrêta. On écrivit à Ruel pour demander où il la fallait conduire.

— Laissez qu'elle s'en aille s'il lui plaît, répondit M. le cardinal, et puisse-t-elle épouser son chevalier! Nous y gagnerons de changer le séquestre en confiscation.

La princesse allait partir en effet, lorsqu'elle rencontra des gens qui arrivaient de Bruxelles et qui lui apprirent une nouvelle étrange : M. de Guise avait épousé publiquement Honorée de Glimes, veuve du comte de Bossu. Mlle de Gonzague, outrée de dépit, revint à la cour et s'y maria le plus tôt qu'elle put à l'un des fils de l'électeur Palatin, qui l'aimait depuis longtemps. Ces choses prouvent bien que les bruits de son mariage secret avec Henri de Lorraine étaient de purs mensonges.

II.

Mme de Glimes, qui était veuve à vingt ans, avait une grande réputation par sa beauté, mais elle en devait avoir une plus grande encore par son malheue et l'abandon où elle devait languir. Dès que M. de Guise la vit, il oublia incontinent qu'il existait d'autres femmes. Il n'eut que le temps de tomber à ses pieds et de lui offrir le nom le plus illustre et le cœur le plus ardent qui fussent sous le ciel. Cette sage beauté avait méprisé bien des adorateurs; mais sa rigueur s'adoucit fort précipitamment, car elle se donna sans prendre le temps de réfléchir, et le mariage fut célébré dès le lendemain.

Pendant près de dix-huit mois, M. de Guise, tout entier à son amour, vécut si paisiblement auprès de la comtesse, qu'on le croyait fixé. Sans doute il y serait demeuré plus longtemps, sans des événements de conséquence, où la volonté de Dieu fut visible. Les deux frères du prince moururent et le laissèrent seul héritier de leurs biens et de leurs titres. S'il en éprouva quelque joie, ce fut d'abord en songeant aux avantages qu'y trouverait la comtesse; mais bientôt il pensa aussi qu'il était seul désormais à soutenir la gloire de son nom, et qu'à vingt-cinq ans son grand-père avait été fameux. Le roi et le cardinal ayant quitté

ce monde presque à la fois, la reine ordonna la réhabilitation de M. de Guise, et lui envoya, en termes obligeants, la permission de revenir à la cour. Il partit subitement, laissant à la comtesse une lettre où il disait qu'il avait voulu éviter des adieux pénibles, et qu'il l'appellerait auprès de lui dès qu'il aurait tout préparé pour l'introduire au Palais-Royal. Mme de Bossu était volontiers confiante; elle préféra se résigner à cette séparation plutôt que de contrarier en rien son mari. Nous dirons tout à l'heure pourquoi le message qu'elle attendait ne vint jamais.

On ne peut douter que l'intention de M. de Guise fût bien de présenter la comtesse à la cour de France. Si même il eût soupçonné quelque chose des dangers auxquels il allait s'exposer, il eût emmené sa femme avec lui; mais il est à remarquer que les gens les plus variables et les plus enclins à se passionner, croient toujours que leur état présent ne saurait changer. La passion du moment leur enlève le souvenir et le jugement qui les devraient avertir de se défier d'eux-mêmes.

La cour de France n'avait jamais été si riche en illustrations de toutes sortes qu'elle l'était au commencement de la régence d'Anne d'Autriche. Pour ne parler que des femmes, il y en avait une douzaine capables de faire tourner les têtes les plus solides et de bouleverser un gouvernement, car ces beautés se mêlaient fort de la politique, pour se dédommager du joug que la main du cardinal de Richelieu avait fait peser sur tout le monde. Les plus célèbres de ces dames, celles dont l'histoire gardera éternellement les noms, étaient la duchesse de Chevreuse, qui avait un grand esprit, une coquetterie brillante, et savait admirablement tenir les hommes sous sa loi; Mme de Montbazon, la plus belle, la plus altière et la moins scrupuleuse, qui se servait de l'amour comme d'un puissant moyen d'intriguer, et ne laissait point languir ses serviteurs; Mme de Longueville, fameuse par ses grâces et son amabilité, qui aimait M. de La Rochefoucauld et disposait à son gré du grand Condé, son frère; la princesse Palatine, formée de longue main aux machinations, et qui avait un tendre particulier pour les conspirateurs. Toutes ces belles étaient autant de petites reines, et, comme on le doit bien penser, le cardinal Mazarin et Sa Majesté la régente avaient fort à faire pour tenir la bride à tant de cabales opposées, qui ne s'entendaient que pour gêner le gouvernement et railler le ministre.

Quand on vit arriver le jeune duc de Guise avec tout l'éclat de son nom, de ses débuts romanesques, de ses dehors héroïques et de ses biens immenses, accompagnés du titre d'altesse, ce fut à qui l'aurait dans son parti. Le premier jour qu'il reparut à la cour, Henri de Lorraine essuya le feu de tant d'œillades meurtrières, et fut environné de tant d'embûches amoureuses, qu'un plus sage y aurait bien pu succomber. Si Mme de Chevreuse avait eu le loisir de faire valoir suffisamment les agréments de son esprit, elle aurait sans doute réussi à captiver le prince; il s'en fallut de peu que la duchesse de Longueville ne vînt à bout de le subjuguer par ses airs languissants et son langage plein de douceur; mais Mme de Montbason, qui ne perdait pas le temps en vains discours et menait plus vivement que personne les affaires de galanterie, s'empara de lui par le plus sûr de tous les moyens, c'est-à-dire en faisant bon marché des faveurs que les autres se contentaient de donner en espérance. On le peut présumer du moins aux habitudes de la dame et à la promptitude que mit le prince à se déclarer son serviteur. M. de Guise portait les couleurs de Mme de Montbazon dès sa seconde visite au Palais-Royal, car il n'avait point de fausse honte et n'était pas de ceux qui s'amusent à cacher leurs amours. La dame avait l'humeur altière et de grands airs qui lui allaient à ravir, de sorte que le prince l'aima aussitôt de toutes ses forces.

Deux mois se passèrent au milieu des plaisirs, pendant lesquels Henri de Lorraine ne songea guère plus à Mme de Bossu que s'il ne l'eût jamais rencontrée. La comtesse écrivit plusieurs lettres qui restèrent sans réponse; mais, comme elle eut des nouvelles du prince par la renommée, elle ne se tourmenta pas trop fort, et prit tous ces retards en patience. Une aventure, qui eut un grand éclat, lui vint apprendre bientôt à quoi le duc employait son temps à la cour de France.

Un soir qu'il était venu nombreuse compagnie chez Mme de Montbazon, un petit portefeuille fut ramassé par terre, dans lequel on trouva une correspondance amoureuse. Les lettres étaient d'une dame, et adressées à un comte qu'on ne nommait point. Mme de Montbazon, pour jouer un méchant tour à Mme de Longueville, assura qu'elle avait reconnu l'écriture de la duchesse, et que le portefeuille était tombé de la poche du comte de Coligny. Elle en fit une histoire au chevet de la reine, devant

assez de ce monde. Les amis de Mme de Longueville, ne sachant pas si elle n'avait pas eu quelque faiblesse pour M. de Coligny, n'osaient prendre sa défense. Cependant on en vint aux éclaircissements, et il fut prouvé que les lettres étaient de Mme de Fouquerolles à M. de Maulévrier. Le duc d'Enghien et la cabale des petits-maîtres firent un furieux bruit de cette calomnie. La duchesse de Longueville demanda une réparation, et la reine obligea Mme de Montbazon à des excuses, ce dont elle s'acquitta de mauvaise grâce. Dans un pays où le duel était de mode, une affaire de ce genre n'en pouvait pas demeurer là. Coligny, s'étant querellé avec M. de Guise, le prit un peu hautement avec lui, et le prince n'était pas homme à se faire prier lorsqu'il s'agissait de se battre pour l'honneur de sa belle. Le comte reçut un coup d'épée dans la poitrine, dont il mourut au bout de trois jours. Cette conclusion tragique releva fort Mme de Montbazon, qui en eut une extrême reconnaissance pour son chevalier, et comme l'infortuné Coligny avait manqué de civilité dans la querelle, on s'accorda généralement à dire que M. de Guise l'avait tué le plus noblement du monde.

Mme de Bossu fut instruite de ces belles choses par un certain marquis d'Alluie, qui était épris d'elle, et qui espérait tirer avantage des infidélités du duc de Guise. En attendant l'instant favorable pour déclarer son amour, ce marquis offrit ses services et donna les consolations d'un ami. La comtesse résolut aussitôt d'aller en France. Elle écrivit une lettre à Henri de Lorraine pour lui annoncer sa venue, et le marquis d'Alluie se chargea de porter le message. La route était longue de Bruxelles à Paris; à force de célérité, le marquis la fit en trois semaines. En arrivant, il aborda, dans la rue Saint-Honoré, un gentilhomme qu'il vit passer, et s'informa de lui où demeurait Mme de Montbazon, afin d'y faire appeler le duc de Guise; mais le passant lui rit au nez en lui demandant s'il venait de la Chine pour ne pas savoir que M. de Guise avait rompu avec cette dame, et qu'il se mourait d'amour pour une autre.

— Excusez-moi, dit le marqnis; je n'arrive pas de la Chine, mais de Flandre. Eh! de qui donc, je vous prie, M. de Guise est-il amoureux à cette heure?

— D'une fille d'honneur de la reine qu'on appelle mademoiselle de Pons.

— Croyez-vous qu'il en soit bien fortement épris?

— Si fortement que ses autres amours n'étaient que badinages auprès de celles-ci. Il en perd la raison, et si vous voulez en avoir une juste idée, interrogez le premier marchand que vous trouverez sur sa porte dans cette rue. Les artisans qui sont voisins du Palais-Royal ne parlent plus d'autre chose.

M. d'Alluie fit, en effet, des questions à des marchands, et reconnut que les gens de boutique savaient la nouvelle inclination du duc de Guise. On lui raconta que le prince suivait à cheval le carrosse des filles d'honneur, quand la reine sortait; qu'il ne quittait point des yeux sa maîtresse et lui adressait de grands saluts par les portières; qu'il s'approchait d'elle sitôt qu'on mettait pied à terre, et lui envoyait souvent la nuit ses violons qui régalaient le quartier de la plus belle musique du monde. Des commères et jusqu'à des vendeurs d'oublies s'en allaient débiter ces histoires de porte en porte. Un jour que la demoiselle avait désiré un perroquet entièrement blanc, M. de Guise avait remué tout Paris pour en trouver un de cette couleur; il avait fait crier à son de trompe dans les rues qu'il donnerait cent pistoles et plus à qui lui apporterait un oiseau comme le voulait Mlle de Pons, et n'ayant pu se procurer qu'un perroquet blanc de corps avec une tête grise, il en avait pensé tomber malade de chagrin. Les baladins des marchés de Saint-Laurent et du Temple ne faisaient plus sauter leurs chiens savants que pour Mlle de Pons, comme la plus belle des dames; et pour M. de Guise, comme le plus amoureux seigneur de France et de Navarre.

En apprenant ces nouvelles, d'Alluie se réjouit fort, et pensa que les affaires de la comtesse de Bossu allant mal, les siennes en deviendraient meilleures. On devine que, si le peuple s'occupait ainsi des folies amoureuses du duc de Guise, la cour en était bien autrement agitée. Les diverses cabales en demeurèrent un moment suspendues, et la reine régente, qui d'ailleurs laissait bien de la liberté à ses filles, ne voyait pas avec peine les turbulents se mettre au rang des spectateurs pour jouir à leur aise de la comédie. Les victoires de M. de Gassion et du célèbre duc d'Enghien ne donnaient pas, à beaucoup près, autant de matières à discours que ce roman véritable. Mais il nous faut compléter les renseignements sur la plus grande passion qu'ait jamais eue l'homme le plus passionné qui fût en ce temps-là.

Gabrielle de Pons était une d'Albret, noble maison, comme on sait, dont les enfants n'avaient guère de biens, à cause qu'ils étaient neuf et que les filles n'en voulaient pas aller au couvent. Après la mort du roi Louis XIII, la reine renouvela sa maison dès le commencement de la régence, et choisit six nouvelles filles d'honneur parmi lesquelles entra Mlle de Pons. C'était une très-jeune personne, d'une taille admirable et d'une bien agréable figure, quoiqu'elle n'eût point la beauté à la mode. Elle était un peu haute en couleur, et les gens à phébus, qui parlaient sans cesse de s'évanouir et se mettaient du blanc, trouvaient mauvais qu'un visage eût sur les joues ce brillant éclat de la fraîcheur et de la santé. Mlle de Pons rachetait ce léger défaut par d'autres agréments que les idées du jour ne rejetaient point, comme de grands yeux noirs, des sourcils fins, la grâce la plus charmante dans les manières et des airs de grande qualité. Elle avait l'esprit romanesque, mais avec cela furieusement d'ambition. Mlle de Saint-Mégrin, une autre fille de la reine et qui était son amie, a raconté qu'en peignant ses cheveux devant le miroir, Gabrielle de Pons avait dit le plus gravement du monde : « Ceci n'appartiendra qu'à un prince, ou tout au moins un duc, bien vérifié. »

La première fois que Henri de Lorraine vit Mlle de Pons, ce fut à un *Te Deum* qu'on fit chanter à Notre-Dame, où la reine se montra suivie de ses filles magnifiquement parées. Le prince avait quitté le rang qu'il devait occuper, pour être auprès de Mme de Montbazon. La cérémonie allait commencer, lorsque M. de Guise, ayant rencontré les yeux de la belle fille d'honneur, posa les deux mains sur sa poitrine, et s'écria douloureusement :

— Je suis blessé au fond du cœur ! Ah ! qui pouvait prévoir une telle rencontre? Comment résister à tant de charmes?

Et puis, se tournant vers sa maîtresse, il lui dit tout simplement, en désignant la demoiselle :

— Voici là-bas une personne qui vient de m'enlever tout à coup ma raison. Il faut, madame, que je vous en fasse l'aveu ; je sens que je tombe subitement amoureux d'une autre que vous. Pardonnez ce changement dont je ne suis point le maître. Je ne connais pas cette demoiselle qui est nouvelle à la cour ; le ciel l'a peut-être créée pour me rendre le plus à plaindre des hommes ;

mais il est certain que je l'aime éperdument. Je m'attache à ses pas. Hélas ! pourrai-je lui plaire ? Adieu, madame, je vous suis reconnaissant des bontés que vous avez eues pour moi. Je demeurerai toute ma vie votre serviteur dévoué. Excusez-moi si je ne vous laisse point mon cœur ; il vient de m'être ravi à l'instant par surprise. Je vous baise les mains.

Le prince se glissa aussitôt parmi les filles de la reine, et comme Mme de Montbazon savait trop bien vivre pour essayer de retenir un amant qui voulait s'en aller, il est probable que M. de Guise ne lui reparla jamais, tant il se donna de peines pour réussir de l'autre côté.

Tous ceux qui assistaient à la cérémonie de Notre-Dame connurent l'effet que la nouvelle fille d'honneur avait produit sur Henri de Lorraine, car il semblait que ce prince tînt son cœur ouvert aux yeux de qui voulait y regarder. Le soir, chez la reine, il soupirait comme s'il eût été malade, et faisait des exclamations à chaque mouvement de la demoiselle.

— Voyez, disait-il, que de grâces elle a dans cette pose? voilà un sourire qui me fait fondre le cœur; quand je regarde cette fossette qu'elle a sur la joue, je me sens mourir d'amour.

Et cent autres propos à divertir les assistants. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il s'approcha de Mlle de Pons, et lui demanda ce qu'elle répondrait si un homme de bonne maison lui disait qu'il l'adore.

— C'est selon qui me le dirait, répondit-elle.

— Eh bien ! celui-là qui vous adore, c'est moi ; je n'ai pas un royaume à vous offrir ; mais si vous m'encouragiez d'une promesse, il n'y aurait rien qui me fût impossible.

— Votre altesse ferait donc pour moi la conquête d'un royaume?

— Assurément, je la ferais, ou j'y perdrais la vie.

Il n'y avait point de femme plus portée à aimer ce langage que Mlle de Pons avec ses idées ambitieuses et son esprit tourné au *roman*. Ses yeux brillèrent de plaisir.

— Si j'avais, reprit-elle, un aussi grand chevalier que le duc de Guise, je ne voudrais point le soumettre à des épreuves dont il pût mourir ; mais je serais obligée de lui rappeler une chose qu'il semble oublier, c'est que je ne suis point pour être la maîtresse de personne, et qu'il est l'époux d'une autre.

— Je suis marié, cela est vrai ; mais si vous me donniez pour première épreuve la tâche de reconquérir ma liberté ; si j'obtenais du pape une bulle de nullité, ces efforts pour vous avoir n'auraient-ils pas leur récompense ?

— Obtenez cette bulle, et si, après cela, votre altesse m'aime encore, je ne lui demanderai pas un royaume.

M. de Guise allait se jeter aux genoux de sa belle lorsqu'il se rappela le lieu où il était. Dès ce moment on vit le prince comme suspendu aux jupes de Mlle de Pons, et il n'en bougea plus qu'à son corps défendant. Une fille, de l'âge qu'elle avait, risquait beaucoup aux jeux de coquetterie avec un homme qu'on ne pouvait pas voir longtemps indifféremment ; elle ne tarda pas à être touchée des preuves d'amour qu'il lui donnait ; cependant l'ambition lui fut une sauvegarde sans laquelle il serait arrivé quelque mésaventure à l'honneur des d'Albret.

Ce fut alors que M. de Guise étala sa passion au grand jour par ces extravagances dont nous avons parlé. Les dames en plaisantaient ; mais celles qui riaient le plus fort eussent été bien fières d'être l'objet d'une flamme si chaude. La reine-mère elle-même, qui avait beaucoup de dévotion, voyait cet amour si extrême avec indulgence et ne prononçait jamais le nom de M. de Guise sans y ajouter quelque mot agréable. Les hommes commençaient à déclarer que le prince avait une tête faible et plus qu'à moitié dérangée.

— Il n'est pas de bonheur au-dessus du mien, disait un jour Henri de Lorraine au duc de Chevreuse ; Mlle de Pons m'a déclaré ce matin qu'elle m'aimerait volontiers sitôt que j'aurais détruit ses scrupules en obtenant la nullité de mon mariage.

— Vous appelez cela un bonheur ! Moi, je dis que vous êtes lancé dans une affaire interminable et qui vous donnera mille soucis à faire maigrir l'homme le plus robuste. On n'obtient pas de bulles sans des longueurs infinies, et il n'est pas prouvé que le pape consente à vous dégager.

— Quand je veux une chose comme je veux celle-ci, mon cher duc, il faut qu'elle se fasse. Soyez assuré que j'aurai la bulle dont j'ai besoin.

M. de Chevreuse secoua la tête et s'en alla disant partout :

— C'est dommage qu'un si aimable prince ne soit qu'un fou et un chimérique.

Et tout le monde répéta que M. de Guise était un fou et un chimérique.

Au milieu de ces agitations, Henri de Lorraine reçut la lettre de Mme de Bossu. D'Alluie s'attendait à un coup de théâtre lorsqu'il remit sa missive ; mais le prince posa la lettre sur une table et dit fort tranquillement :

— Croyez-vous, monsieur, que la comtesse m'enverra des sergents et des huissiers qui m'obligeront à l'aimer !

— Elle le ferait si c'était possible ; mais puisqu'on ne peut disposer des sentiments des autres...

— C'est tout ce que je craignais, interrompit le prince. Dites à la comtesse que je ne m'embarrasse pas du reste.

Mme de Bossu persista pourtant dans la résolution de venir à Paris. Elle s'en alla chez la duchesse de Guise et la supplia de la servir.

— Hélas ! répondit la vénérable dame, je n'ai point de crédit sur l'esprit de mon fils, et je ne vous cache pas que, si j'en avais eu davantage, il ne vous aurait point épousée.

La comtesse se jeta en larmes aux pieds de Mme de Guise, et parvint à l'attendrir ; elles pleurèrent de compagnie, et il fut convenu que la duchesse ferait des représentations à son fils ; que Mme de Bossu serait dans un cabinet où elle écouterait la conversation, et qu'elle paraîtrait si le prince donnait quelque signe de repentir. Dès que la duchesse ouvrit la bouche pour entamer ce sujet, M. de Guise prit la parole impétueusement :

— Eh quoi ! dit-il, cette femme n'a-t-elle donc point d'âme, de vouloir retenir par force un cœur qui ne lui appartient plus ? Apprenez-lui donc, madame, que jamais je ne reviendrai à elle. Dites-lui donc qu'elle doit souhaiter autant que moi-même d'être séparée d'un homme qui n'a pour elle que de l'indifférence. Surtout qu'elle ne vienne pas me jouer des scènes de tragédie. Vous ajouterez, après cela, qu'elle est une très-belle et très-aimable personne qui ne me plaît pas, mais qui fera le bonheur d'un autre. Pour moi, je ne la veux revoir de ma vie.

Le prince tourna les talons et sortit avant que la comtesse eût songé à se montrer. Elle partit le lendemain dans le carrosse de M. d'Alluie, et l'on a pensé qu'ils s'étaient accommodés ensemble le long du chemin.

M. de Guise avait envoyé à Rome son secrétaire Saint-Yon

avec une lettre où le cardinal Mazarin avait mis un post-scriptum. Sa Sainteté répondit par de belles phrases, des avis fort paternels et beaucoup de latin, mais sans rien promettre. M. Gaston d'Orléans, qui avait l'esprit enjoué, rencontra un jour, dans les jardins de Fontainebleau, M. de Guise faisant de grands commentaires avec sa maîtresse sur la réponse du pape.

— Prenez garde à vous, mademoiselle, dit son altesse royale, mon cousin de Guise serait capable de vous épouser, comme la princesse Anne et Mme de Bossu. Je vous en donne avis, au moins.

— Il est vrai, répondit Henri de Lorraine, que j'en serais capable; mais avouez que je ne fais point mystère de mes intentions, que mes amours ne sont point enveloppées de ténèbres, et que je suis bien le digne fils de mon père.

Monsieur, à qui l'on reprochait de ne ressembler en rien à Henri IV, en fut pour ses frais de malice et ne se vanta pas de son bon mot; mais il fit chorus avec les autres sur la folie de M. de Guise. Gaston d'Orléans n'était pas méchant d'ailleurs, et ne garda nulle rancune à son cousin, car il lui donna sa lieutenance aux armées de Flandres, pensant lui être agréable. Henri de Lorraine, après avoir tant souhaité de l'emploi, n'osa pas refuser. Il envoya ses gens et ses bagages à l'armée, mais il n'eut point la force de quitter sa maîtresse et différa si longtemps, que la paix le vint tirer d'incertitude.

Pendant une semaine que la cour passa au château de Fontainebleau, les extravagances de notre héros, étant connues de tout le monde, firent un grand dommage à sa réputation. Les esprits tournés au bouffon, qui avaient la fureur de conter des histoires aux dames, trouvaient en lui des sujets inépuisables de récits à faire rire les gens et se disputaient l'honneur d'en amuser la reine-mère et M. le cardinal.

Un matin que le ministre se faisait ôter des cheveux blancs, le vieux Bassompierre entra en riant de toute sa gorge, à la manière des courtisans qui apportaient du comique dans leur bissac.

— Voyons donc ce qui vous divertit si fort, demanda M. le cardinal.

Bassompierre affecta de se tenir les côtes et de ne pouvoir

parler. Il commença enfin son histoire, en s'interrompant souvent pour rire d'un air qui n'était point naturel.

— Je vais, dit-il, proposer une énigme à Votre Éminence. Vous savez qu'il n'est personne d'aussi riche dans sa parure que M. de Guise, ni personne d'aussi bon goût. Vous savez qu'il a d'ordinaire sur sa tête jusqu'à soixante brins de plumes admirables. Or je l'ai rencontré hier, et devinez un peu ce qu'il portait à son chapeau.

— Une simple plume de héron ou de quelque autre oiseau de chasse?

— Vous n'y êtes point ; il portait un bas de soie.

— Un bas de soie! dit le cardinal.

— Un bas de soie, sans un autre ornement, et lorsque je lui demandai si c'était une mode nouvelle qu'il voulait donner, il me répondit d'un air mélancolique : « C'est ma mode, à moi, d'être amoureux; ce bas vaut plus que les reliques de saint Pierre, puisqu'il a renfermé la jambe divine de celle pour qui je m'en vais mourant. »

M. le cardinal ayant souri de cette histoire, les assistants la trouvèrent délicieuse. M. de Brissac était le seul qui ne parût pas s'en amuser, et Bassompierre lui demanda d'où venait qu'il ne riait point :

— C'est, répondit-il, que votre histoire est d'hier et que j'en sais une meilleure qui date de ce matin. Aussitôt que la reine se fut levée, M. de Guise, qui attendait aux portes, s'introduisit chez les filles de Sa Majesté. Il trouva sa belle qui avait une indisposition pour laquelle le médecin venait d'ordonner une potion fort noire ; notre prince, après avoir bien gémi du mal de sa maîtresse, voulut absolument boire la moitié de la médecine, disant que, si la moitié de lui-même avait une maladie, l'autre ne pouvait être en bonne santé. Mlle de Pons eut beau se récrier, il fallut qu'il avalât sa part de la drogue, et, à cette heure, il est chez lui souffrant comme tous les diables, d'une colique.

— Il faut l'avouer, dit le cardinal, cette histoire-ci vaut mieux que l'autre.

— Mais, dit le comte de Guitaut, je vois que M. de Brissac n'en sait pas la fin. M. de Guise, au milieu de ses douleurs, ne songe cependant qu'à sa maîtresse, et s'écrie à chaque in-

stant : « Pourvu que cette infernale potion ne lui cause pas autant de mal qu'à moi ! » Il vient d'envoyer chez la demoiselle, et comme elle a répondu que la médecine lui faisait grand bien, il l'a suppliée aussitôt de lui prêter un de ses jupons, en assurant que c'était le seul remède qui le pût soulager. Elle lui a en effet donné une de ses robes; et depuis une heure, il se promène gravement dans sa chambre sous un déguisement à crever de rire, en disant que jamais il ne s'est senti en meilleur état.

— Voilà des amants bien raisonnables ! s'écria le cardinal. Je tiens ce jeune prince pour fou à lier, et sa folie pour contagieuse.

Il nous faut avouer que M. le cardinal paraissait assez fondé dans ses opinions sur Henri de Lorraine. Malheureusement le prince n'en resta pas là. Les extravagances se répétaient tous les jours, et il y en eut bientôt un répertoire considérable. Par ordonnance du médecin de la reine, Mlle de Pons prenait les eaux de Forges; nulles prières ne purent empêcher M. de Guise d'en boire avec elle, en dépit des grands maux d'estomac que ces eaux lui procuraient. La demoiselle aimait fort la lecture; et comme on lui défendit les livres à cause de la fatigue des yeux, M. de Guise, qui avait une mémoire prodigieuse, apprenait chaque soir un chapitre de roman qu'il récitait à sa maîtresse le lendemain. Il lui conta ainsi d'un bout à l'autre les six volumes de *Cassandre*. C'est assurément le plus beau succès qu'ait obtenu M. de la Calprenède.

Les choses auraient bien pu durer ainsi éternellement, si ce n'eût été que Mlle de Pons avait hâte d'être la première duchesse du royaume. Elle prêcha tant son amant pour qu'il allât en personne demander ses bulles, que M. de Guise se résolut à partir. Elle prouva bien par là tout l'empire qu'elle avait sur lui; mais c'était aussi commettre une grande imprudence que d'envoyer, dans une cour étrangère, un homme de cette humeur inconstante, qui pouvait s'enflammer pour la première paire de beaux yeux qu'il rencontrerait. Comme font souvent les jolies personnes, Gabrielle de Pons croyait volontiers être la plus jolie de toutes, et qu'elle n'était point de celles qu'un amant peut abandonner.

M. de Guise passa près d'un mois à dire tous les soirs qu'il

partirait le lendemain, sans avoir le courage de se mettre en route. Ses carrosses, chargés de bagages, l'attendaient sous les murs du Palais-Royal, où chacune de ses visites devait être la dernière. On en riait à la cour, et on faisait des gageures sur ce voyage qui se remettait de jour en jour. Le prince laissa ses chevaux et sa vaisselle à Mlle de Pons, en la priant d'en faire usage. Ses valets eurent ordre d'obéir à sa maîtresse comme à lui-même, et elle en profita; car on s'est fort moqué de ce qu'elle avait mis un lit magnifique à M. de Guise dans sa chambrette de fille d'honneur, avec des glaces de Venise; et tant de meubles, qu'on n'y pouvait plus remuer. Elle promit d'entrer bientôt au couvent de la Visitation en attendant le retour du prince, mais elle n'en a rien fait. Pour que M. de Guise montât dans sa berline de voyage, il fallut que la demoiselle l'y conduisît jusqu'au marchepied avec la promesse d'un baiser. On les vit par les fenêtres du palais s'embrasser en plein air de tout leur cœur et à deux reprises; la figure de l'amoureux était remplie de larmes. On vit les équipages partir au grand trot et les bras du prince éperdu sortir par la portière, tandis que la belle agitait son mouchoir en faisant un tendre regard. Le cœur de M. de Guise était prêt à éclater, et les mauvais plaisants eux-mêmes, touchés de son désespoir, ne riaient plus de cette scène; car il y avait des deux parts de la vraie douleur. En rentrant au Palais, Mlle de Pons trouva beaucoup de bienveillance sur tous les visages. La reine-mère, la voyant pensive, la caressa fort; et le poëte Benserade, qui venait de composer un morceau pour les filles d'honneur, récita cette poésie, où était le quatrain suivant :

Pons, Rome qui peut bien rendre les choses nulles,
Nous garde un cher dépôt.
Calmez votre chagrin. Dieu fera que vos bulles
Vous parviendront bientôt.

La jeune fille en fut aussi émue que si les vers eussent été meilleurs. Le duc d'Orléans la pensa rendre malade un soir avec ses manies de jouer des tours d'écoliers :

— Vous ne savez pas, mademoiselle, lui dit-il, le bruit qui court aujourd'hui? On assure que mon cousin de Guise, en pas-

sant par Avignon, a déjà demandé en mariage Mlle d'Alletz, qui est une belle et riche personne.

La pauvre fille eut une syncope en entendant cela. On ne la ranima point sans bien de la peine, et la reine gronda Monsieur de cette méchante plaisanterie.

— Ce n'est rien, mon enfant, dit obligeamment Sa Majesté. Le duc de Guise obtiendra ses bulles; nous en prierons Sa Sainteté. Vous reverrez bientôt votre amant et nous vous marierons.

Mais le sort en savait plus long que la reine-mère. Gabrielle de Pons ne devait point épouser Henri de Lorraine.

Ici se terminent les folies de notre héros. Nous l'allons voir mettre au jour tout à coup ses grandes qualités, accomplir des prouesses si hardies, que les faiseurs de romans n'en sauraient imaginer de plus étonnantes, et conquérir un royaume sans autre secours que son génie et son courage.

III.

M. de Guise, qui avait passé son enfance en Italie, connaissait à fond la langue et les usages de ce pays. Il commença par envoyer Saint-Yon faire ses soumissions au pape et demander une audience. Sa Sainteté répondit que ses portes étaient ouvertes à toute heure pour les princes de la maison de Lorraine. Henri courut au Vatican; il y trouva le pape qui se promenait dans sa galerie de tableaux. Comme il avait déjà plié le genou devant Sa Sainteté, Innocent X le saisit entre ses bras et l'obligea de se relever en le baisant sur la joue. Le saint-père s'informa d'un air très-empressé des nouvelles de France, du cardinal Mazarin, de la reine et de la duchesse de Guise; après quoi il parla de ce qu'il voulait faire pour rendre le séjour de l'Italie agréable à Henri de Lorraine; mais il ne lui demanda point ce qui l'amenait à Rome. Notre héros n'était pas de ces gens qu'on amuse par des discours; il alla droit au but et interrompit le pape au milieu de ses compliments.

— Votre Sainteté, dit-il, prend trop d'intérêt aux choses qui me touchent le moins pour qu'elle n'écoute pas avec attention celles qui me tiennent au cœur. Vous savez que je suis d'une maison fort catholique et qui a rendu des services à l'Église. Je

lui en veux rendre moi-même, aussitôt que j'aurai la tête en repos. Je ne vous le cache pas, mon père, ma vie est en danger. Si vous me refusez les bulles de nullité dont j'ai besoin, j'en puis fort bien mourir, tant ma passion est forte ! et le nom de Guise s'éteindrait avec moi.

— Il ne faut pas qu'il s'éteigne, mon fils; ce serait un grand malheur s'il venait à s'éteindre.

— Eh bien ! Votre Sainteté seule peut faire en sorte qu'il ne s'éteigne point.

— J'y réfléchirai. Le ciel m'inspirera sans doute le moyen de vous satisfaire.

— Il n'existe qu'un moyen. Le ciel n'en saurait trouver un autre.

— La puissance de Dieu est infinie. Soyez tranquille, mon fils; avec la protection de la sainte Vierge à laquelle je vous recommanderai particulièrement, nous obtiendrons de son divin fils qu'il vous tire de peine.

Le saint-père inscrivit sur son agenda de poche le nom de Henri de Lorraine, afin de ne pas l'oublier dans ses prières. M. de Guise sortit de cette première entrevue en mordant ses moustaches; cependant il eut assez de raison pour sentir que l'emportement ne ferait que nuire à ses projets, et il imagina aussitôt un plan de conduite fort ingénieux. Le prince pensa que, si le pape n'avait pas l'intention de donner les bulles de nullité, il accorderait en dédommagement les autres demandes qu'on pourrait lui faire, et que c'était là un moyen de servir puissamment les intérêts de la cour de France. Après avoir été utile à M. de Mazarin, celui-ci finirait par intercéder à son tour en faveur de celui qui l'aurait obligé. L'archevêque d'Aix, frère de M. le cardinal, était alors à Rome, à solliciter le chapeau. Depuis trois mois, le marquis de Fontenay, ambassadeur de France, y perdait ses peines, à cause des intrigues de la faction d'Espagne. M. de Guise résolut de le lui faire avoir.

Sa Sainteté avait pour habitude de prodiguer ses caresses aux gens qu'elle voulait éconduire, et d'ailleurs Henri avait de ces naturels ouverts qui plaisent à tout le monde. On vit partout le pape et M. de Guise devisant ensemble. Innocent X, le croyant trop occupé de ses amours pour songer à la politique, lui confiait bien des choses, et le mit ainsi en badinant au courant des

affaires de Rome. Le prince revenait souvent à ses bulles, mais feignait de se contenter des mauvaises excuses et des exhortations à la patience, de sorte que le pape disait souvent au marquis de Fontenay :

— On ne rend point justice à mon fils de Guise en France ; il est plein de sagesse et de docilité.

L'archevêque d'Aix vit bien tout le crédit que Henri de Lorraine prenait sur l'esprit de Sa Sainteté. Il en écrivit à son frère, qui se mit à rire, et répondit que, si M. d'Aix avait pour toute protection à Rome celle d'un prince sans cervelle, il courait le risque de rester archevêque jusqu'à sa mort. De son côté, Fontenay, qui voulait avoir les honneurs de cette négociation, ne parlait point de M. de Guise dans sa correspondance ; ou bien, pour donner à penser que le pape n'en faisait pas un grand état, il assurait que les bulles de nullité seraient datées des calendes grecques.

Cependant M. d'Aix fut obligé d'avouer qu'il en était de son chapeau comme des bulles, et que ni son frère, ni l'ambassadeur, ne pouvaient triompher de l'opposition de l'Espagne. La mauvaise volonté du pape devint évidente. Tous les Français de Rome, et Fontenay lui-même, écrivirent à M. le cardinal que son frère n'aurait rien, et qu'il fallait renoncer à cette affaire. Ce fut alors que M. de Guise envoya son secrétaire à M. d'Aix avec le billet suivant :

« Je parle ce matin à Sa Sainteté pour vous. Je ne quitterai point la partie que je n'aie votre chapeau. Tout ce que je vous demande en retour de ce service, c'est de dire comme il faut à M. de Mazarin que vous le devez à ce fou de Henri de Lorraine. »

Le même jour, avant midi, M. d'Aix était cardinal. Il courut chez son altesse, l'embrassa en pleurant, et jura sur Dieu, comme font les Italiens, qu'il ne voulait pas mourir sans avoir payé sa dette par quelque service d'importance.

— Vous m'en pouvez rendre un signalé, dit le prince. J'ai pris goût aux affaires politiques en essayant de vous être utile. Apprenez à M. le cardinal que je suis en belle position à Rome, que le pape m'aime fort, et que je brûle de servir la cour mieux que je n'ai fait jusqu'ici.

— Comptez sur moi, s'écria M. d'Aix.

Le nouveau cardinal était fort troublé par l'excès de son bonheur. En traversant le jardin par où son altesse le reconduisait, il se jeta dans un bassin d'eau vive.

— Est-ce un mauvais augure ? dit-il en se relevant tout mouillé. Dieu veuille donc qu'il tombe sur moi seul.

— Non, répondit le prince en riant ; le hasard vous commande, par cet accident, de changer votre robe contre la pourpre de cardinal.

— Je le prends ainsi et ne m'en afflige point ; mais que dirai-je pour vous à Mlle de Pons ?

— Que je lui demande six mois encore pour faire parler de moi de telle sorte qu'on ne me puisse rien refuser ; que j'ai pour cela le cœur et l'épée de mon grand-père de Guise, et que je lui garde ma foi comme le doit un bon chevalier et un amant fidèle.

A son retour en France, lorsque M. d'Aix voulut apprendre à son frère comment s'était conduit le prince et ce dont il était capable, le ministre haussa les épaules et répondit :

— Vous êtes un chimérique vous-même.

Au milieu de ces affaires, M. de Guise, ayant gagné la trentaine, commençait à ressentir cette sourde fureur de célébrité qui avait tant remué les princes de sa maison. Les passions s'étaient comme pressées entre elles dans son cœur pour faire place à de nouvelles passions. Il s'emplissait la tête de projets, et ne quittait plus les livres de Machiavel et le traité de la guerre. Il demandait du service à M. de Mazarin, qui le payait en eau bénite italienne. Le pape accueillait mieux ses offres ; mais, à cette époque, Innocent X avait une vision de pacifier l'univers, pour laquelle on l'aurait dû appeler chimérique bien plutôt que notre héros. Entre tous ses projets, M. de Guise nourrisssit celui d'une expédition contre les Turcs et d'une attaque contre Lipari. La faction d'Espagne commençait à le regarder de travers, et les lettres qu'on écrivait à Madrid sur ce prince étaient d'autre style que celles de la cour de France.

Ces choses se passaient au mois de juin de l'année 1647. Une nouvelle surprenante s'en vint tomber dans Rome comme une bombe et mettre tout en rumeur. Un courrier de Naples annonça qu'une révolte y avait éclaté. Le peuple avait chassé les Espanols, et s'était déclaré indépendant. Le duc d'Arcos et don Juan

d'Autriche s'étaient retirés sur la flotte, et le pêcheur Masaniel était gouverneur provisoire. Après dix jours passés dans l'inquiétude, on apprit que Masaniel était assassiné par la populace et que le désordre allait croissant. Mais, au lieu d'un simple soulèvement, c'était une révolution complète, et l'exaspération contre l'Espagne paraissait à son comble. Les Napolitains, une fois sortis du sommeil, ont toujours eu pour habitude de passer à un emportement extrême. Le peuple jurait, dans les églises, de mourir plutôt que de se soumettre, et puis il courait, avec les bouchers à sa tête, massacrer les nobles soupçonnés d'attachement au gouvernement renversé.

Toutes les cervelles en furent bien troublées dans Rome, comme on le peut croire. Cette grande puissance de l'Espagne y vit son crédit ruiné en peu de jours. Sa Sainteté, laissant de côté les songes de pacification générale, pensait déjà que le royaume de Naples se devait jeter dans ses bras paternels. Fontenay demandait à M. le cardinal si la France ne devait pas intervenir, et tous les petits princes d'Italie rêvèrent la couronne de Naples. M. de Guise, au milieu du bruit et des discours, se souvint que Yolande d'Anjou, fille du roi René de Naples, avait épousé un de ses ancêtres. Il envoya un de ses gentilshommes, avec ordre de dire aux chefs de la révolte ces simples paroles : Le duc de Guise est dans Rome, qui s'offre à vous, et qui a du sang napolitain dans les veines. »

Pendant ce temps-là, le baron de Modène vint secrètement avertir le prince que son nom avait été déjà prononcé à Naples, et que ce royaume lui pourrait appartenir, s'il voulait se donner la peine de le prendre.

— Vous avez, dit le baron à M. de Guise, trois concurrents puissants : ce sont le pape, le prince Thomas de Savoie, et le prince de Condé, que la cour de France veut proposer. Ils ont tous trois des armées, des flottes et de l'argent. Mais vous avez votre grand nom et la faveur populaire. Montrez-vous, et vous l'emporterez.

— Donnez-moi le temps d'y réfléchir, répondit le prince, et ne parlez de ceci à personne.

Les courriers crevaient leurs chevaux sur la route de Paris. Le marquis de Fontenay perdait la tête, et demandait les instructions de M. le cardinal, qui ne savait trop que résoudre. Le pape

désirait que les Napolitains le vinssent choisir d'eux-mêmes, et voyait bien qu'ils n'y songeaient point. La faction d'Espagne ne montrait partout que des mines sombres et des sourcils froncés. Thomas de Savoie assemblait ses troupes, mais il n'osait pas espérer que les Napolitains voulussent d'un Piémontais.

Un jour, le cardinal Montalte eut avis que l'envoyé de M. de Guise était parvenu dans Naples à travers mille dangers. Il courut aussitôt chez les autres Espagnols, et leur conta cette nouvelle. Henri de Lorraine, ayant paru le soir au cours, vit au milieu des promeneurs un groupe de seigneurs étrangers, et il entendit qu'on prononçait son nom. Ces gens se turent à son approche, et le regardèrent avec curiosité. M. de Guise voulut savoir ce qu'on avait dit de lui. Une lettre nous apprend qu'il en vint à bout par les femmes, c'est-à-dire qu'il gagna en quelques heures les bonnes grâces d'une fort belle chanteuse, dont le secrétaire du cardinal Montalte était amoureux. Voici ce qu'il apprit de cette conversation :

Son Excellence le cardinal Albornos avait dit en le désignant :

— Soyez assurés que celui-là est l'homme qui fera perdre Naples au roi notre maître.

— Bah ! avait répondu le comte d'Ognate, c'est un étourdi, un sensuel qui ne pense qu'à jouir de sa jeunesse.

— Ne vous y fiez pas, messieurs, s'était écrié Montalte. Souvenez-vous qu'on en disait autant de Fiesque chez Doria, jusqu'au moment où il faillit ruiner le gouvernement de Gênes.

C'est un point à éclaircir que cette intrigue par laquelle M. de Guise est arrivé à connaître les secrets discours de la faction d'Espagne. Du caractère dont il était, une fois amoureux, ne fût-ce que d'une chanteuse, il aurait cru l'être pour la vie, et c'eût été fini de sa liaison avec Mlle de Pons. Or il écrivait de Rome, à la belle fille d'honneur, des lettres si passionnées, qu'on ne peut douter de sa fidélité. Saint-Yon dit, dans son gros mémoire, que le prince se conduisit en plus d'une rencontre, pendant son séjour à Rome et à Naples, comme Scipion l'Africain. D'autres ont assuré, au contraire, qu'il avait gâté ses affaires par le manque de continence; mais on ne voit point que les femmes aient eu aucune part à la chute de M. de Guise. Entre ces deux opinions, nous prendrons celle qui est d'accord

avec la loyauté bien connue de notre héros. Il n'aurait pas feint inutilement d'avoir de l'amour pour une jeune fille sans fortune, dont tout l'engageait à se séparer, et il n'était pas capable davantage de tromper les dames de Rome. Si donc cette chanteuse l'a voulu servir, c'est assurement par pure amitié.

Un matin, trois felouques napolitaines ayant traversé au milieu de la flotte espagnole, vinrent débarquer à Fiumicino. Elles amenaient des envoyés de Naples qui se présentèrent chez M. de Guise. Nicolo Mannara, l'un d'eux, portant la parole, annonça que le peuple Napolitain avait élu son altesse, et se mettait sous sa protection. Il donna des lettres de la république où le très-fidèle peuple de Naples suppliait Henri de Lorraine d'être son défenseur, comme le prince d'Orange l'était de la Hollande. Mannara se mit à genoux devant M. de Guise, et lui baisant la main, fit sa soumission au nom de la république entière. Il n'y avait plus à balancer. Le prince embrassa le député, en déclarant qu'il acceptait.

— Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne suis pas en équipage de conquérir un royaume. J'ai pour tout argent quatre mille écus d'or; pour toute armée six gentilshommes français qui suivent ma fortune; mais voici l'épée de mon aïeul François, dont je veux être digne, et ce que je vous montrerai bientôt, le cœur du grand Balafré, qui est là dans ma poitrine; avec cela, messieurs, et l'affection du bon peuple napolitain, nous pourrons encore exécuter de belles choses, si Dieu protége votre cause qui est juste. Je vous affranchirai de la domination espagnole, ou je périrai au milieu de vous. Allez maintenant dans Rome, et dites à qui le veut savoir que le premier vent favorable qui soufflera vers Naples, emportera dans cette ville Henri de Lorraine. Je vais moi-même apprendre au pape ma résolution.

La plupart des gens de Rome commencèrent par rire des prétentions de M. de Guise qui voulait entreprendre la conquête de Naples avec des barques de pêcheurs, six domestiques et quatre mille écus. Les cardinaux espagnols, politiques meilleurs que les autres, et connaissant le personnage, étaient seuls tourmentés. Les femmes, qui ont le regard habile à nous juger, devinaient, aux airs de ce jeune paladin, que rien ne lui était impossible. Le reste tournait le projet en plaisanterie, en disant que M. de Guise avait sans doute dans ses écuries l'hippogrife et la

lance d'or de l'Arioste, et qu'il s'en irait par les nuages tomber dans la rue de Tolède au milieu des Napolitains. Innocent X, persuadé que le prince périrait en chemin, trouva fort bon qu'il voulût partir bientôt. Le marquis de Fontenay, toujours indécis, écrivit à M. le cardinal, qui répéta son mot de chimérique et n'y pensa plus.

M. de Guise, pour essayer si le passage était praticable, envoya deux Napolitains et un Français par des routes différentes; on apprit, au bout de quinze jours, qu'ils avaient tous trois été surpris par les Espagnols et mis à mort. Le comte d'Ognate enchanté de ce mauvais présage, disait à M. de Guise que le voyage de Naples n'était pas commode en cette saison.

— Monsieur, répondit le prince, ne connaissez-vous pas l'histoire du royaume de France ?

— Pardonnez-moi, j'en sais quelque chose.

— Eh bien! comment donc ignorez-vous que le ciel ne traite pas un Guise de même que les autres hommes?

Le 11 novembre 1647, à six heures du matin, les envoyés de Naples, les pêcheurs de Fiumicino et les amis de M. de Guise, le vinrent éveiller en disant que le vent soufflait de l'ouest et que la mer était favorable. Le prince s'habilla et fit ses préparatifs de départ; il écrivit à M. le cardinal que, si le sort le servait dans son entreprise, la France ferait bien de se rappeler les projets qu'avait laissés Richelieu sur le royaume de Naples. Il envoya aussi son valet de chambre Caillet à Mlle de Pons pour annoncer que la première nouvelle serait celle de sa mort ou de son triomphe ; on chargea l'argent et les bagages sur des fourgons ; au moment où Henri de Lorraine montait à cheval, une fort belle dame de la bourgeoisie parut devant lui.

— Votre altesse, dit-elle, va s'exposer à un grand danger; mais elle réussira, j'en ai l'assurance. Voici dix mille écus en billets sur le commerce de Naples que je la supplie d'accepter; mes laquais vont encore apporter un coffre dans lequel sont enfermés des bijoux et de l'argenterie.

— Il ne faut point vous dépouiller ainsi pour moi, répondit le prince, je prends seulement les billets de change et je vous en rendrai bon compte si vous me dites votre nom.

— Employez cette faible somme à faire la guerre; votre altesse n'a pas de compte à me rendre; je suis Napolitaine et dès

ce jour parmi ses sujets. Pour ce qui est de mon nom, je désire le taire ; j'entre demain en religion, et je prierai pour le succès de vos armes.

— Je respecte vos volontés, madame, cependant je refuse le coffre d'argenterie, car il nous faut voyager à la légère ; faites une distribution aux pauvres en mon honneur.

La dame s'approcha timidement du prince, et s'inclinant avec respect, elle reprit d'une voix tremblante :

— Seigneur duc de la république de Naples, recevez mon hommage.

M. de Guise embrassa cette belle personne et lui dit fort galamment :

— On ne saurait commencer une entreprise sous de meilleurs auspices. Je vois dans vos beaux yeux que le ciel me va sourire ; donnez-moi un gage qui me rappelle cette agréable rencontre.

La dame défit une bague de son doigt et l'offrit à M. de Guise ; puis elle baissa son voile et remonta dans un carrosse de louage.

— Allons ! dit le prince à sa troupe ; en marche, messieurs ! que les trompettes sonnent, et traversons la ville en passant devant l'ambassade d'Espagne. Dans ma famille on ne fait rien à la sourdine.

Le marquis de Fontenay reconduisit Henri de Lorraine jusqu'aux portes de Rome, et lui souhaita un bon voyage avec un ton pitoyable, comme s'il le croyait perdu.

— Quand je serai maître de Naples, dit le prince, pensez-vous que M. le cardinal me tiendra encore pour fou à lier? Quoi qu'il arrive, monsieur, les intérêts de la France sont trop engagés dans cette affaire, pour qu'un homme dévoué à la reine, comme vous l'êtes, puisse écouter de misérables jalousies, n'est-ce pas? vous m'avez fort desservi et je serais en droit de travailler pour mon propre compte ; mais ce sont de trop petites considérations pour un Guise. Je n'ai point de rancune et ne vous rendrai pas la pareille.

Il était plus de midi quand la petite troupe sortit de la ville et en bon ordre. On n'arriva qu'à la nuit au port de Fiumicino où attendaient sept felouques. Le vent soufflait avec violence et la mer devenait houleuse. Un vieux marin voulait remettre le dé-

part au lendemain; mais le prince n'aimait pas à différer. Il monta dans la plus petite felouque et surveilla les détails de l'embarquement. Les pilotes déclarèrent qu'on ne pouvait, à moins de risquer beaucoup, mettre plus de trois hommes dans chaque navire. Il fallut donc laisser à terre la moitié des gens de l'expédition. Ce fut un grand désespoir pour les serviteurs du prince. On se sépara en pleurant, mais en se promettant de se revoir bientôt. L'argent et les armes furent placés dans la plus grande barque. Minuit sonnait quand les voiles se déployèrent.

— Mes amis ! cria Henri de Lorraine à ceux qui demeuraient à terre, dans deux jours, il n'y aura plus de Guise au monde, ou bien j'aurai réussi.

Les sept felouques, s'abandonnant au vent d'ouest, partirent à la suite l'une de l'autre. en bondissant sur le dos des vagues. En moins de cinq minutes, la dernière voile disparut dans la nuit, et le baron de Rochefort, qui était à M. de Guise et restait au rivage, disait aux valets du prince :

— Ne pleurez point, bonnes gens, le ciel ne se permettrait pas de contrarier son altesse ni de lui faire du mal.

PAUL DE MUSSET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE

BAGNE DE BREST.

Depuis quelques années, on a beaucoup écrit en France et beaucoup disputé sur le régime des prisons et les divers systèmes pénitentiaires ; la théorie semble avoir épuisé ses arguments et l'observation ses critiques. Cependant la réforme se continue avec lenteur, se borne encore à quelques timides améliorations de détail, et n'ose aborder hardiment les innovations radicales qu'ont mises depuis longtemps en pratique la Suisse, les États-Unis, la Belgique et l'Angleterre. Grimm dit quelque part « que les Français, avec leur réputation d'inconstance, sont le peuple qui tient le plus à ses vieux us et coutumes. »

Mon projet n'est point de traiter *ex professo* les théories de répression et de réformation, ni de comparer Genève avec Auburn, ou Gand avec Milbank; mais bien de faire l'exacte description d'un bagne. Pour apprécier la nécessité des réformes, il faut connaître exactement les vices des institutions actuelles. La France possède trois bagnes; celui de Brest est le plus considérable, le mieux ordonné, s'il est permis de parler ainsi. C'est lui que je prendrai pour type.

On sait quelle était autrefois la peine des galères; les condamnés, enchaînés aux bancs des rameurs, étaient des auxiliaires très-utiles de la marine royale. Il fallait donc les diriger sur les ports, qui devaient avoir des lieux de dépôt pour ceux qui n'étaient pas à la mer. On s'accoutuma donc au séjour des galériens dans les ports, et quand les galères furent supprimées, on les y laissa par habitude. On songea bientôt à utiliser des bras

qu'une réclusion rigoureuse aurait rendus inactifs, et à la peine des galères succéda celle des travaux forcés. On appliqua d'abord les condamnés aux travaux de l'arsenal les plus durs, les plus repoussants; mais, peu à peu, leur emploi s'étendit davantage. Une pensée malencontreuse d'économie et d'*utilisation* s'immisça à la sanction pénale, et le mode d'exécution du châtiment infligé par la justice fut abandonné à l'arbitraire administratif. Les condamnés furent ainsi mis à la disposition des chefs de la marine et des ports. Cette différence établie entre eux et les autres condamnés réclusionnaires et détenus, ne s'explique que par les raisons d'habitude que j'ai signalées. Les bagnes étant dans les ports, il était naturel de les considérer comme des accessoires, des annexes de ceux-ci. Le principe était vicieux, mais la conséquence juste.

Un abus se développe avec rapidité. D'abord circonscrits dans l'arsenal pour les travaux, les forçats en sortirent bientôt. On crut faire une excellente économie en employant à mille usages des hommes qui remplaçaient presque gratuitement, du moins en apparence, des ouvriers libres, et on les lança dans la ville. C'était alors dans les rues un bruit de chaînes, une procession infâme, un étalage de cynisme révoltant. Les travaux d'utilité publique n'étaient pas les seuls auxquels on affectait ces hommes; messieurs les chefs de la marine en avaient constamment à leur disposition. On en était venu au point d'utiliser, au profit de l'éducation des jeunes gens et des jeunes personnes, certaines spécialités littéraires et scientifiques du bagne; on y trouvait des professeurs de musique, de dessin, de mathématiques, etc., etc. Ainsi, les forçats furent partout répandus avec une imprudence coupable. Le bagne exploitait le port et la ville; la ville et le port exploitaient le bagne. Je me rappelle avoir vu souvent, dans mon enfance, un forçat, de fort bonne mine, vêtu d'une casaque presque élégante, et portant de belles breloques, selon la mode du temps, circuler librement dans la ville. Sa figure fraîche et rieuse révélait la plus complète insouciance; il venait donner des leçons de musique aux demoiselles, et s'en acquittait à merveille. C'était, disait-on, un forçat de bonne maison, qui avait vécu dans le beau monde; il paraît qu'on tenait à ce qu'il n'en perdît pas l'usage. Ces scandales ont à peu près disparu, et maintenant les condamnés ont les murs de l'Arsenal pour li-

mites, sauf quelques exceptions, relatives au service maritime, et dont le nombre diminue chaque jour.

Peu de personnes se font une juste idée d'un bagne et de son régime. En général, on croit à des rigueurs physiques qui n'existent pas, et l'on tient peu de compte d'un mal bien autrement grave, la dégradation progressive, qui n'existe que trop réellement.

Le bagne de Brest a été construit par l'ingénieur Choquet-Lindu, et terminé en 1752. Ce vaste bâtiment est convenablement approprié à sa destination, suivant les idées qui y présidèrent, et réunit toutes les conditions de salubrité et de propreté. Il a sept cent quatre-vingts pieds de long, et présente à l'extérieur l'aspect d'un assez bel édifice, toutefois sans ornements. Un pavillon s'élève à chaque extrémité et au centre. Le bâtiment se divise en six grandes salles superposées ; deux au rez-de-chaussée, deux au premier étage et deux dans les combles. Elles sont commandées par le pavillon du centre. De ce pavillon la surveillance s'exerce au moyen d'une vaste grille de fer qui ferme l'entrée de chaque salle, et on peut opérer une répression immédiate en cas de révolte, au moyen d'embrasures qui reçoivent la mousqueterie et l'artillerie suffisantes pour enfiler toute l'étendue des salles. Celles-ci sont partagées dans toute leur longueur par un mur de refend, qui, de quatorze en quatorze pieds, est percé d'une large ouverture en arcade, correspondant à une fenêtre, et facilitant la circulation de l'air, que l'on a soin de renouveler fréquemment. Dans l'épaisseur de ce mur sont pratiquées les cuisines, fontaines, tavernes, enfermées de grilles. On y a aussi placé des lieux d'aisance, auxquels les condamnés peuvent parvenir sans quitter leurs chaînes. Les lits de camp ou *tolards* sont appuyés au mur de refend, de chaque côté, de manière à laisser entre eux et le mur extérieur un couloir où circulent les gardes et les condamnés. Les salles sont éclairées pendant la nuit; chacune peut contenir sept cents hommes ; les lits de camp en reçoivent vingt-quatre. Tous les soirs, ils sont enchaînés à la grande chaîne, qui parcourt toute la longueur de la salle. Le matin, au moment du départ pour les travaux, on les détache, mais on les laisse enchaînés par couples. Dans cet accouplement, on prend ordinairement soin d'associer des intérêts contraires pour neutraliser les tendances

d'évasion ou d'insubordination ; calcul de bonne police peut-être, mais, à coup sûr, de détestable morale. Cet accouplement est odieux ; aucune raison de pénalité salutaire ne l'explique. Il force un malheureux, que le remords atteindrait dans l'isolement, au contact le plus immédiat d'un homme pervers et blasé sur tous les châtiments. Il faut qu'il mange, qu'il travaille, qu'il se couche à ses côtés ; qu'il soit son complice, qu'il écoute ses discours les plus obscènes, ses blasphèmes les plus impies. Il faut qu'il se corrompe autant que lui pour vivre à l'unisson : et le supplice de la vie qu'on lui a faite serait plus grand avec un reste de moralité, qu'il n'est après qu'il a, comme son compagnon. abjuré tous les principes, toutes les craintes. S'il persiste à résister à cette funeste influence, il devient souvent la victime du misérable auquel il est accouplé. La police n'y gagne donc pas grand'chose. Comme au bagne, aussi bien qu'ailleurs, il y a dans les caractères de grandes dissemblances et beaucoup de diversité dans les goûts, l'accouplement est une gêne inutile, un châtiment barbare ; et c'est une singulière pensée que d'avoir ainsi asservi deux hommes aux caprices, aux besoins respectifs de l'un et de l'autre. Mais on enchaînait sur les galères, il a fallu enchaîner dans les bagnes, et la circulation journalière dans l'arsenal rend presque nécessaire cette *précaution*. Les abus s'engendrent et se légitiment mutuellement.

Les condamnés ne sont réunis dans les salles que pendant les nuits, pendant les repas, et le dimanche, à moins que les travaux n'exigent leur présence dans l'arsenal. La sanctification du repos est la seule que l'on connaisse au bagne. Si les forçats étaient constamment détenus et enchaînés dans leurs salles, on pourrait considérer leur châtiment comme extrêmement rigoureux ; mais ils n'y restent le jour que pour cause de punition ou d'infirmité, et, dans ces cas, à des conditions différentes.

C'est un spectacle vraiment pénible que celui de ces salles garnies de tous leurs hôtes. Groupés autour de leur lit, les uns debout et travaillant à mille petits objets dans la confection desquels ils excellent ; les autres accroupis ou dormant ; ceux-ci causant, riant, jouant ; ceux-là sombres et taciturnes. C'est le moment pour le curieux de faire sa visite et de *jouir* du coup d'œil dans toute sa splendeur. La grille s'ouvre : aussitôt il se

fait une rumeur dans la vaste salle; les têtes se dressent, les petits étalages surgissent de tous côtés; les courtiers sortent des rangs et viennent offrir les ouvrages en paille, les bagues, les cocos sculptés, les chaînes en cheveux. On a remarqué que dans les paysages dessinés par ces malheureux figure toujours un soleil resplendissant. Les vendeurs vous suivent et se relayent, car ils ne peuvent dépasser certaines limites fixées par la police du bagne; en général, ils sont très-polis et se découvrent quand on passe; mais d'autres se soucient peu de la visite, et ne changent pas de postures. La charité commande, et la prudence conseille d'acheter quelques objets. Il est bon aussi de veiller à sa montre, à son mouchoir : Prenez garde à votre lorgnon, me dit un jour, à voix basse, le condamné qui me présentait sa pacotille; c'était une manière adroite de la recommander à l'acheteur; aussi l'avis fut-il suivi en tout point.

Les étrangers sont généralement très-avides de ces visites, qui font le désespoir des habitants de Brest, obligés de se prêter au rôle de cicérones, malgré leur répugnance. Les femmes surtout y mettent une curiosité souvent indiscrète : elles s'arrêtent à chaque pas pour regarder, toucher, interroger, demandant aux condamnés eux-mêmes des explications, marchandant comme dans les magasins de mode, avec une lenteur, une indécision qui font quelquefois frissonner ceux qui les accompagnent; car elles s'adressent souvent, sans le savoir, aux plus grands criminels. Il n'est pas arrivé d'accident grave, il est vrai; mais il peut y en avoir, et, parmi tant de malheureux, est-on sûr de ne pas en rencontrer un qui vous connaisse et vous insulte; quelque haine ignorée, quelque désespoir, quelque profond dégoût de la vie, qui veuille en finir par un crime éclatant et bizarre? Quelle belle occasion pour celui qui vient dire effrontément au juge : J'ai tué, parce que je voulais être tué. — Cette mise en scène du crime et du malheur au profit d'une curiosité sans but, est déplorable sous tous les rapports; on la tolère pour fournir aux condamnés l'occasion de vendre quelque produit de leur industrie privée; mais ce motif ne peut suffire à excuser un usage qui blesse la morale et contrarie l'efficacité réformatrice du châtiment légal. Tout doit être sévère et utile dans l'application d'une peine : quel besoin de mettre ces malheureux en exposition et de laisser pénétrer dans les salles? A travers la

grille on peut *voir très-bien*. Là, dans un étalage commun, les ouvrages des forçats seraient aussi bien vendus; en général même, c'est au sortir de la salle que les véritables merveilles de cette industrie du malheur, mise en réserve, sont présentées aux visiteurs comme une irrésistible tentation; et c'est un privilége de venir là avec sa marchandise. Je ne puis qu'applaudir aux sentiments d'humanité qui recherchent les moyens d'augmenter le pécule de ces malheureux, et bannir l'oisiveté par l'appât du lucre; mais je blâme les coutumes vicieuses qui, sans atteindre spécialement ce but, blessent la décence et peuvent fournir des occasions de désordre. Pendant longtemps, on a eu l'habitude de composer un bazar avec tous les objets confectionnés par les condamnés : à jour fixe, tout le monde était admis à visiter cette exposition. Il résultait de cette libre fréquentation du bagne, des intelligences avec ses habitants. On a supprimé le bazar; la vente se fait aujourd'hui en détail dans les salles; il était facile de remédier à cet abus sans diminution de profits, sans dangers pour les visiteurs, et sans ignominie pour les condamnés.

On a raison de dire que les physionomies sont trompeuses. Un jour, pendant que les dames faisaient leur choix, ce qui me donnait tout le temps d'observer et de réfléchir, j'aperçus un vieillard d'assez bonne figure, moins occupé de nous que de faire des cure-dents : il m'inspirait de l'intérêt, et partout ailleurs m'eût parut très-respectable. C'est un *brave homme*, me dit le gardien, qui est ici depuis vingt ans, et qui a refusé sa grâce, parce qu'il ne veut pas se séparer de ses enfants. — Comment cela? — Oui, ces deux condamnés qui *causent avec vos dames*, sont ses fils; ils ont été condamnés à perpétuité avec leur père pour assassinat de leur mère. — Quand les achats furent terminés, je dis cela à la compagnie : ce fut un cri général. Qu'importe, mesdames, dis-je alors, vos emplètes n'en sont que plus curieuses. On voulut aussi voir Contrafatto; c'était la célébrité à la mode; nous le trouvâmes donc dans sa boutique, c'est le mot, exercant les fonctions privilégiées de secrétaire du maître forgeron; il avait dans la cour des baraques, son bureau particulier, où étaient exposés les ouvrages les plus remarquables. On causa beaucoup avec lui; son air un peu mystique, son accent étranger, sa physionomie résignée, avaient quelque chose d'intéressant. Il s'est

toujours dit innocent et s'en remettait à la grâce de Dieu. Quand nous entrâmes, il lisait. Ensuite on désira voir le général Sarrazin. — Oh ! celui-là n'y est plus, répondit le gardien. — Et Delacollonge ? — Il est à la fatigue. — Mais le gardien qui sait son monde, reprit : Voilà le condamné qui a volé les diamants de Mlle Mars. — Nous vîmes derrière les barreaux d'une fenêtre un fort bel homme qui, par l'assurance et l'avidité de ses regards, semblait appeler les nôtres. Chose étrange ! certains condamnés, recherchés des visiteurs, non-seulement s'accoutument à soutenir sans honte la curiosité publique, mais finissent même, j'en suis convaincu, par éprouver quelque orgueil de leur triste célébrité, ils se posent en dehors de la foule obscure de leurs compagnons, ils visent à une bonne tenue et s'attirent par là une sorte de considération particulière, ainsi que des récompenses et des adoucissements. Notre institution pénale amène naturellement ces anomalies.

Les combinaisons qui accompagnent dans toutes ses phases l'accomplissement de la peine des travaux forcés, sont telles que le condamné arrive au bagne plus corrompu qu'il ne l'était à à la cour d'assises et en sort plus pervers qu'à son entrée. Cependant une amélioration essentielle a été introduite par l'ordonnance du 9 décembre 1836, dans le mode de transport des condamnés : il se fait aujourd'hui au moyen de grandes voitures cellulaires, qui vont en poste. Ainsi se trouve supprimée, depuis peu de temps seulement cette ignoble chaîne, dont le départ attirait tant d'oisifs à Bicêtre, et dont l'arrivée était bien certainement le spectacle le plus cynique que l'on pût offrir à la curiosité toujours avide du peuple.

Ces malheureux, accablés sous le poids de leur colliers et de leurs liens de fer, brisés par les cahots des lourdes charrettes auxquelles ils étaient enchaînés, devaient regarder comme un jour de délivrance le jour de leur entrée au bagne. Aussi, à l'exception de quelques-uns, ou moins corrompus ou plus exténués, semblaient-ils ressentir une énergie nouvelle, une espèce de joie à leur arrivée sur les glacis de Brest. Là, avant leur entrée dans la ville, il y avait un temps d'arrêt ; les charettes étaient réunies, et le peuple se groupait en foule autour d'elles. Alors les notabilités du convoi se dressaient sur leurs bancs à la manière des charlatans en foire, agitaient leurs chaînes, gesticulaient, voci-

féraient, haranguaient les masses, proféraient les propos les plus obscènes, et mettaient à profit cette dernière occasion d'orgie et d'insulte à la société. Ils savaient que leurs vêtements seraient brûlés à leur entrée au bagne, et ils s'en dépouillaient pour les jeter en distribution à la populace. Ainsi, demi nus, le cou étreint dans le fameux triangle de fer, la chaîne en sautoir autour du corps, ils avaient un aspect hideux, infernal, et semblaient défier la justice humaine. Dégoûtant spectacle! Combien de ces vêtements souillés, recueillis par une autre misère, ont reparu à la cour d'assises! Cependant quelques noms fameux retentissent dans la foule; on cherche du regard, on appelle même tel ou tel condamné dont les journaux ont fait grand bruit. Alors, d'un air satisfait et arrogant, un homme se lève : « C'est lui, le voilà, regardez donc, laissez-moi voir... » C'est un hourra universel. Les prêtres condamnés pour attentat à la pudeur, et les auteurs de crimes auxquels il se mêle une insigne férocité, étaient les héros applaudis de cette ignoble représentation. Molitor, Contrafatto, Delacollonge, Mandar, François, ont eu de *belles* entrées. Mais tous ne goûtaient pas également une semblable ovation. Au milieu du tumulte, on voyait quelques malheureux abattus par la souffrance ou la honte; et s'il s'en trouvait un maudissant son noviciat et frappé de repentir, il était contraint de subir cette exposition flétrissante, les regards, les appels et souvent les imprécations de la foule. Pendant un mois de route il avait déjà supporté en détail, la licencieuse camaraderie de la chaîne. Oh! celui-là, sans doute, souhaitait le bagne comme un refuge! quel refuge! Enfin le convoi entrait en ville; c'est dans ce moment qu'avait lieu la dernière explosion, et bientôt la porte du bagne était refermée sur tous, coupables endurcis et infortunés. Au-dessus de cette porte aussi l'on pourrait placer l'inscription de Dante :

.... *Lasciate ogni speranza.*

A la honte du siècle, elle serait, sous le point de vue moral, pleine de vérité.

Aujourd'hui les scandales de la chaîne sont épargnés au peuple et aux condamnés. Pour les supprimer on *attendait l'expiration du marché fait avec l'entrepreneur.* Mais on doit des

éloges à l'administration pour l'application, même tardive, d'une heureuse réforme. Le transport dans les voitures closes a quelque chose de mystérieux et d'austère qui convient à la justice. L'arrêt et le châtiment sont immédiats. L'imagination est frappée de cette promptitude qui dans peu d'heures entraîne le coupable de la cour d'assises au bagne. Cette vitesse est un signe de puissance, et le condamné, solitaire dans sa cellule, emporté par une force occulte, doit ressentir des impressions d'autant plus vives qu'elle ne sont pas éparpillées. La chaîne admettait la lutte; on voyait les criminels se débattre; leur réunion inspirait la terreur. Maintenant on ne voit plus que la voiture qui proclame en passant l'impuissance du crime contre la société. Plus l'appareil est simple, plus il impose. Il est essentiel que les débats et le jugement soient publics, pour la garantie de la défense; mais la publicité *absolue* est-elle également nécessaire pour l'exécution du châtiment? La société doit-elle exposer en place publique, au premier venu, aux enfants, aux femmes enceintes, aux hommes altérés de sang, tous les détails de ses supplices? C'est une haute question que je ne traiterai pas ici. Venise exposait, avant le lever du jour, sur un poteau placé à un angle extérieur de l'église Saint-Marc, en face de l'escalier des Géants, le condamné qu'avait frappé pendant la nuit le conseil des dix. Pendant douze heures, chacun pouvait voir, et reconnaître le cadavre portant sur la poitrine cette brève mais énergique inscription: *Conseil des dix*. Je ne prétends pas faire l'apologie de cette justice, et encore moins, Dieu m'en garde! de celle de l'inquisition avec ses ateliers souterrains et son canal Orfano, bien autrement mystérieux; mais je ne crois pas que ce cadavre ait jamais excité beaucoup de plaisanteries et de cyniques fanfaronnades. Combien n'en ont pas provoqué les chaînes et même l'échafaud!

Les voitures cellulaires présentent contre les évasions, pendant la route, une garantie presque infaillible, ou au moins beaucoup plus efficace que la surveillance éparse qui accompagnait les chaînes. Cependant un condamné s'est évadé par la lucarne grillée qui donne l'air à la cellule; il a laissé en passant des lambeaux de chair aux fragments de la grille. Mais de nouvelles mesures ont été prises; on peut dire que ces voitures sont de vrais cachots ambulants, dans lesquels sans répit, comme

sans espoir, il faut que le prisonnier marche, marche toujours vers le bagne.

Dès que les condamnés sont arrivés, on s'assure de leur identité, on leur ôte leur vêtement et le collier de fer, on les lave, on les fumige, on les rase; puis on leur donne la livrée du lieu, la casaque et le bonnet. A l'époque des chaînes, cette cérémonie d'admission était aussi l'objet de la curiosité publique; elle donnait souvent lieu à d'inconvenantes plaisanteries; peut-être s'en fait-il encore trop aujourd'hui; l'ennui des assistants obligés cherche quelquefois à s'égayer aux dépens de la tournure, de la misère, de la *gaucherie* des nouveaux venus. Pendant quelques jours, les arrivants sont soumis à un régime rafraîchissant, et reçoivent une nourriture particulière; enfin, tous ces préliminaires terminés, on les accouple, on les distribue dans les salles et on les applique aux travaux de l'arsenal.

Ces travaux sont de différentes espèces, et n'ont généralement rien de pénible en eux-mêmes, quoiqu'on les appelle administrativement : *la fatigue*. Les forçats y sont employés suivant leur capacité, leur force ou leur conduite; on les distingue en forçats ouvriers, forçats journaliers, et forçats à la fatigue. Les deux premières classes sont employées à l'entreprise ou à la journée, et la dernière, autant que possible, à la tâche. L'administration dresse chaque année un tarif des prix de travail.

Les condamnés sont enchaînés par couples; les chaînes ont une longueur différente, selon les travaux, dix-huit, trente-six ou soixante-douze maillons : elles sont fixées à la manille, ou anneau en acier, qui est placée à demeure au-dessus de la cheville du pied. La plus grande partie des travaux peut être exécutée par les couples, au moyen du développement relatif de la chaîne; mais l'accouplement n'est pas absolu; on en dispense, ceux qui, par leur conduite, ont donné des gages de soumission, et qui ont subi cinq ans de la peine actuelle; ils sont alors mis en chaîne brisée. Celle-ci n'a que trois maillons, ce qui fait une longueur de dix-huit pouces. Elle peut s'attacher au-dessus du genou, et gêne beaucoup moins les forçats dans la marche et le travail. D'après les règlements, ils devraient la laisser traînante; mais on les en dispense avec raison. A quoi cela sert-il en effet? Il a été question de supprimer la chaîne brisée, comme récom-

pense, de ne l'autoriser que dans le cas où les travaux l'exigeraient, et dans ce cas encore, de lui donner douze maillons au lieu de trois. Cette idée de suppression suppose une ignorance complète des lieux, des mœurs et des exigences du bagne. En poussant le principe tutélaire de la centralisation jusqu'à la manie de régenter tous les détails, on arrive à des conséquences impraticables, et l'on risque fort de compromettre le principe lui-même. Ainsi, je ne fais pas le moindre doute que la suppression de la chaîne brisée, qui rend un peu l'homme à lui-même, et protége souvent une conscience qui aspire au repentir, serait une occasion très-probable de révolte au bagne. C'est là un grave sujet de considération pour ceux qui tiennent les rênes du bagne ; et si j'étais chef au service de la chiourme, je ne voudrais pas prendre sur moi la responsabilité de mettre à exécution une telle mesure. Outre ses dangers, elle répugne à l'humanité bien entendue, qui, dans l'intérêt de la société même, ne doit refuser aux condamnés aucun soulagement mérité par une bonne conduite. La chaîne brisée est le soulagement le plus considérable pendant le séjour au bagne; il permet d'exercer certaines fonctions de faveur, souvent utiles à la bonne police. La chaîne brisée donne le moyen d'isoler les moins pervers, les innocents peut-être ! d'un contact pernicieux. Croire qu'elle est une facilité d'évasion, est une véritable naïveté. La chaîne n'a jamais embarrassé le forçat qui veut fuir ; il a toujours à sa disposition, et quoi qu'on fasse, des limes imperceptibles et sûres qui, dans un instant, ont coupé un maillon ; la manille seule résiste, et encore pas toujours.

Les règlements prescrivent d'isoler autant que possible les forçats des ouvriers libres ; mais la pratique s'écarte beaucoup des recommandations réglementaires. Le fait est souvent plus conséquent que la théorie ; il est impossible, en effet, d'empêcher ce contact funeste, dès qu'on emploie les condamnés aux travaux si multipliés de l'arsenal. Ainsi, s'agit-il d'armer un vaisseau, aussitôt une légion de forçats est envoyée à bord ; il s'y répandent pêle-mêle avec les marins, sans que la surveillance des agents, souvent peu empressée, puisse les suivre; on se borne à empêcher l'évasion. L'un d'eux disait un jour à un matelot des classes : « Mon esclavage n'a plus que trois ans de durée, *le tien* durera toute ta vie. » — Messieurs les officiers de

marine se sont souvent plaints de cet abus, dans l'intérêt de leur équipage. Mais l'usage a prévalu.

Partout dans le port on voit les forçats circuler. Les mines, la taille des pierres, le lavage du port, le transport des matériaux, le sciage des bois, etc., en emploient un grand nombre. D'autres sont occupés à des travaux plus lucratifs; ils pénètrent dans les ateliers; plusieurs sont très-bons ouvriers, très-ingénieux, et sont payés en conséquence. Il n'est pas étonnant qu'un tel lieu renferme des aptitudes de tous genres; souvent il en sort des idées industrielles et mécaniques qui ne sont pas sans importance, et, dans ce moment, deux forçats adressent à M. Arago une machine confectionnée par eux, pour empêcher l'explosion des chaudières à vapeur; elle a déjà eu l'approbation de l'Académie des sciences, sauf quelques objections que ces malheureux se sont efforcés de résoudre. Pauvres prisonniers! ils espèrent leur grâce, et ne leur sera-t-elle pas due, si, du fond du cloaque où la société les a plongés, ils lui rendent cet éminent service? Plaise au ciel qu'il en soit ainsi! ils auraient noblement expié leur crime. Les forçats sont employés aux forges, et l'on peut dire à la lettre, qu'ils forgent eux-mêmes leurs chaînes. Je trouve quelque chose de barbare ou de trop humiliant à cet emploi; mais on aura peine à croire que les infirmiers de l'hôpital de la marine, les cuisiniers, les jardiniers, les ouvriers du cabinet d'histoire naturelle, soient des forçats. L'humanité ne peut blâmer les adoucissements de peine; mais il faut se défier des mesures qui, n'offrant d'avantages que d'un côté, présentent, de l'autre, de graves inconvénients. Les infirmiers, il est vrai, sont excellents, et les malades sont tellement bien soignés, que l'administration de la guerre disait à celle de la marine « qu'elle lui enviait ses servants d'hôpitaux. » Pendant le choléra et les épidémies, ces hommes ont montré un grand courage, une louable abnégation; mais il est très-dangereux de répandre ainsi partout les forçats; il serait mieux d'avoir d'autres stimulants pour les engager au bien et au repentir. Tout récemment, d'ailleurs, l'expérience a démontré que les choix de l'administration peuvent être en défaut. Joseph Bodelet, condamné pour assassinat de sa femme, et employé comme cuisinier à l'hôpital, a tranché la tête à la sœur Sainte-Malch, a l'aide du coutelas que cette malheureuse avait mis entre

ses mains. Elle est tombée victime de sa confiance ou plutôt de son désir de *faire bonne chère* aux officiers qui vantaient les mérites de ce Vatel, naguère attaché aux cuisines du duc de Bourbon. Cet exemple est unique, je m'empresse de le déclarer sur la foi de la statistique officielle; mais s'il est vrai de dire que, dans l'intérêt même des condamnés, il est bon de leur accorder de tels emplois, comme récompense, il faut blâmer hautement un système de pénalité qui n'a de correctif que dans la transgression plus ou moins intelligente de ses règles. Ces emplois de faveur sont nécessairement limités. Comment faire exactement concorder leur nombre avec celui des condamnés qui pourraient en être dignes? Il faut donc, ou en priver plusieurs, à leur grand détriment, ou se montrer très-large sur l'appréciation des mérites; car, avant tout, on consulte les besoins du service. Y a-t-il un très-grand nombre de malades, on augmente celui des servants d'hôpitaux; dans le cas contraire, on le restreint. Ainsi, on oublie trop que les condamnés sont des hommes à punir et à réformer, que leur peine doit s'adoucir dans une proportion exacte de leur bonne conduite, et non pas dans une proportion relative aux besoins du service de la marine. On les considère comme des instruments, des manœuvres mis à la disposition des chefs de la marine pour tel usage qu'il leur plaît de déterminer. On utilise les capacités avant de songer aux moralités; on récompense ceux dont la conduite est satisfaisante, mais toujours dans les limites que posent les hasards du moment. Quant aux autres, on ne prend aucun souci de leur amélioration morale; ils végètent comme ils peuvent, se corrompent ou se corrigent comme bon leur semble; mais on se tient en garde contre eux, soit en les séquestrant, soit en les enchaînant comme des bêtes féroces. En 1828, on avait eu l'heureuse pensée d'opérer des catégories de moralités éprouvées ou présumées, et de les répartir par groupes distincts dans les salles. Il y avait alors une salle d'épreuve où étaient admis ceux qui se distinguaient par leur bonne conduite et leur résignation; c'était un immense bienfait, un premier pas fait vers un régime pénitentiaire; mais l'embarras, le travail, la complication qu'entraînaient ces classifications les ont fait supprimer. Au bagne, il s'agit bien moins de la morale que de la facilité de l'administration matérielle. Et en effet, comment opérer un

triage parmi trois ou quatre mille condamnés? Comment pouvoir suivre chacun individuellement, avec assez d'assiduité et de précision, pour lui assigner son rang dans une classification? Aujourd'hui tous sont indistinctement confondus, sauf une exception, la salle des invalides, dans laquelle on met les malheureux accablés par l'âge ou les infirmités. Cette salle offre le plus horrible, le plus douloureux spectacle; c'est un assemblage confus de vieillards impotents, d'estropiés, d'amputés, de fous, que le désespoir, le remords ou la rage ont plongés dans cet abrutissement. L'un vous aborde en riant, en chantant, c'est un parricide; un autre, triste et souffrant, a préféré ce séjour à la liberté, car il n'a plus de famille, ses bras n'ont plus de force dans le travail, et partout on eût repoussé le forçat infirme; ici du moins il a du pain! du pain moins amer que celui d'une aumône accompagnée d'injures. Un autre, que la folie n'a pas encore atteint, se tord dans les convulsions du désespoir. Quelle vieillesse! quelle désolation! Chaque jour la mort prend là une victime. Sous quel aspect doit-elle apparaître à ces malheureux? Mais qu'importe à l'administration! elle enregistre les décès et ne s'occupe pas des consciences. Quelquefois un prêtre, sur la demande d'un agonisant, pénètre dans cette infirmerie; mais pour toute une vie de crimes, est-ce assez d'un instant de crainte? Un célèbre médecin visitait dernièrement cette salle : « J'ai vu, disait-il, Jaffa, la Moscowa, Waterloo, je n'ai rien vu d'aussi horrible. » Pendant longtemps, ces malheureux étaient plongés dans une oisiveté complète; maintenant on les emploie à filer, carder, dévider, et autres menus travaux qui leur permettent de gagner quelque argent et d'acheter un peu de tabac ou un supplément de nourriture. Mais l'abandon moral auquel on les livre est vraiment indigne d'un peuple chrétien : ils sont là comme les vieux chevaux ou les vieux limiers dans les écuries et les chenils des grands seigneurs; et encore un intérêt touchant s'attache à ces derniers; on rappelle leurs services, on les aime. Ces invalides du bagne ne sont aimés de personne; seuls, ils n'ont que d'affreux souvenirs; ils sont un embarras pour l'administration, pas autre chose. La société ne leur doit rien; ils furent toujours en guerre contre elle; ennemis qu'on ne craint plus et qu'on méprise. Voués à la mort, ils lui sont livrés sans qu'on se soucie de

l'état où elle les trouve; pas même une prière en commun, tant il est reçu qu'au bagne le nom de Dieu ne doit être proféré qu'en blasphème. Et cependant, quand arrive l'heure de la mort, l'homme, même le plus méchant, ne sent-il pas quelque avertissement secret, bienfait de la Divinité, qui le convie au repentir? Mais si rien ne vient féconder cet instinct, si l'administration elle-même fait profession de matérialisme, comment voulez-vous qu'un seul éclair de la vérité, un dernier effort de la conscience puisse pénétrer les épaisses ténèbres amoncelées autour de ces âmes pendant une vie entière? Oh ! il serait beau d'introduire le ministère de la religion au sein de cet amas de réprouvés; sa place n'est-elle pas au milieu de tous les malheurs? On bénirait peut-être alors, dans les combles du bagne, le Dieu que l'on insulte dans les salles. La cloche qui annoncerait la prière des vieillards finirait par inspirer quelque recueillement et raviverait les bons penchants dans ces âmes abandonnées à la seule influence de la corruption.

Tous les matins, on fait sortir de leurs salles les forçats travailleurs pour les distribuer conformément aux demandes des diverses directions de l'arsenal : ainsi le genre et le mode du travail ne sont pas fixés d'une manière absolue. L'un et l'autre varient suivant les divers besoins du jour : les condamnés sont divisés en escouades, et marchent deux à deux. Les personnes peu accoutumées à ce coup d'œil ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, quand elles se trouvent surprises, dans un étroit passage de l'arsenal, par une de ces bandes, dont les casaques frôlent leurs vêtements, et dont les regards, souvent farouches, n'ont rien de rassurant.

Le costume des condamnés est hideux, mais commode : il se compose d'un bonnet, d'une casaque et d'un large pantalon de toile ou d'un drap grossier, appelé *moui*. La couleur de ces vêtements a souvent été changée; aujourd'hui les couleurs sont le rouge, le jaune et le vert : le pantalon est jaune, depuis que les troupes ont adopté le pantalon garance; la casaque est rouge, mais les manches, les renforts ou le collet sont jaunes, pour distinguer les récidives, les condamnés à vie, et les suspects. Le bonnet est rouge pour les condamnés à temps et vert pour les condamnés à vie et les suspects.

La nourriture est composée d'aliments de qualité médiocre,

mais jamais malsaine. Il y a trois espèces de rations : ration de fatigue, ration de forçats sans travail, ration d'invalides. Elles se composent de pain frais ou biscuit, fromage, légumes secs, huile d'olive ou beurre; les forçats à la fatigue ont en outre quarante-huit centilitres de vin ou quatre-vingt-seize centilitres de bière ou cidre. Les invalides n'ont que vingt-quatre centilitres de vin par jour, mais trois fois par semaine on leur donne de la viande fraîche avec des légumes verts. Au moyen de leurs économies les condamnés peuvent améliorer leur nourriture.

Les salaires sont aussi proportionnés au genre de travail : ceux des journaliers varient de cinq à trente-cinq centimes; quant aux ouvriers à la tâche ou à l'entreprise, ils reçoivent le septième du salaire de l'ouvrier libre. On est accoutumé à considérer comme un bénéfice pour l'État la différence qui existe entre le salaire des condamnés et celui des ouvriers; mais les éléments des calculs que l'on peut avoir faits à cet égard me semblent tout à fait incomplets. Il ne faut pas trop se fier aux chiffres apparents, et je ne vois pas ici des termes homogènes de comparaison; le résultat doit donc être fort suspect, surtout si l'on tient compte de toutes les conséquences qu'entraîne la circulation des forçats dans les arsenaux.

Quelque détestable que soit l'institution des bagnes, il faut reconnaître les efforts tentés par les administrateurs pour y introduire des améliorations; mais l'édifice pèche par la base, et rien, dans les détails, ne peut racheter ce vice originel. On doit mettre au rang des meilleures combinaisons la création d'un pécule pour les condamnés à temps; il est difficile d'expliquer pourquoi il n'existe pas en faveur des condamnés à vie, puisque ceux-ci peuvent obtenir une commutation. Ce pécule se forme au moyen d'une augmentation de salaire qui se verse directement à la caisse des invalides de la marine. Au sortir du bagne, les libérés reçoivent une somme de 20 francs, et le surplus est adressé au maire de la commune où ils doivent résider; cette caisse reçoit en outre les dépôts que les condamnés veulent y faire, soit sur les économies de leur travail, soit sur les sommes que leur envoient leurs familles. Le fisc, qui partout introduit son avidité, avait imaginé d'opérer une retenue sur ces faibles épargnes, si péniblement acquises; il en résultait que les condamnés préféraient conserver leur argent; de là des vols,

des rixes, des haines, des meurtres. Enfin le ministère de 1836 a compris qu'il valait mieux abandonner les bénéfices de cette retenue, que de l'acquérir à un tel prix ; depuis cette décision, les dépôts sont plus nombreux, et le travail, mieux rémunéré, est plus ardent.

La surveillance des condamnés est confiée à des agents particuliers, nommés gardes-chiourmes : ils sont organisés militairement, et reçoivent une haute paye. Les simples gardes ont soixante centimes par jour ; leur nombre est relatif à celui des forçats : un garde surveille dix condamnés. Partout les forçats doivent être accompagnés de ces agents ; mais cette règle souffre des exceptions. Ce corps devrait être composé des moralités les plus robustes, des caractères les plus énergiques ; malheureusement le contact habituel des forçats, une complicité trop fréquente, lui enlèvent une grande partie de la considération qui lui est nécessaire. Malgré tous les soins de l'administration, il est, pour ainsi dire, impossible d'empêcher que les agents de surveillance subalterne ne soient en même temps et trop souvent les agents officieux et intéressés des délits, des désordres et des évasions ; ils ont, au reste, un rôle très-difficile à remplir. Dans les maisons de détention la surveillance n'est pas périlleuse ; dans un bagne il en est autrement : sans cesse il faut être au milieu des forçats, souvent il faut les conduires dans des lieux isolés, propices aux vengeances, et la vengeance est d'autant plus facile que la trahison, la révélation, ne sont guère à redouter pour le coupable, entouré de complices. Aussi beaucoup de gardes obéissent-ils plutôt à la loi de leur conservation qu'à celle de leur institution : il y a profit d'une part, péril de l'autre. Tout récemment, le tribunal maritime a condamné un de ces gardes pour un fait très-grave. Ayant un accès facile dans les bureaux, il avait soustrait un certain nombre de feuilles de route, sur lesquelles il apposait le cachet de l'administration. Il s'était aussi procuré plusieurs modèles de la signature du commissaire ; il vendait chacune de ces feuilles 50 francs aux condamnés qui imitaient et faisaient imiter par les autographes du lieu la signature, et se trouvaient ainsi nantis de passe-ports en règle. Cette infidélité du garde pouvait avoir pour conséquence de nombreuses évasions : ce qui arrête, en effet, les condamnés qui veulent s'évader, c'est moins la difficulté matérielle de sor-

tir du port, que le défaut de ressources pour se soustraire aux recherches de la police. Indépendamment de la connivence des gardes corrompus, les forçats, étant continuellement dans l'arsenal, en connaissent tous les détours, toutes les issues. Ils ont mille occasions de se concerter avec des émissaires, et de séduire les matelots et les ouvriers. Il est difficile de se figurer leurs ruses, leur adresse. On prétend que chacun d'eux a, par année, son jour d'évasion, et que ses compagnons doivent l'y aider. Voici un fait qui prouverait la réalité de cette assurance mutuelle : une personne m'a raconté qu'étant un jour à une fenêtre, elle regardait les condamnés en grand nombre sortir des bassins qu'ils asséchaient; tout à coup elle aperçoit au milieu d'un groupe, un soldat tout équipé, les condamnés continuent leur marche, et le soldat improvisé allait sortir de l'arsenal, quand un gardien le reconnut. Cette transformation s'était faite avec tant de prestesse, que celui qui regardait le groupe, ne s'en était pas aperçu.

Les évasions sont beaucoup moins fréquentes depuis que la bonne conduite et la résignation sont récompensées, et servent à obtenir la commutation et même la remise de la peine. Quand un condamné s'évade, on tire trois coup de canon pour avertir la ville et la campagne; les habitants comprennent ce signal; mais il n'émeut que ceux qui désirent obtenir la récompense allouée à celui qui arrête le déserteur. Cette récompense est de 100 francs hors ville, 50 francs en ville, et 25 francs dans l'arsenal. Il est rare que les évadés ne soient pas bientôt repris. Sur trois cent cinquante évadés pendant sept années, quatorze seulement ont échappé aux recherches. On cite des circonstances assez bizarres : quelques dames ont trouvé des forçats fugitifs dans leur garde-robe. Une dame de Toulon, étant à sa campagne, en vit tomber un dans sa chambre, au moment où elle allait se mettre au lit; il était masqué. En homme bien appris, il détourna la vue, la rassura, la pria de se vêtir pendant qu'il retirerait ses fers dans la pièce voisine; il lui demanda aussi quelques vêtements de son mari, car il n'avait pas eu le temps de changer, disait-il, et il était tout honteux de son costume de bagne. Il connaissait cette dame, et l'avait surprise au moment où, en terminant sa prière, elle donnait un baiser à un petit portrait qu'elle cacha instinctivement. — Je suis obligé de vous laisser mes fers, ma-

dame, dit le forçat, mais ce dépôt ne vous portera pas malheur, je vous les redemanderai peut-être un jour : permettez-moi d'emporter en échange ce mouchoir brodé. — On cacha la manille sous une dalle; quelque temps après le mari eut un beau commandement, et le jeune homme du portrait revint à Toulon avec une épaulette de plus. Un soir, au ministère de la marine un homme fort élégant, et arrivant de Russie, dit tout bas à cette dame : — Nous sommes discrets, madame, j'ai votre secret et vous avez le mien. J'irai vous revoir à votre campagne et vous restituer votre mouchoir, à moins que vous ne m'autorisiez à garder toujours ce gage de votre générosité. — Certains habitués du bagne ont le génie de l'évasion. Le fameux David, connu sous vingt nom différents, ne reste jamais au bagne que le temps nécessaire pour combiner ses moyens de fuite : il était à l'hôpital, au bagne de Rochefort. Un matin, il se présente à la grille en costume de ville tout noir, un livre sous le bras : — Qui êtes-vous? lui demande le concierge. — comment, maraud, qui je suis? un chirurgien, parbleu, qui a passé la nuit près des malades ; dépêche-toi, ou je t'apprendrai à mieux connaître ton monde une autre fois. — Et la grille s'ouvrit. A Brest, David se fait aussi mettre à l'hôpital, très-malade ; on veut lui appliquer les sinapismes : — Oh ! monsieur, dit-il au médecin, j'ai l'épiderme si délicat, les nerfs si irritables, je n'y résisterai pas. — Il était enchaîné à son lit ; mais, le lendemain matin, il avait disparu. Comme on le voit, il avait besoin de ses jambes.

On conçoit facilement qu'il se commette beaucoup d'infractions disciplinaires, beaucoup de délits et de crimes au bagne, et qu'il faille les réprimer sévèrement : longtemps les punitions ont eu un caractère de barbarie, et les châtiments corporels allaient jusqu'à la mutilation. On coupait le nez, les oreilles ; on perçait avec un fer rouge la langue du blasphémateur, comme s'il était possible de ne pas blasphémer au bagne ! Il est vrai qu'alors on était conséquent et qu'il y avait un aumônier ; on l'a supprimé aujourd'hui comme une *dépense* inutile. La Divinité n'a rien à faire au bagne. Précédemment on disait la messe, au moyen d'un autel élevé tous les dimanches dans le pavillon du centre ; mais cette cérémonie donnait lieu à des scandales nombreux, et, pendant que le prêtre élevait le saint-sacrement, on entendait les rires, les jurons, les insultes retentir dans la salle. Cette cé-

rémonie religieuse n'était donc qu'un scandale de plus ; il en eût trop *coûté* de chercher à éviter ce désordre, on a préféré une suppresion absolue, et l'on a banni du bagne les emblèmes du culte et les ministres de la religion. — Les punitions mises en usage aujourd'hui sont : la privation temporaire de vin, la perte de la petite manille, la privation de la chaîne brisée, la mise en couple, la salle de police, le cachot, et enfin la bastonnade, l'indispensable bastonnade. Le forçat évadé, et repris dans l'enceinte du port, n'y échappe pas. Le bastonnade se donne aussi pour les fautes graves, mais qui cependant n'entraînent pas un jugement. Quoique ce châtiment soit contraire à nos idées et répugne à notre civilisation, il ne faut pas trop se hâter de le blâmer ici ; certains régimes pénitentiaires l'admettent, et, si je ne me trompe: il est employé à Auburn. Dans une organisation aussi vicieuse que celle du bagne, c'est peut-être une conséquence logiquequement déduite de détestables prémisses. Les administrateurs considèrent cette punition comme une nécessité ; et, en effet, comment châtier avec efficacité des hommes que l'on a systématiquement rendus insensibles à la flétrissure morale ? Les crimes sont soumis au tribunal maritime spécial, car les forçats sont tout à fait soustraits à la juridiction civile, à la différence des femmes condamnées aux mêmes peines : c'est une anomalie de plus, mais peut-être également nécessaire dans l'état actuel des choses. Ce tribunal, créé en vertu du décret du 12 novembre 1805, modifié par une *ordonnance royale* du 2 janvier 1817, est composé du préfet maritime, président, ou de son représentant, de deux capitaines de vaiseau, d'un commissaire de marine et d'un ingénieur. Le ministère public est exercé par le commissaire-rapporteur des tribunaux maritimes ordinaires. Ce tribunal est sans appel ; ses jugements sont exécutoires dans les vingt-quatre heures : justice expéditive et sans formes, *nécessaire* aussi dans le système. Lorsqu'un forçat est condamné à mort, la sentence est exécutée dans la cour du bagne : une exécution est toujours un spectacle horrible ; mais, chose bizarre, celle d'un forçat est accompagnée d'un appareil imposant qui la rend moins hideuse ; et les partisans de cette peine qui fondent leur théorie sur le système, aujourd'hui fortement combattu, du droit de conservation et de l'efficacité pratique de l'exemple, pourraient trouver au bagne des arguments que n'ont

jamais fournis les sanglantes hécatombes de la place publique. La mort d'un forçat n'excite aucune rumeur ; on en parle peu, tout se passe à huis clos ; c'est une scène d'intérieur ; cependant les fenêtres et les toits dominants ne sont encore que trop garnis de spectateurs. On est difficilement admis dans l'enceinte, et les places privilégiées ne sont pas sans danger. L'esplanade du bagne représente un rectangle allongé, ayant la longueur de l'édifice, et descendant en pente de ses extrémités jusqu'au centre. C'est là, en face du perron, que se dresse l'échafaud. Quelque temps avant l'heure fatale, un bataillon d'infanterie vient s'établir sur deux rangs, adossé au mur qui fait face à l'édifice. A l'une des extrémités, et contre la grille d'entrée sont deux pièces d'artillerie chargées à mitraille, mèches allumées. Le commissaire-rapporteur et le greffier sont présents. Quand ces dispositions sont prises, on fait descendre tous les condamnés, doublement enchaînés, et c'est un bruit singulièrement lugubre que celui de ces chaînes frappant le sol ; ils marchent deux à deux, en une longue procession toute rouge et jaune, et défilent devant l'échafaud. Ils vont ainsi se placer au pied de l'édifice sous le feu croisé de l'infanterie et de l'artillerie. Le plus grand silence est observé ; tous sont à genoux, la tête nue : l'on dirait presque du recueillement. Le seul autel devant lequel on s'agenouille au bagne, c'est l'échafaud ; le seul dieu qu'on apprenne à redouter, c'est la mort. Quel spectacle et quelle solennelle profanation ! Tout à coup l'heure sonne, un roulement de tambour la répète ; les canonniers tiennent la mèche levée, l'officier commande : En joue. Le condamné paraît, descend le perron, va droit au but, assisté d'un prêtre et du bourreau..... Je n'ai pas vu le reste ; mais je sais que, la tête à peine tranchée, les débris sanglants roulent déjà vers l'amphithéâtre de l'hôpital, et je dois dire que des expériences ont été faites sur des membres encore palpitants. La Faculté sait-elle bien si la sensation cesse avant les battements du cœur ? Mais qu'importe pour un forçat ?... *Experientia in animâ vili !*

Les condamnés rentrent dans le même ordre, bien édifiés sans doute ; les troupes et les pièces se retirent ; bientôt la cour est vide. Tout se passe régulièrement ; mais si quelques malheureux, dans un accès de désespoir ou de folie (ils sont trois mille), poussaient des cris, s'agitaient, en entraînaient d'autres ;

s'il se manifestait enfin quelques apparences de révolte, on ferait feu de toutes parts, sans nul doute. Quel massacre et quelle épouvante dans le port et la ville! A quoi tient leur sécurité? Mais telle est l'influence de l'habitude qu'on n'y songe pas, et que les curieux, admis dans la cour, se placent en face des canons et sans issue.

Ces malheureux mettent de l'amour-propre à *bien mourir;* plusieurs, si l'on en croit leur déclaration, n'ont commis le crime qui les conduit à l'échafaud que pour obtenir ce genre de mort. Il est horrible de penser que des hommes commettent un assassinat par dégoût de la vie, et parce qu'ils redoutent ou dédaignent le suicide. En 1833, un nommé Petit assassina un garde. Quand on l'interrogea, il répondit nonchalamment qu'il voulait être guillotiné, et qu'il n'avait pas eu d'autres motifs. Cela paraissait vrai. Petit marcha à la mort, la tête haute et fière, les yeux ardents, et la démarche assurée. Arrivé au perron, il s'arrêta quelques secondes, et, d'un air sardonique, il contempla l'échafaud. Il semblait provoquer l'impassible machine. Monté sur l'estrade, il se tourna vers les condamnés agenouillés : « Ne m'imitez pas, dit-il; je suis un scélérat, je pardonne à tous. On a bien fait de me mettre à mort; *mais je ne rougis pas de monter sur l'échafaud, puisqu'il a été arrosé de sang royal.* Adieu, mes amis. » Cela dit, il embrasse le prêtre, qu'il n'avait pas écouté, et se place lui-même, comme il faut, avec un effroyable sang-froid.

La direction du service des chiourmes est confiée à un officier supérieur de vaisseau ou du commissariat de la marine, fonction difficile et souvent périlleuse, qui exige une grande connaissance du cœur humain, de l'énergie, du dévouement, et une incessante activité de corps et d'esprit. Dans ce moment, le bagne de Brest contient trois mille cent condamnés, sur lesquels la surveillance doit se porter à chaque instant. Il faut suivre, au milieu de cette tourbe, ceux qui se distinguent par leur résignation, leur docilité, apprécier la sincérité ou l'hypocrisie de leur maintien, ne pas se laisser influencer par la nature du crime, l'étendue de la peine, ou la renommée du coupable, corriger avec discernement les erreurs d'une condamnation, distribuer les récompenses avec la plus grande impartialité, opérer les accouplements avec intelligence, combiner une juste

et infaillible sévérité avec les adoucissements que comporte cette monstrueuse institution, s'assurer une police occulte, un espionnage moral, si l'on peut s'exprimer ainsi, faire en toute circonstance emploi de la perspicacité la plus exacte, car ici les erreurs ont de graves conséquences; enfin, savoir reconnaître ceux de ces malheureux qui ne sont pas coupables. Il y a des innocents au bagne!... Dernièrement, le commissaire fait venir en son bureau un condamné à vie pour viol, qui, depuis son entrée au bagne, en 1834, avait toujours eu une conduite exemplaire. Il lui annonce que sa peine est commuée en celle de dix ans, à partir de la condamnation, qu'il n'a plus que six années à subir, et que, s'il continue à se comporter aussi bien, il pourra être gracié dans trois ans. A cette nouvelle, ce malheureux est tellement ému qu'il ne peut se soutenir ni parler; il tombe sur un banc, presque sans connaissance. Enfin, après quelques minutes, il s'écrie : « Oh! monsieur, merci; je suis heureux, bien heureux, et cependant je suis innocent. » Il est difficile de douter de la sincérité ds cette exclamation du cœur dans un tel moment.

Le commissaire actuel, M. Gleizes, a rétabli un usage salutaire, que l'on avait étourdiment supprimé. On sait que les forçats confectionnent avec une rare habileté les ouvrages manuels. Ces travaux sont pour eux une utile distraction et une source de profits. Ils ne peuvent s'y livrer que dans les heures de repos et le soir. Je ne sais par quel esprit de rigidité irréfléchie on avait supprimé la faculté de travailler le soir. Il en résultait, dans l'hiver, une oisiveté de plusieurs heures, aussi détestable en morale que redoutable en fait. Aujourd'hui, les condamnés peuvent travailler pour eux depuis la rentrée de l'arsenal jusqu'à huit heures du soir, dans cette saison. Chacun a son atelier éclairé : au coup de huit heures, toutes les lumières s'éteignent.

Une salle de condamnés doit être vue sous trois aspects différents : le jour, le soir pendant le petit travail, la nuit pendant le sommeil. On se place dans le pavillon du centre, et de là l'œil plonge à gauche et à droite dans les salles. Le jour, c'est un cliquetis presque continu, un tumulte confus, une agitation en tout sens, des chants, des rires, des imprécations, un mélange hideux qui blesse à la fois les yeux, les oreilles et le cœur. On éprouve un sentiment de dégoût et d'horreur. Tout annonce le

crime et rien le repentir; car les malheureux qu'il ronge sont perdus dans la foule. *Apparent rari.*

Le soir, pendant le travail libre, c'est au contraire un grand silence, ou seulement un murmure de causeries à voix basses. Toutes ces petites lumières forment une illumination pittoresque. On dirait un atelier de laborieux ouvriers, pour qui la journée est trop courte, et qui veulent utiliser tous les instants que le sommeil ne réclame pas. On aime à penser que ces grands coupables, domptés enfin par le malheur, puiseront dans l'habitude du travail l'appréciation de son influence morale et matérielle, et que chaque soir efface un souvenir du passé. Tout système de réforme pénitentiaire n'aura d'efficacité qu'autant qu'il sera parvenu à faire considérer le travail libre comme la plus grande des faveurs, l'oisiveté forcée comme le plus grand des châtiments. L'oisiveté est d'autant plus nuisible à la moralisation des condamnés qu'elle fut généralement leur état habituel avant la condamnation, et qu'elle engendre par continuation le même ordre de pensées, pensées funestes à l'homme et à la société. Elle laisse le malheureux forçat en présence de ses seuls souvenirs, et tout doit tendre au contraire à les effacer. Plut au ciel qu'en fermant sur lui la porte du cachot ou du bagne, on pût laisser en dehors tout ce cortége de souvenirs, l'isoler d'un passé de corruption, et l'initier à l'espérance d'un meilleur avenir. Il ne peut en être ainsi dans le système jusqu'ici pratiqué.

Mais, si l'on veut contempler un spectacle horrible, dégoûtant, et qui flétrit autant notre indifférente société que les condamnés eux-mêmes, qu'on se place pendant la nuit dans ce pavillon du centre; alors les salles sont éclairées par la lueur blafarde de quelques réverbères suspendus à la voûte. Là, dans chaque salle, sept cents êtres humains sont couchés pêle-mêle, vingt-quatre sur le même lit de camp, non-seulement enfermés entre murs et grilles, mais encore enchaînés deux à deux, et en outre par une grande chaîne qui les tient tous ensemble; on ne prend pas tant de précautions contre les bêtes féroces : chacune au moins a sa loge. Là, le crime dort et ronfle; le mot de Buffon n'est pas absolument vrai. Cependant, il y a des rêves atroces, de poignantes insomnies, et quelquefois on entend le remords du parricide interrompre cet affreux silence.

Il existe au bagne, entre les condamnés, une discipline spon-

tanée, dont la sanction est implacable, un tribunal secret dont les sentences sont sans appel comme sans miséricorde; un forçat a-t-il forfait à ses *devoirs*, est-il convaincu ou fortement soupçonné de trahison, il est infailliblement châtié suivant le cas, sans que l'on sache pourquoi, comment, ni par qui. On a vu des malheureux tomber morts sans pousser un cri, sans blessures, sans poison, on aurait dit un évanouissement : c'était une sentence exécutée. Mystérieuse et effroyable justice! elle ne s'exerce pas seulement contre les condamnés, elle atteint les gardes et les employés de l'administration. Un garde, un chef quelconque, a-t-il soulevé des haines, commis mal à propos un acte de violence ou de sévérité, il est condamné à mort; son assassin est choisi, tiré au sort, sa désignation est quelquefois l'enjeu d'une partie; il faut qu'il frappe ou qu'il soit frappé : à lui de choisir le moment et de ne pas le laisser échapper, on l'aidera et on veille sur lui. Malheur à la victime désignée si elle n'est pas avertie à temps par la police secrète; qu'elle se tienne à l'écart et renonce aux autres précautions; tôt ou tard ces précautions seraient en défaut, car l'assassin est toujours et partout aux aguets. Plusieurs gardes ont été ainsi frappés; un commissaire en chef a dû quitter son poste tout récemment : il était condamné à mort, il le savait, et les armes qu'il portait toujours ne l'eussent pas longtemps préservé. M. de C. a reçu, il y a quelques années, un coup de stylet qui, heureusement, fut amorti par un garde, et celui-ci allait être massacré par l'assassin furieux d'avoir manqué son coup, quand on parvint à saisir ce misérable. Les bureaux du chef de service sont dans le pavillon du centre, et son logement obligé dans une des cours. En général, les condamnés s'irritent moins de rigueurs justement infligées, que d'une capricieuse sévérité, tant il est vrai que le sentiment du juste et de l'injuste existe même dans les cœurs qui l'ont le plus violé.

Il semble que la juridiction de ce terrible tribunal ne se limite pas à l'enceinte d'un bagne, mais s'étende même à tous les autres; entre tous il y a solidarité : ainsi, un forçat arrivé à Brest, il y a quelques semaines, a failli être étouffé par ses compagnons, parce qu'il avait empêché, à Toulon, l'exécution d'une sentence occulte; il a fallu le séquestrer. Les moyens de surveillance et de police employés par l'administration, sont

nombreux et variés ; mais il est impossible de prévenir tous les crimes et délits, et quelles précautions pourraient lutter contre les combinaisons de trois mille profès dont les volontés convergent au même but avec une indomptable énergie? Cependant les crimes intérieurs semblent diminuer depuis quelques années.

La statistique du bagne atteste une progression du faux et du parricide, le plus sordide et le plus atroce des crimes; le faux s'explique facilement par l'agiotage, le culte impie de la richesse, la vénalité de certains offices, la tendance sceptique de notre siècle, l'absence d'une éducation morale à l'époque où les passions fermentent. Mais le parricide, ce crime que les anciens ignoraient, serait-il vrai que la civilisation, comme on l'entend, l'engendrerait? On peut le croire, car elle engendre la dissipation, le luxe, la multiplicité des besoins, l'ambition, l'orgueil, la soif des jouissances, et l'insubordination présomptueuse de la jeunesse. Je ne veux pas chercher à expliquer un crime inconcevable ; mais les parricides arrivent en foule au bagne, et dans ce moment un abominable fils, qu'épargna la justice en le condamnant aux travaux forcés à vie, se meurt à l'hôpital dans les convulsions incessantes d'une épilepsie qui commença le jour où l'arrêt fut prononcé. Aussi, quelqu'un disait-il de lui que Dieu suppléait à la justice humaine, et qu'il n'avait pas permis que ses attaques eussent lieu avant la condamnation pour éviter le scandale d'une excuse de folie; n'est-ce pas assez qu'il y ait des circonstances atténuantes pour le parricide? On dit que cet homme est hideux.

Depuis 1830, le bagne a reçu beaucoup de condamnés politiques. C'est la honte de notre législation. Plusieurs ont été commués ou graciés. Il n'en reste plus que dix-huit à Brest. Leur conduite est excellente, et Mandar lui-même jouit de la faveur de la chaîne brisée. Il est assez remarquable que l'administration du bagne considère comme des hommes très-paisibles certains condamnés dont les crimes furent atroces. Ainsi Delacollonge, qui étouffa sa maîtresse et dépeça son cadavre, est un modèle de résignation. Cela prouve une vérité depuis longtemps démontrée, que les hommes sont moins soumis à une impulsion originelle qu'à celles des habitudes et des circonstances. Cependant il est des hommes chez qui le besoin du meurtre semble être inné, tant il s'est incarné sous l'empire de ces deux in-

fluences. François, par exemple, le compagnon de Lacenaire, est dans ce cas; c'est un homme de sang, dit-on, qu'il faut tenir constamment enchaîné dans un cachot. Accouplez donc un tel homme avec un malheureux condamné politique. Le système des bagnes l'autorise.

Je me suis efforcé de peindre avec vérité l'intérieur d'un bagne, autant qu'on peut le faire. Ses habitants seuls en connaissent tous les mystères. Qu'il me soit permis maintenant de hasarder quelques réflexions générales et sommaires sur cette institution.

Dans un bon système de pénalité, les châtiments doivent produire sur le coupable deux genres d'impression : les impressions physiques et les impressions morales. Les premières sont les moins efficaces, mais il faut que les unes et les autres soient d'autant plus fortes, d'autant plus actives, que le crime qui les motive est plus grand et que la peine qui les produit est d'un degré plus élevé. Notre code met au premier rang des peines, la mort. Je ne vois dans cette peine d'autre impression morale que la terreur. Viennent ensuite les travaux forcés à perpétuité, la déportation, les travaux forcés à temps, etc. Les travaux forcés à perpétuité sont donc au deuxième rang, et les travaux forcés à temps, au quatrième. Il semblerait logique, par conséquent, qu'il dût y avoir une très-notable différence au physique et au moral dans les traitements auxquels ces deux peines soumettent le condamné. Cette différence n'existe pas; et c'est un vice essentiel de l'organisation des bagnes. Les condamnés à l'une ou à l'autre peine, sont appliqués aux mêmes travaux et subissent la même infamie. Également exposés à la curiosité flétrissante de la foule, ils promènent ensemble leur ignoble casaque, sans autre différence qu'une légère diversité de nuances. Cette distinction n'est qu'administrative et n'empêche pas qu'aux yeux de la foule ils ne portent la même livrée. Les condamnés à vie sont fréquemment mieux traités et mènent une vie moins dure que les condamnés à temps. La perversité, la démoralisation ne sont pas toujours en raison directe de la nature ou de la durée de la peine, et, s'il y a plus de férocité, plus de passions désordonnées parmi les condamnés à vie, il y a peut-être plus de corruption, de dégradation parmi les condamnés à temps, les récidivistes ou même les habitués des prisons. Mais c'est là

un fait moral qui n'a pas d'expression dans la loi. La loi frappe les actes et non pas les penchants, les sentiments. On n'a jamais imaginé de transférer un réclusionnaire au bagne, sous prétexte d'une corruption plus grande que celle de beaucoup de forçats. Pourquoi donc alors soumettre au même régime les condamnés à temps et les condamnés à vie, quand la loi a mis entre ces deux peines toute la distance de deux degrés et qu'elle les applique à des crimes d'une gravité différente? N'est-ce pas une anomalie blâmable de confondre dans la pratique ce que la loi distingue essentiellement en principe? L'administration se justifie par cet argument : « Que les condamnés à temps sont souvent plus corrompus que les condamnés à vie. » Elle s'appuie même sur des expériences matérielles. Mais il faut remarquer que le crime est souvent une passion instantanée qui naît d'une circonstance fortuite, et qui procède ordinairement d'une organisation puissante; que le vice, au contraire, procède d'un caractère faible, et facilement dominé par les influences étrangères. Un grand criminel peut donc vivre au bagne, sans récidive, si le hasard ne vient rallumer une passion éteinte ou endormie, tandis que l'homme vicieux ne peut s'isoler et se garantir des influences et des exemples. Pour lui, les circonstances de récidive sont toujours présentes. Ainsi d'une part la corruption, le vice, encore élémentaires en entrant au bagne, et cela peut être fort souvent, atteignent bientôt le suprême degré; car tous les mauvais germes se développent avec rapidité dans cette atmosphère empoisonnée; de l'autre beaucoup de condamnés à vie deviennent criminels par suite de ce contact avec des vices de bas étage. Les condamnés à temps sont les moniteurs principaux de cette école mutuelle où les leçons sont bien vite apprises. Cette promiscuité n'a donc aucune excuse, elle est révoltante et tend à établir un équilibre d'immoralité.

La seule mesure salutaire, employée au bagne, est la commutation ou la remise de la peine, en récompense de la bonne conduite : elle invite les condamnés à la résignation; mais le régime auquel ils sont soumis doit engendrer plus d'hypocrisie et de contrainte que de sincère repentir. La publicité des travaux, l'infamie en plein air, l'indifférence du mépris qui naît de l'habitude de le braver, et mille autres causes permanentes, font de l'emploi des grâces et de la diminution de peine une es-

pèce de parodie d'un vrai système pénitentiaire. La pudeur est inséparable de la vertu, et je n'hésite pas à penser que la publicité de la flétrissure est l'obstacle le plus absolu à l'amendement moral, et l'agent le plus actif de dégradation, car elle exclut précisément la pudeur. On a supprimé le carcan, le bagne est un carcan perpétuel. On se fait à tout; aussi les condamnés portent-ils la tête haute et le regard ferme. Généralement gais, ils chantent volontiers pendant leurs travaux, et tout leur maintien annonce autant d'insouciance que de santé.

Une ordonnance de 1828 avait établi une classification des condamnés, *à priori*, et d'après la durée de la peine; Brest et Rochefort recevaient les condamnés à plus de dix ans, Toulon les autres. Il en résultait plus de dépenses pour le trésor et plus de fatigue dans le transport. On prétend aussi que cette mesure n'avait produit aucun résultat satisfaisant. Tel fut le sens des rapports officiels. Les classifications furent supprimées et le pêle-mêle fut rétabli. On ne peut nier cependant que ces classifications ne fussent conformes à la raison et au vœu de la loi, et qu'il ne fallût les maintenir à tout prix ou réformer la peine elle-même. On a consulté l'économie comme en une foule d'autres cas; mais l'économie et les commodités administratives n'ont rien à faire ici, quand il s'agit d'un intérêt de premier ordre qui engage la responsabilité sociale.

Les conditions matérielles du bagne sont préférables à celles des autres prisons. Les forçats sortent dès le matin; ils aspirent un air pur à leur réveil, et pendant toute la journée, ils jouissent du soleil si cher aux prisonniers. Leur nourriture est saine et suffisante; leur pécule leur permet de se procurer quelques douceurs autorisées, sans compter toutes celles qui leur parviennent secrètement, et les agents de ce bas commerce sont nombreux. Ils ont aussi leurs fournisseurs. Leurs travaux n'ont rien de rebutant, et ne les fatiguent guère; ils trouvent dans le port tous les matériaux de leur industrie privée qu'ils peuvent exercer librement dans les moments de loisir. Mollement surveillés, ils ont plus de liberté que les réclusionnaires ou prisonniers; leurs gardes n'activent guère leur indolence, et savent fermer les yeux à propos, parce qu'il faut tolérer plus d'une infraction, sous peine de terribles représailles; trop souvent même les gardes et les forçats font les choses de compte à demi. Aussi le bagne

est-il envié par les réclusionnaires qui se soucient moins de l'infamie que de la gêne. Il arrive quelquefois que ceux dont la conduite régulière a obtenu une commutation de peine, versent des larmes en partant : ce ne sont pas toujours des larmes de joie ; la commutation ne les touche que comme un acheminement à la grâce. Ces regrets ne sont-ils pas une preuve de l'action démoralisante du bagne et de la perte de toute pudeur, puisque ceux-là qu'on a crus dignes de récompense, et qu'on dépouille des insignes les plus honteux, ne se réjouissent pas de l'échange de leur condition infâme contre un peu moins de bien-être matériel ? Ils avaient, en effet, au bagne, la chaîne brisée et des postes de faveur, et, pour ainsi dire, la liberté dans une enceinte limitée, plus grande que celle du cloître. Ainsi Contrafatto, qui était le facteur d'une boutique d'étalage, pouvait passer sa journée à lire et à se promener dans la cour.

Cette préoccupation exclusive du bon ordre physique, nécessitée par une aussi grande réunion de criminels sans cesse en mouvement, a un cachet de matérialisme qui contraste singulièrement avec les tendances réformatrices de l'époque. Au bagne, tout semble combiné pour la propagation du vice et du crime, rien pour la correction. C'est une vie de matière ; le cœur n'a d'élan que pour haïr ; et l'âme que pour se nier elle-même ou maudire la divinité, si toutefois on y pense. Mais, parmi ces malheureux, il en est quelques-uns peut-être qui conservent un vague souvenir des pieuses émotions de leur enfance et de la prière que la mère de famille récitait le soir, au milieu de ses enfants agenouillés. C'est pour ceux-là que la bagne réserve toutes ses horreurs : il n'a pas un lieu de refuge pour ceux qui veulent pleurer leurs crimes et implorer la miséricorde divine ; le budget n'alloue pas de fonds pour cela. Aussi, dominés par l'orgueil et par la crainte des risées, ils se livrent, eux-mêmes, une lutte cruelle ; d'abord ils font bonne contenance ; peu à peu les souvenirs pieux et le remords s'effacent sous des impressions nouvelles ; la résistance cesse, et, emportés enfin par le tourbillon qui les harcèle sans relâche, ils tombent dans le gouffre d'où l'on ne sort plus. Le crime entre grossier et brutal au bagne, il en sort subtil et ingénieux : qu'on en juge par les forçats évadés ou libérés,

On ne comprend pas que, dans un pays qui passe pour le

plus civilisé du monde, et qui devrait se montrer jaloux au moins de cette réputation; on ne comprend pas, dis-je, qu'en France, on abandonne tant de malheureux à tous les déréglements de leur imagination. Qu'à l'époque où l'ignorance et le scepticisme préconisaient le dogme de l'utilité, et ne reconnaissaient au droit de punir d'autre origine que le besoin de sécurité matérielle, on se soit borné à tuer, à enchaîner, à séquestrer des hommes dans lesquels on voyait moins les violateurs de la morale que les violateurs de la tranquillité publique; cela se conçoit. Un tel système explique aussi l'envoi des condamnés politiques au bagne. Mais aujourd'hui que l'esprit humain a reconquis un peu de ferveur, et la philosophie un peu de religieux idéalisme, aujourd'hui que la discussion sincère et libre a restitué ses véritables titres à chaque droit, son vrai caractère à chaque institution sociale, est-il possible qu'on laisse croupir, dans la fange des bagnes, huit mille condamnés, dépourvus de la pitié des hommes et de la parole de Dieu!

Ce n'est qu'au pied de l'échafaud que le règlement appelle auprès de ce malheureux le ministre de la religion. L'office du prêtre se borne à une exhortation de commande, qui est peut-être un nouveau supplice pour le patient, car il allait mourir comme une brute, et vous lui donnez le doute et la crainte, mais non pas la foi, à coup sûr.

De quelque source qu'on fasse découler le droit de punir, c'est pour la société tout entière un crime de vouer ainsi à la réprobation les victimes de la justice. Que le système utilitaire abandonne de la sorte les condamnés à vie, il n'y a là qu'un acte de matérialisme; mais en agir ainsi à l'égard des condamnés à temps, c'est commettre une *faute*. M. le procureur général de la cour royale de Paris, chargé par la nature de ses fonctions de requérir les peines qui pourvoient les bagnes, développait dernièrement, nous le savons, dans un discours remarquable, une doctrine plus élevée. Que pense-t-il de cette ménagerie d'hommes enchaînés, de ces colporteurs d'infamie, considérés comme des machines à l'usage des ports, et que la loi ou l'administration plongent dans un système combiné d'abrutissement et de corruption progressive!

Je ne chercherai pas à indiquer ici les améliorations que l'on pourrait introduire : il y en a peu de sérieusement applicables

sur les bases actuelles ; tout l'ensemble est à changer. D'ailleurs, mon vœu le plus vif est la destruction de ces monstrueux établissements, dans l'intérêt des condamnés, de la société, et des arsenaux toujours compromis. Les tentatives d'améliorations partielles ne sont, le plus souvent, qu'un prolongement du mal ; elles s'encadrent rarement bien avec les conditions, les nécessités préexistantes. Il en est des vieux abus comme des vieux monuments : à force de replâtrage et de restauration, ils durent toujours.

Il n'existe aujourd'hui d'autre raison pour le maintien des bagnes que la raison pratique, c'est-à-dire l'habitude et la difficulté de les remplacer. Mais ces causes céderont à des efforts bien entendus ; il est temps de supprimer ces produits bâtards et posthumes des anciennes galères, et de comprendre enfin leurs dangers. Placé au centre des arsenaux, le bagne y vomit chaque jour des milliers d'apôtres de ses détestables doctrines. Mêlés aux ouvriers, aux marins, ces misérables les enlacent dans leurs piéges ; l'ignorance et l'indigence sont quelquefois si faciles ! ils en font leurs complices et mettent l'arsenal en exploitation. Il est impossible de calculer les vols qui s'y commettent, et le nombre de ceux qui sont découverts n'égale sans doute pas le nombre de ceux qui restent ignorés. La contagion du bagne est expansive : elle se répand non-seulement dans l'arsenal, mais dans la ville et les campagnes environnantes ; et si quelque révélation mettait à découvert toutes les industries qui se rattachent au bagne, tous les mystères qu'il recèle, toutes les agences qui en dépendent, toutes les relations dont il est le centre, on serait justement saisi d'épouvante. Dans la ville, dans les campagnes, il y a des maisons de refuge pour les évadés. Quelquefois il apparaît à Brest des industriels forains qui mettent impunément la police en émoi. Les recherches sont impuissantes, on les soupçonne, on est même convaincu qu'ils entretiennent des intelligences avec le bagne ; mais la preuve échappe toujours, tant est bien ourdie cette occulte organisation. Quel fléau pour une population et quel péril pour un arsenal ! A cela, l'habitude répond qu'il n'est pas arrivé d'accidents bien graves, sauf les vols. Mais ces vols ne sont-ils donc rien ? On ne peut en évaluer les préjudices, on les ignore presque tous, quoique sans cesse des ouvriers, des gardes-chiourmes,

soient condamnés comme auteurs, complices ou recéleurs. Et ces incendies qui éclatent de temps en temps dans les ports, on n'en connaît ni les auteurs, ni les causes. Sans doute les forçats soupçonnés se sont révoltés à l'idée qu'on pût les croire assez mauvais citoyens pour porter atteinte à la sûreté de la France; mais, réduite à expliquer ces désastres par l'imprudence, la police n'a pu se défendre d'une conviction contraire. Il est vrai que les condamnés n'ont pas intérêt à mettre le feu à l'arsenal, puisque dans un trop grand désordre, on les tuerait plutôt tous, que de les laisser s'échapper. La crainte seule d'une aussi cruelle extrémité, qui d'ailleurs a failli se présenter déjà, devrait être un motif suffisant pour écarter les bagnes des ports où les chances d'incendie sont toujours nombreuses. On a vu des misérables assassiner leur compagnon de chaîne, insensibles même à la communauté de souffrance, pour le seul plaisir de le faire. Ne peut-il pas aussi se trouver, parmi tant de criminels, un fanatique incendiaire, qui mourrait avec orgueil sous les ruines de Brest ou de Toulon? Les incendiaires sont mis au bagne comme les autres. Plaise au ciel qu'on n'attende pas que la nécessité du déplacement des bagnes se révèle par une terrible démonstration! Or le déplacement des bagnes entraînerait leur suppression.

Sous le rapport moral et sanitaire, il est mieux d'employer les forçats aux travaux que de les laisser inactifs; mais il est bien avéré aujourd'hui que ces travaux sont moins économiques qu'onéreux pour l'État. Exécutés par les ouvriers libres, ils seraient payés plus cher, mais, en somme, on y gagnerait. Les Américains, qui s'entendent à la spéculation, pratiquent en toutes choses cet axiome de leur civilisation : « que les services les mieux rétribués sont les plus profitables. » M. Tupinier, dans son rapport à la chambre, n'hésitait pas à signaler les inconvénients du bagne, et je me réjouis de ce qu'une haute capacité, aussi compétente, ait pris à cœur cette question. Le mélange des condamnés avec les ouvriers libres, quoique prohibé, est inévitable; il engendre les plus funestes résultats : le greffe du tribunal maritime peut l'attester. La spoliation s'exerce à l'aise au milieu d'un immense matériel, qui ne peut être inventorié; elle s'érige en système, en droit. Pendant la paix, l'inconvénient est moindre; l'investigation, stimulée par la

voix publique, est plus sévère. Mais vienne une guerre, des armements précipités, des préoccupations qui laissent peu de temps à une surveillance minutieuse; le gaspillage et la dilapidation feront largement leurs profits, grâce à la corruption que le bagne entretient et propage parmi les bénéficiaires ou les agents de ces profits illicites.

Les localités où se trouvent les bagnes ont quelque droit de se plaindre de cette agence de démoralisation et de la fâcheuse préférence dont on les gratifie. La nature donne à chaque pays ses chances de prospérité. Les ports de guerre, généralement peu commerçants et isolés du centre, Brest surtout, fournissent du moins à la classe ouvrière beaucoup de travail; mais la présence du bagne à Brest enlève certainement à quinze cents familles les moyens d'existence. Dans les moments de crise financière et de capricieuse économie, on diminue le nombre des ouvriers; les petits pâtissent toujours. Ainsi, ces malheureux n'ont pour ressource que l'excédant du travail des forçats, ou ce qui ne peut être exécuté par eux. On les congédie par cinq ou six cents : on les prend, on les laisse avec une brutale indifférence. La nourriture des forçats est toujours assurée; celle des ouvriers ne l'est jamais. Le nombre des forçats augmente-t-il, celui des ouvriers employés diminue. Ainsi, ces malheureux sont à la merci du crime. Ils ne peuvent enlever aux autres villes la source de tout bien-être, le travail; ils en sont impitoyablement dépouillés par elles. Aussi la misère est elle souvent à son comble à Brest, qui ne reçoit la vie que de son port, et semble depuis quelques années être déshérité de sa splendeur maritime. Dans un système de répression bien entendu, chaque département devrait avoir sa maison pénitentiaire; les condamnés y étant en petit nombre, on pourrait facilement les surveiller, les instruire, les classer, les *moraliser*, les réformer. Ils n'exerceraient aucune mauvaise influence sur la population, tandis que Brest, Toulon et Rochefort sont les égouts de toutes les immondices des cours d'assises, et que cette lie de la société, entassée dans leurs murs, y répand avec intensité ses détestables émanations.

Certains économistes trouvent le système actuel susceptible de développements. Ils proposent de substituer encore plus largement les forçats aux ouvriers libres. Ainsi l'on rechercherait

avec soin les capacités industrielles du bagne, et on les mettrait à la place des chefs d'ateliers, des maîtres, etc. Ces nouveaux chefs auraient sous leurs ordres des ouvriers libres ou des forçats, et comme le prix de la main d'œuvre est réglé administrativement, on obtiendrait les mêmes ouvrages à beaucoup meilleur marché. Les ateliers seraient ouverts aux condamnés, tandis qu'on en expulserait les ouvriers libres; ceux-ci mourraient de faim, mais on aurait fait de belles économies : les considérations matérielles avant tout : *Virtus post nummos*. Les chiffres justifieraient ce système jusqu'à un certain point. Mais il ne s'agit pas de savoir si le travail des ports, pris isolément, coûte moins cher, fait par les forçats ; il s'agit de savoir si la société a le droit d'abrutir les hommes que frappe la justice, et de corrompre les populations, sous prétexte de punir les condamnés ou de faire des épargnes.

Un jour il fut question de remplacer le maître perceur du port, homme habile et honnête, par un forçat fort adroit. Cet homme apprend le sort qui le menace ; il se rend chez l'intendant : « Je viens vous demander une grâce, dit-il. — Laquelle? — De me réserver ma place dans un mois d'ici. Je vais commettre quelque crime : s'il réussit, je me ferai rentier ; s'il ne réussit pas, je reviendrai ici vous faire la besogne à bon marché. » La leçon fut comprise, car elle fut publique, et l'on cria : bravo !

Je ne sais si la réforme pénitentiaire sera bientôt essayée en France ; je ne sais si, de toutes ces théories divergentes, on est parvenu à formuler un système d'application ; mais il ne paraît pas qu'on s'occupe des bagnes ; on y fait même des réparations d'assez mauvais augure. La suppression des bagnes soulèverait d'immenses difficultés, je l'avoue ; mais le génie de l'homme en a vaincu bien d'autres, et jamais il n'aurait fait un plus noble emploi de sa puissance. L'humanité parle ici trop haut pour ne pas être enfin écoutée, et la sécurité des arsenaux est trop fortement intéressée dans la question pour qu'elle n'existe pas au plus haut degré la sollicitude du gouvernement. En temps de guerre, quelle serait la conséquence de la prise de nos arsenaux maritimes ou de leur incendie !

J'ajouterai une dernière considération. Il n'est pas, dans notre langue, un mot qui peigne la réunion de toutes les flétris-

sures aussi énergiquement que celui de *forçat*. Le forçat est un homme frappé pour toujours de réprobation, et mis à l'index de la société. Après l'expiration de sa peine, il ne sera reçu nulle part. Remis à la surveillance du maire ou de la police, on le connaîtra bientôt, on s'écartera de lui comme d'un lépreux, et c'est moins le criminel qu'on repousse que l'ancien hôte des bagnes. La famille, qui recueille un fils libéré, subit la solidarité de cette répugnance. Le forçat libéré, sans abri, sans moyens d'existence, toujours environné d'infamie, est forcé de se rejeter dans la vie du crime et dans ses associations : les récidives ne le prouvent que trop. Le fils d'un guillotiné peut vivre tranquille au milieu de ses champs ; on le plaint, on ne voit que son malheur, et on oublie le crime de son père. Mais le fils d'un forçat ! il est privé, comme son père, des relations et des affections sociales ; on le montre au doigt. On a supprimé la marque ; mais le bagne imprime une autre tache qui ne s'efface jamais et qui paraît toujours au front : tache indélébile qui, comme un vice du sang, s'étend du père à la postérité. Le bagne n'a donc d'autre effet que de corrompre le condamné, d'entretenir les notions et l'héroïsme du crime, d'associer les familles à la honte du père, d'engendrer le désespoir et une perpétuité de flétrissure. Que signifie cette expression : Condamné à temps? La qualification de *forçat* est un stygmate permanent. Je sais un honnête ouvrier qui habite une commune rurale ; on ne l'appelle que *le forçat*. On l'emploie quelquefois ; mais la défiance et le soupçon veillent toujours autour de lui. La contraction de son visage indique assez la souffrance qu'il éprouve. Il faut vraiment de la vertu pour supporter, sans explosion de rage, une pareille torture.

Voilà quelles sont les salutaires influences qu'exerce la peine des travaux forcés, telle qu'on l'a constituée. Je doute qu'il y ait un controversiste assez hardi pour soutenir aujourd'hui l'utilité du bagne. Et cependant la bagne existe toujours.

H. Deix.

TABLE DES MATIÈRES.

Lettres sur Munich (première partie), par M. H. Fortoul. — I. La cathédrale d'Ulm. — Adam Kraft. . . . 5
II. Le Musée d'Augsbourg. — Albrecht Duerer. . . 17
III. Aspect général de la ville de Munich. 27
Poésie.—Sonnets et pièces diverses, par M. Sainte-Beuve. 36
Les Guises, par M. Vatout. 49
Critique littéraire. — Les journaux chez les Romains, par M. Labitte. 65
Lettres sur Munich (2e partie), par M. H. Fortoul. — IV. L'électeur Maximilien. — La guerre de trente ans. 81
V. L'empereur Charles VII. — Son appartement. . 88
VI. Le roi Maximilien-Joseph. — Le théâtre. . . . 95
VII. Le roi Louis. — Constructions récentes du palais. 97
Psychologie du rêve (première partie), par M. André Delrieu. 105
Stances à la princesse Marie, par M. Antoni Deschamps. 136
Pétrarque au Mont-Ventoux, par M. E. J. Delécluze. . 138
Psychologie du rêve (2e partie), par M. André Delrieu. 150
Poëtes suédois des XVIe et XVIIe siècles, par M. X. Marmier. 189
Édouard Turquety, par M. E. Souvestre. 208
Une cantatrice, par M. Chaudes-Aigues. 215
Critique littéraire. — Eugène, par M. Émile Barrault; par M. A. B. 218
Le dernier duc de Guise, par M. Paul de Musset. . . 233
Le bagne de Brest, par M. Dein. 269